3 1761 05981553 0

BIBLIOTHEQUE
DE
P. E. MARTIN.
No.

5-8330

L'ALLEMAGNE MODERNE

Copyright by
Pierre Lafitte et Cie
1914
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

LIBRARY
MAY 31 2001
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

914.3

JULES HURET

L'ALLEMAGNE MODERNE

OUVRAGE CONTENANT 626 ILLUSTRATIONS HORS TEXTE
EN COULEURS ET EN NOIR

TOME SECOND

PIERRE LAFITTE & Cie
ÉDITEURS :: PARIS
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
1914

LES PROFESSEURS ont conservé dans les cérémonies leur costume traditionnel. Il donne à beaucoup un air d'importance qui cadre bien avec la notoriété dont jouit en Allemagne le « Herr Professor ».

Phot. Delius, Paris.

UN RECTEUR NOUVEAU. — La cérémonie au cours de laquelle le Recteur sortant remet son grand manteau rouge au Recteur nouveau est d'un caractère très imposant.

Phot. Scherl, Berlin.

LES MAISONS CORPORATIVES. — Les « Corps » sont tous propriétaires d'une maison où ils se réunissent chaque jour. Ces immeubles sont plus ou moins élégants suivant la fortune des membres.

GŒTTINGUE

(SUITE)

LES DUELS

Pourquoi se bat-on ? — Défis imposés par les statuts. — Comment on organise les duels. — On se bat de sept heures du matin à sept heures du soir. — Une matinée à la Landwerh. — L'auteur assiste à douze duels. — Les préparatifs du combat. — Accoutrement des duellistes et de leurs seconds. — Les spectateurs. — Règlement du combat. — La comptabilité des « sangs ». — Spectacle répugnant. — Du sang partout. — Un duel « Pro patria ». — La besogne du chirurgien. — Il faut que les cicatrices restent visibles. — Un duel au sabre. — Mystérieux rendez-vous. — Le cérémonial. — Pas la moindre escrime. — Des coups et du sang. — Balafre de 12 centimètres. — Un surjet dans la chair vive. — Le point de vue d'un ambassadeur allemand. — Raisons de ces mœurs sauvages. — Leur grossièreté indéfendable. — Obéissance à l'hérédité et à la tradition. — Ce que pourraient faire les femmes allemandes. — A quoi l'Allemagne devrait bien songer.

Qu'est-ce qu'un duel d'étudiants? Pourquoi se bat-on?

On dit en France : « Les duels des étudiants allemands sont de la plaisanterie. Couverts de matelas et de cuirasses, les combattants ne peuvent se faire mal. »

C'est vite dit. Pour ma part, je reviendrai d'Allemagne avec l'horreur de ces mœurs barbares, plus encore stupides que barbares, et avec l'étonnement profond qu'elles puissent subsister dans l'Europe civilisée.

Un duel (*Mensur*) n'est que rarement la conclusion d'une querelle. C'est qu'à part le Berlinois, l'Allemand n'est pas querelleur. Je n'ai jamais vu une rixe dans la rue, jamais entendu de disputes violentes ; même entre ouvriers des faubourgs, même entre cochers, elles doivent être relativement rares. Et il n'y aurait que très peu d'occasions de se battre, si on attendait que les étudiants se provoquent. Mais il y a les statuts des corporations ! Je vous ai dit que les jeunes étudiants, les renards (*Füchse*), ne peuvent devenir des *Burschen* qu'après trois ou quatre duels, et ils ont hâte d'être traités comme des « grands ». Le duel passe pour un acte de courage; les cicatrices sont des décorations et des trophées. Les jeunes Gretchen apprirent de leurs pères, de leurs frères — cicatrisés — que seuls les enfants bala-

frés sont des héros dignes d'être aimés, et le jeune renard qui a encore au bout du nez une goutte de lait de sa nourrice est pressé de devenir ce héros et de boire du sang.

Toutes les semaines, le conseil de chaque corps se réunit et prépare le programme de travail, — je veux dire le programme des duels du samedi. Il faut pour chaque samedi une ou plusieurs *Mensurs*. Suivant le degré d'entraînement des « renards », on les désigne pour une semaine ou pour l'autre. Comme les membres d'une même corporation ne peuvent se battre entre eux (en cas de querelle grave entre deux membres d'un même corps, l'un d'eux doit quitter les couleurs, c'est-à-dire donner sa démission, s'il tient absolument à se battre), il faut décider à quelle corporation le défi sera porté. Quand le choix de la corporation est fixé, le défi lui est envoyé, et le corps provoqué doit choisir, de concert avec les représentants du corps provocateur, l'adversaire qui lui sera opposé. Ceci est une précaution utile pour ne pas mettre en présence un débutant, ou un poids léger ou un petit, en face d'un brisquard, d'un poids lourd ou d'un géant.

Les corps ne se battent pas avec les Burschenschaften, à moins d'une querelle grave qui entraîne alors le duel au sabre. On trouve une exception à cette règle à Kiel, où il n'existe qu'un corps et qu'une Burschenschaft qui sont bien forcés de se battre entre eux.

Comment ces duels se passent-ils?

Je peux vous le dire, car j'en vis une douzaine par un beau jour de mai.

On se bat quelquefois de sept heures du matin à sept heures du soir. Ce jour-là, il y avait seulement quatorze *parties* organisées, qui durèrent de sept heures à deux heures environ.

L'endroit où se passent les duels s'appelle *Landwehr*. C'est une sorte de salle de bal, qui ressemble extérieurement à une grange, située à deux kilomètres de la ville, sur la grande route, en face d'un cabaret. Les étudiants s'y rendent les uns en voiture, les autres à pied.

Voici les personnages :

Au milieu de la salle, les adversaires se tiennent debout. Comme il ne s'agit pas de se tuer, mais seulement de se balafrer, de s'endurcir à la douleur, de s'habituer à la vue du sang, ils ont le cou entouré d'une large cravate de tissu ouaté, les épaules couvertes par des bandes de cuir ; un brassard enveloppe le bras; le cœur est protégé par un plastron de cuir noué de lanières ; les yeux s'abritent sous des lunettes d'automobiliste retenues par des courroies ; un tablier de cuir monte jusqu'aux seins et tombe sur les jambes, comme celui des forgerons. Il ne reste donc d'exposée que la tête : crâne, figure, oreilles. Ce ne sera pas un duel à mort.

Je vais regarder de près les armes, de longues et larges lames lourdes et bien en main, au bout arrondi, aiguisé sur une longueur de 20 centimètres seulement.

A gauche de chaque adversaire, et cuirassé aussi contre les contre-coups possibles, se tient son second, la tête sous un solide masque d'escrime à la large visière, la rapière pointe en terre, le corps assis sur les jambes fendues, le buste incliné en arrière, prêt à arrêter le combat aussitôt que sont portés les coups réglementaires.

L'arbitre crie :

« *Silentium für die Mensur!* (Silence pour le duel !) »

Et il appelle les noms de combattants avec celui de leur corporation.

Ils se dressent droits l'un devant l'autre,

les jambes un peu écartées et bien d'aplomb la main droite appuyée sur la longue rapière. Leur accoutrement qui les ankylose, leurs grosses lunettes noires à armature de fer, leur raideur, donnent aux jeunes hommes banaux de tout à l'heure quelque chose d'impassible et de fatal, un peu fantastique.

Autour de la salle, assis sur des bancs ou debout sur les tables, quelques-uns dans la galerie du haut, les étudiants coiffés dans leurs casquettes de couleur.

Les deux seconds se garent soigneusement dans la position que je viens de décrire, presque collés à leur client. L'un des deux, directeur du combat crie :

« *Legen sich aus !* (En garde !) »

Les adversaires lèvent leur arme au-dessus de leur tête.

Le directeur du combat crie encore : « *Liegen aus !* » ce qui est le dernier avertissement, puis un dernier cri :

« *Los !* (Allez !) »

Aussitôt les longues rapières, dans un rapide moulinet, tournoient au-dessus des deux têtes, se heurtent, frappent le crâne, la figure, au petit bonheur. Les poignets droits, gantés de cuir, sont placés à la hauteur du crâne, un peu au-dessus du front, et ne doivent pas bouger de la ligne. Les distances ont été calculées de façon que les adversaires se touchent facilement sans s'avancer. Il est donc interdit de faire un pas. Les pieds doivent demeurer en place comme le poignet. Il faut que l'arme soit toujours en mouvement, sous peine de disqualification. Les combattants n'ont qu'à tourner la rapière au-dessus de leur tête avec plus ou moins de vitesse et plus ou moins de vigueur. Il n'y a là aucun art, aucun talent d'escrimeur : un bon poignet suffit. Quand ce sont des débutants, on ne les laisse se frapper que trois fois de suite, et on crie : « Halte ! Épées hautes ! »

En principe, le duel se compose de soixante reprises de trois coups portés. Mais il va de soi que, si des blessures trop abondantes et trop graves sont reçues avant la fin des soixante reprises, le combat s'arrête sur l'intervention du « second », qui déclare son client « abführ » (hors de combat). En moyenne chaque rencontre dure un quart d'heure, avec des arrêts de quelques secondes à peine pour la constatation des blessures.

A peine les rapières en mouvement, on voit le sang ruisseler sur l'une ou l'autre tête, souvent sur les deux à la fois.

« Halte ! *Liegen aus !* » s'écrient les seconds.

Ceux-ci constatent les blessures, les signalent à l'arbitre, jeune étudiant en casquette, choisi par les parties, et chargé de la comptabilité des « sangs ». Il s'appelle *un parteiischer*, ce qui veut dire : impartial. Il s'approche du blessé en se découvrant, un tampon d'ouate à la main, regarde la blessure, touche le sang avec le morceau d'ouate et déclare :

« Un sang pour *Saxonia*, deux sangs pour *Westphalia.* »

Pendant ce temps, les frères de couleur ont approché du dos de leur ami combattant le dossier d'un siège où il s'appuie et ont saisi son bras droit, qu'ils soutiennent pour le soulager de sa fatigue.

Le chirurgien, en tablier blanc, manches de chemise, s'approche, un verre d'eau aseptisée et un bout de coton à la main pour vérifier la gravité du coup, et le duel recommence aussitôt.

L'acier voltige, grince aux chocs s'il rencontre l'arme adverse, et s'il l'évite, entre dans la chair. sans bruit. Le coup ne

se révèle que par la brève déviation du moulinet et par le sang qui sitôt flue.

Les épées s'entre-choquent avec des éclairs, et ces futurs juges, et ces futurs ingénieurs frappent : v'li ! sur la bosse philosophique, v'lan ! sur la circonvolution de la douceur et de l'amativité, pan ! sur l'idéalisme. Et allez donc !

Comme il est défendu de s'essuyer, au bout de quelques reprises les têtes sont complètement défigurées. De larges filets vermeils coulent sur les yeux, le long du nez, dans le cou, dans la moustache, coagulent les cheveux ; une balafre fait dans le crâne deux longues lèvres sanglantes ; une autre, près de l'oreille, s'épanche sur la chemise, sur le tablier de cuir ; les rapières continuent de tourner, toutes rouges, et de frapper. De temps en temps, on retire aux adversaires leurs lunettes pour vérifier un coup. On voit alors qu'elles sont humides et que les paupières et les cils et les sourcils sont baignés de sang.

Sitôt le duel fini, deux autres adversaires arrivent, vêtus seulement de vieux pantalons et d'une chemise blanche sans empois. Leurs frères de couleur les habillent complètement, ficellent les cuirs des brassards et des plastrons. Passifs, ils se laissent faire, sans rien dire, paraissant s'attacher surtout à demeurer calmes.

Dans les intervalles des duels, les assistants parlent, rient, boivent. Il est huit heures du matin, et déjà la bière circule. Bientôt même, certains ne regardent plus le combat, ils bâillent. L'un des spectateurs lit un livre qu'il a apporté.

J'ai donc vu successivement une douzaine d'exercices semblables. Une fois, à la première reprise, l'un des combattants reçut trois blessures ; le sang coulait, comme d'un vase penché, par flots, jusque sur les souliers du blessé. Le duel continua.

« Pourquoi celui-ci a-t-il le nez couvert d'un manchon de cuir ?

— Parce qu'il a déjà reçu des blessures à cet endroit, et que s'il en recevait de nouvelles, son nez pourrait être coupé en deux. »

UN DUEL « PRO PATRIA » Justement, au duel suivant, *Saxonia* entama le nez de *Bremensia*. J'entends dire à côté de moi en riant :

« *Die Nase ! die Nase !* (Le nez ! le nez !) »

On continua. Le sang coulait de plus en plus dans la moustache, dans la bouche du blessé. Il reniflait bruyamment, le sang l'empêchant de respirer à l'aise. Un autre coup au-dessus de l'arcade sourcilière faillit briser les lunettes ; on les lui retira pour voir si l'œil n'était pas atteint. Toute la face baignée de sang, les yeux aveuglés par le liquide chaud qui coulait sans cesse de la blessure, les paupières rouges, il avait l'air effrayant d'un écorché vif. Personne ne bronchait.

Il me fut expliqué que ce duel-ci différait des autres en ce qu'il avait lieu P. P., c'est-à-dire *Pro patria : Bremensia* eut autrefois un différend avec *Saxonia*. Et il est de tradition que chaque année le sang des deux corporations soit versé. Le bureau des deux corporations fixe un certain nombre de *parties*. Chacun choisit les plus habiles à la rapière. La règle veut que chaque duel dure un quart d'heure en *réalité*, sans compter les pauses.

En ce moment, l'un a neuf blessures, l'autre en a quatre. Les lames s'entrechoquent et sonnent, et les coups pleuvent. Aux pieds du plus blessé le sol est rouge, ses souliers de pourpre pataugent dans son propre sang.

Phot. Schwab, Berlin.

UN CARNAVAL D'ÉTUDIANTS. — Dans les villes universitaires, le carnaval des étudiants est l'une des fêtes les plus attendues et celle d'ailleurs qui obtient le plus franc succès.

Phot. Schwab, Berlin.

UN CARNAVAL D'ÉTUDIANTS. — La fête est organisée dès longtemps avec une unité et une précision dues justement à l'existence des corporations d'étudiants et à leur discipline.

Phot. Schwab, Berlin.

UN CARNAVAL D'ÉTUDIANTS. — Les cortèges, souvent très pittoresques, défilent dans les rues au milieu d'une foule toujours fort sympathique aux manifestations d'étudiants.

Phot. Schwab, Berlin.

UN CARNAVAL D'ÉTUDIANTS. — C'est à Leipzig que ces fêtes et ces carnavals revêtent le plus d'éclat et ont le plus gros retentissement.

« Allemands rêveurs et doux ! me disais-je. O Mme de Staël ! »

L'acier voltigeait sur ces front hégéliens, et pénétrait rudement dans ces joues roses et ces crânes blonds :

« O leur amour de la nature ! »

Tout ce qu'il y avait de sauvage en ces jeunes mâles apparaissait visible, avec plus ou moins d'intensité selon la force du tempérament des individus, et probablement aussi selon les mélanges ancestraux.

Sur une entaille plus forte de la joue qui reste ouverte, le duel arrête. Le vainqueur appartient à *Saxonia*. C'est un petit bonhomme trapu, au poil roux, à la peau très blanche, tachetée de son, à l'œil verdâtre, au regard dur. Le vaincu, *Bremensia*, a la bouche pleine de sang, qu'il crache sans cesse. Le chirurgien, occupé à en panser un autre, l'abandonne pour celui-ci, dont l'état est plus grave. Sa chemise, ses lanières, son tablier de cuir, son brassard ruissellent de sang fumant. Ses amis s'empressent autour de lui, parlant haut et riant. Lui-même affecte de plaisanter. Mais il parle difficilement, car de sa blessure encore ouverte le sang s'épanche dans la bouche et glougloute. L'un porte un vase d'eau sublimée, un deuxième présente d'une main l'ouate en tampon, tenant de l'autre une cigarette qu'il fume. De cette gaieté générale, j'ai envie de prendre ma part, et je dis, en montrant la blessure de la joue qui paraissait continuer la bouche un peu en biais :

« On dirait qu'il a une deuxième bouche à présent ! »

Cela fait rire.

Depuis notre arrivée, une hirondelle volette dans la salle, cherchant en vain à s'enfuir. De son vol circulaire elle semble suivre les moulinets des combattants.

Des heures se répétèrent les mêmes exercices.

A présent, ceux qui se sont battus, la tête enveloppée de pansements, font partie des spectateurs. Ils viennent parmi nous, l'un ayant à la main un demi-poulet, l'autre une assiette de jambon, et ils mangent tous avec un grand appétit, malgré l'odeur d'iodoforme et cette orgie sanguinaire.

Le chirurgien à barbe noire, un binocle sur le nez, le sourire aux lèvres, passe de l'un à l'autre avec un flegme de philosophe. Écartant les bords de la plaie, il y verse de l'eau antiseptique et, muni d'une forte aiguille de tapissier, recourbée comme un gros hameçon, recoud prestement les lèvres des balafres béantes. Il me paraît que certaines sont profondes de deux ou trois centimètres et longues de dix. Jamais je n'aurais cru la peau de nos crânes si épaisse.

Pas une plainte, pas même une grimace : telle est la règle. Le médecin recoud les plaies de la face avec moins de ménagement encore. On dirait qu'il fait exprès grossièrement ses sutures.

« Autrement, on ne les verrait pas ! » me dit-il avec un malin sourire pendant un repos.

Je l'interroge sur son blasement.

« Ah ! fait-il, voilà vingt ans que je recouds ainsi ; j'ai vu plus de trois mille duels. Ce n'est pas dangereux. »

Un domestique muni d'une grosse éponge essuie les brassards et les tabliers de cuir trempés de sang comme ceux des bouchers dans les abattoirs. Il ramasse les tampons d'ouate sanglante et jette du son sur les mares sombres à reflets d'écarlate.

Ce domestique, avec son air gauche et lourd, ses mains teintes de pourpre, a l'air

de l'aide du bourreau après une exécution.

Deux canapés recouverts d'une étoffe à carreaux sont tachés de larges plaques brunes comme de la rouille.

Je quittai cette scène répugnante et stupide, heureux quand même d'y avoir assisté, et plus riche, il me semblait, de psychologie allemande.

J'ai assisté aussi à un duel au sabre.

En principe, les duels à la rapière sont défendus, mais la police et l'administration ferment les yeux. Les duels au sabre — plus graves — se punissent sévèrement quand ils sont connus, et même s'empêchent lorsqu'on le peut. Les corporations ne les autorisent, d'ailleurs, que difficilement. Il faut qu'il y ait eu offenses personnelles graves. Les deux corporations en jeu nomment chacune trois membres qui se réunissent, avec un président, en tribunal d'honneur, écoutent le récit des faits et décident souverainement s'il y a lieu ou non d'accorder le sabre.

Dès la fine pointe du jour, j'attendais à l'Hôtel Royal un jeune et aimable étudiant qui devait me conduire en grand mystère au lieu du rendez-vous. Pour ne pas donner l'éveil à la police, deux voitures seulement avaient été retenues la veille pour les deux adversaires et leurs seconds. Les autres amis se rendaient à Hoffman's Hof par des chemins différents.

Un frais matin de printemps, mouillé de rosée. Gœttingue dort encore. Nous sortons de la ville et marchons longtemps dans l'herbe humide, longeant autant que possible pour nous cacher les chemins bordés d'arbres. L'heure matinale, ce mystère, donnaient à la promenade un air de conspiration qui m'amusait. Mon jeune compagnon, lui, coiffé, d'un chapeau — la casquette pouvant le trahir — se montrait sérieux, grave même. C'était un de ses amis qui allait se battre, charmant garçon, que je connaissais, avec qui la veille j'avais trinqué à une « kneipe ».

Nous arrivâmes à une sorte de petit cabaret campagnard donnant accès dans une salle nue assez grande où allait avoir lieu le duel. Déjà le médecin avait préparé des cuvettes d'eau sublimée et tout l'appareil de pansement ; les amis des adversaires les habillaient, leur mettaient des lunettes, bandaient leurs poignets, la saignée, revêtaient leurs épaules d'un cuir protecteur, de même que le ventre et la cuisse droite, protégés par un tablier ayant déjà beaucoup servi, car il est couvert de sang noirci. On prend à peu près les mêmes précautions que pour le duel à la rapière. Les combattants n'ont, en somme, de découvert que la figure et le haut de la poitrine jusqu'aux seins. J'examine les armes. Ce sont de courts sabres un peu courbes, à poignée noire, au bout arrondi, finement aiguisés sur une longueur de 30 ou 40 centimètres.

Le cérémonial est le même qu'à la *Mensur*. Seulement, les adversaires sont plus rapprochés l'un de l'autre; leur jambe droite est en avant, leur pied gauche repose sur une ligne à la craie qu'ils ne peuvent franchir : la règle est donc aussi l'immobilité absolue.

Les deux témoins, bien matelassés, se tiennent au côté gauche de leur client.

Au commandement de *los !* les deux adversaires, face à face et bien campés sur leurs jambes immobiles, se mettent à frapper de toute leur force l'un sur l'autre, cherchant de préférence à atteindre la figure et la tête. Mais, dès qu'ils ont frappé trois coups, le directeur du combat les arrête d'un cri et de son sabre étendu

entre eux. Puis, s'il n'y a pas de blessure, on recommence aussitôt. Autrement, le « sang » est constaté, et immédiatement le combat repris. De nouveau, comme s'ils étaient aveugles et sourds, ils frappent vite, vite à la tête ; les sabres se rencontrent, se heurtent, glissent, s'emmêlent. Pas la moindre escrime, pas de feinte, pas d'enveloppement, aucune espèce d'art : des coups frappés comme avec une hache sur du bois.

Cette fois, dès la première reprise, mon « ami », c'est-à-dire celui pour qui je tenais, puisque j'avais trinqué avec lui, reçut une blessure à la tête ; à la seconde, un coup au bras ; à la troisième, une taillade effrayante à côté de la tempe droite. Le sang gicla et se mit à couler à flots pressés. Nous nous approchâmes : la balafre partait au-dessus de l'oreille, et, longue de 12 centimètres, descendait jusqu'au menton. Un centimètre plus loin, et c'était l'oreille coupée net, car la plaie était assez large pour que je pusse y mettre un doigt.

Le duel était fini. Les amis du provocateur, membre d'un corps, le déclaraient *abführ*. L'autre, membre d'une Burschenschaft, était l'insulté. Je me consolai en pensant que c'était juste.

Sans hâte, le chirurgien allait, avec sa pince, chercher les lèvres de la blessure, les tirait sur les bords, et cousait dans la chair vive, exactement comme un tapissier fait un surjet à un épais tapis. Le blessé perdait une grande quantité de sang. Sa figure, son cou, ses mains, sa chemise, son pantalon, étaient rouges.

Pendant ce temps, une jeune servante blonde et rose apportait, d'un petit air timide et à la fois souriant, des verres de schnaps sur un plateau. Ses pieds baignaient dans le sang tout chaud.

Quand les trois sutures furent terminées, le blessé était bien pâle. Je vis le moment où il allait faiblir. Avec sa chemise blanche et sa tête enveloppée, il ressemblait à un blessé qu'on amène à l'hôpital après une catastrophe.

RAISONS DE CES MŒURS

Je quittai ce spectacle barbare avec un profond dégoût.

En route, le mot que m'avait dit un ambassadeur allemand me revint à la mémoire :

« Les duels d'étudiants sont tout ce qu'il reste d'idéal à l'Allemagne, une école de courage et de résistance à la douleur, qui donne de la force d'âme à nos jeunes gens. »

Je cherchai en vain à comprendre ce point de vue. Comment le fait de frapper à coups redoublés sur la tête d'un de ses semblables, avec l'idée de lui faire le plus de mal possible, peut-il élever l'âme d'un être humain? On s'entraîne à la douleur, je l'admets. Mais y a-t-il à cet entraînement une grande utilité, depuis que la science a inventé les anesthésiques? Enfin, si on y tient absolument, ne peut-on pas se faire souffrir soi-même ou avec une mécanique, au lieu de s'obliger à fendre le crâne et à tailler les joues de ses compatriotes sous le prétexte de résister soi-même à la souffrance?

Il faut donc chercher d'autres raisons de ces mœurs sauvages.

Si encore on ne voyait se battre que des brutes sanguines et pléthoriques ! Mais non ; même des gringalets, des freluquets, étroits d'épaules et sans muscles, qui restent pâles de la saignée, sont ravis de faire « comme les grands ».

Et après ces duels, aucune liesse vitale, aucune ivresse, aucune excitation même. Ces gros buveurs de bière, ces frêles

« renards » n'ont donc même pas l'excuse d'aimer cet exercice barbare, le danger, la violence. Une sorte d'ennui plane sur les spectateurs blasés, et quant à ceux qui furent blessés, ils ont l'air tout attrapés de cette douleur inutile, et de l'affaiblissement qui résulte du sang perdu. Où est-elle la joie d'avoir fait son devoir? Où est l'exaltation d'un bel acte accompli, le rayonnement qui suit l'obéissance à l'instinct, l'enivrement d'avoir joui? Pas même le plaisir visible qu'on ressent après une bonne douche. Non, c'est plutôt une sorte de morosité bête — et inconsciente — d'un animal pris à son propre piège.

Alors quoi? la fierté d'avoir donné et reçu des coups de fer aiguisé sans danger pour sa vie? La preuve faite qu'on est brutal?

Je crois justement que ce qui manque à cet exercice et en fait la grossièreté indéfendable, c'est sa sauvagerie sans risque pour la vie. Quand, dans un vrai duel, l'homme vient de passer à côté de la mort, il conserve assez longtemps une émotion vitale, qui, selon son tempérament, le rend plus grave ou plus joyeux, mais toujours le frénétise un peu intérieurement ou extérieurement, augmente en lui la vie. Et c'est la seule excuse de cette coutume, d'ailleurs stupide.

Ici rien de cela. Il est des étudiants appartenant à des corps différents et liés d'amitié qui se battent entre eux parce qu'ils furent désignés... Vous expliquez-vous cette folie?

La vérité, c'est que les étudiants allemands obéissent, là comme en tout, à la loi de l'hérédité et du passé; ils se battent par tradition à l'idéal brutal, parce que leurs pères étaient des reîtres. Et demain ils iront boire parce que leurs pères étaient d'ignominieux ivrognes. Colorez cela de la niaiserie de la jeunesse; reconnaissez qu'ainsi que tous les enfants ils ont grande hâte d'être considérés comme des hommes ; que le duel, avec ses coups de fer et son sang versé, fait frémir les jeunes filles et les femmes irréfléchies ; et qu'ils voient dans l'affichage de leurs blessures des occasions constantes d'être admirés avec effroi par les petites oies blanches. Voilà, je crois, toutes les raisons de ces duels.

Moi, — quand j'étais plus jeune, — je voulais étonner une petite fille de sept ans que je sentais timide et réservée, et, pour y arriver, je traînais les pieds dans le ruisseau, ce qui lui faisait dire, selon mon idée : « Quelle audace ! Il n'a donc peur de rien ! » Et j'étais ravi à cette pensée. Un de mes camarades, encore plus bête que moi, se cognait la tête contre les murs aussi fort qu'il pouvait, et jusqu'à en pleurer, pour faire crier de terreur sa bonne amie de huit ans et exalter son admiration.

Je suis certain que le même sentiment naïf pousse ces enfants de dix-huit, vingt et vingt-deux ans à la sottise barbare du duel. L'envie de paraître *cavaliers*, comme ils disent. C'est si vrai que les photographes de Gœttingue accentuent, à l'aide du pinceau, sur leurs portraits d'étudiants, les balafres des joues. Et que le chirurgien fait des gros points pour que la trace en reste bien visible. Donc, si demain les femmes allemandes, libérées elles-mêmes de ces fausses idées que les hommes ont mises dans leurs têtes, protestaient de leur dégoût pour ces mœurs et de leur indignation, c'en serait fini de la *Mensur*.

Un brave homme très pacifique aujourd'hui, mais qui fut autrefois membre d'un corps, se grisait à me raconter ses émotions passées :

« Mais pensez donc, monsieur, qu'on

Phot. Ulrich, Berlin.

LE FRUHSCHOPPEN. — Les étudiants, à Iéna, vont le dimanche prendre sur la Markplatz le frühschoppen, repas fait de saucisses et de bière que l'on prend en Allemagne vers dix heures du matin.

Phot. Delius, Paris.

LES BEUVERIES. — Sous les tables couvertes d'une armée de bouteilles vides, des douzaines de flacons sont tenues au frais. L'un des étudiants, chargé de ce soin, lance à ses camarades les bouteilles pleines.

LE BAPTÊME DE LA BIÈRE. — Parmi les fantaisistes épreuves auxquelles sont soumis les nouveaux étudiants, avant d'êt perchés sur les chaises et les tables, font défiler les nou

Phot. Délius, Paris.

iciellement admis dans les corporations, l'une des plus caractéristiques est certainement le baptême de la bière. Les anciens, et déversent à flots sur eux le contenu de leurs bocks.

Phot. Scherl, Berlin.

UN CENTENAIRE. — Une fête aussi importante doit être célébrée avec un apparat tout particulier. Aussi le festin est-il ce jour-là véritablement soigné et luxueusement préparé.

voit arriver le coup et qu'il est défendu de broncher, même de sourciller. Le sang coule sur vos vêtements, vous aveugle, et vous ne devez pas le voir ! Si, en recevant un coup, on a bougé la tête, on est puni par la suppression de la casquette, jusqu'à ce qu'une autre *Mensur* ait lavé votre honte. Si, une deuxième fois, on bouge, le corps vous donne le conseil de démissionner, car il serait impossible aux autres de conserver à côté d'eux un frère *timide.* »

J'essayai de lui faire comprendre ma répugnance :

« Qu'on cherche d'autres moyens d'exercer le sang-froid, puisque le sang-froid est une qualité utile à l'homme. Est-il indispensable pour cela de se faire fendre le crâne et briser trois dents comme celui que vous m'avez montré tout à l'heure? N'y a-t-il pas d'autres qualités plus utiles et plus belles à donner à ces futurs juges et à ces futurs professeurs? Si l'Allemagne a l'ambition de diriger les destins de la civilisation européenne, elle fera bien de songer à cela... »

Mais je vis que je parlais dans le désert.

GŒTTINGUE

(SUITE)

Ce que l'étudiant entend par « boire un bock ». — La Gülle. *— Une table pour un corps. — Morgue aristocratique. — Les appels de bière. — Tableau des déshonorés de la bière. — Discipline et obéissance. — Le rituel de la bière. — Mises en accusation et punitions. — Pas de conversations. — La confidence d'un étudiant de Gœttingue. — Douze litres de bière par soirée et par tête. — Débuts du voyageur dans l'ivrognerie. — Un défi. — Le vomitorium de la Gülle. — Défilé devant le bassin d'ivresse. — Spectacle dégoûtant. — L'Allemagne ne perdrait rien à abandonner de telles mœurs.*

Ce chapitre vous expliquera ce que les étudiants allemands entendent par « boire un bock ».

Je fus un vendredi soir invité par un « corps » à passer la soirée à la *Gülle*, et dans mon désir de m'instruire je me gardai bien de refuser. *Gülle* est un provincialisme allemand signifiant : « flaque d'eau fangeuse » et par extension, sans doute, « purin ». Les étudiants qui appellent *Mist*, fumier, le fond de leur verre, ont appelé *Gülle*, purin, leur boisson favorite. On appelle *Güllefass*, le tonneau dans lequel le paysan met le purin qui sert à arroser ses terres.

Ces indications philologiques peuvent servir aussi à comprendre une partie du goût et de la délicatesse de l'étudiant. La « Gülle » est l'endroit où se réunissent tous les corps pour boire entre eux. Les Burschenschaften ont élu le Ratskeller, brasserie située dans les sous-sols de l'hôtel de ville, comme il en existe dans presque toutes les villes d'Allemagne. Les corps ont choisi cette ancienne écurie convertie en salle de jeu de quilles, aux murs blanchis à la chaux. C'est là que je fus introduit. Dans une salle basse, longue, étroite et enfumée, une centaine d'étudiants de toutes les couleurs buvaient assis devant des tables couvertes de grands verres de bière. Casquettes à part, on aurait pu se croire dans la cave d'un chiffonnier ou d'un marchand de bric-à-brac. Aux murs étaient cloués les objets les plus inattendus et les plus disparates ; à des ficelles tendues à travers la salle, d'autres choses pendaient dans un voisinage inexplicable : c'étaient des plats de fer-blanc, des cols sales, des manchettes, des lanternes vénitiennes, des enseignes, des plaques de rues, un vase

de nuit, des gants, une voilette, une pantoufle, de vieux parapluies, des peignes de femme, des plaques-réclames Liebig, Odol et cent autres ; un balai, de vieux chapeaux de paille, de feutre, de soie, une cage, des polichinelles, un magnum, un chapeau de cocher, des bêtes empaillées et mille objets différents.

« Et tout cela est trouvé ou volé ! » me dit-on.

A cette révélation qui m'amuse et me surprend, j'éprouve un certain plaisir. Ces jeunes Allemands sont donc comme tout le monde ! Ils n'ont pas toutes les vertus, comme ils voudraient le faire croire et comme le veut l'hypocrisie de leur éducation? Ce sont des étudiants comme les autres? Et je sens ma sympathie naître... Qu'il n'y ait pas de filles joyeuses dans les rues de Gœttingue, que la ville soit si tranquille, les adolescents si corrects, si bridés et si cérémonieux, cette anomalie me déroutait et me choquait. Je les sentais trop différents de ce que je fus, et il en résultait un éloignement, comme il advient de toute incompréhension et de tout contraste très marqué entre les êtres. Car ce qui nous éloigne de l'étranger, c'est beaucoup plus le fait de différer avec lui sur les points fondamentaux de notre nature que la non-conformité de langage ou la couleur du poil.

La table où je m'installai était la première en entrant. La fumée des cigares si dense m'empêchait d'apercevoir l'extrémité de la salle. J'aurais voulu me promener à travers les rangées de buveurs et regarder de près toutes ces têtes plongées dans des litres de bière. Mais je compris qu'il ne le fallait pas. Chaque corps a sa table et ignore son voisin ; telle est la règle. Ils ne se rendent pas de visites. Pendant trois heures que je demeurai là, pas un seul des cent étudiants ne vint adresser la parole au groupe dont je faisais partie, ni même l'apostropher au passage. De même aux tables voisines que j'observais. Cette contrainte est inexplicable autrement que par la morgue de la caste aristocratique. Les aristocrates qui font partie des corps et qui se recrutent entre eux ne veulent pas qu'à la faveur de leur passage à l'Université les fils de simples bonnetiers deviennent leurs camarades. L'orgueil arriéré de ces gros paysans balourds, — car c'est un fait : les jeunes aristocrates ont ici bien moins de distinction que tel héritier d'un marchand de légumes, — leur orgueil rétrograde, dis-je, retire à ces réjouissances la cordialité qui fait le charme des réunions d'adolescents.

On m'a assuré que, si je demeurais plus tard, très tard, je pourrais voir fusionner certaines tables... L'ivresse les rapproche. Quand ils ont avalé une quinzaine de litres, un besoin d'effusion et de fraternité bien connu les pousse à oublier la couleur de leurs casquettes.

En attendant, les voilà réduits à s'amuser chacun à sa table. Il est vrai qu'ils ne se gênent pas. C'est à qui criera le plus fort ses appels de bière. Les servants sont des éphèbes de quatorze ou quinze ans, pâles et fatigués, qu'ils nomment : « Aschanti ! » Dans le bruit et la fumée, ce mot retentit sans cesse comme un écho cent fois répété : « Aschanti ! » Aussitôt le jeune garçon arrive ; on lui crie : « Gülle ! » Il prend le verre vide, va le remplir et dans la même minute le rapporte. Ces verres appartiennent aux étudiants, et chacun a le sien. Ce sont de vrais de-

mi-litres fixés sur une rondelle de zinc à rebord où, au moyen de signes conventionnels, on inscrit tous les duels du possesseur, les blessures qu'il reçut et celles qu'il fit aux autres : quand il fut blessé lui-même, c'est une barre ; quand c'est l'adversaire qu'il blessa assez grièvement pour ne pouvoir continuer, c'est le signe +.

Extérieurement, les jeunes Allemands se distinguent, en général, de nos étudiants, par leur allure plus lourde, leur massivité ; leurs faces sont aussi plus larges. Mais il s'en trouve de minces et de fluets, et des bruns élancés aux yeux noirs. Pourtant, le jeune hercule, assez rare dans les Facultés françaises, se rencontre plus communément ici. Il a vite grossi, s'est empâté dès la première moustache. Ce qui les différencie davantage encore, ce sont leurs cheveux, souvent rasés pour le traitement des blessures après les duels, et les balafres ciselées dans leurs joues, sur leurs fronts et leurs crânes.

Ceux avec qui je me trouvais étaient de gentils garçons, empressés à me renseigner et à m'obliger, souriants et simples. A les voir ainsi, débridés, dans la gloire de leurs vingt ans, exubérants, vifs même, on se refusait à l'idée qu'ils deviendraient un jour les gros Allemands pesants qui composent la moyenne de la race.

En attendant, leur jeunesse rayonnante les fait sympathiques. On oublie leur facile obéissance, leur goût de la discipline, leur besoin même d'être commandés jusque dans leurs plaisirs. En effet, qu'il est fort, l'instinct de soumission des jeunes Allemands ! Le président de corps qui tient le haut bout de la table appelle brusquement un « renard » :

« *Fuchs !* »

Le jeune homme se lève gaiement d'un bond et vient se placer la casquette à la main, les talons joints, près du président. Celui-ci lui donne un ordre :

« Va écrire le nom d'Untel au tableau des *Bierverschisse* (tableau des interdits, des déshonorés de la bière). »

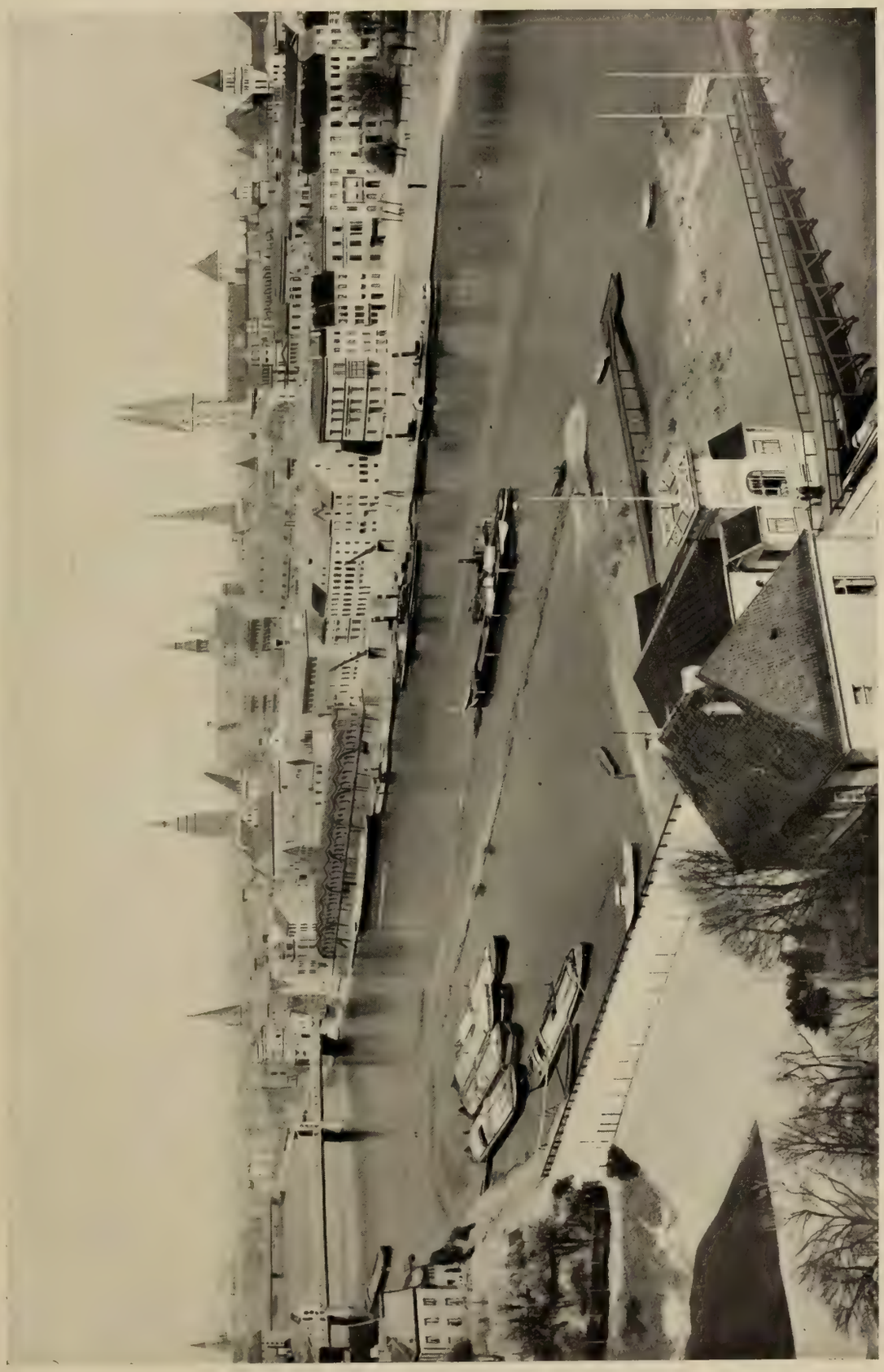
Il y court aussitôt, et revient dire au président, toujours la casquette à la main :

« C'est fait, président. »

Et il est visible que cette obéissance de nègre leur plaît énormément, que l'ordre qu'ils reçoivent les enchante, de même que le président qui les commande sans façon, sans mot inutile, jouit profondément de son autorité.

Les « renards » n'ont pas le droit de boire dans de grands verres. Les leurs sont des quarts au lieu d'être des demi-litres. Ils ne peuvent tutoyer les Burschen que lorsque ceux-ci le leur ont permis. C'est toute une cérémonie. J'ai pu y assister. Un ancien, séduit par l'entrain avec lequel un « renard » avalait sa « gülle », l'appela du bout de la table. Le renard quitta vivement sa place et vint vers lui, son quart à la main. Quelles graves paroles lui dit-il? Je ne sais. Mais leur verres s'entre-choquèrent, et chacun vida le sien dans le plus grand sérieux, leurs mains libres étroitement serrées, l'ancien resté assis, le renard debout. Personne ne remarquait cet aparté; ce resserrement des liens d'amitié par la bière, ce tutoiement sous les auspices de l'ivresse commençante avaient lieu dans le chambard.

Le zèle employé par les cent étudiants à vider leurs pots entretenait mon étonnement. Au lieu de mettre une demi-heure à boire un bock et de passer une autre demi-heure devant les verres vides, comme on fait dans nos cafés français, sitôt qu'ils avaient achevé leur demi-litre,



Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

BRÊME. — Moins favorisée par la nature que Hambourg, Brême mène contre sa puissante voisine une lutte magnifique, qui est une leçon vivante pour toutes les villes commerciales du monde.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LE GRAND PONT DE BRÊME. — La Weser qu'il franchit n'avait, il y a vingt-cinq ans, que deux mètres d'eau. Aujourd'hui sa profondeur est de sept mètres et le tonnage du port de la rivière a quintuplé.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LA BOURSE DE BRÊME est un bel édifice de style ogival. La salle en est très imposante et très richement décorée.

et cela ne tardait pas, ils rugissaient leur cri : « Aschanti ! Gülle ! » Souvent même, en passant devant les tables où ils voyaient des verres vides, les jeunes « Aschantis », blêmes, exténués, les yeux bleuis de fatigue, les prenaient sans mot dire et allaient les remplir. Ces buveurs étaient bien venus là pour boire et non pour autre chose, et ils buvaient comme on accomplit une tâche. La bière disparaissait dans ces cous tendus, comme par enchantement. Si l'un d'eux tardait, par hasard, vite un toast lui était porté par un frère altéré.

Il est des règles pour boire.

Si quelqu'un vous dit :

« Comment trouvez-vous la « Gülle » ? » et que vous répondiez :

« Bonne, » vous êtes mis en accusation, car vous auriez dû répondre :

« Divine ! (*Gœttlich !*) »

Cette mise en accusation est faite aussitôt. Le président interroge les membres, avec une formule convenue, sur la punition qui sera infligée au coupable. Cette punition consiste soit en l'obligation de boire un certain nombre de demi-litres, soit en l'inscription au tableau des traîtres à la bière, soit en quelque gaminerie semblable.

On ne boit guère sans dire à quelqu'un, en levant son verre :

« *Prosit !* »

Si ce salut s'adresse à vous, vous en accusez réception en levant aussi votre verre. Si vous n'avez pas soif, vous n'êtes pas forcé de boire aussitôt : on remet à plus tard. Si, au contraire, on désire tenir tête, on répond :

« Je suivrai (*Ich komme nach*). »

Mais si l'on vous dit :

« *Prosit, einen Halben in dem Bauch !* (Grand bien vous fasse, un demi-litre dans la panse !) », il faut que le verre soit vidé comme réponse à celui qui vous lance cette aménité. Cette même bière ne peut servir à un autre toast. Ce serait trop commode ! Un seul verre défrayerait dix santés, comme chez nous, où il suffit même d'un signe pour répondre à une brinde ! Ici c'est inadmissible.

Et ce : *Prosit in dem Bauch* doit être suivi d'effet dans les cinq minutes de bière, ce qui équivaut à trois minutes ordinaires. Comme vous le voyez, on a juste le temps de se recueillir...

Ces règles et cent autres composent un rituel de bière — c'est ainsi qu'on l'appelle — extrêmement détaillé, imprimé, répandu dans toutes les universités allemandes, rédigé sur le modèle du *Leipziger Command*, accepté par tout le monde et qui traîne sur toutes les tables.

A part ces appels, ces cris, ces défis, que disent les étudiants? Parlent-ils politique? C'est défendu. Échangent-ils des idées enthousiastes et définitives, comme il convient à l'adolescence? Non, ils s'adressent les « prosit » sans fin, récitent le rituel de Leipzig, rient de quelque vague plaisanterie, font une courte remarque sur ceux qui passent... Que sais-je?

Mais aucune conversation suivie, aucune discussion passionnée sur des théories, fussent-elles folles ! J'essaye, pour voir, de jeter quelques noms propres dans la conversation : Gœthe, Nietzsche, Spencer. Ils n'ont pas d'écho.

Je parle du duel :

« A quoi cela sert-il de vous taillader la tête? »

L'un d'eux me répond textuellement, avec l'approbation de tous ceux qui l'écoutent :

« Si on voit quelqu'un avec une balafre,

tout le monde se dit : « C'est un homme qui a du courage. » Et on le respecte. C'est pourquoi les étudiants sont respectés. Si nous passons dans la rue, on nous fait place, et les femmes nous admirent... »

Telle fut, dans sa candeur, la confidence d'un étudiant de Gœttingue à propos du duel.

DOUZE LITRES PAR TÊTE

Il fait chaud. Un à un, les étudiants se mettent en bras de chemise pour être plus à l'aise. On ne peut bien boire si on a les coudes serrés dans la manche des vestons. Dès qu'ils se sont ainsi mis en position, ils poussent un cri terrible :

« Aschanti ! Gülle ! »

Je leur demande :

« Combien buvez-vous de litres de bière par soir, en moyenne?

— Oh ! pas beaucoup. Minimum, 6 litres chacun. Certains boivent le double.

— Comment ! 12 litres de bière dans une soirée? »

La table entière rit de mon étonnement. Et l'on me cita des tours de force bien plus extraordinaires : des chiffres que je n'ose même pas reproduire, de peur de m'être trompé... que sais-je !... 20 litres...

« Vous vous y feriez comme tout le monde, avec un peu d'habitude. Essayez, vous verrez... *Prosit Rest !* »

Ce *Prosit Rest* signifiait : « A votre santé, jusqu'au fond du verre. » Et je devais, pour être poli, vider mon bock plein. Je me recueillis quelques secondes, songeai à l'honneur de la France que je me trouvai représenter en cet instant au fond de cette taverne du Hanovre, et, le sourire aux lèvres, je levai mon verre. Le corps entier me regardait avec sympathie et curiosité.

Je bus sans m'arrêter, sans respirer, jusqu'à la dernière goutte, avec la désinvolture d'un étudiant de quinzième année. Je fus acclamé. J'avais fait mes débuts dans l'ivrognerie.

Pourtant, je ne savais pas boire. On ne me l'envoya pas dire. Un ancien étudiant, qui avait bien trente ou trente-cinq ans, large du ventre, bouffi de la tête, ses gros yeux bleus baignant dans la cornée jaunâtre, m'en fit la démonstration. Il prit le manche de son verre à pleine main, leva son coude à la hauteur du menton, bien en dehors, et, ouvrant la bouche, y déversa — il n'y a pas d'autre mot — le contenu du verre sans toucher ses lèvres. Il buvait sans déglutir, par conséquent sans même sentir le goût de la bière. En quelques secondes, le demi-litre avait disparu. Je m'extasiai sur ce talent que j'osai appeler sans égal. Mais des protestations s'élevèrent. Un « renard », entre autres, prétendait boire aussi vite que son ancêtre. C'était un défi. Il fallait pour la gloire des vieilles générations qu'il fût relevé. Il le fut. Froidement, l'ancêtre cria :

« Aschanti ! Gülle ! »

Il fit un signe à l'imprudent renard, qui lui aussi commanda résolument un demi-litre. Le président lança : « Un ! deux ! trois ! » Les coudes se levèrent. La bière couleur de sardoine descendit dans les trous noirs des bouches, et nous suivions tous avec curiosité le progrès des verres qui se vidaient. Mais bast ! L'ancêtre vénérable avait déjà déposé le sien sur la table, que le jeune audacieux en était encore à la moitié. Le demi-litre avait été escamoté en quelques secondes.

Tranquille et méprisant, le vainqueur n'avait rien dit pour souligner sa victoire. A peine avait-il esquissé un léger hausse-

ment d'épaules en regardant d'un autre côté.

Vers onze heures, des étudiants s'en allèrent.

« Déjà? fis-je.

— Ils se battent demain », m'expliqua-t-on.

Leurs amis leur criaient :

« *Waffenschwein !* »

Ce qui, traduit littéralement, veut dire : « Cochon d'armes », mais signifie :

« Bonne chance ! bonnes armes ! »

Mêlés aux étudiants jeunes et vieux, d'anciens membres des corps habitant la ville viennent se joindre à eux les jours de *Kneipe* ; on leur prête une casquette. Et leur moustache grise, leurs cheveux blanchissants sous cette coiffure aux couleurs vives, au milieu de cette jeunesse bouillonnante, ont quelque chose d'anormal et de choquant. Une seule chose les rapproche : la bière, et le respect que les jeunes montrent pour ces anciens héros que vingt duels et mille orgies ont sanctifiés.

On en voit, parmi ces anciens étudiants, qui ont déjà le facies de l'alcoolique invétéré et qui finiront sûrement à la maison des fous. Ils boivent froidement, sans gaieté, l'œil morne et vide, un verre plein à la fois, et on les sent ennuyés d'être forcés de s'arrêter pour respirer. Les autres, l'œil vif, la bouche joyeuse, boivent pour répondre à l'excitation générale, et s'ils exagèrent en ce moment leurs rasades, c'est par respect humain, par bravade de jeune homme.

Je demande :

« Qui boit le plus?

— Les Saxons. Ils boivent comme des fous. »

C'est, en somme, une orgie systématique et violente contenue dans des bornes suffisantes par la discipline et sans querelle d'aucune sorte.

Mais on ne peut pas boire ainsi impunément pendant des heures. L'estomac a beau être élastique : 6 ou 8 litres de bière engloutis en un si court espace de temps travaillent tous les organes, et l'estomac d'abord... Constamment devant moi défilent des casquettes de toutes les couleurs, des bleues surtout : *Saxonia.* Ceux qui les portent ont l'air malade. Je le remarque.

« Ils vont au *Speibecken.* »

Vous décrirai-je ce que j'ai vu là? C'est bien difficile et peu convenable. Mais enfin, il le faut, si je veux de bonne foi justifier les impressions que j'ai rapportées sur le caractère et l'état des mœurs du peuple allemand.

Le *Speibecken* est le « vomitorium » de la Gülle.

« Regardez, me dit en riant à pleine bouche mon voisin qui parle un peu le français, voici notre bassin d'ivresse. »

Je me retourne, et par la fenêtre à laquelle je suis adossé, je vois, en effet, un bassin de zinc encadré par deux poignées de fer. Une « casquette bleue » est justement penchée vers ce bassin, et deux mains serrent les poignées, tandis que le dos tourné vers moi est secoué de mouvements convulsifs, comme d'élans retenus. Je ne vois pas autre chose. Et c'est assez.

Et désormais, je regarderai avec curiosité défiler les casquettes multicolores. Voici la bleue de Saxe, puis la verte de Westphalia, et c'est Hanovre, et c'est Brunswick, et c'est Brême ! Toute l'Allemagne, les républiques de la Hanse, les grands-duchés et les royaumes dissidents

de l'Empire se rencontrent ici devant le *Speibecken.* Quelle solidarité, princes ! Et qui parle de particularisme?

Mais voici revenir les Saxons du bassin d'ivresse... Encore mal assurés sur leurs jambes, leur face congestionnée par l'effort qu'ils viennent de faire, ils essuient leurs yeux tout remplis de larmes. Aussitôt assis devant les tables, ils recommencent à boire. Et plusieurs fois dans la soirée cette promenade se renouvelle.

Allons, allons, c'est dégoûtant.

Je ne voudrais pas faire de peine à mes jeunes amis d'un soir qui m'apprirent à boire avec tant de bonne grâce, mais je ne puis m'empêcher de remarquer que l'écurie où nous buvions tous ensemble était bien près du « vomitorium ».

Et je suis bien sûr que l'Allemagne ne perdrait rien à abandonner des mœurs pareilles.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LE RATHAUS DE BRÊME. — La grande salle, longue de quarante mètres, haute de neuf mètres, est l'une des plus belles du genre. Son plafond est orné de modèles d'anciens vaisseaux de guerre.

LE PORT FRANC DE BRÊME. — Il renferme le plus vaste bassin d'Europe : 2 300 mètres de longueur en ligne droite. Les quais sont longés de voies de chemins de fer avec des grues électriques tous les 30 ou 40 mètres.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LA STATUE DE ROLAND, défenseur des libertés municipales, a été érigée en 1412; elle reste comme le symbole des droits et des privilèges de la ville de Brême.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LE BURGERPARK, planté de toutes pièces dans des prairies marécageuses, est aujourd'hui une forêt magnifique aux essences les plus variées.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LE RATHAUS de Brême. — Son gros œuvre remonte aux premières années du XVe siècle ainsi que les seize statues, dont l'empereur et les sept électeurs, adossées aux trumeaux du premier étage.

BRÊME

Une devise aventureuse. — Les vrais Saxons, et les autres. — Les descendants de Harold et de Tosti. — Psychologie. — Brême. — La ville. — Les Brêmois ne vont pas au théâtre. — 312 sociétés pour 200.000 habitants. — L'Empereur au Ratskeller. *— Un tonneau historique. — 30.000 bouteilles bues par les Français. — Goût des Brêmois pour les fleurs et les promenades publiques. — Grosses fortunes. — Impôts. — La fierté brêmoise. — Un beau Claude Monet. — Lutte séculaire contre la nature. — La Weser. — Mouvement des affaires. — Bremerhafen. — Le* Lloyd. *— Visite à l'économat. — Trousseaux imposants. — Les provisions d'un transatlantique. — Émigration. — L'École des marins. — Le* Kaiser Wilhelm II.

Il est nécessaire de naviguer, non de vivre » (*Navigare necesse est, vivere non est necesse*) : telle est la devise d'une des plus vaillantes cités de l'Allemagne du Nord, la plus vaillante peut-être. Cette devise est bien celle qui devait plaire aux descendants de ces Saxons hardis qui remontaient la Seine dans leurs bateaux de cuir à deux voiles et allaient inquiéter Charlemagne jusque sous les fenêtres de son palais ; et ce devait être surtout le *motto* idéal de ceux qui conquirent les côtes neustriennes et envahirent l'île de Bretagne.

Car c'est d'ici, de ces rives frisonnes aussi bien que des baies du Jutland et des fjords de Scandinavie, que s'élancèrent les Angles, les Jutes et les Frisons affamés et féroces, aux premiers siècles de notre histoire européenne.

« Nous sommes les vrais Saxons, nous autres, disent fièrement les Brêmois ; nos frères sont les Anglais. Quant à ces bâtards de la Saxe d'aujourd'hui, aucune parenté ne les unit à nous. Ils sont hypocrites et menteurs, sourient toujours pour mieux tromper, et leur politesse n'est que de la platitude. C'est une race basse et détestable, mélangée de Slaves. Grâce à eux, l'Allemand a l'air de mériter cette réputation de fausseté et d'obséquiosité que l'on nous fait. D'ailleurs, la race est vilaine, petite de taille, à la tête étroite, au teint terreux, tout à fait antipathique.

Les gens de Brême n'ont aucun de ces signes de caractère. La franchise de leur orgueil ne les rend-elle pas un peu injustes envers les gens de Dresde et de Leipzig? Nous le rechercherons plus tard. Toujours est-il que beaucoup de ceux qu'on rencontre, par leurs traits énergiques et anguleux, leur poil blond ou roux, leurs dents de carnassiers, leurs longs pieds, leur pas allongé et élastique, — très diffé-

rent de celui de l'Allemand, — sont bien des Anglais. Je revois le chef de gare de Sagehorn, près de Brême, qui, avec sa moustache en queue de sapajou et sa barbiche couleur de flamme, pourrait bien descendre directement de Harold ou de Tosti, son frère féroce.

Froids et distants comme des Anglais avec ceux qu'ils ne connaissent pas, très retirés dans leurs familles, on dirait une colonie d'aristocrates orgueilleux, mais demeurés actifs, oubliés là par leurs ancêtres et qui, au milieu de cousins plus grossiers, se sont attachés à conserver dans leur intégralité les signes de la race.

Ayant toujours été libres dans les siècles passés, ces Frisons ont l'âme républicaine. Leur devise était : « Mort plutôt qu'esclave ! » Isolés comme des insulaires au milieu de leurs tourbières mouvantes, constamment en lutte contre la mer envahissante, le climat rude et humide, ils ont confiance en eux-mêmes, mais ne s'occupent que d'eux.

Les signes héréditaires, particulièrement l'énergie âpre et la ténacité, sont, en effet, demeurés extrêmement vivaces sur cette frontière frisonne. Mais la fureur combative, la férocité sanguinaire et presque cannibalesque se sont transformées en une passion commerciale qui va jusqu'au génie.

Brême n'est pas une ville extrêmement animée. Son activité ressemble à celle d'une ménagère silencieuse et bourrue, chaussée de chaussons de feutre, qu'on n'entend pas et qu'on voit à peine. C'est peut-être que le port principal se trouve à Bremerhafen. Mais là non plus, l'animation n'est pas du tout proportionnée à l'importance du trafic. La disposition des voies ferrées, des entrepôts, l'outillage du port libre et des quais, sont si parfaits, si adéquats à leur fonction qu'on est arrivé à simplifier jusqu'au minimum la main-d'œuvre et l'effort humain. Quant aux armateurs et aux grands commerçants, on ne les voit guère : les cotonniers téléphonent de leur lit à Liverpool ; s'ils sortent, c'est en équipage élégant, voitures à deux chevaux, de grand style. Ils ne s'occupent exclusivement que de leurs affaires, ne vont jamais au théâtre, où sur cent spectateurs on compte quatre-vingt-dix-huit femmes.

Le peuple, lui, se distrait dans les sociétés de toutes sortes. Dans cette ville de 215.000 habitants, il y a 312 sociétés !... dont 15 de sténographie, 51 de chant, 8 de musique instrumentale, 20 de gymnastique et 20 sociétés militaires.

Le centre de la ville est la place du Rathaus qui, plusieurs fois par semaine, se transforme en marché. Autour de cet étroit espace qu'obstruent les tramways et les voitures, s'entassent l'une contre l'autre : la Chambre de commerce, la Bourse, de style ogival, et la Bourse du coton, la Cathédrale romane au portail écrasé, comme aplati, et la Maison de Ville avec ses onze arcades, son balcon ajouré et ses pignons à redans, devant laquelle se dresse une statue de Roland, défenseur des libertés municipales. Tout près, la Poste, quelques banques somptueuses, une statue équestre de Guillaume Ier, une autre de Gustave-Adolphe ; un peu plus loin, le clocher de Saint-Ansgar incline vers la terre sa flèche vert-de-grisée.

La *Ratskeller* (cave de l'Hôtel de Ville) de Brême est célèbre dans toute l'Allemagne, par son ancienneté sans doute, car elle date du xve siècle, et aussi par la

qualités de ses vins, qui, comme dans les ports de la Hanse, sont remarquables. Mais il est difficile de s'expliquer le goût des Allemands pour ces trous sombres et enfumés, qu'il faut éclairer artificiellement toute la journée, l'été comme l'hiver. Toujours bâties dans le style des cloîtres, piliers épais et bas, succession d'arceaux généralement peints formant voûte, meublées de chêne noir et ciré, telles se présentent invariablement les *Ratskeller*. Celle-ci a de particulier ses immenses tonneaux de chêne sculptés de griffons, de têtes de lion, de petits singes, de fleurs et de Bacchus.

Quand, chaque année, l'Empereur revient de Wilhelmshafen, où il est allé faire prêter serment aux cadets de la marine, il s'arrête quelques heures à Brême, descend dans cette cave en compagnie du Sénat, vide un verre de vin du Rhin, mange quelques huîtres, et s'en va content.

C'est ici que les commerçants et les armateurs concluent leurs affaires. Le garçon qui nous sert me désigne les clients attablés sur le coup de midi devant les longs flacons de vin du Rhin et de Moselle :

Celui-ci vend du tabac en gros ; cet autre est un cotonnier ; voici un puissant armateur, un importateur de grains.

La salle est bientôt remplie de figures sérieuses, presque graves, qui peu à peu s'animent en buvant. Tous sans exception fument des cigares. Des étrangers, Anglais et Américains, viennent visiter la cave. Bien reconnaissables à leur tournure à défaut de leur accent, ils ont pourtant l'air d'être chez eux. Une famille d'Américains est justement assise en face de moi. Ils parlent allemand ; impossible de s'y tromper : avec leurs grosses têtes à lunettes, leurs barbes touffues, l'air éteint des femmes, c'est une caravane d'émigrés qui viennent se retremper dans leur patrie.

Je me mêle au groupe qu'un cornac entraîne derrière ses explications. Il montre, à l'extrémité de la salle, un Bacchus entouré de satyres, trônant au-dessus d'un tonneau datant de 1624 et qui contient 40.000 bouteilles de vin du Rhin ; d'autres tonneaux voisins sont d'une capacité de 20.000, 30.000 bouteilles. L'un d'eux reste vide depuis que les Français, au commencement du XIXe siècle, l'ont bu jusqu'à la dernière goutte. Une autre salle, ornée de peintures murales, renferme un singulier groupe en bronze : *Les Musiciens de la ville de Brême*, d'après le petit conte bien connu de Grimm : un âne, un chien, un chat et un coq montés les uns sur les autres et chantant à tue-tête.

A deux heures tapant, tout ce monde se lève, et bientôt la cave est entièrement vide : c'est l'heure du repas.

Les Brêmois aiment les fleurs. Déjà, aux petites gares avoisinant la ville, j'avais remarqué les buissons de roses qui grimpaient gaiement aux becs de gaz. Sur le Ring, les maisons blanches à un ou deux étages précédées de vérandas un peu surélevées, auxquelles on accède par un petit perron, sont abritées de vignes vierges et de glycines en fleurs. Les corbeilles de géraniums, d'anthémis, de fuchsias, qui ornent, comme dans la plupart des villes, fenêtres et balcons, font dans les rues des perspectives de jardins suspendus où se marient harmonieusement la verdure et les fleurs.

De jolies promenades remplacent les anciennes fortifications ; des cygnes se promènent sur l'eau paisible des lacs qui

baignent les monticules verdoyants où se dressent quelques moulins à vent. Mais la promenade favorite des Brêmois, celle pour laquelle les citoyens riches prodiguèrent les dons, est le Burger Park, situé à quelque distance de la ville. Planté de toutes pièces dans les prairies marécageuses où paissaient autrefois de grands troupeaux, c'est aujourd'hui une forêt magnifique aux essences les plus variées. De belles routes, habilement tracées, permettent de se promener pendant des heures à l'ombre des sapins, des cyprès, des bouleaux, des chênes et des épicéas. De temps en temps, apparaît une pelouse immense, à l'herbe haute, la savane ! On traverse un pont rustique, et l'on se trouve devant une vaste pièce d'eau bordée de buissons de rhododendrons, d'azalées mauves ou jaunes ; un toit de tuiles rouges perce au milieu de la verdure : c'est une maisonnette où les femmes se donnent rendez-vous pour prendre le café au lait de l'après-midi, non loin d'un grand restaurant de style moscovite où les bourgeois de la ville offrent de nombreuses fêtes.

Il y a seulement trente ans, on venait patiner ici l'hiver, et les paysans extrayaient la tourbe des marécages. Une généreuse émulation entraîna les Brêmois. L'un offrit 500.000 francs pour tracer des routes et autant pour planter des arbres ; un autre construisit à ses frais des ponts ; d'autres bâtirent les immeubles publics dont j'ai parlé...

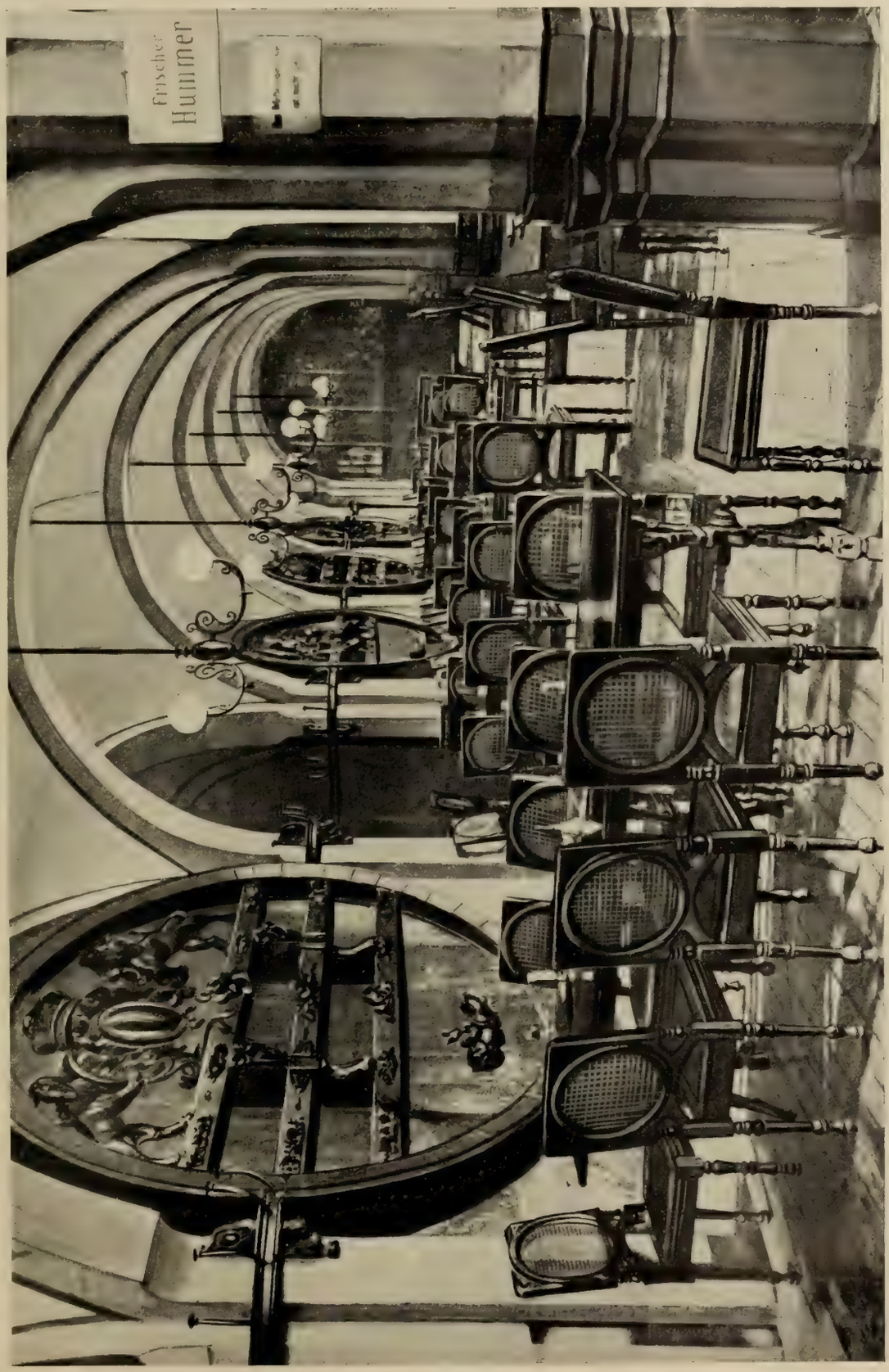
On cite à Brême des gens très riches, des fortunes de 30 à 60 millions inconnues, du moins les plus grandes, à Hambourg. Je note des noms : M. Waetjen, exportateur et importateur, propriétaire du yacht qui battit celui de l'Empereur ; M. Schütte, roi du pétrole, la famille des Melchers, exportateurs, dont la maison est fière de ses cent ans d'existence, qui fait tout son commerce sur ses propres bateaux. Les agents d'émigration édifient des fortunes scandaleuses ; on m'en cite un qui, à mal soigner les malheureux émigrants qu'il va chercher jusqu'aux Karpathes, s'est fait une fortune de 10 millions.

« Les impôts, à Brême, arrivent à 11 p. 100 du revenu, me dit un Brêmois. Et nous en sommes beaucoup plus fiers que mécontents... La fierté brêmoise est connue et nous coûte quelquefois un peu cher... Quand il s'agit de décider la rectification du cours de la Weser, nous avions naturellement demandé à la Prusse une participation importante. Mais le gouvernement se faisait tirer l'oreille, retardait, temporisait sans fin. Si bien qu'un jour notre Chambre de commerce se fâcha et dit : « Eh bien ! nous payerons nous-mêmes la totalité des frais ! » On fit ainsi. Et la Prusse gagna, sur notre impatience et notre orgueil, une vingtaine de millions.

On voit à Brême de beaux restes d'architecture privée, notamment l'Altbremerhaus, qui, avec sa façade sculptée, témoigne d'une belle floraison artistique.

Le musée, encore jeune, promet de devenir très intéressant. Dirigé par un homme d'un goût parfait, M. Pauli, il renferme déjà de beaux morceaux, entre autres une admirable collection de dessins de Dürer, quelques primitifs, et le portrait de la première femme de Claude Monet, daté de 1866, qui est un pur chef-d'œuvre. Je revois sa large robe verte à raies noires, le corsage bordé de fourrure fauve, une toute petite capote coiffant le profil élégant et gracieux.

Mal servis par la nature, les Brêmois n'ont pour tout avantage que le voisinage



LA RATSKELLER (cave de l'Hôtel de Ville) de Brême est célèbre dans toute l'Allemagne, par son ancienneté sans doute, car elle date du XVe siècle, et aussi par la qualité de ses vins.

Phot. Norddt. Lloyd, Brême.

L'HOTEL du Norddeustcher Lloyd dresse, au centre de la ville, une importante et massive construction de pierre bleuâtre, dominée par une tour haute de 75 mètres.

de la mer du Nord et un maigre fleuve ensablé, la Weser, qui ne mène nulle part et qui n'est navigable qu'aux navires de petit tonnage. Malgré cette infériorité, Brême lutte avec une ardeur magnifique et souvent heureuse contre son puissant voisin et concurrent redoutable, Hambourg.

Cette lutte, belle à observer, est une leçon vivante et féconde pour toutes les villes commerciales du monde. Nous la raconterons plus loin.

On le sait, Brême forme, comme Hambourg, un État séparé, une république. Avec ses 250.000 habitants, elle demeure le plus petit État de l'Allemagne, puisque sa superficie n'est que de 256 kilomètres carrés. A la ville de Brême appartiennent le petit port de Vegesack, situé à 17 kilomètres au nord de Brême, sur la Weser, et l'avant-port de Bremerhafen, à 66 kilomètres au nord, qui est comme le vrai port de Brême. Car devant Brême, la Weser n'a que 5 mètres de profondeur, de sorte que les grands transatlantiques sont forcés de s'arrêter à Bremerhafen.

Le port franc de Brême renferme le plus vaste bassin d'Europe : 2.300 mètres de longueur en ligne droite. De chaque côté, le long des quais, des entrepôts s'étendent, longés de voies de chemins de fer avec des grues électriques tous les 30 ou 40 mètres.

L'entrée générale des marchandises s'élevait, pour 1912, à 2 milliards 318 millions de marks, augmentant sur 1911 de 193 millions de marks.

Il y a vingt ans, le fleuve avait 2 mètres d'eau. On disait: « Brême est perdu... ». En vingt ans Brême a dépensé 200 millions pour draguer la Weser et construire des bassins. Et la prospérité augmente chaque année, lentement. Ce n'est pas tout. L'État de Brême vient d'acheter 517 hectares de terrains à l'Oldenbourg, pour y creuser six bassins et bâtir des quais. De plus, les dragages vont continuer, et la profondeur de la Weser entre Brême et la mer sera portée de 5 à 7 mètres.

Le tonnage de Brême, port de rivière, ne l'oublions pas, s'élève à 7 millions de tonnes. Or, en 1870, ce tonnage ne dépassait pas 1 million 300.000 tonnes, c'est-à-dire qu'il a presque quintuplé.

Il est difficile de comparer ces statistiques avec celles de nos ports français, qui comptent dans le total de leurs entrées et de leurs sorties le tonnage de tous les bateaux étrangers *qui y font une simple escale*, ce qui ne se produit pas dans les statistiques allemandes, où seuls les navires chargeant et déchargeant leurs marchandises entrent en ligne de compte dans le calcul du mouvement des ports.

Pourtant, voici quelques chiffres qui serviront de point de comparaison approximatif. Marseille, notre plus grand port français, accuse un mouvement d'entrées et de sorties de 19 millions et demi de tonnes ; Le Havre 10 millions, Cherbourg 8 millions, Bordeaux 6 millions, Boulogne 5 millions, Dunkerque 5 millions, Rouen 4 millions et demi de tonnes de mer.

Brême, c'est, au fond, le Lloyd. Il faut donc s'arrêter au *Lloyd*, énorme et puissante machine qui est un des principaux agents de la prospérité de l'Allemagne et de son rayonnement aux quatre coins du monde.

LE LLOYD La Compagnie du Lloyd dessert 34 lignes de navigation : 7 vers l'Amérique du Nord, 4 vers l'Amérique du Sud, 1 vers l'Asie, 1 vers l'Australie, 5 lignes

secondaires donnant correspondance à celles de l'Extrême-Orient, 10 lignes desservant les côtes de l'Asie et les îles de l'Océanie, 1 dans la Méditerranée et 5 lignes européennes.

Les bateaux de la Compagnie transportent annuellement une moyenne de 550.000 à 600.000 passagers.

Voyez avec quelle effrayante rapidité cette Compagnie s'est développée :

En 1882, la flotte du Llyod comprenait 29 transatlantiques, jaugeant au total 118.000 tonnes ; aujourd'hui, son tonnage s'élève à près de 900.000 tonnes, avec 474 bâtiments de mer, parmi lesquels 110 paquebots et nombre de bâtiments fluviaux. Son capital actions est de 125 millions de marks. Avec la compagnie Hamburg-Amerika, le *Norddeustcher Lloyd* arrive donc en tête des Compagnies de navigation du monde entier.

En 1892, — il y a seize ans, — le Lloyd ne possédait que des bateaux à hélice simple ; aujourd'hui, il en compte 75 à double hélice. Il dépasse toutes les autres compagnies du monde par le nombre de ses bateaux à double hélice, même la Hamburg-Amerika Linie, qui n'en possède que 25.

Un autre chiffre non moins important et non moins significatif de l'activité de cette Compagnie : jusqu'en 1892, 74 p. 100 — les trois quarts — des vaisseaux de Lloyd étaient commandés aux Anglais et un quart à des chantiers allemands. Depuis 1892, la proportion est complètement renversée : les trois quarts des bâtiments lancés sont allemands, le reste vient des Anglais.

Le nouvel hôtel du Llyod dresse, au centre de la ville, une importante et massive construction de pierre bleuâtre, qui s'augmente, d'année en année, des petites maisons avoisinantes. Il occupera bientôt, comme les immeubles des Compagnies américaines, tout un bloc. Je l'ai visité du haut en bas, j'ai parcouru les bureaux d'acajou, au sol de marbre, et les dépendances, les offices, les magasins de provisions, les caves, la blanchisserie, etc.

En passant près d'un grand hall empli jusqu'au plafond de piles, de montagnes de linge, on me dit :

« Voilà tout le linge de cabine rapporté de sa traversée de New-York par le *Kaiser Wilhelm* : 8.000 serviettes, 2.400 draps, 1.200 serviettes de bain, sans compter le service de cuisine. Cent douze femmes sont toute la semaine occupées au blanchissage mécanique.

Un peu plus loin on prépare le « trousseau » que va emporter un bateau partant pour l'Australie. Dans des vitrines qui s'étendent sur de longs espaces, les piles s'élèvent : on se croirait dans un grand magasin de blanc. On enferme ce trousseau dans d'immenses paniers d'osier ferré pesant 250 kilos. Et ce sont des femmes qui les remuent et les portent à l'ascenseur. Je m'étonne qu'un pareil labeur soit confié à des femmes.

« Elles ont l'habitude, » me répond mon guide.

Le plus amusant, c'est la visite aux magasins de provisions.

Des centaines, des milliers de jambons habillés de blanc, des colonnes d'énormes boîtes de beurre, des citrons, des saucissons, des fromages, des pots de marmelade, tout cela par quantités énormes. Pour un simple voyage à New-York, le bateau emporte 60.000 marks de vin, sur lesquels on en boit à peu près pour 20.000 à 25.000 marks. Dix-sept cavistes sont chargés du soin de la cave, embouteillage, mélange, capsulage, lavage, etc.

Un peu plus loin, on brûle le café dans d'immenses cylindres qui ont une roue de 1m,50 de diamètre. On en brûle 3.000 livres par jour. Il y a le café de la première classe des passagers, celui de la deuxième et de la troisième classe.

On trouve vraiment de tout dans ces galeries et dans ces hangars où s'approvisionnent les paquebots : jusqu'à des balais, des porcelaines, des casseroles, des sparteries, des pelles, des rôtissoires, des pavillons pour signaux, des torchons pour la transpiration des mécaniciens, des seaux, toute la *Ménagère*, un gros morceau du *Louvre* et du *Bon Marché*.

12.000 hommes sont employés sur les navires du Llyod, et il faut les nourrir toute l'année. Et, si l'on compte que, en moyenne, le Lloyd transporte, bon an mal an, de 400.000 à 500.000 passagers sur ses 34 lignes de navigation, on ne s'étonnera pas du chiffre des approvisionnements annuels.

Les voici :

Viande (non compris la volaille), 4 millions 750.000 kilos, ce qui, avec une consommation moyenne de 75 kilos par tête et par année, suffirait aux besoins d'une ville de 63.000 habitants pour une année entière.

(Cette consommation nécessite 14.000 bœufs, 15.000 porcs, 8.000 veaux, 17.000 moutons, troupeau pour la nourriture duquel il faudrait une superficie de 17.300 hectares des meilleures prairies normandes.)

572.000 pièces de volaille domestique ;

54.000 pièces de gibier.

Les œufs se chiffrent par 6 millions.

Les pommes de terre, par près de 8 millions de kilos.

Le beurre, par 1 million de livres.

Le lait, par 1 million 244.000 litres.

Le pain, par 4 millions 100.000 kilos.

La boisson, par 269.000 bouteilles de vin qui se divisent ainsi :

Champagne	47.000
Vin rouge	90.000
Vin du Rhin et de la Moselle	132.000

Puis les liqueurs, la bière, etc., en bouteilles :

Cognac	16.950
Vins du Midi	24.000
Liqueurs	63.000
Bière	1.705.000
Eau minérale	528.150

La consommation du café s'élève à 454.300 livres, celle du thé à 35.000 livres, celle du chocolat et du cacao à 20.000 livres.

On fume par an, sur les paquebots du Llyod, 1 million 268.250 cigares.

Et on consomme 11.000 tonnes de glace.

Les chaudières des bateaux brûlent annuellement 1.758.740 tonnes de charbon représentant 30 millions de marks. soit près de 37 millions et demi de francs.

J'insiste sur ces chiffres pour essayer de donner une idée de ce qu'est une Compagnie de cette importance. On entend parler chaque jour de compagnies de bateaux, de concurrence entre les navires français, anglais, allemands, américains, d'efforts vers le mieux, et on manque totalement des notions premières qui pourraient aider à se figurer ce que de telles entreprises mettent en mouvement de richesses et de produits.

Ainsi, chaque année, le Lloyd doit acheter :

1.216.381 serviettes et essuie-mains ;
248.509 draps ;
197.805 taies d'oreillers ;

50.000 couvertures ;
58.000 nappes ;
172.815 serviettes de table ;
104.000 torchons à épousseter.

Au point de vue des passagers, Brême bat depuis quelques années le record du nombre. Hambourg a essayé de lutter et lutte encore désespérément. 50 p. 100 de toute l'émigration européenne passe par Brême, 30 p. 100 par Hambourg. Le reste par l'Angleterre. Le Lloyd a créé partout des Sociétés de colonisation dirigées par des agents qu'il stimule et qui se multiplient pour attirer à Brême le flot énorme des émigrants qui flue de l'est de l'Europe, surtout, à l'heure actuelle, des provinces slaves d'Autriche-Hongrie. On les remarque, dans les rues voisines de la gare, ces malheureux qui vont porter au nouveau monde leur travail et leurs espoirs. Les grands hôtels sont proches des auberges d'émigrants. De sorte que l'on peut voir souvent, presque côte à côte, une jeune Américaine, élégante et désinvolte, la longue voilette brune claquant au vent derrière le chapeau à plumes hardies, fille de l'expatrié d'hier parti sans doute de ce refuge voisin, et l'émigrant d'aujourd'hui, timide et misérable, traînant ses bottes sales sur le pavé boueux, et sa femme aux tristes yeux de vierge orientale, la tête couverte d'un mouchoir de couleur, la robe courte à lourds plis serrés, et ses enfants à l'air résigné...

Aujourd'hui, tous s'en vont, la ville se vide de leurs processions mélancoliques devant les magasins des grandes rues. Mais, le lendemain, d'autres caravanes arrivent, toutes pareilles, et c'est ainsi toute l'année.

Brême est la vraie patrie des marins allemands. Le Lloyd a deux bateaux-écoles, destinés à dresser et entraîner ses officiers et ses matelots. Pour tout le reste de l'Allemagne, il n'existe qu'un seul autre bateau-école auquel le Lloyd est également intéressé. C'est que, pour aller vite, il faut de bons capitaines. Et les Brêmois sont convaincus que leurs officiers n'ont pas de rivaux. Hambourg a l'air de le croire aussi, puisque, quand on arme un nouveau navire, c'est à Brême qu'on vient chercher les équipages. Ils poussent même un peu loin leur exclusivisme. Ne m'a-t-on pas raconté que les capitaines de Hambourg n'ont pas les qualités nécessaires pour les très grandes vitesses !

« Ainsi, voyez ce qui arriva au commandant du *Deutschland* (appartenant à la Compagnie Hamburg-Amerika) à son premier voyage de vitesse. Il avait perdu son gouvernail en route, et il s'était tellement surmené qu'il eut juste le temps d'écrire son procès-verbal et... de mourir. Un capitaine du Lloyd, qui avait perdu aussi son gouvernail, dressa comme l'autre son procès-verbal en arrivant à Gênes, mais offrit ensuite un copieux dîner à ses amis, et il ne mourut pas.

Les derniers paquebots du Lloyd coûtent entre 16 et 17 millions. Beaucoup de gens croient que la Compagnie construit ces bateaux dans un but de réclame et que c'est un sacrifice nécessaire pour lutter contre les concurrents. Mais pas du tout. Un bateau est une bonne affaire. Chaque voyage lui rapporte une très forte recette. Certaines cabines se louent 4.000 marks (5.000 francs), et il y a même sur les nouveaux paquebots ce qu'on appelle sans raison, mais avec un admirable sens du snobisme yankee : la cabine impériale (*Kaiserzimmer*), qui vaut 10.000 francs ! Et celle-ci est toujours retenue télégraphi-

Phot. Nordd. Lloyd, Brême.

HALL D'ATTENTE. — L'entrée lente et majestueuse d'un puissant steamer, assisté de ses remorqueurs, est un spectacle imposant qui attire une foule de curieux.

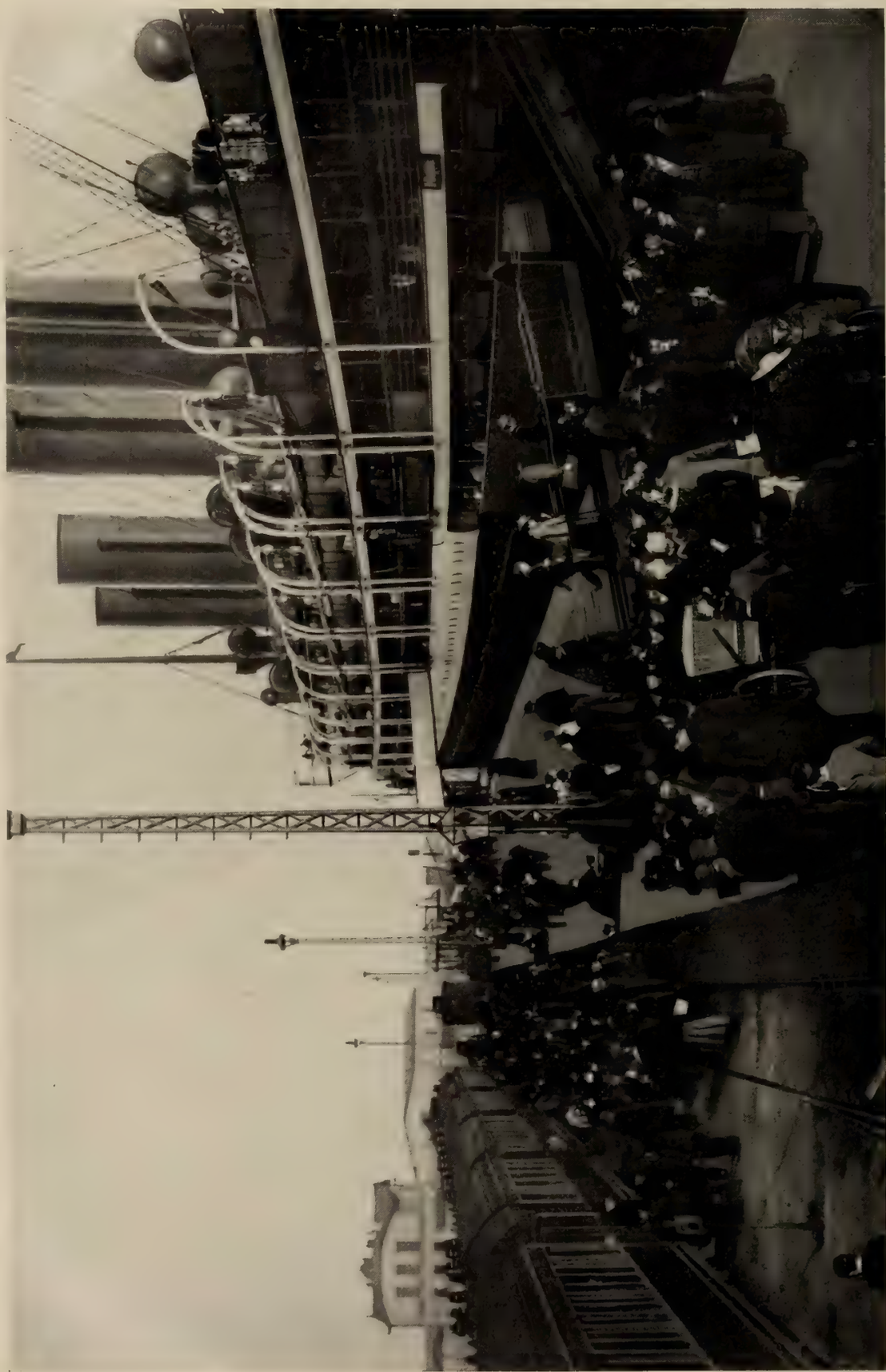
Phot. Nordd. Lloyd, Brême.

L'ENREGISTREMENT DES BAGAGES des passagers d'entrepont. — Ces passagers sont souvent des émigrants. La traversée leur est adoucie par les friandises et les présents des passagers de cabine.

LE " NORDDEUTSCHER LLOYD " est une énorme et puissante compagnie, l'un des principaux agents de la prospérité de
du Sud, l'Asie, l'Australie, les îles de l'Océanie. Ses batea

Phot. Nordd. Lloyd, Brême.

nagne et de son rayonnement aux quatre coins du monde. Il dessert 34 lignes de navigation, touchant l'Amérique du Nord, l'Amérique nsportent annuellement une moyenne de 600.000 passagers.



Phot. Norddt. Lloyd, Breme.

L'EMBARQUEMENT DES PASSAGERS DE CABINE. — Le train le " Lloyd Special " vient de stopper. Les passagers de cabine descendent et gravissent la passerelle. L'orchestre du bord se fait alors entendre pour les saluer.

quement, un an d'avance, par un de ces Américains si démocrates qu'ils ne pourraient faire la traversée ailleurs que dans une cabine d'Empereur.

J'ai voulu voir ces cabines pendant que je me trouvais à Bremerhafen. Ce sont de vrais appartements de quatre pièces : salon, salle, à manger, chambre à coucher, cabinet de toilette, joliment décorés, de styles variés, Louis XVI, Empire, suivis d'une salle de bain de la dernière élégance.

On m'a montré aussi, sur le *Kaiser Wilhelm II*, les derniers perfectionnements apportés au service du bateau. On arrive vraiment, sous ce rapport, à des choses admirables. Le capitaine, de la dunette, peut fermer automatiquement et instantanément tous les compartiments étanches du bateau. Autrefois, le son des cloches des bateaux-phares servant de signaux, la nuit ou en cas de brouillard, ne s'entendait pas au loin. A présent, on installe, de chaque côté du navire, des microphones qui enregistrent parfaitement ces sons de cloche et préviennent, par conséquent, à plusieurs kilomètres, le bâtiment en marche. Sur le pont également, le commandant peut, à chaque instant, vérifier le nombre des révolutions de la machine, transmis électriquement sur un tableau qu'il a sous les yeux.

Il y a vingt-sept horloges électriques à bord. Pour la commodité des voyageurs et la régularité du service, ces vingt-sept horloges sont mises à l'heure toutes à la fois, d'un seul coup, du pont même.

On fit fonctionner devant moi le service d'incendie. Le signal fut donné par le capitaine ; moins d'une minute et demie après, tous les hommes de garde, chargés chacun d'une fonction spéciale en cas d'alerte, étaient à leur poste, et la pompe à incendie manœuvrait automatiquement.

Le capitaine me dit que les ingénieurs de notre Compagnie Transatlantique sont venus visiter le *Kaiser Wilhelm II* avant la construction de la *Provence* et que tous ces perfectionnements avaient dû être apportés au dernier paquebot français lancé.

BRÊME

(SUITE)

CONVERSATION AVEC LE PRÉSIDENT DU « NORDDEUTSCHER LLOYD ». — LE RIZ

M. Melchior de Vogüé, bon reporter. — Le président du Lloyd *reprend à son compte une théorie marxiste. — Raisons de la crise maritime française exposée par un Allemand compétent. — Primes mortelles. — Promenades fructueuses sur les océans. — Un navire n'est pas fait pour porter des marchandises. — Critique des ports français. — Jalousie des ports. — Impuissance du Parlement. — Le canal du Rhin à l'Elbe. — Le commerce du riz. — Les moulins brêmois. — M. Rickmer. — Le plus grand cinq-mâts du monde. — Une vraie fille saxonne.*

J'ai eu l'avantage de pouvoir m'entretenir avec le président de la célèbre Compagnie du Norddeutscher LLoyd, M. Platé. Dans une belle étude sur Brême et les ports de la Hanse qu'il publiait il y a un an, M. Melchior de Vogüé nous a fait connaître M. Platé par une interview que, bon reporter, il avait prise au président du Lloyd.

Écoutez d'abord parler sur l'avenir du capital ce richissime capitaliste qui est à la tête d'une des plus grosses affaires du monde.

« L'opposition qu'on établit entre le capital et le travail, avait dit M. Platé à l'éminent académicien, est un non-sens. Elle a existé ; elle ne sera bientôt plus qu'un souvenir historique. On raisonne comme s'il s'agissait de deux quantités différentes et égales ; en réalité, il n'y en a qu'une qui compte, le travail. Le capital ne sera désormais quelque chose que dans la mesure où il saura se faire l'un des outils du travail ; il ne vaudra ni plus ni moins que les autres outils indispensables à ce travail. Voyez la baisse constante du taux de l'intérêt ; un jour viendra vraisemblablement où il tombera à rien, ou presque rien. Entre des mains oisives et malhabiles, le capital ne comptera plus par lui-même, en tant que force indépendante : nos fils n'y verront qu'un des éléments nécessaires à l'organisation du travail. »

Telle est la thèse économique du tout-

puissant financier, qui est en même temps le fondateur et l'âme de cette admirable Bourse des cotons de Brême en train de devenir l'arbitre du coton en Europe.

Qu'on soit ou non de son avis, qu'on l'approuve ou le discute, il y a intérêt à écouter parler un homme dont l'activité est mêlée à de telles entreprises.

Je dis à M. Platé :

« Vous qui assistez et participez à la prospérité extraordinaire des ports allemands, comment expliquez-vous notre arrêt et vos progrès?

— C'est bien simple, monsieur, me répondit-il assez brutalement. Votre système de primes à la marine, c'est la mort. Vous donnez de l'argent pour ne rien faire : on ne fait rien !

« Mais, ajouta-t-il, le résultat le plus cocasse de ce système, c'est que l'argent que vous distribuez ainsi a profité jusqu'à présent à des Allemands et à des Anglais... »

M. Platé riait de cette chose, en effet comique.

« Je ne devrais pas dire cela, ajouta-t-il, puisque ce sont mes compatriotes qui bénéficient de vos erreurs... Mais puisque vous me demandez mon avis, je vous le donne en toute honnêteté.

— Est-ce possible? fis-je incrédule. Et de quelle façon cette anomalie peut-elle se produire?

— Le fait est très connu en Allemagne, me répondit-il. Quand la loi sur les primes fut votée en France, vos armateurs la laissèrent dormir. Ils n'en profitèrent pas. Il eût fallu construire et construire encore des bateaux, et ils n'en construisaient pas. Voyant cela, des groupes étrangers fondèrent en France des Sociétés de bateaux avec des capitaux allemands et anglais, — puisque les capitaux français continuaient à se refuser, — et je vous assure qu'on en construisit, des bateaux ! Alors commença l'exploitation des kilomètres... Vous savez, n'est-ce pas, que l'État français payait une somme importante pour chaque kilomètre parcouru sur mer, même par un bateau vide... On fit donc des tours du monde bien rémunérateurs, aux frais de la princesse française, — n'est-ce pas ainsi que vous dites en France? Et c'est de cette façon qu'Anglais et Allemands s'enrichirent sans mal et sans douleur. Un armateur me disait qu'en huit ans, en promenant ainsi son bateau vide, il avait regagné le prix de sa construction. On m'a cité le cas d'un magnifique quatre-mâts français refusant à Hambourg un chargement pour Calcutta, préférant s'en aller vide en Australie et ne pas perdre son temps en route. Il y gagnait davantage.

— Mais, pardon, fis-je, la loi française vient d'être changée. Il faut désormais naviguer avec des marchandises...

— Non, rien n'est changé, répondit le président du Lloyd, ou du moins c'est à peu près la même chose. Il faut un tiers ou un quart de fret pour profiter de la prime... Le mal est le même... Il y a quatre ans, les Américains parlèrent d'instituer aussi des primes pour contre-balancer l'effet des primes françaises. Les Allemands, de leur côté, dirent : « Nous aussi alors ! » Mais à la Hamburg-Amerika et au Lloyd, nous avons déclaré que nous ne voulions pas de primes... Et vous pensez qu'avec notre tonnage et nos parcours nous aurions pu nous enrichir... C'eût été la mort de notre initiative et de notre activité, et le commencement de la déchéance de la marine commerciale allemande. Nous nous sommes constitués et avons grandi sans l'État. Nous pouvons et devons vivre sans lui... D'ailleurs, votre

exemple nous suffit... Les flottes qui se sont formées pour l'exploitation des primes appartiennent à des Sociétés allemandes et anglaises ; quant à votre trafic, il n'a pas augmenté — puisque ce sont des bateaux vides qu'on faisait promener sur toutes les mers du globe. Encaisser des primes, ce n'est pas difficile. Il est bien plus malaisé de trouver du fret ! Cela demande des initiatives, du travail, des recherches, des sacrifices, l'intelligence des affaires... Tout le problème est là — pas ailleurs. Le reste n'est qu'artifice...

— Mais ne recevez-vous pas vous-même des subventions de l'État?

— Nous ne recevons aucune subvention de l'État, excepté pour un service commandé et rendu. L'État nous demande de créer une ligne d'un endroit à un autre pour améliorer les services de transport, nous l'établissons, et, si nous perdons à cette création, l'État nous indemnise. Ou bien nous sommes chargés de la malle d'Extrême-Orient et des lignes du Sud-Américain ; on nous impose une vitesse, des départs et des arrivées à date fixe : ce sont des servitudes coûteuses qui méritent un dédommagement. Rien de plus juste. Mais ces subventions n'ont absolument aucun rapport avec les primes dites « d'encouragement » et qui sont des primes de mort.

— Vous connaissez nos ports français?

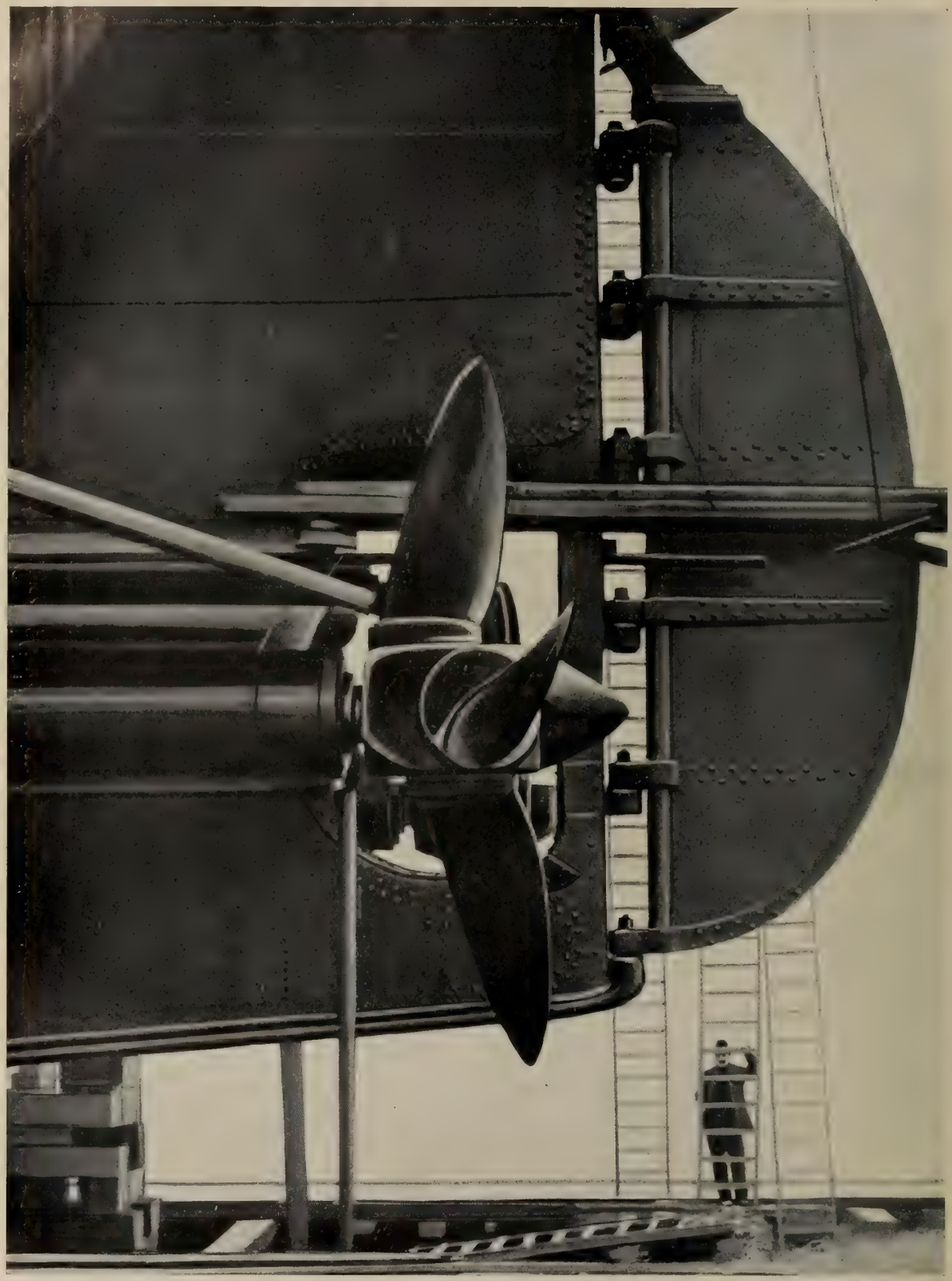
— Pas tous, quelques-uns seulement... Et, pour tout vous dire, il n'y a rien à voir... Vous permettez que je vous parle ainsi, puisque c'est mon opinion vraie que vous demandez? Non, il n'y a rien à apprendre pour nous dans les ports français. Votre malheur est d'avoir trop de petits ports. Autrefois c'était nécessaire pour les voiliers, qui réclamaient beaucoup d'abris rapprochés, et aussi pour les marchandises importées en Europe au temps où les chemins de fer n'existaient pas. Les mers n'étaient pas sûres. Il fallait le pavillon de France ou d'Angleterre pour sauvegarder la marchandise. L'Europe entière demeurait tributaire de ces deux pays ; tous vos ports se trouvaient donc utiles. Aujourd'hui la situation a changé. Les grands bateaux remplacent les petits, et chaque pays a une marine.

« Si la France savait se contenter de cinq ou six grands ports, par exemple : Dunkerque, Le Havre, Cherbourg, Bordeaux, Marseille, et peut-être Cette, admirablement situés comme ils le sont, ce serait suffisant, car il ne faut pas disséminer ses forces et son argent ; vous pourriez exécuter alors les travaux nécessaires pour mettre vos ports à la hauteur des grands ports modernes. Tandis qu'à présent vous ne faites rien. La jalousie des petits contre les grands empêche tout effort important vers un point qui aurait l'air d'être favorisé. De sorte que, pour ne pas mécontenter les petits et les moyens, vous demeurez dans l'inaction... Pendant ce temps, les autres pays marchent, et c'est ainsi que la France se voit chaque jour distancée...

« L'immobilité, reprit M. Platé, est le grand mal des pays anciens. On se contente de ce qui fut, on ferme les yeux sur ce qui pousse, on discute, on dénigre au lieu d'agir. Il faut, au contraire, changer, perfectionner sans cesse. Le changement est la loi de la vie. Quand nous décidâmes la création de nos derniers bassins, les plans arrêtés les prévoyaient de 160 mètres de large. Puis, après une réflexion de quelques mois, nous crûmes devoir les porter à 180 mètres. Enfin, comme de jour en jour les navires augmentent leurs

Phot. Nordd. Lloyd, Brême.

LA MANŒUVRE des bateaux de sauvetage. — C'est un exercice auquel les équipages sont tout à fait rompus comme d'ailleurs à toutes les manœuvres propres à assurer et à défendre la sécurité des passagers.



Phot. Nordd. Lloyd, Brême.

L'HÉLICE d'un steamer. — Celles du " Kronprinzessin Cecilie " mesurent près de 14 mètres de diamètre et représentent le poids respectable de 36.000 kilogrammes.

dimensions, nous résolûmes de les pousser jusqu'à 220 mètres ! Au Havre, vous ne pouvez pas recevoir de plus grands bateaux que ceux d'aujourd'hui : vous n'avez pas de place ! Vous arrêtez donc, en toute connaissance de cause, le progrès de votre trafic, vous vous condamnez à renvoyer à l'étranger les navires au-dessus d'une certaine dimension... Concluez vous-même. »

Ce n'est pas à moi de conclure. Mais j'espère que ces paroles frapperont l'oreille française. On n'a pas tous les jours l'occasion d'écouter des voisins et des émules aussi qualifiés que celui-là quand il parle sur la crise de nos affaires. En tout cas, un tel homme est bon à connaître. Il est utile qu'on sache en France ce qu'est, ce dont est capable le président de la Compagnie du Norddeutscher Lloyd, en concurrence avec toutes nos lignes de navigation sur tous les points du globe. Or je me suis laissé dire que M. Platé avait le projet d'introduire plusieurs membres allemands dans la Compagnie du canal de Suez et de faire de la Société internationale des wagons-lits une Société allemande dont le siège ne serait plus à Paris. Avis aux intéressés.

Je lui demande, pour finir :

« Et que faudrait-il à Brême pour prospérer davantage?

— Le canal du Rhin à l'Elbe transformerait l'économie de la région et même de l'Empire. Ce canal est voté jusqu'à Hanovre. Brême a offert 43 millions de marks pour aider à l'achever. On nous le doit bien. Brême reçoit plus de 1 milliard de marchandises par mer, l'Allemagne entière en reçoit 6 milliards 864 millions par an : c'est donc pour un septième que Brême figure dans ce total.

— Mais pourquoi ne construit-on pas ce canal, puisque l'Empereur, dit-on, en est partisan?

— On va le construire. Il est voté ; dans huit ans il sera achevé, et on verra alors ce que Brême est capable de faire. Hambourg a mené une vive opposition, il a peur de voir Brême mordre sur l'Elbe... »

Ainsi parla M. Platé.

LES MOULINS BRÊMOIS C'est à Brême que se trouve un des plus grands moulins à riz d'Europe : le *Rickmers Mühlen.* Je l'ai visité, à l'extrémité de la ville.

Cette entreprise colossale est bien faite pour donner à réfléchir aux Français. Il ne s'agit pas ici d'un produit allemand ou pour l'exploitation duquel l'Allemagne soit mieux placée que nous, tout au contraire. Il s'agit d'une céréale que tout le monde peut aller chercher là où elle se trouve, particulièrement en Indo-Chine et au Siam, c'est-à-dire chez nous. Or on m'assure, — je souhaite qu'on m'ait trompé, — qu'il n'y a rien en France de comparable, comme importance, à cette minoterie brêmoise, qui n'est même pas la plus grande d'Allemagne.

Il passe annuellement dans le *Rickmers Mühlen* 1 million et demi de sacs de riz de 100 kilos, qu'on écrase pour les réduire soit en semoule, soit en farine. Ils arrivent par bateaux de 8.000 tonnes, ayant chacun un chargement de 80.000 sacs. Les moulins emploient 5.000 ouvriers à Brême, et 1.000 porteurs sont toute l'année occupés au chargement et au déchargement dans le port de Bremerhafen.

Vingt-trois moulins puissants fonctionnent jour et nuit toute l'année. L'outillage est remarquable. Automatiquement les grains se divisent, sur des vans gradués, gigantesques, en petits et en gros ; la

poussèire est entraînée dans un puissant courant d'air, et après le premier écrasement, les enveloppes des graines sont également aspirées d'un côté et conservées pour être vendues comme engrais à bestiaux, tandis que la graine elle-même tombe d'un autre côté.

Je suis les différentes opérations de triage, d'écrasement, de séparation du son, d'épuration progressive du riz, de pesage et d'ensachage. J'apprends à distinguer les différentes qualités, compare les grains de formes différentes et aussi de blancheurs graduées, car il en est de petits, de presque ronds, de crayeux (ceux qui, malgré l'apparence, donnent le moins de farine). Le riz de Calcutta est une ellipse allongée. Le meilleur et le plus cher, celui de Java, des Carolines et de Burma (Indes anglaises), a le grain le plus gros, presque translucide.

La minoterie occupe l'emplacement d'un grand village rempli par une centaine de bâtiments groupés et séparés par rues. Une immense construction, qui a l'air d'un palais de la Renaissance allemande, est un magasin qui contient à lui seul 200.000 sacs de riz.

M. Rickmer, le propriétaire de cette maison colossale a soixante-dix ans, mais il travaille encore comme un jeune homme. En ce moment, il est en route pour le Siam, où il a créé, à Bangkok, une minoterie considérable qui fournit annuellement à peu près 1 million de sacs de riz destinés à la Chine et à l'Amérique du Sud.

M. Rickmer possède à lui seul toute une flotte de vapeurs qui apportent et ramènent le riz : 26 bateaux jaugeant 70.000 tonnes, plus un cinq-mâts, le plus grand du monde, qui fait le voyage de New-York à Brême en vingt-deux jours. Il jauge 8.000 tonnes et mesure 122 mètres de long sur 16 de large. C'est le deuxième cinq-mâts qu'il a construit. L'autre, parti pour Saïgon, a disparu sans qu'on entendît plus jamais parler de lui. Cela n'empêche pas le septuagénaire de faire chaque année son voyage en Extrême-Orient sur son cinq-mâts et même d'emmener avec lui sa jeune fille. Cette Saxonne, qui manie les cordages comme un gabier et qui a conduit de nombreux bateaux, osa mieux. Elle voulut faire sur le cinq-mâts la première traversée de New-York et gouverner elle-même pendant plusieurs heures l'énorme voilier marchant à 15 nœuds trois quarts à l'heure. Les journaux américains lui firent un triomphe à son arrivée !

HAMBOURG

LA VILLE

Les landes de Lünebourg. — La cour plénière des sangliers. — Aspect des rues de Hambourg. — Variété pittoresque. — L'Alster. — Aspect des gens. — Élégance. — Vie confortable. — Le Ratskeller. — D'où sort ce bordeaux?— Le Faerhaus. *— Soirées sur l'eau. — Les* Fleth.*— Les environs. — Le restaurant Jacob. — Les Hambourgeois n'aiment pas Berlin, mais adorent Paris, le champagne Heidsieck-Monopole, les toilettes de Paquin et les meubles de Krieger !*

ENTRE Brême et Hambourg, ce sont de plates étendues marécageuses où paissent des chevaux et des vaches blanches et noires, plaines alternées de bois de sapins et de landes fleuries de bruyères. Quelques moulins aux ailes immobiles rappellent la Hollande proche. Par ce dimanche de Pentecôte, des gens travaillent leurs petits bouts de terre particuliers où un drapeau est planté. Aux stations, se montrent des figures pauvres et sans gaieté. On se demande de quoi peuvent vivre ces populations isolées dans ces terres misérables, ces landes démesurées de Lünebourg, qui remplissent la plus grande partie du Hanovre. Sur la rive droite de l'Elbe, au contraire, c'est le Schleswig, riche contrée, terre fertile des Rittergüter. Par ici, des marécages, des forêts pullulantes de gibier sauvage. Notre consul général à Hambourg, qui connaît tout de l'Allemagne, a parcouru cette région et il en parle avec stupéfaction :

« Un jour, dit-il, au coucher du soleil, j'ai vu, à un carrefour de cette forêt mérovingienne, un peu plus loin que Lünebourg, une troupe d'au moins trois cents sangliers qui paraissaient tenir une cour plénière. Et je ne parle pas des cerfs, des daims, des chevreuils qui foisonnent. L'Empereur y va chasser et, quand il vient à Hambourg, il aime à traverser en automobile ce reste superbe des vieilles forêts germaniques. »

Hambourg est, je crois, avec Munich, la plus jolie ville d'Allemagne, celle aussi qui a le moins de caractère allemand et qui, par différents côtés, ressemble le plus à une ville cosmopolite.

Ce qui plaît à Hambourg, c'est la variété d'aspect des quartiers. Selon votre fantaisie ou votre humeur, vous pouvez

vous imaginer être tantôt dans les ruelles populeuses de Londres, à Lucerne, au bord du lac, sur les quais de Liverpool, devant les canaux d'une cité flamande ou dans une ville de la moderne Allemagne, toute de neuf bâtie. Si vous aimez la campagne, Hambourg vous réserve, en pleine ville, Grosse Fontenay, juste en face de la demeure de M. Lefaivre, notre consul général, des champs d'avoine et des potagers verdoyants ; elle a, pour l'amateur, l'un des plus beaux jardins zoologiques d'Europe, et, pour ses pauvres, de vastes esplanades gazonnées où s'ébattent ses filles et ses garçons. Elle trouve le temps aussi de songer à ses morts, et respectant les très lointains aïeux qui dorment dans les vieux cimetières du centre de la ville, elle conduit les morts d'hier au delà des faubourgs, dans un parc immense, à l'ombre apaisante des grands arbres.

J'aime Hambourg pour cette diversité.

Venant de Brême, vous arrivez par la gare centrale. Aux alentours, de hautes maisons de briques rouges, noircies par la fumée que crachent les steamers du port. Ce sont des bureaux et des magasins, des comptoirs et des maisons d'exportation. Vous pouvez vous croire à Londres, en pleine cité, dans le remue-ménage des affaires et l'odeur de la houille, et vous débouchez tout à coup au bord d'un lac riant : l'Alster. Des bateaux-mouches filent sur l'eau, des barques, de légers voiliers et des cygnes les accompagnent. Au delà du Lombardsbrücke qui le divise en deux parties, l'Alster est bordé de belles villas et de restaurants dont les jardins lui font des rives verdoyantes.

Les quais de l'Alster, le Jungfernstieg surtout, sont, en dehors du port, le centre de l'animation. Là se trouvent l'Alster-Pavillon, café-restaurant bâti sur pilotis, qui ne désemplit pas, le Hamburgerhof, l'hôtel superbe des Vierjareszeitens, et, sur l'autre rive, le bâtiment de la Compagnie Hamburg-Amerika, qui porte, sculptée sur son fronton, cette ambitieuse devise : « Mon champ est le monde ». Une foule élégante se promène sur les trois quais ensoleillés, bien différente de celle des Pays Rhénans, de la Westphalie ou de la Prusse. Le mouvement de cette foule bien vêtue, les yeux hardis et gais des femmes, leur démarche plus fringante, une atmosphère générale plus vivace, due sans doute à la présence d'une grande quantité d'étrangers, font donc de Hambourg un peu autre chose qu'une ville allemande, un centre économique d'aspect allègre et prospère qui n'a pas d'équivalent dans l'Empire.

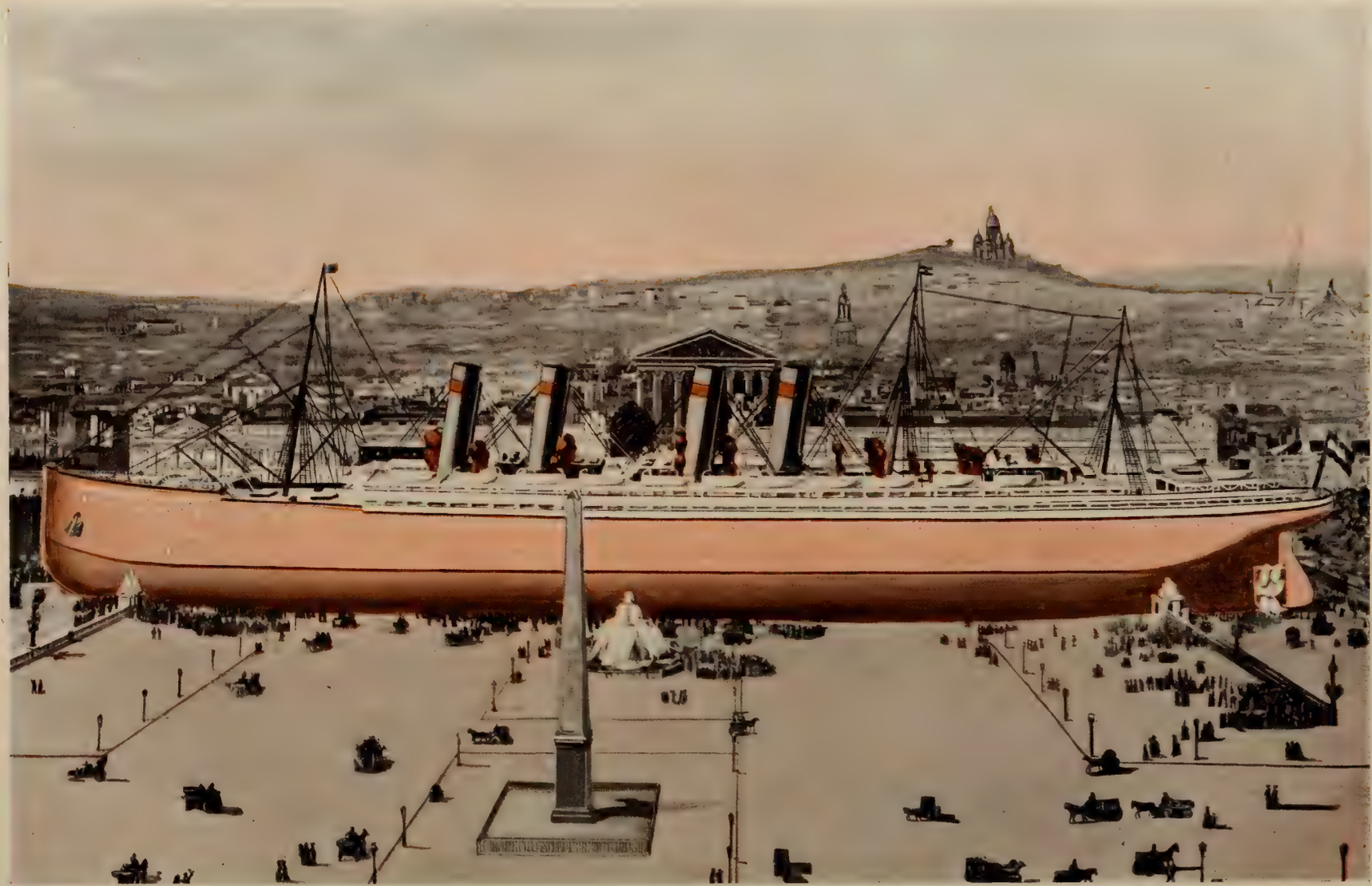
Les hommes sont habillés avec une correction londonienne. Plus élancés, plus souples que les Allemandes de pure race, les femmes ont des recherches de goût qui se révèlent par la coupe des vêtements, le choix des étoffes, l'harmonie des couleurs. Leur élégance est plus réelle et répandue que dans n'importe quelle ville d'Allemagne, y compris Berlin. Ah ! que l'on me fait rire en prétendant que la sérieuse Allemande n'est pas aussi folle de toilette que la frivole Française ! Allez voir les femmes de Hambourg ! Ici, presque plus de tailles courtes et épaisses, de reformkleider caricaturales, mais des silhouettes gracieuses que fait valoir le tailleur à l'anglaise. Pourtant le climat de Hambourg ne favorise pas les élégantes. Le mois de juin a de brusques retours de froid, un vent terrible et des averses pénétrantes. L'été a de chaudes journées. Les toilettes blanches des femmes et des enfants jettent alors une note

Phot. Nordd. Lloyd, Brême.

LE BASSIN D'EXPÉRIENCES. — Sur ce bassin, les modèles en paraffine, proposés comme type, sont tour à tour mis à l'eau, enfoncés à l'aide de poids à la profondeur voulue et assujettis au train moteur.

Phot. Nordd. Lloyd, Brême.

LE TRAIN, roulant sur les rails de côté au-dessus de la surface de l'eau, entraîne avec lui le modèle et, à l'aide des appareils dont il est pourvu, en enregistre les résistances, les vitesses et les différences d'immersions.



LE " KRONPRINZESSIN CECILIE " mesure 215 mètres de long, 21 de large et a un déplacement de 28.000 tonnes : sa force est de 46.000 chevaux. A l'heure actuelle, le " Norddeutscher Lloyd " a en chantier le " Columbus " qui, lui, dépassera 35.000 tonnes.

Phot. Ullrich, Berlin.

LE VOILIER « WALKURE ». — La flotte maritime de Hambourg comprend 1.320 navires d'un jaugeage total de près de deux millions de tonnes et, sur ce chiffre, revient encore une bonne part aux voiliers.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

HAMBOURG. — Le RATHAUS, reconstruit il y a une dizaine d'années, est un bel édifice de pierre, surmonté d'une tour de 112 mètres, harmonieux dans sa lourdeur.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

HAMBOURG. — L'Alster-Pavillon est un café-restaurant bâti sur pilotis, l'un des plus fréquentés de la ville. A côté, le Hamburgerhof et l'hôtel superbe des Vierjareszeiten.

riante parmi cette foule active; et, le soir, dans les jardins qui bordent l'Alster, leurs taches claires se mêlent agréablement à l'éclat des fleurs, à l'étincellement des lumières électriques.

On est riche ici, et l'on sait vivre. Les très grosses fortunes sont plus rares qu'à Brême. Cinq ou six seulement dépassent 20 millions. On cite les noms des Hambourgeois dont la fortune va de 20 à 30 millions : en tête, l'armateur Siemers, qui fit la sienne dans le salpêtre et le pétrole, MM. Munchmeyer (exportation, banque), Berenberg-Gossler (banque), Riedmann, agent du *Standard Oil* à Hambourg, Vorwerk (banque et salpêtre), Warburg (banque). Mais les fortunes de quelques millions sont extrêmement nombreuses, et l'on ne compte pas celles d'un million. L'aisance ainsi distribuée se révèle par l'abondance et le luxe des magasins qui bordent les quais : joailleries, grandes maisons de nouveautés dont la plupart des modèles viennent de Paris, boutiques de comestibles aux étalages appétissants, restaurants toujours pleins, hôtels somptueux.

Les jours de fête, les restaurants sont tellement bondés qu'on y fait queue, et j'ai cherché, le soir de la Pentecôte, à dîner hors de mon hôtel pendant près d'une heure. Enfin, je fis le siège d'une immense table au Ratskeller, et sitôt qu'un vide se produisit, je plantai mon drapeau à côté d'une famille d'une dizaine de personnes qui buvaient du champagne. Ce Ratskeller est un joli restaurant fréquenté par les bourgeois, très moderne, où on donne 2.000 ou 3.000 repas dans les journées de fête. Le vin qu'on y boit peut être bon si l'on y met le prix. Mais au-dessous de 6 ou 7 francs, le bordeaux n'est pas buvable ; il vous emporte la bouche. Où l'a-t-on poivré ainsi? A Bordeaux? ou dans le port franc? Avec quelle mixture italienne, espagnole ou portugaise?

Des centaines de dîneurs, la serviette au cou, étalaient sous les lustres flamboyants leurs faces réjouies par le vin.

C'était d'une gaieté flamande. Les femmes elles-mêmes — ce qui est laid — avaient la face empourprée et s'essuyaient le front et les joues en sueur du coin de leurs serviettes. Une odeur de cuisine emplissait l'air, poisson, viande, vin et tabac mélangés. J'étais content d'assister à cette lipée saxonne. J'observais mes voisins qui buvaient du champagne. D'abord, le mari versa avec économie. Puis, s'excitant sans doute lui-même, il fut moins avare, et, pendant une heure, les bouteilles se vidèrent. Une jeune fille de quatorze ou quinze ans, blonde, sage et réservée, refusa d'abord de boire, puis finit par consentir. A présent, sa timidité, toujours visible, s'égayait de petits rires solitaires aux plaisanteries des parleurs excités, et, sans rien dire, elle souriait vaguement à quelque chose de confus et de doux.

Les soirs d'été, toute la foule se porte vers les restaurants du bord de l'eau. Au Fæhrhaus, le plus en vogue, un millier de personnes, groupées par petites tables sur une terrasse, viennent quotidiennement écouter la musique militaire, manger des brödchen et boire de la bière. D'autres, plus huppées, soupent sur les balcons fleuris qui dominent la terrasse et le lac. Les jours de courses, impossible d'y trouver une place, et même les jours ordinaires il faut attendre longtemps une table.

Le public y est un peu mêlé. On voit là, par hasard, il faut le dire, ce qu'on ne

verrait pas à Paris dans un milieu équivalent : de lourdes bourgeoises rougeaudes engoncées dans leurs robes trotteuses trop étroites et trop courtes, les mains chargées de toutes leurs bagues, les poignets de tous leurs bracelets, la poitrine de tous leurs pendentifs, chaînes, breloques, broches, épingles d'or.

Un soir, on m'y montra un tout jeune homme qui entrait à la suite de dames en lisant des dépêches ; au son de l'orchestre militaire, il traversait les rangées de tables bruyantes, heurtant les garçons affolés : ce jeune homme qui déchiffrait jusqu'au sein des fêtes des télégrammes de l'Amérique du Sud — je le sus ensuite— était le plus riche importateur de nitrates de Hambourg.

L'endroit est charmant. Les propriétaires des villas sur l'Alster ont leur canot à rames ou à voile, les autres, des canots de louage, et aux soirs chauds, au lieu de se promener en voiture, ils viennent là, devant le restaurant illuminé et retentissant de musiques, se saluer, échanger des plaisanteries ou des nouvelles. Les minuscules voiliers manœuvrent à miracle au milieu de ces ruelles étroites formées par les centaines de canots. Avec leurs voiles blanches et leur coque élégante, ce sont vraiment des oiseaux apprivoisés qui jouent et se reposent dans l'eau miroitante.

Ce rendez-vous est aimable et gracieux comme un jardin. Les toilettes claires des femmes, les fleurs des chapeaux et des corsages créent cette illusion. J'aimerais mieux pour mon goût circuler sur le milieu du lac, mais il faut se voir... et se montrer. Le chic dans les embarcations consiste à se mettre deux à la barre de façon à faire lever la proue le plus haut possible hors de l'eau et, par conséquent, à enfoncer la poupe jusqu'au bordage. Par une belle soirée, sous le scintillement des étoiles, toutes ces lumières auxquelles se joignent celles des bateaux-mouches et les perspectives illuminées des quais vous font songer à quelque fête vénitienne. Au loin, à demi noyées dans les brumes, les lumières diffuses de l'Alster-Pavillon et du Jungfernstieg, et, dominant la masse des maisons, la haute silhouette de Nikolaï, Katharinenkirche, Petrikirche, la flèche du Rathaus.

De l'autre côté des vapeurs mauves et or enveloppent les tourelles féodales, les pignons gothiques de villas, et les grands arbres qui les entourent prennent de fantastiques allures. On dirait d'antiques castels au milieu d'une forêt.

Si l'on quitte l'Alster pour les rues avoisinant le port, quel contraste ! Perpendiculairement aux quais couverts d'entrepôts gigantesques, de grues, d'élévateurs, de voies ferrées, de wagons, etc., des ruelles étroites alternent avec des canaux à l'eau noire et boueuse. C'est le quartier des « fleth ». De vieilles maisons à pignons et à petites fenêtres s'ouvrant à l'extérieur les bordent, entrepôt, magasins, maisons d'habitation de briques et de bois, noires et d'aspect vieillot malgré leurs cinq ou sept étages en saillie. De petits chalands circulent sur l'eau sale, des barques sont amarrées, çà et là; des passerelles de bois relient les maisons.

Bien loin de ces vestiges du passé qui rappellent la grande époque des républiques hanséatiques, il faut voir les quartiers neufs édifiés pour la vie luxueuse des parvenus d'hier. Une ville entière s'est élevée, aux rues larges et tranquilles, plantées de grands arbres, aux maisons couvertes de fleurs, de plantes grimpantes et entourées de jolis jardins.

Plus loin encore, sur les bords de l'Elbe, dominant l'embouchure du fleuve, se dressent de superbes maisons de campagne qui sont autant de palais aux styles variés, entourés de vastes jardins et de parcs, résidences d'été des riches Hambourgeois. Là, ils aiment à recevoir, fiers de leur luxe neuf, de leur domesticité nombreuse, de leurs équipages. Ils y reviennent chaque soir, dans la bonne saison, après les journées laborieuses passées dans les bureaux d'affaires, à la Bourse et au port. Rien de plus apaisant au sortir de cette fournaise que la vue admirable dont ils jouissent de leurs terrasses. En face, séparée de leur colline par l'immense embouchure de l'Elbe, une côte basse et sablonneuse où s'élèvent, parmi les lagunes de petites maisons de pêcheurs; à l'horizon, la mer, d'où arrivent sans cesse de grands steamers et des voiliers ; devant eux, la verdure du haut ravin feuillu où s'étagent leurs demeures, et surtout de splendides couchers de soleil.

Il y a un monde entre le calme, la paix fraîche de ce paysage et l'agitation du port où ces riches armateurs, ces passionnés marchands de riz et de coton passent une grande partie de leur vie.

A quelque distance de là, à Nienstedten, se trouve le fameux restaurant Jacob, qui se dresse sur une terrasse ombreuse, au-dessus des collines qui bordent l'Elbe. A cet endroit, le fleuve coule largement, sans entrave. En face, l'horizon est borné par une ligne de verdure légère; un moulin repose ses ailes sur la douceur du ciel d'été. En dînant, on voit se coucher le soleil au loin, pendant que, troublant la moire fastueuse de l'eau bleue, violette, rouge et dorée, les lourds navires à vapeur et les sveltes voiliers glissent lentement vers l'estuaire. D'autres font leur entrée. Les dîneurs, avec leurs lorgnettes, s'amusent à lire les noms des bateaux.

Les Hambourgeois se piquent avec assez de raison que leur ville a plus que Berlin les allures d'une capitale. Ce qu'on peut dire au moins, c'est que Hambourg est plus gai, que la vie y est plus large, plus abondante, que les plaisirs y sont plus nombreux.

« Aux courses, à Berlin, me dit un sportsman, on boit de notre médiocre champagne allemand ; ici, du vrai champagne de France et du meilleur ! Du Heidsieck-Monopole ! Le premier club de polo fut fondé à Hambourg, et c'est nous qui sommes allés installer ensuite celui de Berlin. Et puis regardez autour de vous ; nos femmes s'habillent chez votre Paquin, et nos meubles de luxe viennent de chez votre Krieger ! »

HAMBOURG

(SUITE)

L'ADMINISTRATION DE LA VILLE

Constitution de la République. — Le Rathaus. — Sa Magnificence le Président. — Conversation sur l'Elbe, sur l'art et sur le goût impérial en peinture. — L'hygiène. — Le service d'eau. — Brûlage des ordures.

On sait que Hambourg, qui fait partie depuis 1871 de la Confédération de l'Empire, est entrée en 1888 dans le Zollverein, c'est-à-dire dans l'Union douanière allemande, sauf un étroit espace de quelques centaines d'hectares réservé au port franc. Hambourg, comme Brême et Lubeck, est donc une république enclavée dans l'Empire, avec un Sénat et une « Bourgeoisie ». Le président de la République (en réalité le premier bourgmestre, nommé pour un an) est une des cinquante-huit voix du Bundesrath ou Conseil fédéral de l'Empire. Et il prend sa fonction au sérieux. On raconte même qu'un jour, dans un toast, le Dr Lehmann, alors bourgmestre, voulant boire à la santé de Guillaume II, l'appela : « Mon noble allié ! » *Mein Hohebrundesgenosse* ! Ce qui, paraît-il, amusa beaucoup l'Empereur allemand. Et quand le successeur du Dr Lehmann alla à Berlin, l'Empereur, le quittant, lui dit en riant : « N'oubliez pas de faire mes compliments à mon noble allié ! »

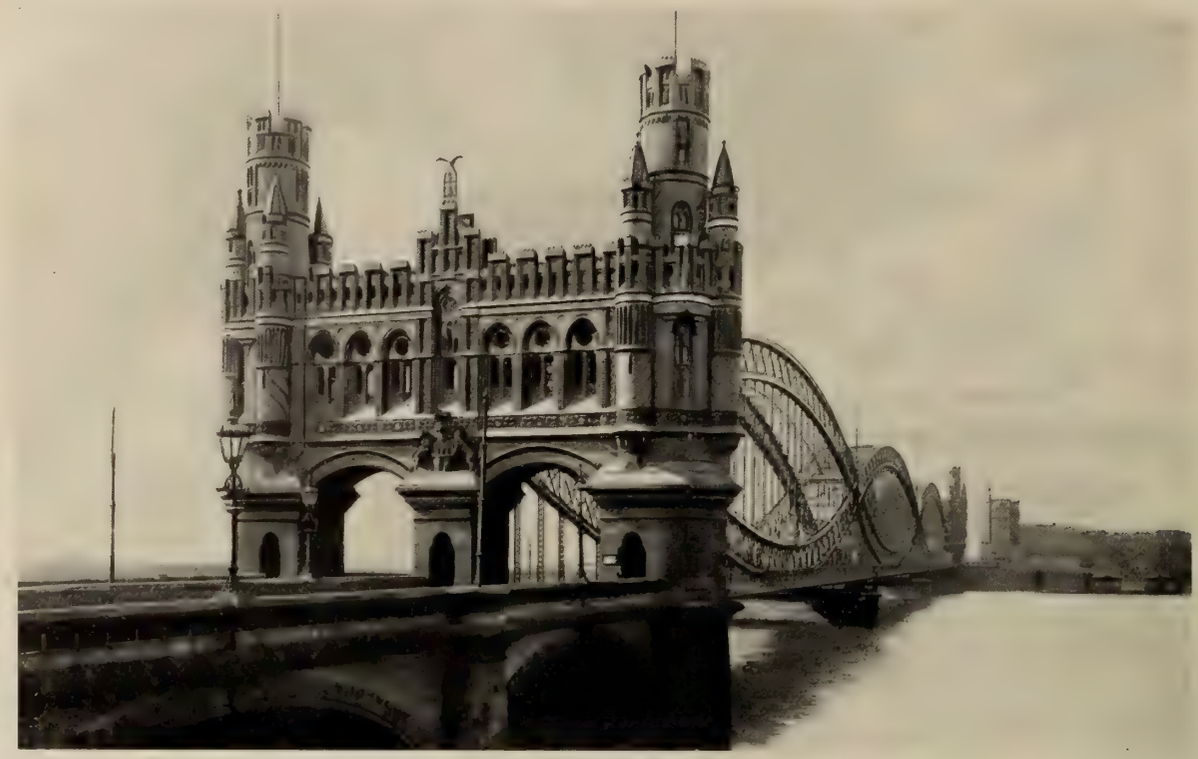
Cet orgueil convaincu, les Hambourgeois le manifestent de multiples façons. L'une des plus significatives est l'interdiction aux Sénateurs d'accepter quelque décoration que ce soit, fût-ce de l'Empereur lui-même. S'ils manquent à cette règle, ils sont considérés *ipso facto* comme démissionnaires. L'un d'eux, actuellement président, le Dr Burchard, qui reçoit l'Empereur chez lui, est forcé de se contenter du buste en marbre du souverain qui, pourtant, eût voulu, depuis longtemps le décorer d'un de ses aigles.

Le pouvoir législatif est représenté par les deux Chambres : *Bourgeoisie* et *Sénat* ; l'exécutif par le Sénat seulement.

La *Bourgeoisie* se compose de 160 membres dont la moitié (80) sont élus pour six ans, avec renouvellement par moitié tous les trois ans, par tous les citoyens de Hambourg.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LE QUARTIER DES FLETH. — On appelle « Fleth » les nombreux canaux qui sillonnent la vieille ville. Ils communiquent par des écluses avec les deux rivières, l'Alster et la Ville.



Phot. L. L.

LE PONT DE L'ELBE a été achevé en 1888. A ses extrémités s'élèvent de grandes portes gothiques en briques, qui lui donnent un caractère imposant et monumental.

Phot. L. L.

LE MONUMENT COMMÉMORATIF DE 1870-71. — Sa massivité et sa banalité donnent une idée assez exacte de la plupart des monuments patriotiques allemands.

Pour être « citoyen» de Hambourg, il faut avoir vingt-cinq ans au moins, payer l'impôt depuis cinq ans sur 1.200 marks de revenu, ou 2.500 marks depuis trois ans, et prêter le serment civique. 40 autres membres sont nommés par les propriétaires fonciers ; enfin les 40 derniers, nommés par des bourgeois, sont ou furent juges, fonctionnaires administratifs ou membres des Chambres de commerce.

Constitution peu démocratique, comme on voit.

Le *Sénat*, ou pouvoir exécutif, se compose seulement de 18 membres, parmi lesquels il faut que 9 aient étudié le droit ou les finances et que 7 appartiennent au commerce. Deux sont choisis librement. Nommés à vie, ils ne peuvent décliner le mandat qui leur est confié sous peine de déchéance de tous leurs droits civiques et de toutes leurs fonctions publiques.

Ces 18 sénateurs, élus par l'autre corps constitué, la Bourgeoisie, ne peuvent remplir aucune autre fonction publique. Et même, contrairement aux mœurs politiques américaines encore en pleine barbarie à cet égard, les sénateurs ne peuvent devenir ou demeurer ni présidents, ni administrateurs d'affaires financières, commerciales ou industrielles, sans un vote du Sénat qui les y autorise.

Le premier et le deuxième bourgmestre sont obligatoirement sénateurs ; leurs collègues les choisissent au scrutin secret pour deux ans, et ils doivent présider la République pendant un an chacun. Mais ils ne peuvent être que des gens de loi. Les Hambourgeois pensent qu'un négociant ne serait pas assez maître de sa langue...

Les sénateurs sont payés, la Bourgeoisie non.

Les comptes administratifs sont présentés chaque année à la Bourgeoisie par le Sénat.

En somme, Hambourg est dirigé par 160 bourgeois et 18 rois inamovibles. Ces derniers représentent la plus haute autorité et le vrai pouvoir de cette oligarchie.

« C'est sans doute peu démocratique, mais plus sûr ainsi, me disait un Hambourgeois. Le pouvoir ne doit pas être trop éparpillé, et il faut qu'il soit permanent. Hambourg, tel qu'il apparaît aujourd'hui, est, on peut le dire, l'œuvre du Sénat. Le port, les quais, les promenades, l'hygiène, ils ont pensé à tout... »

Ces dix-huit potentats bourgeois font, en définitive, tout, décident de tout, des lois, dont l'initiative leur appartient comme à la Bourgeoisie, des nominations, des travaux de la ville et du port. Les Bourgeois vérifient, en fin d'année, les comptes et ne peuvent rien faire sans le Sénat. Hambourg a un bureau des Affaires étrangères où, par parenthèse, les fonctionnaires sont des gens charmants, empressés, serviables au possible, et grâce à qui j'ai pu voir la ville dans tous ses détails. Un plénipotentiaire de la République de Hambourg est en résidence à Berlin, et la Prusse y a un ministre dont le poste passe pour très envié, car, lorsqu'il le quitte, on lui donne généralement une grande ambassade. Actuellement, le titulaire en est M. le baron de Heyking, ex-ministre à Pékin, où il se lia avec M. Pichon, notre ministre des Affaires étrangères. Parfait diplomate, aimable, courtois, souriant, dont la femme, une des plus intelligentes et des plus séduisantes Allemandes que j'aie rencontrées, excelle à faire valoir son pays.

Les deux assemblées siègent au Rathaus.

Au milieu de la place, et faisant face au

monument municipal, s'élève une statue équestre de Guillaume Ier posée sur un bloc de granit rouge, orné de bas-reliefs.

Reconstruit il y a une dizaine d'années à la suite d'un incendie, le Rathaus est aujourd'hui un bel édifice de pierre dans le style de la Renaissance allemande, peuplé de statues, surmonté d'une tour de 112 mètres, harmonieux dans sa lourdeur.

A l'intérieur, le marbre abonde avec un faste bien orgueilleux. On sent que ces libres bourgeois ostentatoires n'ont rien voulu se refuser, qu'ils affichèrent délibérément leur richesse, avec l'arrière-pensée d'étonner les pauvres empereurs et les rois loqueteux de la Confédération. Et, de fait, sauf omission, je ne vois rien, à part le Reichstag — et encore ! — qui se puisse comparer en Allemagne à ce monument emphatique du Commerce enrichi.

Dans le grand hall du rez-de-chaussée servant de vestibule d'entrée, se voit au-dessus d'une porte une horloge bizarre : statue de la Mort, lugubrement drapée, qui frappe les heures avec un marteau de cuivre, et un enfant souriant qui frappe les quarts d'heure. On est un peu étonné de trouver ce spectacle macabre en cet endroit. Mais qu'importe, s'il vous force à réfléchir, ne fût-ce qu'un instant?

Un somptueux escalier de marbre recouvert d'un tapis rouge, à la rampe de marbre noir, aux épais balustres de cuivre, conduit à la salle de la Bourgeoisie. De l'autre côté, l'escalier de marbre des Sénateurs est blanc et or.

On traverse la salle des séances de la Bourgeoisie, toute en chêne, avec ses 160 fauteuils de cuir, puis une longue galerie aux superbes portes massives en marqueterie de cuivre, d'argent, d'ivoire, d'ébène, de nacre et d'écaille, qui donnent accès dans la salle impériale, dont les murs sont tapissés de cuir repoussé ; du plafond à caissons dorés tombent d'énormes lustres de bronze. Des peintures représentent Venise, Amsterdam, Athènes et Rome. On vous fait admirer d'énormes colonnes d'onyx du Maroc (?). Du moins l'huissier le prétend. Une autre admirable porte de cuivre conduit dans une enfilade de salles où se succèdent, sur les murs, le cuir, le marbre, l'acajou, le velours de Gênes. Quelquefois de très mauvais tableaux gâtent la beauté de l'architecture et du mobilier. Le guide pourtant vous les explique, vous cite les noms des peintres avec la déférence qu'il aurait pour Albert Durer ou Raphaël, et les gens les écoutent d'un air d'indifférence respectueuse. Ils s'arrêtent de même en passant devant un vase de Sèvres offert à Hambourg par un président de la République française, des lustres de cuivre jaune et rouge d'un joli dessin. La salle du Sénat, toute petite puisqu'il n'y a que dix-huit sénateurs, est tendue de cuir. Les deux bourgmestres se placent sur des fauteuils surmontés d'une sorte de baldaquin de chêne sculpté.

La visite finit par la grande salle des Fêtes, qui mesure 41 mètres de long sur 18 mètres de large et 15 mètres de haut, aux murs de marbre jaune veiné de blanc. Sous un dais de chêne, deux fauteuils de gala sont destinés aux deux bourgmestres. Trois grands lustres de cristaux taillés éclairent la salle. La porte centrale est de marbre. Quatre statues de bronze supportent le fronton, aidées de quatre colonnes de marbre noir.

Des ascenseurs conduisent aux bureaux situés aux étages supérieurs.

Au milieu d'une cour, à l'intérieur, une jolie fontaine de bronze.

SA MAGNIFICENCE LE PRÉSIDENT ◦ ◦ J'ai eu l'honneur de causer avec le président actuel du Sénat et de la République, le Dr Burchard, l'allié de Guillaume II. Il habite, près de l'Alster, Klopstockstrasse, rue déserte, une maison éblouissante de blancheur. On m'avait prévenu :

« Le protocole exige que vous l'appeliez : « Votre Magnificence ». C'est le titre chinois des premiers bourgmestres de Hambourg. »

Je suis donc entré, introduit par un valet en grande tenue, dans un salon orné de vieux portraits d'ancêtres. Et je compris qu'en effet ces bourgeois libres cultivaient le même orgueil que le plus fier aristocrate à regarder ces gens à perruques, à ruches et à jabots qui furent leurs pères.

Une fois déjà j'avais rencontré le Dr Burchard dans la rue, en landau découvert, habillé d'un costume de velours noir, le cou entouré d'une fraise, dans le genre des personnages hollandais du XVIe siècle. Et je me demandais si je n'allais pas me trouver devant un tableau de Rembrandt.

Mais non. Chez lui, le Dr Burchard est habillé comme vous et moi. C'est un homme de haute taille, qui ressemble un peu, avec sa grosse moustache tombante, à M. Picard, le directeur de nos Expositions universelles. Il est froid, d'une distinction simple, très maître de ses paroles.

Nous parlons du Canada, du consul général de France, M. Lefaivre, qu'il paraît estimer extrêmement, de M. Millerand, qu'il rencontra à Hambourg, chez ce dernier.

Je voulus le questionner sur le fameux canal du Rhin à l'Elbe, que Brême poursuit avec acharnement.

Sa Magnificence m'explique que, par son histoire comme par sa position géographique, l'Elbe doit rester un fleuve hambourgeois.

« La navigabilité de l'Elbe est le fait de Hambourg et devrait, en toute justice, rester son apanage. En 1189, Frédéric Barberousse donna à Hambourg le droit de navigabilité ; en 1394, la République le reconquit sur les seigneurs voisins. L'éclairage du fleuve, ses approfondissements successifs furent à notre charge... Vous voyez que notre histoire est très vieille et nos droits anciens...

— Mais ne dépend-il pas du gouvernement de l'Empire de relier l'Elbe au Rhin? Et alors le port de Hambourg n'aura-t-il rien à craindre de la concurrence si vivace de Brême?

— C'est le Landtag prussien qui doit décider de la création de ce canal, et ce n'est pas encore fait...

— Les Brêmois m'ont dit pourtant qu'il était voté ?

— Oui, jusqu'à Hanovre, mais de Hanovre à l'Elbe, il y a encore du chemin à faire...

— On raconte aussi que l'Empereur est très partisan de ce canal ?

— C'est vrai, l'Empereur le désire beaucoup... Mais il doit coûter extrêmement cher ; l'utilité n'en est pas absolument démontrée, il serait impraticable pendant plusieurs mois d'hiver, etc., etc. »

Je vois que Sa Magnificence ne tient pas à s'avancer davantage sur ce terrain brûlant. Les Hambourgeois ne veulent pas du canal, l'Empereur et Brême le veulent; le Dr Burchard est un jurisconsulte et un diplomate — et bientôt nous parlons peinture.

Le Dr Burchard s'exprime fort bien en français, sans accent, mais préfère s'exprimer couramment en langue anglaise, qui lui est plus familière, et pour les choses

nuancées qu'il veut dire, c'est l'allemand qu'il emploie.

Il me confie son goût pour la peinture ancienne et sa répugnance pour la peinture moderne.

« Comme l'Empereur, alors? fis-je. Et pourquoi cette répugnance?

— C'est difficile à dire, m'expliqua Sa Magnificence. Sa Majesté trouve avec raison que les modernes ne dessinent pas, que leurs couleurs sont plaquées brutalement et sans art. Ces peintres voient d'un autre œil que ceux d'autrefois. Allez regarder les portraits de Petersen, bourgmestre célèbre de Hambourg, exécutés par trois peintres différents, Slevogt, Trubner, Liebermann. L'un vivait avant l'école réaliste, le deuxième date de l'école de Manet, le troisième, de nos jours. Il est saisissant de voir les différences. L'ancien me plaît infiniment, c'est de la vraie peinture, à la fois dessinée et peinte ; quand le second parut, il y a vingt ans, on hurla ; puis, le peintre retoucha un peu et, aujourd'hui, il passe encore... quoique... enfin ! Quant au dernier venu, c'est inexplicable, il vous frappe à grands coups de poing dans l'estomac et, au lieu de vous attirer, vous fait reculer ; cela se comprend. Il y eut pourtant des paysagistes hambourgeois d'un talent charmant dans la première moitié du XIXe siècle, et qui firent de petites choses délicieuses. D'où vient donc la rage des peintres d'aujourd'hui? »

Je risquai ma théorie de l'éducation et de l'habitude :

« Je crois, fis-je, qu'on peut très bien expliquer l'aversion de l'Empereur et la vôtre. Jusqu'à vingt ans, on ne vous a montré probablement que de la peinture ancienne au bitume et très finie. Votre œil a pris l'habitude de ne considérer la peinture qu'avec ces qualités — ou ces défauts. Vous l'avez connue et aimée ainsi. Et le jour où on vous a présenté une peinture plus aérée et plus claire, votre goût, c'est-à-dire votre conception habituelle des tableaux, s'est révolté. Vous avez cru qu'il fallait choisir entre l'ancienne et la nouvelle, et vous n'avez pas hésité. La preuve, c'est que, aujourd'hui, on vous obligerait à vous décider entre la manière de Manet et la dernière école, vous choisiriez l'école de Manet. Pourquoi? Parce que, tout de même, voilà vingt ou trente ans que vous y êtes habitué. Vous le disiez vous-même tout à l'heure : « le « deuxième... passe encore... ». Et les tableaux de 1830 que vous admirez aujourd'hui comme de bonnes peintures, n'oubliez pas qu'ils ont été conspués pendant de longues années après leur apparition par des gens qui n'avaient pas plus mauvais goût que d'autres, mais qui, comme l'Empereur sans doute, et comme vous-même, Magnificence, étaient des gens d'habitude... »

Sa Magnificence hocha la tête d'un air de doute et me répondit :

« Allez les voir, allez les voir... C'est inexplicable. »

Puis il me parla de l'Empereur :

« Vous devriez le voir, me dit-il. Il est si intelligent ! C'est un homme vraiment remarquable, qui séduirait les Français s'ils le connaissaient. »

Et, naturellement, la conversation sur l'incident du Maroc :

« Y a-t-il eu réellement un grand changement dans l'état d'esprit des Français vis-à-vis de l'Allemagne à la suite de l'incident de Tanger? me demanda-t-il.

— Oui, répondis-je. Toute la France a cru que l'Allemagne voulait la guerre. Pendant un an, l'opinion se débattit dans cette crainte et cette incertitude : « Y

Phot. L. L.

LE PONT DIEMURSER appartient à ce pittoresque et vieux quartier de Hambourg à travers lequel de petits chalands circulent sur l'eau sale parmi les barques çà et là amarrées.

VUE DE L'ALSTER. — L'Alster est divisé en deux parties par le pont des Lombards. Au premier plan, l'Aussen-Alster (Alster sur le Jungfernstieg, se promène une foule élégante et cosmopolite,

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

ure) ;; plus loin, la Binnen-Alster. La partie la plus brillante et la plus belle de la ville est la Binnen-Alster. Sur ses quais, surtout fférente de celle des pays rhénans, de la Westphalie ou de la Prusse.

Phot. L. L.

L'ELBSTRASSE est l'une des rues les plus commerçantes de Hambourg. On peut s'y rendre compte du mouvement des affaires d'un des ports les plus importants du monde entier.

« aurait-il la guerre? » Puis elle se reprit. Et, finalement, si la paix ne s'était pas faite, l'opinion devenait favorable à la guerre, on le sentait. Cette crise a passé. Mais il faudra quelque temps pour que le calme revienne.

— Vous devez comprendre, pourtant, me dit le Dr Burchard, que l'Allemagne ne pouvait se laisser considérer plus longtemps par la France, ou du moins par un ministre français, comme une quantité négligeable. *Il était impossible de l'admettre.* »

N'oublions pas que le président du Sénat de Hambourg, comme membre du Conseil fédéral, eût été appelé à donner son avis en cas de guerre.

Les élections allemandes étant toutes proches, je pensai que, dans notre pays de suffrage universel, il serait intéressant de savoir sous quel régime votent les citoyens d'une république comme celle de Hambourg. Je m'en suis fait expliquer le mécanisme assez compliqué.

On sait que pour être citoyen de Hambourg, — c'est-à-dire pour prendre part aux élections de la *Burgerschaft* (quelque chose qui serait à la fois la Chambre des députés et le Conseil municipal de Hambourg), — il faut avoir payé pendant cinq ans l'impôt sur un revenu d'au moins 1.200 marks, soit 1.500 francs. Il y a quelques années, en plus de cette obligation, le citoyen était tenu de payer une prime de 37 fr. 50, une fois versée, pour être inscrit sur les liste électorales.

Beaucoup d'ouvriers reculaient devant cette dépense.

A la suite d'un fort mouvement démocratique, le gouvernement consentit à supprimer, en 1896, cette prime de 30 marks. La suppression votée, ce furent 40.000 électeurs de plus pour la ville de Hambourg. Jusqu'alors la majorité des ouvriers, devant l'impossibilité où ils se trouvaient d'agir, ne s'étaient naturellement pas occupés de politique locale. Mais ils s'étaient organisés et, en 1901, après une fausse tactique du parti bourgeois, ils avaient eu leur première victoire : un député socialiste élu à la Burgerschaft. En 1904, sur 24.000 votants, les socialistes avaient pour eux 40 p. 100 des suffrages exprimés et envoyèrent 13 députés à l'hôtel de ville. Quand le parti conservateur vit arriver ces 13 membres ouvriers, au succès desquels il ne croyait pas, il décida de changer la Constitution.

J'ai déjà dit que, sur les 160 membres de la « Bourgeoisie », 40 étaient nommés par les propriétaires fonciers (qui constituent une classe), 40 par les notables (constituant une autre classe), et les 80 autres par tous les bourgeois, encore divisés en deux catégories : ceux qui possèdent un revenu de 1.500 francs à 3.250 francs, et ceux d'un revenu au-dessus de 3.250 francs. Les notables, par exemple, sont inscrits dans les trois classes et disposent par conséquent de trois voix.

En revanche, on comptait relativement peu d'ouvriers pouvant voter. Aussi beaucoup déclaraient un revenu supérieur à leur salaire véritable. De là des enquêtes près des patrons, des procès même engagés par le fisc contre les fausses déclarations... Singulière lutte, où les pauvres voulaient se faire plus riches qu'ils n'étaient et réclamaient le droit de payer des contributions !

« Vous n'avez pas ce revenu ! disait le fisc.

— Si ! protestait l'autre. Outre mon salaire régulier, je travaille ici, là, et autre part. »

Et souvent, le fisc était battu.

On cherchait donc le moyen de modifier la Constitution.

Mais la Constitution, pour se laisser modifier, exige que les trois quarts des voix de la Bourgeoisie, c'est-à-dire 120 voix, demandent ce changement. Or, il suffisait que les socialistes conquissent 40 voix et un complice dans le parti libéral pour empêcher la revision de la Constitution. Il fallait donc agir vite, pendant que les socialistes n'avaient encore que 13 représentants. Et une loi fut présentée et votée, décidant que la classe des contribuables dont le revenu était inférieur à 3.250 francs, c'est-à-dire en somme, tous ou presque tous les ouvriers, ne pourrait nommer que 24 députés au maximum. Les autres en nommeraient le double, soit 48.

Une agitation se produisit dans la ville le jour du vote, des pétitions furent envoyées au Sénat et à la Burgerschaft, des manifestations parcoururent les rues de la ville, des troubles eurent lieu pour protester contre ce coup d'État antidémocratique ; des magasins furent pillés par la basse populace du port ; on tua un gardien de la paix et un ouvrier, à quelques pas de la fontaine où Charlemagne érige sa majesté. Il y eut des procès : les socialistes tinrent à prouver que les désordres n'avaient pas été provoqués par eux et que les accusés n'appartenaient à aucune organisation régulière du parti.

« N'importe, disais-je aux chefs du parti socialiste de Hambourg, vous êtes vaincus pour toujours, la Constitution vous ferme à jamais le chemin du pouvoir.

— C'est vrai, me répondirent-ils, nous sommes vaincus, nous nous inclinons devant la loi nouvelle, puisque nous n'avons aucun moyen de résister. Mais nous espérons que les Bourgeois, entraînés par la force des idées, deviendront d'eux-mêmes plus libéraux et nous donneront des droits égaux aux autres citoyens de Hambourg. »

A cela les Bourgeois répondent que les socialistes, étant les ennemis du commerce et de l'industrie, ou du moins s'opposant aux mesures propres à les développer, et n'ayant, d'ailleurs, rien à défendre, se désintéressent de la prospérité de la ville et de l'État, et qu'il appartient à ceux qui possèdent d'administrer.

Conception rétrograde, que même les pires conservateurs de chez nous trouveraient exagérée...

L'HYGIÈNE Hambourg est une ville admirablement administrée.

On se rappelle qu'il y a une quinzaine d'années le choléra y éclata. On fit des efforts surhumains pour l'arrêter, et on y parvint. L'eau de l'Elbe, puisée à même le fleuve, fut reconnue coupable du mal. Depuis, des millions furent dépensés pour sauvegarder l'hygiène de la République. Je suis allé voir les travaux faits pour améliorer le service d'eau.

L'eau est prise à présent à 8 kilomètres en aval de Hambourg, dans d'énormes tuyaux, à un endroit où l'Elbe débite 3.000 mètres cubes à la seconde, et amenée dans des bassins immenses pour être de là dirigée sur des filtres, puis, ainsi épurée, distribuée en ville.

On a donc creusé quatre bassins d'une capacité totale de 320.000 mètres cubes. Contruits en pente très douce, ils se com-

mandent les uns les autres. De sorte que l'eau, déposant ses impuretés, se clarifie de plus en plus en passant de l'un à l'autre, et qu'arrivée au quatrième, elle est déjà de l'eau bien claire. De ces bassins, l'eau est canalisée vers vingt-deux immenses filtres occupant 170.000 mètres carrés de surface, situés à 3 kilomètres de là. Ces filtres sont composés d'un lit de 1 mètre de sable et de 60 centimètres de cailloux. L'eau s'y écoule de 1 mètre par vingt-quatre heures. Ils sont en communication avec un siphon de fonte qui amène l'eau dans deux réservoirs d'une capacité totale de 18.000 mètres cubes.

Au printemps, les filtres sont nettoyés toutes les semaines ; il s'y trouve alors une couche de boue de 2 millimètres, et le sable est un peu jauni sur une épaisseur de 12 millimètres. On le remplace de temps en temps. L'été, les filtres restent plus longtemps propres. C'est qu'au printemps l'eau qui vient des montagnes et la neige qui a fondu apportent à l'Elbe une plus grande quantité de détritus.

Nous sommes allés aux filtres avec un système de locomotion dont je ne m'étais pas encore servi : c'est un wagonnet découvert, très bas, posé sur deux rails, garni de deux bancs, et dont le moteur est une grande voile grise accrochée à un mât. Le capitaine de ce wagon à voile monte à l'arrière, tend le cordage selon la direction du vent qui souffle; la toile se gonfle, et voilà le véhicule en route à une vitesse accélérée. Pour s'arrêter, il n'y a qu'à lâcher le fil, et la voile se replie. En quelques minutes, nous avions fait les 3 kilomètres qui nous séparaient des filtres.

En outre de cette installation, la ville de Hambourg a fait creuser cinq puits artésiens de 250 *mètres de profondeur*, qui, à raison de 10.000 mètres cubes chacun, fournissent 50.000 mètres cubes par jour.

On creuse encore de nouveaux puits de 50 à 250 mètres de profondeur, avec des tuyaux de 30 et de 20 centimètres de section.

Le très courtois ingénieur des eaux, M. Rudolf Schrœder, qui prend la peine de m'expliquer tout le service, espère, l'année prochaine, pouvoir servir ainsi en ville 100.000 mètres cubes d'eau tirée des puits artésiens, c'est-à-dire les deux tiers de la consommation totale des habitants.

Ainsi donc, à brève échéance, Hambourg ne sera plus tributaire de l'Elbe pour son alimentation. Et, en attendant, l'eau du fleuve, filtrée comme j'ai dit, est aussi pure que possible. En effet, le Bureau d'hygiène autorise la fourniture de toute eau qui n'aurait pas plus de 100.000 bactéries par litre, et celle qui sort des filtres en accuse 20.000 seulement à l'analyse.

Un autre service d'hygiène de la ville de Hambourg a attiré ma curiosité. C'est celui du brûlage des immondices.

On a calculé que chaque habitant de Hambourg produisait en moyenne un demi-kilogramme de détritus par jour, soit, pour 800.000 habitants, 400.000 kilogrammes. L'hiver, c'est un peu plus.

Où mettre tout cela ? Il n'y a guère de place. Alors on le brûle.

De grandes voitures de fer apportent chaque jour dans un faubourg de la ville, à Hammerbrock, les ordures à brûler. Des grues électriques saisissent les caisses des tombereaux qui se détachent facilement des essieux et les renversent au-dessus des rangées de fours très puissants, dont la combustion est activée par des cou-

rants d'air, et où tout brûle. Des hommes poussent les immondices pêle-mêle vers l'orifice des trente-six fours. En une heure et demie, la charge d'un four est consumée.

Le résidu de cette opération est une sorte de mâchefer composite où il y a du verre, du charbon, des végétaux, de la chaux, que sais-je encore? On pile ces scories à la presse hydraulique, et on en fait des briques comprimées, qui, mélangées à un peu de ciment, forment un béton extrêmement solide, mais un peu plus cher que les briques ordinaires.

Les ouvriers employés à cette dure besogne (ils vivent tout le jour dans les immondices et la fumée) gagnent 5 fr. 15 par jour pour huit heures de travail.

L'administration leur fournit des bains, des douches, et leurs vêtements, dont ils doivent changer en entrant, sont désinfectés chaque semaine.

Phot. L. L.

LE BASSIN DE NATATION. — Au milieu de l'animation intense des nombreux bassins qui constituent le grand port de Hambourg, du mouvement incessant des steamers, des barques et des voiliers, c'est un spectacle curieux que celui des ébats de ces nombreux nageurs s'ébrouant dans l'Elbe.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

HAMBOURG. — Perpendiculairement aux quais couverts d'entrepôts, de grues, d'élévateurs, de voies ferrées, etc., des ruelles étroites alternent avec les canaux à l'eau boueuse. C'est le quartier des « fleth ».

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

UN COIN DU PORT FRANC. — Les bateaux abordent dans le port franc et en peuvent partir à toute heure du jour et de la nuit, sans contrôle de la douane, sans entrave d'aucune sorte.

HAMBOURG

(SUITE)

LE PORT

Visite du port. — Les ducs d'Albe. — Les quais. — Les docks. — Le monde entier envoie ici ses produits. — Tonnage colossal. — Quelques chiffres. — 200 navires par jour entrent ou sortent. — Comparaisons frappantes. — Les diverses compagnies de navigation. — Qu'est-ce que le port franc ?

Le port de Hambourg, c'est en réalité une vingtaine de vastes bassins creusés sur les deux rives de l'Elbe, large à cet endroit de 500 et 600 mètres et profonde de 8 mètres. La disposition de ces bassins vus d'un point élevé ou étudiés sur un plan rappelle assez celle des grains d'un épi de chaque côté de leur tige. Les grands bateaux y peuvent entrer à toute heure. Seuls les nouveaux transatlantiques sont forcés de s'arrêter à Cuxhafen, à 110 kilomètres au nord. Cet éloignement fait que, de tout temps, Hambourg a eu à lutter contre l'ensablement. 160 millions furent dépensés jusqu'à ce jour pour l'endiguement, la rectification du cours du fleuve, pour couper les promontoires gênants et supprimer les sinuosités inutiles.

Je veux visiter le port en détail. Je le parcours plusieurs fois en long et en large, pour vous le bien décrire. Mais comment peindre cette immensité si remuante et si complexe ? Pour se figurer le port de Hambourg, il faut peupler par l'imagination les ports que l'on connaît d'une énorme quantité de cheminées, de mâts, placés sur deux, quelquefois sur trois rangs, les multiplier par vingt bassins de 1 kilomètre, même de 2 kilomètres de long, larges de 150 à 250 mètres, fermés par des quais couverts de magasins, d'entrepôts, de grues tournantes et de wagons traînés par des locomotives, voir sortir constamment de ces bassins des navires, des chalands, des allèges, des remorqueurs, des chaloupes à vapeur, entendre les hurlements désespérés des sirènes.

De place en place, le long du fleuve, dans les bassins, plongent dans l'eau des sortes de faisceaux de piliers en bois, énormes, quelquefois reliés par des ceintures de fer. On appelle cela des « ducs

d'Albe». Les navires qui ne veulent pas accoster au quai, par raison d'économie, ou qui n'y trouvent pas de place, jettent l'ancre le long de ces piliers de bois, s'y attachent et se déchargent dans des allèges ou petits chalands plats qui viennent le long de leurs flancs recueillir leur cargaison. Cette disposition, que permet la largeur du fleuve et des bassins, multiplie considérablement le nombre des navires en travail simultané.

Voilà tout ce qui vous frappe, de matériel, dans ce port colossal.

Ce sont les chiffres qui précisent ensuite l'effet d'énormité ressenti devant le spectacle : une superficie de 1.500 hectares, dont 1.027 réservés au port franc ; 600 grues électriques et à vapeur d'une force de 1.000 à 150.000 kilogrammes (cette dernière est la plus forte du monde) ; 80 hangars de 120 à 450 mètres de long sur 20 à 60 mètres de large ; 30 usines installées à l'intérieur du port même, fabriques de machines, fabriques d'alcool, de margarine, de produits chimiques, magasins de graines, d'huiles, de biscuits, moulins à riz, etc., etc. ; 15 chantiers de constructions navales, etc., etc.

Si l'on s'informe près des marins des avantages de ce port sans rival, ils vous répondent :

« On a pensé à tout. Pas d'écluses. Tous les bassins sont ouverts. L'ordre merveilleux qui règne partout, les facilités qu'ont les bateaux de se placer, l'admirable distribution des bassins, le nombre des magasins et des entrepôts, l'organisation du service des déchargements, grues, lignes de chemins de fer de chaque côté des entrepôts devant les navires. Au lieu d'attendre comme à Buenos-Ayres un mois et demi pour décharger, on ne perd pas une heure.

Le tableau du port sous le soleil est à la fois joli et grandiose ; le soleil frappe les coques blanches ou noires et les cheminées rouges à travers les nuages de fumée qui dessinent dans l'air un fond de bataille à cette flotte pacifique au repos. Les grues innombrables des quais plongent dans les cales et virent sans arrêt. Tous les 10 mètres on en voit une qui meut son grand bras souple au-dessus de l'eau avec des caisses, des arbres entiers, des lingots de cuivre, des sacs.

Des navires entrent, d'autres sortent, aux cris des sirènes. Aucun encombrement ; l'ordre, tellement il est parfait, a quelque chose de théâtral.

Nous passons devant des ateliers de construction de bateaux ; les énormes carènes rouges se dressent au-dessus de l'eau, parmi les échafaudages de bois. A côté, des steamers sont en réparation sur les docks flottants. Voici le port au pétrole, où il est interdit de circuler ; des portes à coulisses le ferment pour empêcher qu'en cas d'accident le pétrole enflammé, se répandant dans les autres bassins, n'incendie le port tout entier. Je descends de la chaloupe qui me conduit, et je me promène le long de ces quais infinis où sont accostés des bateaux qui ont rapporté sur leurs flancs les mousses et les coquilles de toutes les mers du globe. A entendre ces noms de pays lointains, la nostalgie du voyage vous prend. En voici qui arrivent de l'Afrique orientale, du Maroc, du Cameroun, des Échelles du Levant, des Indes, de Chine, d'Australie ; le bassin des voiliers est rempli de bateaux retour du Chili, presque tous chargés de salpêtre ; voici les quais de l'Inde, des États-Unis, de l'Asie, de l'Amérique du Sud. Lentement, méthodiquement, les navires se déchargent et se rechargent : blés russes

et roumains ; bois de Suède ; liège, fruits, vins de Portugal ; cotons, tabacs, graisses, viandes, machines des États-Unis ; des cafés, du tabac, du bois de cèdre du Mexique ; des bois, des riz de l'Inde ; des cafés, du tabac et des peaux de la Colombie, du Venezuela, de l'Équateur, du Brésil ; du blé, du maïs, des peaux, des graines de lin de La Plata ; des Indes anglaises, il vient du coton, du riz, du jute, du caoutchouc, du thé, de la cannelle, et toutes sortes d'épices ; du Sud-Afrique, de la laine, des noix, de l'huile ; de Chine, du Japon, de Corée, des plumes, du coton, des pailles, de la soie, des fourrures, des aromates, de l'étain ; du Siam, du riz ; d'Australie, des laines, du cuivre, des pelleteries, etc.

TONNAGE COLOSSAL Le mouvement total du port de Hambourg, entrées et sorties, s'élève à 50 millions de tonnes ! Les Hambourgeois m'assurent qu'ils vont atteindre et aussitôt dépasser le port de Londres. Hambourg sera devenu alors le premier port d'Europe. Et c'était il y a exactement cinquante ansque le premier bateau à vapeur de la Compagnie Hamburg-Amerika faisait son entrée à l'embouchure de l'Elbe (avril 1856), et ce fut le 2 juin de la même année que ce navire, la *Borussia*, effectua son premier voyage à New-York : on fêtait l'inauguration de la première ligne régulière de navigation à vapeur de Hambourg. Depuis lors, la *Hamburg-Amerika* a marché ! Elle est devenue la plus puissante des Compagnies de navigation du monde entier, laissant loin derrière elle, comme je l'ai montré, les plus anciennes et les plus riches compagnies anglaises. Seul, le *Lloyd* de Brême arrive à la suivre de près, et à la battre quelquefois.

Les journaux de Hambourg ont célébré ce jubilé. A cette occasion, ils étaient pleins de chiffres curieux cueillis dans les vieilles statistiques, et je me suis permis de m'y documenter. Le lecteur y prendra conscience du plus formidable essor commercial qu'il soit possible d'observer dans l'histoire du dernier siècle.

A la fin de l'année 1856, la flotte maritime de Hambourg se composait de 468 navires, la plupart à voiles, jaugant 130.000 tonnes. Le plus grand, cette *Borussia* dont nous venons de parler, jaugeait 2.000 tonnes, et l'on s'extasiait sur la hardiesse du constructeur. A côté de lui, 16 autres vapeurs, formant un total de 6.000 tonnes, complétaient la flotte à vapeur de la Compagnie *Hamburg-Amerika.*

En 1905, la flotte maritime de Hambourg possèdait 1.320 navires jaugeant 1 million 795.000 tonnes, y compris 675 vapeurs d'une capacité de 1 million 539.000 tonnes. En cinquante ans, le tonnage avait donc décuplé en fait.

Le mouvement du port, naturellement, s'est augmenté dans les mêmes proportions.

Il se montait, en 1856, à 10.576 navires de mer entrés et sortis, et jaugeant 1 million 750.000 tonnes. En 1912, le mouvement s'élevait à 33.331 navires de mer, sans compter les chalands, avec 27 millions 300.000 tonnes, c'est-à-dire une augmentation de quinze fois. L'importation a passé de 1 million de tonnes à 16 millions.

La valeur et la quantité des différents articles d'importation et d'exportation de 1856 sont curieuses à comparer aussi avec les quantités et les valeurs d'aujourd'hui.

En 1856, la valeur des céréales importées par Hambourg s'élevait à 4 millions 265.000 francs ; en 1912, à 385 millions francs.

La laine importée en 1856, 9 millions 750.000 francs ; en 1912, 254 millions de francs.

Le café, en 1856, 31 millions de francs ; en 1912, 266 millions de francs.

Le coton, en 1856, 29 millions de francs ; en 1912, 125 millions de francs.

La différence dans l'exportation est peut-être encore plus saisissante.

Il y a longtemps que l'Allemagne n'exporte plus de blé.

En 1856, l'Allemagne exportait par Hambourg pour 250.000 francs de machines et parties de machines ; aujourd'hui, pour 161 millions de francs ; — en 1856, 3 millions 375.000 francs de sucre raffiné ; en 1912, 189 millions.

La bonneterie, dont le chiffre n'est pas même indiqué aux articles d'exportation de 1856, figure pour 60 millions en 1905.

Pour comprendre l'énormité de ces chiffres, il faut les comparer à ceux de quelques-uns de nos ports. Marseille, par exemple, d'après la statistique officielle de 1911, a eu un mouvement de marchandises de 7 millions de tonnes au commerce général, pour une valeur de 3 milliards 358 millions de francs. Le Havre, un mouvement de 3 millions et demi de tonnes pour 2 milliards 714 millions de francs. Dunkerque, qui est en très grande progression depuis quelques années, 3 millions de tonnes pour 1 milliard de francs. Bordeaux, 3 millions 600.000 tonnes pour 950 millions, etc., etc.

Au total, ces quatre grands ports ont un commerce général de 17 millions de tonnes pour une valeur de 8 milliards de francs.

Hambourg est arrivé en 1905, comme je l'ai dit plus haut, au chiffre de 21 millions de tonnes pour 11 milliards de francs.

Je ne parle pas des importations par l'Elbe et par la voie de terre. Cela nous mènerait trop loin.

Se représente-t-on ce que doit être la vie d'un tel organe? 74.000 vapeurs, voiliers ou chalands de l'Elbe sont entrés et sortis pendant un an, ce qui fait une moyenne de 200 bateaux par jour !

Un autre chiffre peut servir aussi de point de comparaison. C'est le total du tonnage des navires chargés entrés et sortis des ports océaniques et méditerranéens, qui s'élève en 1905 :

	Tonnes.
Pour les ports océaniques.....	31 millions
Pour les ports méditérranéens	20 —
Soit au total pour les ports français.	51 —

Enfin, veut-on savoir le tonnage des bateaux français entrés à Hambourg pendant une année?

73 vapeurs de la ligne Worms de Bordeaux, représentant 63.445 tonnes, 12 autres vapeurs, d'un tonnage de 25.000 tonnes, plus 12 voiliers (22.000 tonnes), venus de Dunkerque (Compagnie Bordes), de Nantes, de Dieppe et de Bordeaux.

En revanche, le total du tonnage des navires en provenance directe de Hambourg dans les ports français s'élèvait en 1905 à 909.0000 tonnes ; de Brême, entre 300.000 et 400.000 tonnes, soit plus de 10 fois plus.

J'ai dit plus haut que la prospérité colossale de Hambourg ne lui vient pas seulement de la mer, et par conséquent du trafic avec l'étranger.

Une grosse partie de son mouvement lui est fournie par ces milliers de chalands qui descendent l'Elbe, chargés jusqu'au bord des sucres, des produits chimiques, des bières, des peaux, des papiers, des machines, des produits textiles de la Silésie et de la Saxe. Et ce ne sont pas des chalands pour rire. Beau-

Phot. Bieber, Hambourg.

HENRI BRUCHARD fut pendant longtemps bourgmestre de Hambourg et président du Sénat. Durant quinze ans, il resta l'un des hommes politiques les plus en vue de la grande Cité.

Phot. L. L.

LES CANAUX. — De vieilles maisons à pignons et à petites fenêtres s'ouvrant à l'extérieur les bordent, entrepôts, magasins, maisons d'habitation de briques et de bois, noires et d'aspect vieillot malgré leurs cinq ou sept étages en saillie.

Phot. H. A. L., Hambourg.

L' « IMPERATOR », qui appartient à la Hambourg-Amerika Linie, est à l'heure actuelle le plus grand transatlantique à flot ; il jauge 50.000 tonnes.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LE QUARTIER DE SAN PAULI. — Ce faubourg de Hambourg est le théâtre de la vie des marins. Ceux-ci y vont se délassant de tavernes en tavernes.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

LE BASSIN SANDTOR n'a pas moins de 1.030 mètres de long et 90 à 130 mètres de large. C'est là qu'abordent les bateaux anglais, norvégiens et hollandais.

coup mesurent jusqu'à 100 mètres de long et jaugent 500, 800 et même 1.000 tonnes, c'est-à-dire le poids de deux longs trains de marchandises de 40 wagons chacun !

On peut donc dire que c'est le développement colossal des transports par voie fluviale qui a décuplé, en si peu d'années, la fortune de Hambourg.

LES DIVERSES COMPAGNIES. Quels sont les membres de ce puissant organisme ? Les Compagnies de navigation, les armateurs, les commissionnaires en marchandises.

Je ne m'occuperai dans ce chapitre que des premiers.

Il y a trente-cinq ans, il n'existait à Hambourg qu'une seule Compagnie de navigation, et c'était la *Hamburg-Amerika.* Aujourd'hui, quarante compagnies ou maisons d'armement la concurrencent.

On sait déjà que le tonnage des navires de la *Hamburg-Amerika* se monte à 1.306.819 tonnes avec 431 bateaux d'un âge moyen de six ans. La Compagnie du Sud-Amérique a 57 vapeurs de six ans, d'un tonnage de 371.060 tonnes ; la *Kosmos*, qui dessert la côte du Chili, les ports de Californie, a 27 vapeurs d'un tonnage de 120.000 tonnes. La *Deutsch-Australische*, qui a une ligne de Hambourg au Cap et va en Australie et à Java, a 50 vapeurs de cinq ans et 259.047 tonnes ; l'*Ost-Afrika* a 20 vapeurs d'un tonnage de 69.000 tonnes ; elle dessert les ports français de l'Afrique de l'Est. La *Deutsche Levante Linie* a 59 navires de 258.680 tonnes de tonnage ; elle touche les ports de la Méditerranée et de la mer Noire, Malte Alexandrie, Smyrne, Constantinople. La Société Solman a 38 navires et dessert l'Espagne, l'Italie, l'Afrique du Nord ; la Compagnie Wœrmann fait mensuellement le service de l'Afrique occidentale et joint à son entreprise d'armement d'importantes factoreries sur la côte africaine.

J'arrête là ma nomenclature. Trente autres compagnies ou maisons d'armement complètent l'équipe imposante de la marine marchande hambourgeoise. Se figure-t-on ces centaines de navires de 4.000 à 5.000 tonnes se promenant toute l'année de Hambourg aux quatre coins de la terre, chargés de marchandises allemandes ou rapportant en Allemagne les matières premières de l'industrie européenne? et ces compagnies s'ingéniant à emplir leurs bateaux jusqu'au pont, étudiant la géographie économique du monde, combinant des trafics, recherchant les besoins des régions, comparant les tarifs de transport avec les cours des marchandises, envoyant des émissaires, créant des lignes concurrentes, s'entendant finalement entre elles pour ne pas se ruiner, pour se soutenir au contraire, se concertant pour combattre dans une lutte pacifique contre la puissante marine anglaise et contre la nôtre?... Ils trouvent dans leur pays, pourtant pauvre encore à côté de la France, les millions et les centaines de millions nécessaires à l'établissement de ces lignes. La Hamburg-Amerika a un capital actions de 150 millions de marks, et 71 millions et demi d'obligations à 4 et 4,5 et sert un dividende de 10 p. 100.

Les autres, pour être moins importantes, sont bâties sur des capitaux encore considérables.

La Compagnie Sud-Américaine a un capital de 20 millions de francs et sert un dividende de 8 p. 100 ; la Kosmos, 14 millions actions, dividende de 10 p. 100 ; la Compagnie australienne, 25 millions,

7 p. 100 ; l'Ost-Africa, 12.500.000 francs actions, 6 millions obligations ; la Compagnie allemande du Levant, 11 millions et demi actions, 7 p. 100, etc., etc.

Hambourg n'a donc plus besoin des marines étrangères. Et l'Angleterre elle-même, qui opprima si longtemps toutes les marines du globe, est battue depuis dix ans, à Hambourg, par la flotte locale.

Mais les Hambourgeois ne bornent pas leur ambition à recevoir et à renvoyer des marchandises. Ils comprirent un jour qu'au lieu d'apporter ces charbons d'Angleterre et ces minerais de Suède et d'Espagne à l'intérieur des terres allemandes pour faire du coke ou fabriquer du fer, de l'acier, et finalement des machines, au lieu de laisser passer tous ces grains, tous ces riz, tous ces cotons et ces jutes, toutes ces huiles, toutes ces gommes, ils pourraient en arrêter une partie au passage et fabriquer eux-mêmes des machines, des alcools, de la farine, des tissus, des savons, du caoutchouc, et qu'ils le pourraient d'autant plus facilement que le prix de revient de leurs industries serait diminué du prix de transport des matières premières débarquées ainsi à pied d'œuvre et du prix de retour des produits fabriqués ! C'est ce qui fait que, en trente ans, douze ou quinze cents fabriques se sont créées dans l'étroit territoire de cette petite République de 450 kilomètres carrés. Et nous ne sommes qu'au début de ce mouvement industriel. On verra d'ici quelques années les industries du fer, par exemple, se multiplier autour des ports. Les usines bien ménagées, les bateaux disposés de façon à se vider automatiquement comme en Amérique, quelle économie de transport et de transbordement du charbon et du minerai ! A Stettin, on a compris aussi ces avantages, et une grande usine vient de se fonder que le Stahlverband essaya de tuer, sans y réussir.

LE PORT FRANC. Qu'est-ce que le port franc de Hambourg? Je voudrais, dans ce chapitre, le dire en quelques mots. C'est un espace d'un millier d'hectares pris sur un quartier qui renfermait 30.000 habitants, où l'on a construit plusieurs bassins, 30 kilomètres de quais et de nombreux entrepôts qui coûtèrent 170 millions, où les bateaux abordent et d'où ils peuvent partir à toute heure du jour ou de la nuit, sans contrôle de la douane, sans entrave d'aucune sorte. Cet espace, entouré de menaçantes grilles de fer du côté de la terre et de barrières flottantes du côté du fleuve, est surveillé par la douane avec une vigilance militaire : pas autre chose, en somme, qu'une enclave fictive de terre étrangère sur la terre allemande.

Grâce à elle, les commerçants de Hambourg ont la facilité de se livrer à toutes les opérations possibles du commerce sur des marchandises venues du bout de l'univers, sans payer de droits d'entrée. Ils peuvent les vendre, les faire expertiser, les mélanger, les trier, les diviser, les travailler, les transformer, les réexpédier par mer vers d'autres cieux, sans être gênés par le fisc. Ce n'est que le jour où ces marchandises entreront sur le territoire allemand qu'elles acquitteront les taxes. Car la douane ne pénètre dans cette zone sacrée qu'à la prière des exportateurs et pour des opérations déterminées.

Faut-il établir des ports francs en France? Ne le faut-il pas? Des commissions parlementaires ont étudié cette question. Des délégations officielles sont venues

de France ici pour mieux se rendre compte du fonctionnement de l'institution. Et les compétences n'ont pu encore se mettre d'accord. Il apparaît cependant que les avantages d'un port franc sont nombreux pour la navigation étrangère aussi bien que pour la marine locale. Certainement le port franc seul ne suffit pas à décupler en vingt ans le commerce de Hambourg. Mais il fut d'un secours puissant à cette prospérité miraculeuse. Le nombre des voyages de la flotte de commerce hambourgeoise, — comme celle de tout port franc, — est double de ceux des ports ordinaires où les formalités douanières absorbent presque autant d'heures que le déchargement des navires. Sans compter, comme je le disais plus haut, les commodités inappréciables de manutention des produits offerts aux importateurs comme aux exportateurs.

Pourquoi ne reprenons-nous pas pour notre compte ce système qui réussit si bien à l'Allemagne?

HAMBOURG

(SUITE)

Histoire édifiante de la « Hamburg-Amerika ». — Augmentation de la flotte. — Augmentation des lignes de trafic. — Progression du tonnage des navires, progression de la vitesse. — Le confort. — M. Ballin « ami de l'Empereur ».

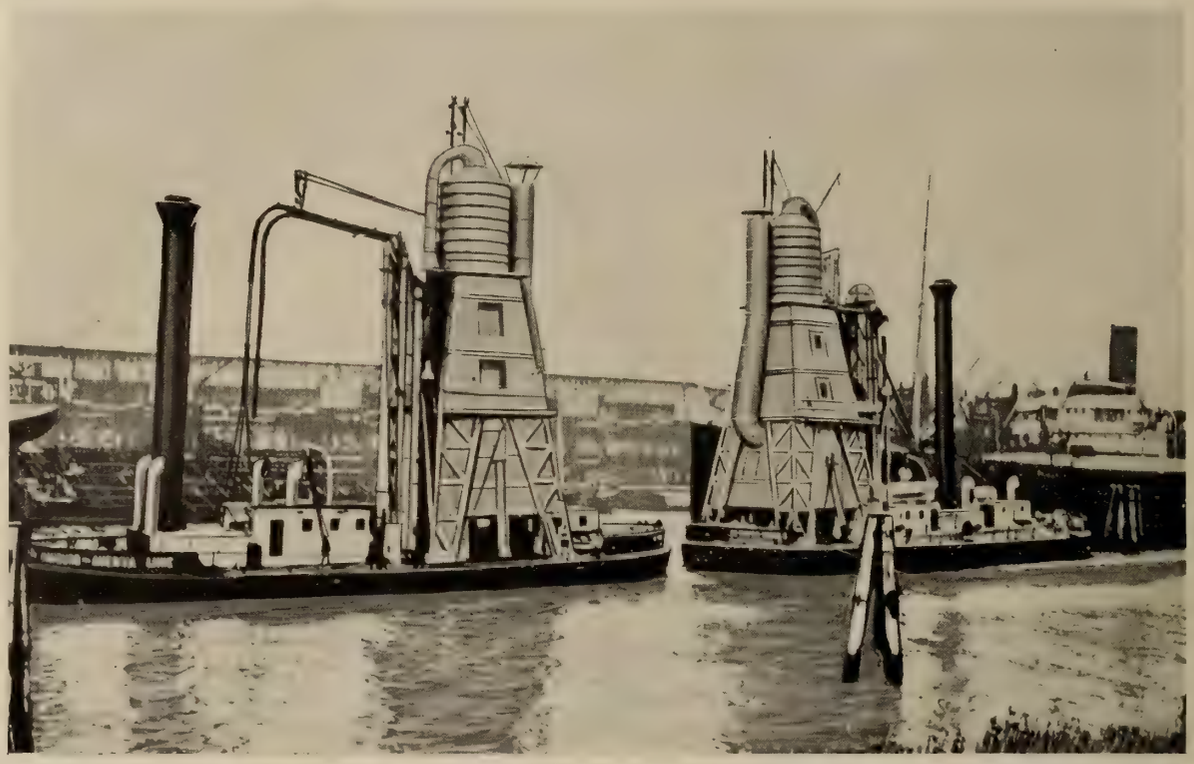
De même que j'ai cru précieuses à enregistrer les vues de M. Platé, président du *Norddeutscher Lloyd* sur notre marine et nos ports, j'ai pensé que la brève histoire de la *Hamburg-Amerika Linie* pourrait être, pour mes lecteurs, féconde en réflexions utiles.

Il n'y a pas de doute que, si c'était ici la place d'étudier l'histoire de nos Compagnies françaises de navigation, nous n'y trouvions aussi matière à de grands étonnements et à de rudes leçons. Mais les expériences des étrangers et des concurrents, surtout de cette taille, sont aussi avantageuses à connaître, et peut-être d'un enseignement plus efficace et plus saisissant. En tout cas, de tels exemples d'initiative prudente, de hardiesse progressive, et d'activité sont révélateurs des qualités d'une race, et à ce titre seul mériteraient de trouver une place dans une chrestomathie des peuples modernes.

C'est le mouvement d'émigration conduisant les Européens vers les terres nouvelles de l'Amérique du Nord qui engageait, le 27 mai 1847, quarante braves marchands hambourgeois à fonder une société de navigation, — qu'ils appelèrent d'abord la *Packetfahrt*, — dans le but d'établir des communications régulières entre Hambourg et New-York, au moyen d'un service de voiliers. Depuis dix ans, Brême conduisait déjà de l'autre côté de l'Océan 14.000 émigrants par an ; Hambourg, qui n'avait pas encore deviné l'incommensurable avenir de l'Amérique du Nord, s'occupait seulement des Antilles et des pays du Sud-Américain. De leur côté, les Anglais avaient fondé depuis 1840 des compagnies de navigation à vapeur. Mais les Allemands, prudents, se méfiaient encore, s'attardaient à la routine du voilier. Cette prudence, qui apparaît à l'origine

Neue phot. Gesellschaft, Berlin

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS, située sur la place du marché au houblon, élève à 147 mètres sa tour gothique, une des plus hautes de l'Europe.



HAMBOURG. — Les élévateurs à blé sont destinés à recevoir le blé des wagons et à le déverser dans les cargo-boats. Pourvus de ventilateurs, ils débarrassent auparavant le blé de ses poussières.

HAMBOURG. — Une grue d'une force de 75.000 kilos et d'une volée de 30 mètres qui soulève les wagons de charbon et les vide dans les chalands.

de la Hamburg-Amerika, on la retrouve dans toute son histoire. Les Allemands ne sont pas des pionniers. Ce sont des imitateurs ; ils n'inventent pas, ils suivent, mais en même temps ils perfectionnent. Il faut dire aussi qu'au moment dont nous parlons ils n'étaient pas bien riches encore, et le vent ne coûtait pas si cher que le charbon. Quoi qu'il en soit, le capital réuni entre les quarante commerçants de Hambourg ne dépassa pas 580.000 francs. On le divisa en 62 actions de 9.354 francs l'une, et trois voiliers de 700 tonnes furent commandés à raison de 65.000 francs chacun. Ce tonnage paraissait énorme aux contemporains. Sur un tel monstre il y avait place pour 200 émigrants et 20 passagers de cabine. La traversée durait alors 42 jours à l'aller et 30 au retour. Avec l'escale à New-York, il fallait compter trois mois par voyage.

Aujourd'hui, les voiliers ont cinq mâts et jaugent couramment 5.000 tonnes. Celui de Brême, dont j'ai déjà parlé, le *Rickmers*, jauge même 8.000 tonnes. En 1848, quand fut lancé le troisième voilier commandé, il chavira, les constructeurs n'ayant pas l'habitude de construire des navires de ce tonnage. Lorsque le *Deutschland* prit la mer, en octobre 1848, il restait dans les caisses de la Hamburg-Amerika une somme de 37.500 francs.

Tous les produits partis d'Europe pour les États-Unis s'écoulaient là-bas comme du bon pain. Le commerce des bateaux et l'émigration progressaient si bien qu'en 1849 on construisit deux nouveaux voiliers.

En 1853, la flotte se montait à 6 voiliers de 600 à 700 tonnes. Ils faisaient chacun trois voyages par an. Leur jaugeage total s'élevait à 3.600 tonnes. Aujourd'hui, un seul des grands steamers, *Kaiserin Auguste-Victoria*, de 25.000 tonnes, peut charger en un seul voyage les marchandises que la flottille de 1853 eût mis deux années à transporter ; et, comme le steamer peut faire vingt traversées par an, il eût fallu quarante ans à toute la flotte de 1853 pour remplir le service annuel d'un vapeur d'aujourd'hui.

En 1855, les armateurs de Hambourg qui dirigeaient les destins de la Packetfahrt commandèrent à l'Angleterre 2 bateaux à vapeur à hélice de 2.000 tonnes, de 300 chevaux-vapeur, devant filer 12 nœuds, pour le prix de 1.500.00 marks. Et en 1856, le premier vapeur, la *Borussia*, fit son entrée dans l'Elbe. Il avait fallu quinze ans aux Allemands pour se décider à suivre l'exemple de l'Angleterre.

Le capital s'éleva à 3.570.000 francs.

Où trouver des mécaniciens pour ces bateaux d'un nouveau genre? Il n'était pas décent de les prendre à un pays étranger. On en forma. Les capitaines furent envoyés à bord de navires anglais pour s'exercer à la manœuvre, et le service mensuel avec New-York commença. Le voyage durait 13 jours et 1 heure à l'aller, 12 jours et 6 heures au retour.

En 1865, la flottille à vapeur se compose de 8 steamers et de 2 voiliers qui font le service de quinzaine entre Hambourg et New-York.

En 1867 est créée la ligne de La Havane et de La Nouvelle-Orléans.

En 1868, le dernier voilier de la Compagnie est abandonné.

En 1871, création d'une nouvelle ligne aux Antilles, à Haïti et à Mexico.

De 1871 à 1879, 5 millions furent sacrifiés à la ligne des Antilles. Mais, lents à se décider, les Allemands sont très têtus devant l'obstacle. On ne servit pas de

dividendes, mais la ligne concurrente fut tuée.

Une nouvelle transformation du modèle des bateaux s'imposait. Il s'agissait, vers 1880, d'augmenter à nouveau les dimensions des steamers pour faire à la fois le service des voyageurs et le trafic des marchandises. De nouveau l'Angleterre avait pris les devants. Mais les Hambourgeois hésitaient.

Le mouvement d'émigration augmentant encore d'intensité, il fallut bientôt porter à deux fois par semaine le service entre New-York et Hambourg.

Les quais d'accostage à Hoboken, près de New-York, jusqu'alors partagés avec le *Lloyd*, devenaient trop petits. La Packetfahrt fit construire pour 3 millions de quais, de docks et de bureaux.

Une concurrence, la ligne Carr, gênait la Compagnie hambourgeoise. Elle l'acheta en 1888, et le capital social fut porté à 37.500.000 francs en vue d'acquérir deux nouveaux grands paquebots à marche rapide. C'est alors qu'entre en scène l'un des anciens directeurs de cette Compagnie Carr, qui va présider à l'épanouissement sans égal de l'entreprise, M. Ballin, qu'on appelle « l'ami de l'Empereur ».

Jusqu'à présent la Packetfahrt, tout en prospérant, eut la vie assez dure. Elle dut se créer et s'élever seule, lutter même contre des concurrentes de sa propre ville, entamer son capital, s'exposer à la faillite, car ce grand-papa gâteau l'État n'était pas à son berceau et ne s'occupait pas d'elle.

L'année qui suivit l'entrée de M. Ballin, 2 bateaux de 7.500 tonneaux à double hélice furent commandés, l'un aux chantiers anglais, l'autre aux chantiers allemands. Les Anglais avaient fait les épreuves, l'Allemagne suivait.

Mais vous allez pouvoir suivre une partie des efforts de la Compagnie. D'année en année, elle s'ingénie à combiner les résultats acquis pour en produire de nouveaux ; elle cherche, elle crée.

En 1889, c'est la création de la ligne de Hambourg à Philadelphie qui coïncide avec la mise en route des nouveaux bateaux rapides de 13.000 chevaux qui vont filer 19 nœuds.

En 1891, pour utiliser les gros bateaux qui n'avaient pas assez de passagers l'hiver, on inaugure des croisières en Orient, en Italie, en Égypte, et plus tard, l'été, en Norvège et au Spitzberg. Le succès de ces croisières fut colossal.

En 1892, la Compagnie absorbe la Hansa Linie et ses 9 steamers. Désormais des services réguliers entre Hambourg, Montréal, Boston et La Nouvelle-Orléans sont assurés.

A partir de 1895, l'essor de la Compagnie paraît n'avoir plus d'entraves, et le capital s'élève chaque année pour passer de 37.500.000 à 100 millions de francs en 1900.

1896. — Ligne de Gênes à La Plata.

1898. — Concurrence au Llyod par la création de lignes d'Extrême-Orient. La Packetfahrt demande au gouvernement le partage du service postal, jusque-là assuré par le Lloyd seul.

1900. — Création d'une ligne vers le Brésil septentrional.

— Absorption de la Compagnie Freitas, qui desservait l'Amérique du Sud.

— Lancement du grand yacht *Prinzessin Victoria Luise*, qui va faire des croisières de plaisance aux Antilles, etc.

— Lancement du *Deutschland* de 16.500 tonnes, de 37.800 chevaux, monstre comme l'architecture navale n'en avait pas encore produit, d'une vitesse de plus

de 23 nœuds et demi, possédant des cabines pour 700 passagers.

1901. — La Compagnie se sent attirée vers le Pacifique, exploité jusqu'alors par la Kosmos, dans laquelle elle s'assure un intérêt et une part du contrôle, pour le service du Chili, du Pérou, de l'Équateur et de la côte occidentale du Pacifique.

En même temps, elle achète la Compagnie anglaise l'Atlas tout entière, avec son matériel qui desservait (de New-York) la Colombie et les Antilles. Elle crée, en plus, une ligne de New-York à la Jamaïque ; la même année, elle installe un service définitif en Chine, acquiert la ligne postale de Shanghaï à Tsien-Sin, à Kiaoutcheou, Tchéfou.

1902. — Création de la ligne Hongkong-Shanghaï-Nagasaki-Chemulpo- Port-Arthur, et retour à Canton.

L'Angleterre, déjà touchée dans son monopole de l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud et des Antilles, se voit menacée dans ses fiefs chinois et s'inquiète. Le Lloydet la Packetfahrt, qui est devenue la « Compagnie Hamburg-Amerika », s'entendent pour mieux lutter contre leur commune rivale.

Création d'un service de plaisance de Gênes à Nice avec escale à tous les ports de la Riviera. (Que faisions-nous pendant ce temps?) Création d'un service de remorqueurs rapides entre Hambourg et les ports de la Westphalie et de la Province rhénane.

Entre temps, la Hamburg-Amerika, suivie bientôt par le Norddeutscher Lloyd, avait établi des escales au Havre, puis Le Havre devenant trop petit, à Cherbourg, puis à Boulogne pour ses bateaux d'émigrants.

A cette époque, sa flotte de haute mer se monte à 631.000 tonnes, plus 31.000 tonnes de chalands, d'allèges et de remorqueurs.

En 1903, un accord eut lieu entre la Hamburg-Amerika et le Norddeutscher Lloyd. Les deux Compagnies résolurent d'éviter toutes compétitions inutiles. La Hamburg-Amerika abandonna sa part dans la subvention gouvernementale pour le service postal de l'Asie orientale, dont le Norddeutscher Lloyd seul bénéficia, mais elle continua naturellement le service de ses cargo-boats vers les côtes d'Indo-Chine, de Chine et du Japon. Elle créait même une ligne nouvelle de Hambourg à Hongkong-Port-Arthur-Chemulpo-Dalny-Vladivostock.

Une ligne de passagers de Hambourg à Mexico, une autre pour le transport des minerais de fer de Suède vers les ports rhénans étaient inaugurées la même année.

En 1905, le 11 octobre, eut lieu le lancement de l'*Amerika*, navire de 22.500 tonnes, c'est-à-dire 6.000 tonnes de plus que le *Deutschland* lancé en 1900. Les Anglais projetant de dépasser ce tonnage, au printemps de 1906 parut le *Kaiserin Auguste-Victoira* de 25.000 tonneaux, qui est le chef-d'œuvre de la flotte hambourgeoise.

En 1907, la Compagnie Wœrmann et la Hamburg-Amerika associent dix de leurs lignes pour l'Afrique Occidentale et l'Afrique du Sud.

A l'heure actuelle, la Hamburg-Amerika est donc à la tête d'un service qui comprend 74 lignes de navigation. La petite Packetfahrt de 1847 est devenue la plus importante Compagnie du monde entier. Peu à peu, elle a absorbé toutes les entreprises rivales qui gênaient son action. Si le Lloyd n'existait pas, on pourrait dire qu'elle serait la maîtresse absolue de la

marine marchande allemande. A l'heure qu'il est, à part l'Australie, soit par ses moyens propres, soit par son action dans d'autres Compagnies hambourgeoises, elle porte son trafic jusqu'aux confins du monde.

Sa flotte comprend 169 paquebots à vapeur d'un tonnage enregistré de 948.585 *tonnes*, plus 230 bâtiments de rivière, remorqueurs, allèges, et d'un tonnage de 53.308 tonnes, ce qui fait un total de 1.001.893 *tonnes*.

Pour se rendre compte de la signification de ces chiffres, il suffit d'examiner ce passage d'un rapport annuel de la Hamburg-Amerika datant de 1903, alors que le tonnage était de 727.948 tonnes :

« L'importance de notre flotte apparaît lorsqu'on la compare non à celle des compagnies étrangères, mais à la flotte des pays entiers. Le tonnage des steamers de commerce de plus de 2.000 tonnes que possède la :

France s'élève à	860.775 tonnes.
Italie	528.247 —
Espagne	461 495 —
Autriche-Hongrie	459.602 —
Russie	260.044 —
Japon	364.626 —
Danemark	187.635 —
Norvège	292.397 —
Suède	101.299 —

La vitesse a ainsi progressé entre Hambourg et New-York :

1847 : navires à voiles, aller	42 jours.
— — — retour	30 jours.
1858 : navires à vapeur, aller	13 jours 10 h.
— — —	12 jours 6 h.
1867 — —	9 jours 8 h.
1891 — —	6 jours 1/2.
1900 — —	5 j. 7 h. 38 m.

Les dimensions des navires ont suivi une progression plus saisissante encore.

Les premiers navires à vapeur de Hambourg (ceux-ci construits par les Anglais) avaient :

	Tonnes.	Force en chevaux.
1856	2.026	575
1867	3.037	1.300
1874	3.500	3.000
1882	3.960	4.250
1889	7.500	12.300
1890	8.400	16.500
1900 (1)	16.501	37.800
1905 (2)	22.500	15.500
1906 (3)	25.000	17.500

On voit par ces chiffres qu'à partir de 1905 la Hamburg-Amerika diminue la force de ses machines et, par conséquent, la vitesse de ses bateaux. C'est qu'elle avait vu la vitesse moyenne de son navire-champion, le *Deutschland*, dépassée par le Norddeutscher Lloyd (4). La Compagnie calcula mieux le prix de son charbon, et, s'il est vrai, qu'un steamer brûle 50 tonnes de charbon par jour pour faire 13 nœuds, et 350 tonnes (soit 7 fois plus) pour arriver à 19 nœuds, elle a eu bien raison de vendre à la Russie, aussitôt qu'elle l'a pu, ses plus ruineux *Dampfschiff*.

Les Hambourgeois prétendent qu'avec leurs nouveaux bateaux plus lents, dont les machines sont moins encombrantes, ils peuvent donner aux voyageurs plus de confort, plus de place à la cargaison, économiser du charbon, diminuer l'usure

(1) Le *Deutschland*.

(2) L'*Amerika*.

(3) *Kaiserin Auguste-Victoria*. 214 mètres de long ! Ce paquebot ne file que 18 nœuds. Mais il a cinq étages de ponts, des ascenseurs, un palmarium, un gymnase, des chambres de jeux pour enfants. Les cabines très vastes dispensent de superposer les lits. Il y a un restaurant Ritz à bord ! On a calculé que, pour transporter par terre les 25.000 tonnes du *Kaiserin Auguste-Victoria*, il faudrait 62 trains de 40 wagons chacun.

(4) Ces vitesses sont dépassées à présent par les deux nouveaux bateaux anglais, la *Mauritania* et la *Lusitania*, qui font le voyage de New-York en 4 jours et 21 heures au lieu de 5 jours et demi et 6 jours qu'il faut jusqu'aujourd'hui aux bateaux français et allemands, soit 25 nœuds et demi.

Phot. Ulrich, Berlin.

UN HANGAR SUR LE QUAI SCHUPPEN. — Dans le port colossal de Hambourg, il y a ainsi plus de 80 hangars de 120 à 450 mètres de long sur 20 à 60 mètres de large.

HAMBOURG — Ce culbuteur constitue l'un des procédés employés pour le déchargement instantané du charbon. Il est à commande et à bras.

LA MAITRESSE ANCRE DE L' « IMPERATOR », par ses énormes dimensions, donne une idée de la masse que représente lui-même lui impriment une vitesse de 22 nœuds et demi. Dans cette ville flottante, on a établi un restaurant Ri

Phot H A. L., Hambourg.

quebot. Il mesure en effet 285 mètres de long et 30 mètres de large. Quatre turbines possédant une force totale de 62.000 chevaux grill-room, un jardin de thé, une salle de bal superbe et jusqu'à une piscine de natation.

Phot. Vulcan-Werke, Hambourg.

LA CHAINE D'ANCRE DE L'« IMPERATOR », dont chacun des anneaux semble presque atteindre la hauteur d'un homme, est la plus grosse qu'on ait fabriquée jusqu'ici.

Phot. Atelier Schaul, Hambourg.

LE DÉBARQUEMENT DES MARCHANDISES de l'*Imperator* se fait rapidement grâce à l'emploi simultané de nombreuses grues ; et cependant, ce sont des trains entiers qui sont enfouis dans cette cale.

des chaudières et la fatigue du navire, et supprimer la trépidation.

Et pourtant, on n'est pas arrivé au terme de ces énormités qui logent 3.400 passagers et 600 officiers, matelots et mécaniciens, soit 4.000 hommes ! Les derniers bateaux construits en Angleterre, pour le compte de la Cunard Line, dont j'ai donné la vitesse à la page précédente, ont de 32.000 à 33.000 tonnes !

J'ai dit que l'entrée, en 1886, de M. Ballin coïncida pour la Compagnie de Hambourg avec son plus grand développement. Faut-il lui en faire tout l'honneur? On le discute. Sa prospérité avait suivi depuis sa fondation une progression constante ; elle était arrivée, en 1886, à une heure capitale de son existence; l'émigration par Hambourg en Amérique battait son plein. De 2.400 émigrants en 1837, elle avait passé à 7.430 en 1850, à 16.000 en 1860, à 32.000 en 1870, à 69.000 en 1880, à 89.000 en 1888. Il fallait des bateaux pour tant d'espoirs qui voulaient s'expatrier ! En même temps, l'industrie prospère en Allemagne, elle fait des pas de géant aux États-Unis, la population augmente. Un grand mouvement d'échanges se fait entre l'ancien et le nouveau monde, entre l'Europe et l'Extrême-Orient. L'essor est prêt, il faut le diriger et en profiter. C'est M. Ballin qui, avec ses qualités remarquables, la hardiesse de ses conceptions, la promptitude de ses résolutions, sa faculté de travail et sa confiance en soi, bénéficiera légitimement de la situation.

Qu'est-ce donc que ce M. Ballin, « l'ami de l'Empereur »? D'où sort-il? Israélite de naissance, son père était agent d'émigration. Entré dans la Compagnie Carr comme employé, il se rendit bientôt indispensable. Quand cette dernière fut absorbée par la Hamburg-Amerika, celle-ci absorba aussi M. Ballin, qui devint directeur de son service d'émigration. Peu après il réussit à se faire nommer directeur général. Depuis, M. Ballin se débarrassa de tous ceux qui le gênaient et fit, en moins de vingt ans, de la Hamburg-Amerika ce qu'elle est aujourd'hui.

Je ne peux repasser en revue sa carrière féconde. Je citerai pourtant son dernier coup, qui est un des meilleurs. La Compagnie avait trois « boulets », dont elle voulait à tout prix se débarrasser ; ils mangeaient trop de charbon et étaient déjà vieux. Tout le monde se demandait : « Qu'est-ce que Ballin pourra bien en faire? » Mais la Russie cherchait une flotte pour la conduire à Tsou-Shima : M. Ballin lui vendit ses trois « carcans » coûteux, en se disant : « Pour ce que les Japonais en feront... » En cette année 1904, la Hamburg-Amerika eut 34 millions de bénéfices. Et en 1912 56 millions de marks. Il paraît que Guillaume II, qui n'est pourtant pas méchant et aime bien son cousin de Russie, rit beaucoup de l'histoire.

Comment arriva-t-il à la faveur impériale, cette faveur si convoitée en Allemagne? Jusqu'en 1895, il n'avait jamais approché l'Empereur. A cette époque, s'annonçait l'ouverture du canal de Kiel; des obstacles surgissaient, les courtisans se taisaient, ne savaient que conseiller... C'est alors que quelqu'un glissa à l'oreille de Guillaume II qu'il existait à Hambourg un homme ayant le don d'organisation, dont la tête fourmillait d'idées. Il l'appela, se félicita de ses avis, et c'est lui qui présida, dans l'ombre, aux fêtes de l'inauguration. Depuis ce temps, cette faveur a sans cesse augmenté. Il est reçu dans l'intimité du souverain, jusqu'à des rendez-vous de chasse. L'an dernier même, quand

l'Empereur vint à Hambourg, il alla prendre le thé chez M. Ballin, ce qu'il n'avait jamais fait ni chez le bourgmestre, ni chez personne à Hambourg. Le téléphone marche entre Potsdam ou Berlin et Hambourg. M. Ballin soumet à l'Empereur, dont c'est la marotte, des plans de bateaux qu'il corrige. C'est un bon courtisan.

Pourtant, il a le sens de sa dignité et un courage estimable : israélite il était, juif il est resté. Et dans ce pays où les israélites ne sont même pas admis au grade d'officier et sont exclus des hautes fonctions de l'État, c'est quelque chose pour lui d'être demeuré soi-même. On dit que l'Empereur lui offrit, il y a cinq ou six ans, le ministère des Travaux publics de Prusse — mais ce n'est qu'un bruit qui n'a pu être confirmé. Ce qui est plus sûr, c'est que Guillaume II a voulu l'anoblir, et qu'il a répondu, avec des formes polies : « Sire, je m'en fiche... » On lui prête même un mot qui serait hors de pair s'il l'avait prononcé. Il aurait dit à l'Empereur, qui lui proposait le ministère à condition qu'il se fît baptiser : « Sire, je suis juif par conviction. »

Des gens qui le connaissent bien, et depuis longtemps, et dont je tiens la plupart de ces renseignements, nient le propos et m'assurent que ce que M. Ballin est par conviction, c'est, avant tout, directeur de la Hamburg-Amerika Linie. Croyons-les...

HAMBOURG

(SUITE)

LES ÉMIGRANTS

Le village fermé. — Mesures d'hygiène. — Types d'émigrants. — Le réfectoire. — Les dortoirs. — Les boutiques. — La salle de bal. — Organisation sanitaire. — Les églises des différents cultes. — La triste histoire du jeune juif russe.

LA-BAS, tout au bout de Hambourg, à Veddel, allons voir les émigrants qui partent pour l'Amérique du Nord. Ce sont eux qu'on trouve à l'origine de la fortune de la Compagnie Hamburg-Amerika, ce sont ces pauvres diables qui, de leurs deniers multipliés, ont permis aux bourgeois orgueilleux de la Hanse de construire cette flotte sans égale qui fait aujourd'hui l'admiration du monde.

Allons donc les voir.

Tout cet ensemble de bâtiments neufs en briques rouges, sans étage, a l'air d'un village propret, élevé d'hier, avec des places et des rues plantées de jeunes arbres. Autour d'un parterre de fleurs, sont rassemblés l'hôtel, les églises, les bureaux ; quelques jeunes marronniers montrent leurs feuilles.

Dehors, sous une galerie voisine du réfectoire, en face de l'église et du temple, des femmes et des jeunes filles déjeunent de saucissons, de harengs saurs et de poissons fumés qu'elles ont achetés à une cantine proche. Il y en a de jolies, au teint mat, aux cheveux noirs ondulés et partagés en bandeaux sur le front, vêtues de cretonne à fleurs, de jupes éclatantes, le cou orné de colliers de fausses turquoises et de corail. Elles ont l'insouciance et la gaieté de la jeunesse et rient à notre passage ; elles vont vers l'Amérique avec l'espoir et les illusions de leurs dix-huit ans. D'autres, plus graves, sont occupées autour de jeunes enfants de trois et quatre ans, enveloppés dans de grands châles écossais à franges. Pour coiffure, elles portent un mouchoir noué sous le menton, la pointe flottant dans le dos, et pour vêtement des jupes et des caracos de drap gris.

Des groupes se promènent dans les allées semées de gravier. Certaines vont pieds nus : des Croates ; d'autres sont

chaussés de bottes à plis : Slovaques, Hongrois ; tous paraissent dans la force de l'âge. On n'en voit guère de plus de cinquante ans. Des enfants, coiffés de la haute casquette des moujiks, prennent là-dessous de petits airs sérieux et réfléchis. Des fillettes sont habillées comme de vieilles femmes avec leurs jupes d'indienne traînant jusqu'aux talons. Des femmes d'une autre condition, en grand deuil, mère et fille, se tiennent un peu à l'écart, avec toute la tristesse du monde dans leurs yeux noirs. Quelques hommes vêtus de lévites, bottés, la tête coiffée d'une toque, entrent dans la petite chapelle très simple qui sert au culte catholique. Je les suis. Des bancs sont disposés de chaque côté d'une étroite allée. Près d'une statue de la Vierge enluminée d'or, un Slovaque est agenouillé; sa tête aux cheveux fauves mal peignés s'incline pour une prière fervente; les mains jointes tiennent un chapelet. Sa prière terminée, il frappe le sol de son front, puis baise la terre et se relève.

Nous voici maintenant dans le vaste réfectoire. Assis et serrés les uns contre les autres sur des bancs, devant de longues tables de bois, quelques centaines d'émigrants mangent avec grand appétit dans de profondes écuelles de fer émaillé une épaisse soupe de pommes de terre où baigne un morceau de viande. Des petits enfants assis sur les genoux de leurs mères partagent leurs portions. Un homme dont la grande barbe tombe sur sa poitrine, un veuf sans doute, donne à manger aussi à son enfant de trois ans qui rit. Le père, grave et solennel comme un condamné, verse avec précaution dans la bouche du petit une cuillerée sur deux de sa soupe, et lui casse des morceaux de pain.

A l'extrémité du réfectoire, une petite estrade s'élève ; c'est celle des musiciens pour le bal qui a lieu les jours de départ des bateaux. On veut faire oublier aux malheureux l'horreur de tant de misère et les distraire de la solennité impressionnante de leur départ vers l'inconnu, et la Compagnie allemande a trouvé ces moyens, les concerts, l'église, le bal. Mais je crois que, pour beaucoup d'entre eux, ces attentions sont inutiles : la résignation, la passivité animales de ces paysans Courlandais, de ces Slaves, de ces Juifs abrutis par la misère, leur ôtent jusqu'à l'imagination de la détresse, qui peut-être les attend là-bas.

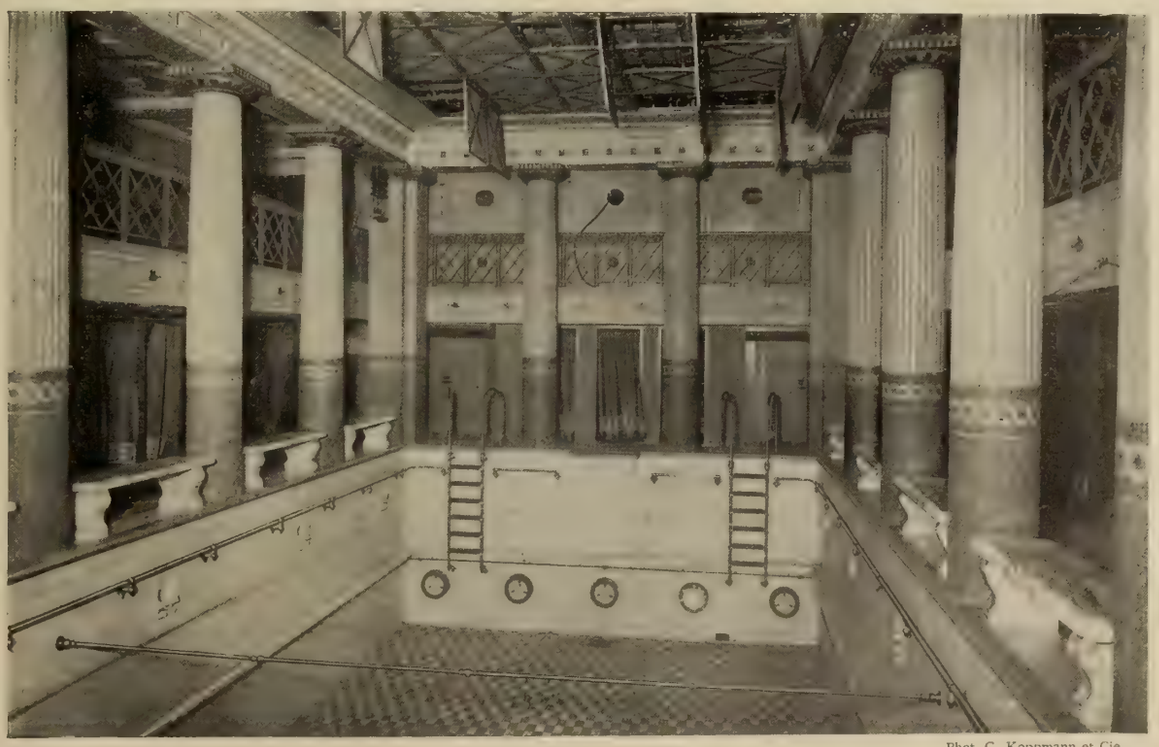
Le spectacle des émigrants privilégiés est moins attristant. Leurs vêtements, plus modernes et plus confortables, laissent deviner une petite aisance. Leurs chambres, toutes blanches, aux lits de fer laqués, sont simples, mais d'une parfaite propreté ; les douches et salles de bains, fort bien installées. Des femmes de chambre, au béguin et au tablier de toile blanche, vêtue un peu comme des infirmières, font le service. Un restaurant, qui ressemble à un buffet de gare, remplace le réfectoire des pauvres, et la nourriture y est moins élémentaire.

Mon guide m'explique l'histoire et l'organisation de ce sanatorium.

L'État de Hambourg a dès longtemps édicté des règlements très sérieux pour le transport des émigrants, l'organisation et l'équipement des bateaux, l'inspection des passagers et la responsabilité du capitaine vis-à-vis d'eux pendant la traversée. La sollicitude à l'égard de ces malheureux s'étend jusqu'au contrôle à exercer sur eux avant leur embarquement. Il ne faut pas que, malades, ils communiquent leur mal aux autres, ou que, arrivés à New-

Phot. Ulrich, Berlin.

L'APPROVISIONNEMENT EN CHARBON D'UN TRANSATLANTIQUE. — Ce sont des milliers de tonnes qu'il faut ensevelir dans la cale, puisque les machines en dévorent plus de mille par jour.



Phot. G. Koppmann et Cie.

LES BAINS ROMAINS DE L' « IMPERATOR ». — Une piscine de natation est aménagée dans les bains romains de l'*Imperator*, que décorent de beaux piliers pompéiens et des cascades d'eau courante.

Phot. Ulrich, Berlin.

HAMBOURG. — Durant les mois d'hiver les bateaux pêcheurs des côtes de la mer du Nord restent ancrés dans le bassin spécial qui leur est réservé.

Phot. Ulrich, Berlin.

LE TRAVAIL DANS LE PORT. — Les navires qui ne peuvent accoster au quai s'attachent à des piliers de bois, appelés « ducs d'Albe », et se déchargent dans des allèges ou petits chalands plats.

York, ils soient rejetés par le service médical et retombent à la charge de la Compagnie, qui leur doit, dans ce cas, le rapatriement gratuit.

Je passe par-dessus les formalités premières imposées à la frontière allemande : obligation de produire leur billet de bateau, leur billet de chemin de fer jusqu'au port d'embarquement, la possession de 400 marks — pour éviter l'inutile voyage jusqu'aux États-Unis, où ils ne seraient pas admis sans cette somme minimum.

Les hôtelleries où séjournaient autrefois les émigrants avant leur embarquement et les émigrants eux-mêmes se trouvaient placés sous le contrôle du médecin; les chambres à coucher et dortoirs devaient avoir le maximum d'air, la séparation des sexes être rigoureusement observée; les femmes voyageant seules avaient leur abri particulier; le prix pour le logis était réglementairement fixé d'après une affiche clouée dans toutes les chambres.

Malgré ces précautions et ces visites, des maladies contagieuses furent à plusieurs reprises apportées, de Russie surtout, par les émigrants.

Le nombre des émigrants augmentant toujours, — il s'éleva à 144.382 en 1891, — le gouvernement de Hambourg reconnut qu'il devenait impossible de les loger dans les auberges de la ville, où ils échappaient à la surveillance sanitaire.

La Compagnie Hamburg-Amerika construisit donc dans ce faubourg de Veddel, sous le contrôle de l'État et de médecins, un ensemble de quinze corps de bâtiments pourvus de tout le confort nécessaire et des installations hygiéniques les plus perfectionnées. Aujourd'hui, les émigrants arrivant à Hambourg ne sont pas forcés de traverser la ville; on les conduit directement de la station du chemin de fer à ce sanatorium.

Ils sont séparés en deux catégories : l'une comprenant les gens un peu aisés, qui vivent dans une sorte d'hôtel pourvu de chambres séparées, quelques jours avant le départ du bateau ; l'autre, composée des simples émigrants soumis au règlement ordinaire.

Les bâtiments sont divisés en deux parties :

La partie A, qui reçoit les arrivants jusqu'à ce qu'ils aient passé l'examen médical ;

La partie B, occupée par les habitations, dortoirs, réfectoires, bains, salles de désinfection pour ceux reconnus sains.

Les arrivants donnent leur nom, disent ce qu'ils veulent, où ils vont. S'il est trop tard pour remplir les formalités d'admission, ils couchent dans cette partie A. Mais ils ne sortent pas. Au matin, tous ceux arrivés la veille ou la nuit prennent un bain, une douche, et leurs vêtements et bagages sont désinfectés pendant la durée du bain. On pend leurs pauvres hardes à l'intérieur d'un vaste autoclave où se fait la désinfection. Leurs malles, valises, caisses, boîtes, tout ce qui servait à porter le maigre mobilier, est également soumis à la chimie sanitaire. Quelquefois, leur bain pris, les séchoirs n'ont pas encore rendu les guenilles. Alors, enveloppés dans des couvertures que la Compagnie leur prête, les pauvres gens attendent.

Pendant le bain, a lieu une visite médicale complète.

Ceux reconnus sains sont conduits à la partie B.

Les douteux ou les familles dont un seul membre est douteux vont en observation au lazaret. On dirige les malades vers un hôpital de la ville.

Il faut admirer la propreté et l'organisation de tous ces services répartis dans des pavillons indépendants. Tous les locaux sont chauffés à la vapeur et éclairés à l'électricité. Les dortoirs, faits pour vingt personnes chacun et dont les dimensions furent calculées à raison de 13 mètres cubes d'air par individu, sont pourvus de ventilateurs, de lavabos.

Il y a deux réfectoires séparés pour les juifs et les chrétiens. On prépare les mets des juifs d'après les rites de leur religion. A la cantine voisine, chacun peut acheter ce qu'il désire.

Dans un pavillon de musique se donne un concert tous les jours.

Deux églises — une catholique, l'autre protestante, — et une synagogue sont à la disposition des émigrants.

Tous ces soins, toutes ces précautions donnent littéralement à ces centaines d'hommes, de femmes et d'enfants l'aspect d'un troupeau que l'on surveille et que l'on soigne. Ils ne s'en doutent pas dans la pseudo-liberté qui leur est laissée quand ils ont subi tous ces examens, tous ces contacts, répondu à tous ces questionnaires, offert toutes ces garanties. On les parque là-dedans comme des bêtes dangereuses. Le médecin doit les visiter quotidiennement. Ils portent une carte d'identité et de contrôle qui peut leur être réclamée à tout instant et que l'on poinçonne chaque jour après chaque formalité. Et cette carte, tant les prescriptions sont nombreuses et précises, a bientôt l'air d'une dentelle.

Aucun d'eux ne peut sortir de cet enclos sans permission.

Comment oublier l'expression de ces milliers de regards quand ils ont rencontré le vôtre !

Il faut voir ces pauvres gens devant les étalages d'un magasin de provisions où l'on vend les malheureuses camelotes de l'émigration : pipes, morceaux de savon, jupes, corsages de calicot, chapeaux de feutre, valises de carton recouvertes de toile, à 2 ou 3 francs, chapeaux de femmes destinés à remplacer les mouchoirs de couleur pour celles qui ne veulent pas arriver là-bas dans les costumes de la bohême, de la Pologne ou de la Galicie. Un jeune paysan slave marchande un accordéon; des femmes retournent vingt fois dans leurs doigts hésitants de beaux peignes d'un mark, des ceintures, des jouets que les enfants, sans dire un mot, ne quittent pas de leurs yeux remplis de prières.

J'assiste à une scène poignante.

Un pauvre gosse de treize ou quatorze ans pleure en s'adressant à tous ceux qu'il rencontre. Je m'informe de son cas. Notre guide s'arrête et l'interroge. Voyant que quelqu'un s'intéresse à lui, ses larmes redoublent. Mais il parle. C'est un jeune israélite russe. Il est ici seul; le médecin vient de lui refuser le départ pour une maladie d'yeux. En effet, ses paupières rouges pleurent aussi autre chose que des larmes.

« Il faut retourner dans votre pays, lui dit l'agent.

— Où voulez-vous que j'aille? explique-t-il, dans un allemand très correct et sur un ton plaintif à fendre l'âme. On vient de tuer mon père et ma mère là-bas. La fabrique qui nous appartenait a été brûlée ; la justice et les soldats ont pris le peu d'argent qu'on a trouvé. A présent, il ne me reste plus rien... rien... Je suis venu jusqu'ici à pied, en mendiant un peu de pain; la nuit, je couchais dans les fossés des routes, et voilà pourquoi mes yeux sont malades.

— Vous ne saviez donc pas qu'il fallait de l'argent pour la traversée?

— Non. Je croyais que c'était l'agent qui payait le voyage et qu'on le remboursait quand on avait travaillé. J'aurais travaillé. »

Il haussait les épaules d'un air désolé; sa voix était triste et mouillée de sanglots. Tout ce qu'il disait d'un ton si doux et si résigné était si raisonnable et si touchant que mon cœur se serrait affreusement comme pour me punir de mon égoïsme. Honteux de moi-même, je lui donnai quelque argent, qu'il reçut en se précipitant sur ma main pour la baiser comme font les Russes en remerciant. Mais je la retirai à temps, et je ne voulus pas en voir davantage.

HAMBOURG

(SUITE)

LA RIVALITÉ DE BRÊME ET DE HAMBOURG

Combat de preux. — Brême bat Hambourg sur la vitesse. — Hambourg bat Brême sur le tonnage. — Brême a le record des voyageurs, du riz, du coton, du tabac. — Hambourg a le monopole du pétrole et beaucoup d'autres. — Les formes différentes que prend une telle concurrence. — Énumération instructive des griefs réciproques. — Intervention de l'Empereur. — Le futur canal de l'Elbe au Rhin. — Se fera-t-il ?

Le spectacle de la concurrence entre Brême et Hambourg est un spectacle épique. Et il devient bien plus passionnant encore quand on songe que cette lutte est séculaire. En ce moment, la qualité des combattants y ajoute énormément ; à Hambourg, M. Ballin, israélite, favori de l'Empereur, dont l'arrivée à la tête de la *Hamburg-Amerika* coïncida avec une prospérité inconnue jusqu'alors ; de l'autre côté, M. Platé, le président du *Lloyd*, très écouté aussi de Guillaume II, puis M. Wiegand, l'habile directeur général de la même Compagnie.

Je dis à un vieux Brémois :

« On m'assure qu'il n'y a plus lutte entre Hambourg et Brême... Est-ce vrai ? »

Il se met à rire :

« C'est la mode, en effet, à présent, de dire qu'il n'y a pas d'antagonisme entre Brême et Hambourg... Cela vient d'un besoin enfantin de faire de la paix pour rire. »

Et il m'explique qu'au contraire c'est une lutte de géants. Deux colonies saxonnes se sont rencontrées sur cette côte, également hardies et braves, l'une royalement dotée par la nature qui lui donne l'incommensurable richesse de l'Elbe, l'autre, au contraire, mal servie par la mer marâtre qui ensable la Weser. Et malgré tout, Brême lutte, et Brême bat Hambourg partout où cela est possible, c'est-à-dire dans le domaine où l'activité et l'intelligence seules peuvent suffire.

« Naturellement, le tonnage de Hambourg est plus important, puisque les produits de toute l'Allemagne lui arrivent par l'Elbe pour l'exportation, et que les produits du monde entier lui viennent de la mer pour être distribués en Allemagne par la même voie. Mais en ce qui concerne

Phot. Atelier Schaul, Hambourg.

LE LANCEMENT DE L' « IMPERATOR » fut un événement d'une importance nationale, une véritable fête. L'Empereur Guillaume y assista ; c'est lui qui baptisa l'immense paquebot.

APRÈS LE LANCEMENT, l'*Imperator* reçoit ses superstructures. Sa hauteur totale, qui comprend neuf ponts, mesure plus de 20 mètres.

LA MÉNAGERIE HAGENBECK. — Le débarquement des dromadaires destinés à M. Hagenbeck, le fameux marchand de bêtes féroces qui compte parmi ses clients l'empereur d'Autriche, le sultan de Turquie, etc.

LA MÉNAGERIE HAGENBECK. — Le paysage polaire, tout en glace artificielle, où se meuvent en liberté les ours blancs, les rennes, les pingouins, les phoques de M. Hagenbeck.

Phot. Ulrich, Berlin.

HAMBOURG. — **Le déchargement du charbon.** — Cette opération ne s'effectuera bientôt plus que d'une façon automatique, ainsi que cela a lieu en Amérique.

les passagers, le tabac, le coton, Brême dépasse Hambourg — et de beaucoup.

« Par la vitesse de ses paquebots, Brême a battu Hambourg, en juin 1904, avec le record du *Kaiser Wilhelm II*, qui couvrit la distance de Brême à New-York en 5 jours 11 heures et 58 minutes, et qui fit 564 milles en 23 heures 10 minutes. Depuis lors, la Compagnie *Hamburg-Amerika* fait la dégoûtée ; la vitesse, après tout, n'est pas le but poursuivi, dit-elle, mais le confort. Une trop grande vitesse fait trépider les navires, etc., etc. Ils sont trop verts !

« En attendant, le *Lloyd* a la vitesse et le confort. »

Brême est jalouse de Hambourg et méprise « ces parvenus ». Elle se considère, et elle a raison, comme plus polie, plus noble, plus « chic ». Elle a conservé davantage les traditions de la Hanse; Hambourg, plus cosmopolite, plus mêlée d'israélites, possède un plus grand nombre de gens d'affaires de qualité. A Brême, il y a peu de « têtes ». Le jour où le *Lloyd* tombera, le port tombera aussi. Aussi la *Hamburg-Amerika* veut-elle tuer le *Lloyd*. La lutte se circonscrit en somme entre Ballin et Wiegand.

Hambourg, suivant son plan, a aidé Emden à se développer. Emden, situé, à l'embouchure de l'Ems, sur la fontière hollandaise, et qui n'était rien il y a quelques années, est maintenant en train de devenir un port de premier ordre où les bateaux hambourgeois font escale et desservent l'hinterland qui demeurait jusqu'à présent l'apanage exclusif de Brême. Désormais, grâce aux communications directes qu'on établit vers Cologne, Francfort et le Sud, le port d'Emden, aidé de la Compagnie *Hamburg-Amerika*, va étendre son rayon d'action dans le domaine de Brême, l'Oldenbourg, le Hanovre, la Westphalie, la Hesse, etc.

En attendant, Hambourg a accaparé le pétrole ; le sucre, le café n'existent pour ainsi dire plus pour Brême, qui lutte encore pour le tabac ; pourtant, si le trafic de la nicotine ne diminue pas à Brême, il augmente à Hambourg. Le coton est resté à Brême, le riz également.

Je crois que Brême s'est taillé un habit trop grand pour son corps ; elle a atteint son point mort et ne peut progresser. Les Compagnies de navigation ont fait des progrès énormes, il est vrai, mais le commerce n'a pas prospéré dans la même proportion. Les progrès, n'étant pas naturels, doivent s'arrêter. Les affaires s'y transmettent du père au fils ; mais il ne se crée plus de maisons nouvelles. On déserte, on émigre à Hambourg.

Et enfin les Hambourgeois reprochent aux Brêmois d'être trop prudents pour leurs capitaux.

Ce n'est donc pas une dispute en l'air, une concurrence passagère, des froissements occasionnels réparables qui séparent les deux cités. C'est un antagonisme réel qui se révèle par des crises brusques, parfois très aiguës, auxquelles, de plus en plus, il devient difficile de donner des solutions rapides et satisfaisantes ; le fossé se creuse et, du jour où une volonté impériale, à laquelle on ne saurait rien refuser des deux côtés, aura disparu, on peut compter sur la guerre des tarifs.

On lit au fronton de la *Hamburg-America Linie* la fière devise : « Mein Feld ist die Welt » (Le Monde est mon champ). C'est un blason féodal, et rien n'est plus parvenu, plus bourgeois que l'administration qui s'anoblit ainsi. Le *Norddeutscher Lloyd* représente la noblesse

maritime allemande, la *Hamburg-America Linie* un groupe de financiers, de trusteurs. Et Hambourg même a bien les deux courants : ceux qui rêvent de grouper sous un même titre toutes les entreprises maritimes, de la fonctionnariser, et ceux qui, pensant qu'il est dangereux de mettre tous les œufs dans un même panier, préfèrent respecter dans toutes leurs manifestations l'indépendance et l'esprit d'initiative de chacun. Pour beaucoup, Ballin est le Monstre à l'égal de Bismarck.

La plus grave des querelles date de deux ans ; on en profita pour mettre à nu toutes ses blessures, pous étaler tous ses griefs :

Hambourg avait sa ligne régulière, la *Kosmos*, desservant le Chili, le Pérou, toute la côte orientale du Pacifique jusqu'à San Francisco. La *Kosmos* s'était rendue insupportable à tout le monde par la brutalité de ses chefs. Et c'est si vrai que des Hambourgeois même (les maisons Fölsch et Weber pour les nommer) font partie de la *Roland* de Brême. Brême voulut avoir également sa ligne sur le Chili et le Pérou, et créa la *Roland* ; mais comme l'aliment de la place était insuffisant, Brême résolut d'escaler à Hambourg et aussi à Anvers, que dessert également la *Kosmos* de Hambourg. Ce fut alors un beau bruit. On apprit en effet que, si la *Roland Linie* de Brême avait à sa tête l'important armateur H. C. Horn (de Schleswig), dans son conseil d'administration se trouvaient des membres du *Norddeutscher Lloyd*. Une polémique des plus violentes s'engagea par journaux entre les deux villes ; un « unparteiischerr Hamburger », qui cachait mal un Brêmois, ou peut-être un indépendant, ouvrit le feu dans un journal du pays.

D'autre part, la *Hamburg-America*, ayant des intérêts dans la *Kosmos*, voulut se défendre et syndiqua toutes les compagnies de Hambourg. La lutte commença, terrible... Les maisons de commerce elles-mêmes se mirent de la partie. Ce syndicat avait ramassé 16 millions pour la lutte. On envoyait au Chili des *Tramp Dampfer*, c'est-à-dire de vieux bateaux sacrifiés, où le fret était donné pour rien ou presque rien. Tout à coup elle s'arrêta : l'Empereur était intervenu; les deux adversaires, comme Olivier et Roland, avaient compris une fois de plus l'inutilité de se combattre. Et ils s'arrangèrent pour espacer leurs voyages sur cette ligne, les organiser successifs au lieu de les faire simultanés et concurrents. Hambourg avait consenti à laisser vivre la *Roland*, qui continue à escaler à Hambourg et à Anvers. Brême avait donc eu satisfaction.

Au cours des pourparlers, l'Empereur fut amené à dire aux Hambourgeois un mot sévère — et juste : — « L'Elbe, sachez-le, messieurs, n'est pas un fleuve hambourgeois, mais un fleuve allemand, et la mer est à tout le monde. »

Je fis cette remarque :

« On dit pourtant que l'Empereur a une faiblesse pour M. Ballin, qu'il ne fait rien sans le consulter...

— C'est exagéré... M. Platé est aussi souvent appelé en consultation par l'Empereur que M. Ballin. »

LA LUTTE Brême reproche encore à Hambourg, ou plutôt, le *Norddeutscher Lloyd* à la *Hamburg-Amerika Linie*, de s'être ingérée dans les affaires de La Plata. Une concurrence à mort était engagée entre la *Hamburg Südamerikanische D. S.* et C. de Freitas et Cie sur la ligne du Brésil ; Freitas succomba, et, pour mettre fin à

la lutte, la *Hamburg-Amerika Linie* acheta sa flotte, continua les services de concert avec la *Hamburg Südamerikanische D. S.* et s'immisça dans les autres services de la Compagnie, notamment celui de La Plata. Le *Norddeutscher Lloyd*, qui était déjà dans la place, se plaignit de cette concurrence, à quoi la *H.-A. L.* répondit qu'elle avait mis fin à une lutte fâcheuse entre deux armements dont le *N. L.* avait aussi à souffrir, puisqu'il a également une ligne sur le Brésil.

La *H.-A. L.*, qui entretient depuis longtemps un service sur Cuba, se plaint que le *N. L.* ait également établi une ligne dans cette direction sans la consulter et lui ait ainsi soufflé le fruit de longues années d'efforts.

Brême se plaint que Hambourg ait fait tous les efforts possibles et imaginables pour lui enlever son marché de coton, et Hambourg demeure muet à ce sujet.

Hambourg a le premier organisé les voyages de plaisir, les croisières de luxe. Dès que Brême vit les heureux résultats de cette initiative, elle voulut aussitôt prendre sa part dans cette exploitation fructueuse ; ce n'est que par des compensations de toute nature et le paiement d'une somme annuelle assez élevée que Hambourg put avoir le champ libre. Et cependant, malgré la promesse formelle de cesser toute concurrence, la Compagnie Brêmoise désigne des vapeurs réguliers comme bateaux de luxe et d'excursions.

La *H.-A. L.* a découvert la première l'importance de Cherbourg sur la route de New-York et y a escalé. Aussitôt le *N. L.* de mettre ce port dans son itinéraire. De même Plymouth.

Les relations avec Philadelphie furent inaugurées par la *H.-A. L.* Le *N. L.* se mit aussitôt sur les rangs.

Enfin la *H.-A. L.* établit, de concert avec le « Carl Stangen Bureau », une agence de voyage. Aussitôt le *N. L.* s'entendit avec des Anglais, Cook and Son, pour fonder une « Welt-Reise-bureau Union », malgré son engagement de se désintéresser des voyages de plaisir.

Un autre coup de Brême : des armateurs brêmois installent des comptoirs à Hambourg qui drainent le fret. Au moyen de chalands, ces marchandises sont conduites à Brême, où les grands bateaux les chargent pour l'Amérique, l'Australie, le Brésil, l'Argentine, la Chine, les Indes, Cuba !

Hambourg riposte :

« N'avons-nous pas un port assez grand? Et des quais suffisants? Nous ne voulons pas vous voir chez nous.

— C'est de bonne guerre, répond Brême. Nous sommes des commerçants et des marins, et nous prenons notre fret où nous pouvons. »

D'autres conflits analogues se passèrent pour le Levant. Brême dressa devant la *Levante Linie* une Compagnie brêmoise, l'*Atlas*. Les deux finirent par se mettre d'accord, — sur notre dos, — et c'est maintenant Marseille qui pâtit.

Nous voici donc exactement renseigné. M. Ballin cherche maintenant l'appui de Brême et de quelques indépendants de Hambourg. Pour lutter contre la *Wœrmann Linie* de Hambourg, desservant la côte d'Afrique et disposant pour ainsi dire d'un monopole, on a créé ces derniers temps la *Bremer-Hamburger-Westafrika Linie*, et l'on va escaler à Brême, dont on espère un bon concours. Ensuite, une autre solution est intervenue; la *H.-A. L.* a trouvé plus simple de s'associer avec la maison Wœrmann pour l'Ouest-Africain.

« Dans tout cela, quel est l'intérêt

de l'Allemagne? qu'en pense Guillaume II?

— Je crois que tout le monde est d'accord — Hambourg excepté — qu'il ne faut pas laisser tuer le plus petit. Hambourg deviendrait trop puissante. La concurrence est bonne, il faut qu'elle dure.

— Et le canal du Rhin à l'Elbe? Ne serait-il pas un mauvais coup pour Hambourg?

— Oui. Je pense que Brême saurait en tirer parti.

— Ce canal est-il réalisable?

— Très réalisable. Nous objectons bien qu'il sera gelé pendant les mois d'hiver, mais pas plus que nos canaux, et même que l'Elbe, où, les années de grand froid, nous devons promener des brise-glace. Nous prétendons aussi qu'il coûtera cher — mais Brême s'offre à aider l'État de sa poche large ouverte. Voici un de nos gros arguments : si l'on veut favoriser le trafic du Rhin à l'Elbe, il serait plus simple de diminuer les prix de transport par chemins de fer sur les lignes qui vont du Rhin à l'Elbe. Car les villes qui se trouveront dans le rayon du canal sans être exactement sur ses bords, quel bénéfice en tireront-elles? La marchandise aura été portée jusque-là, déchargée dans les bateaux, transportée à une autre partie du canal, puis transbordée de nouveau sur la ligne du chemin de fer ! Toute cette main-d'œuvre sera ruineuse. Et le commerce ne saurait profiter d'une telle combinaison... D'ailleurs, il n'est pas voté, le canal...

— Si, jusqu'à Hanovre.

— Mais il n'est pas fini... Et je m'en rapporte à Ballin... »

Une phrase caractéristique trouvée dans un journal hambourgeois :

« Si les Hambourgeois se donnaient la peine que se donnent les Brêmois pour l'extension de leurs affaires, il y a longtemps que Brême aurait disparu. »

On ne peut rien dire de plus flatteur aux riverains de la Weser.

Neue phot. Gesellschaft, Berlin.

HAMBOURG. — La fontaine de bronze, qui s'élève au milieu de la cour intérieure du Rathaus, est d'un caractère assez original et joli.

Phot Hagenbeck.

LA MENAGERIE HAGENBECK. — Parmi les tortues, certaines se vendent assez cher, telles que les tortues plates et les tortues alligators. La *testuda geometrica* vaut jusqu'à 30 francs.

LA MÉNAGERIE HAGENBECK. — L'allaitement des lionceaux au biberon. — M. Hagenbeck a eu des chèvres qui allaitaient des petits tigres et des tigresses nourrissant des chiens.

HAMBOURG

(SUITE)

SAN PAULI. — UNE MAISON DE CORRECTION

Le faubourg hambourgeois, vu le soir. — Décence. — Promenade en tous endroits. — Les chevaux allemands boivent aussi de la bière. — Prosit ! — Bals, cafés-concerts, sous-sols, bars. — Une maison de correction grande ouverte. — Régime des enfants. — Fils de prince et fils de prolétaires. — Régénération par l'agriculture et les métiers manuels. — Comment les pasteurs comprennent l'éducation de leurs propres enfants.

Qu'est-ce donc que ce San Pauli tout « brûlant de vices et de lumières » ? ce faubourg de Hambourg où s'enivrent, m'avait-on dit, les dix mille matelots du port colossal ? Un boulevard et des rues adjacentes, grouillants, en effet, de tavernes et de bars, une sorte de boulevard de Clichy beaucoup plus large, plus éclairé, plus traversé de tramways électriques, mais moins crapuleux et sentant moins le couteau. Au lieu de l'*Enfer*, du *Ciel* et autres boîtes semblables, des brasseries avec des chœurs de Tyroliens et de Tyroliennes ou des orchestres de faux tziganes ; mais ce sont les mêmes femmes aux mêmes terrasses encombrées, avec cette différence qu'on y voit aussi de respectables bourgeoises en cheveux blancs, égarées là, et ne se rendant pas compte de la qualité de leur voisinage.

Je suis entré dans un café dont les lumières flamboyaient, brasserie populaire, remplie d'ouvriers, de commis, de matelots, qui n'avait pas du tout cet air canaille et débraillé dont on se sent choqué à Grenelle ou à Montmartre dans un établissement du même ordre. Du monde, mais aucune animation. Gens tranquilles, la plupart blonds, habillés simplement, avec propreté, coiffés du feutre mou ou du feutre dur, et qui, les jambes croisées devant leurs tables, une main dans la poche, ressemblaient à des paysans endimanchés ; leurs yeux calmes ne quittaient pas l'estrade où quelques misérables Hongroises, en robes de calicot rouge à fleurs, bordées d'une large et grossière ganse dorée qui se croisait sur la poitrine, chantaient et dansaient au son d'un petit orchestre tzigane.

J'ai pénétré aussi dans un « hippodrome », c'est-à-dire dans une cave où l'on avait aménagé une petite piste de terre battue autour de laquelle des buveurs

de bière, les coudes sur des nappes bleues et sales, regardaient quelques chevaux étiques errant dans ce cirque minuscule. Huit bêtes sellées attendaient les clients qui, ce soir, boudaient. Un orgue mécanique jouait sans cesse. Ces maigres animaux n'ayant rien à faire tournaient librement et « demandaient » à boire en tendant leurs bouches dont les grandes mâchoires se séparaient comme pour rire. Des rigolos y versaient la bière des bocks ; cette boisson semblait plaire beaucoup aux bêtes, car qui n'aime pas la bière en Allemagne? Comme les mendiants aux terrasses des cafés, quand ils avaient obtenu ce qu'ils voulaient à une table, les chevaux passaient à une autre. Les rigolos en disant : « Prosit » recommençaient la même plaisanterie. Ces chevaux, dont la tête grave et le mutisme évoquaient l'idée d'animaux nobles, dans ce sous-sol mal éclairé, avalant coup sur coup des boissons fermentées, faisaient l'effet attristant, grâce à la familiarité dégradante de farceurs, d'êtres dégénérés, vicieux et ridicules, échoués là.

Encore un bal d'employés et de petites couturières : tout y est correct et froid, comme dans un bal de cour. Les jeunes gens et les jeunes filles — cela crève les yeux — viennent ici pour faire du sport. Quelqu'un qui entrerait avec l'idée de s'amuser et de rire y serait fort mal vu et, je pense, vite reconduit à la porte. Ces adolescents folâtres ont tous de dix-huit à vingt et un ans.

Un peu plus loin, au fond d'un sous-sol, un café où l'on fait de la musique, peuplé de gens placides, une main à la poche, fumant tous des cigares enfoncés dans des fume-cigares de carton. Sur une estrade basse, se tiennent quatre femmes éthérées, habillées de mousseline blanche, leurs pâles chevelures mêlées de fleurs blanches et de glycines. Deux d'entre elles, accompagnées au piano, chantent des romances à deux voix d'une sentimentalité mourante. Les deux autres mangent des kakaouetts. Le public absorbe cette musique avec une tranquille piété. Quelques pauvres filles mêlées aux matelots fument des cigarettes. Un moment, comme le refrain sentimental est entraînant, hommes et femmes se risquent à le murmurer en chœur avec la chanteuse. Puis un orgue mécanique se met en mouvement. Ensuite un violoncelle, un violon et le piano jouent un morceau de musique grave que le public suit avec la même attention religieuse...

MAISON DE CORRECTION

Non loin du champ de courses de Horn, on m'avait montré, en passant, un orphelinat qui est à la fois une maison de correction, et qu'on appelle la *Rauhes Haus*.

« Allez-y. C'est une institution curieuse. On y voit des fils de princes à côté de fils de paysans, et la discipline y est admirable en même temps que la liberté y est très grande. »

En tout cas, on y entre comme en un moulin. Par cette journée de juin, l'atmosphère est baignée d'une lumière joyeuse. Rien n'annonce ici le mal et sa répression, ni mur menaçant, ni barrière, ni serrure. Au contraire, on dirait, dans un pays hospitalier, une grande ferme accueillante, ouverte au passant. Je traverse une cour plantée de grands arbres, me promène au bord d'un étang entouré de pelouses, sans rencontrer personne, et finis par frapper à la porte d'une vieille maison de briques couverte de plantes grimpantes, dissimulée en un coin du parc. Quand j'eus enfin découvert l'être vivant que je

cherchais et lui eus dit ma curiosité, il s'en alla quérir l'un des professeurs de l'institution. C'était un jeune pasteur, souriant, très blond, de taille petite, qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Il était coiffé d'un chapeau de feutre mou, comme les quakers de Pensylvanie, et sa redingote sans revers montait jusqu'à son col.

Il m'expliqua que l'institution, qui comprend 200 élèves, est divisée en trois parties : 1° une école primaire pour enfants orphelins ou mal élevés, âgés de dix à seize ans, dont les parents n'ont rien pu faire ; 2° une école supérieure destinée à des enfants de cette même catégorie ; 3° une école d'agriculture pour enfants de seize ans qui n'ont pas réussi ailleurs et ont déjà eu quelques légers ennuis avec les lois de leur pays.

Les pensionnaires sont répartis — par groupes de quinze — dans des « maisons de famille », selon leur origine et selon la destinée qui les attend à leur sortie. Chaque maison est dirigée par un chef, docteur en théologie protestante, venu là pour se former au sacerdoce avant d'aller diriger une paroisse.

En même temps qu'ils reçoivent l'enseignement ordinaire des écoles, les jeunes gens s'occupent aux travaux du jardinage ou dans une section professionnelle. Il y a des ateliers de menuiserie, de typographie, de serrurerie, de boulangerie, etc. Dans un jardin, chaque pensionnaire a son rosier et son triangle de fleurs à cultiver, et chaque « famille » assume le soin de quelques arbres. Des prix d'encouragement son décernés aux plus jolis parterres et aux arbres les mieux venus.

Nous visitons la propriété. Une partie des grands est allée aux champs. D'autres, restés dans les classes, lisent, penchés sur une longue table verte centrale. Tout autour, le long des murs ou près des fenêtres, de petites tables de faveur sont occupées par ceux qui se sont le mieux conduits. Autour de leur encrier ou sur le mur, des photographies, des cartes postales, des gravures, des souvenirs et des fleurs partout. Ils sont chez eux, là, et très contents et fiers d'y être.

D'autres vieilles maisons couvertes de lierre s'espacent dans cette vaste propriété : les maisons des élèves. Les dortoirs sont d'une propreté remarquable. Les lits, d'une simplicité monastique, ne se composent que d'une mince paillasse posée sur une planche et de deux draps de coton à carreaux.

Dans les étables, il y a 40 vaches, 80 porcs, des veaux et des moutons. Des bœufs rentrent du travail, menés par de grands garçons qui, après les avoir abreuvés et conduits devant leur mangeoire, vont se laver.

C'est tout à fait le spectacle d'une cour de grande ferme, au crépuscule des jours d'été.

Les enfants ne doivent jamais avoir d'argent à leur disposition. Ceci les empêche d'obéir à la tentation de se sauver à San Pauli, qui est tout proche. Quelquefois, pourtant, l'un d'eux ne sait pas résister et disparaît. Mais, comme il n'ose retourner chez lui, de lui-même il revient bientôt. On lui fait publiquement, mais sobrement, honte de la confiance qu'il a trompée, et il ne recommence généralement plus.

Je voulais savoir si la maison n'avait pas un système de pédagogie spécial qui s'adapterait aux caractères, plutôt qu'un régime uniforme qui peut convenir aux uns, mais échouer complètement sur d'autres.

Non. La rénovation qu'on espère viendra du régime sain et réconfortant de l'École, de la simplicité de vie imposée, de l'atmosphère calmante créée par les champs voisins, les grands arbres, les étangs, les hautes haies d'aubépine blanche qui bordent les routes, les fleurs des parterres, la fraîcheur des pelouses ; elle viendra aussi du système de confiance qu'on applique le plus largement possible, de la liberté relative laissée aux jeunes gens. Au lieu des casernes rébarbatives encore en usage chez nous pour ces institutions et pour les maisons de retraite, l'idée de faire vivre l'enfant en famille, dans des maisons séparées, doit servir aussi la régénération cherchée. Il se trouve même des pasteurs qui, sans avoir à se plaindre de leurs enfants, les envoient là, estimant que cette existence simple et chrétienne est la meilleure préparation à la vie.

« Car, me dit mon jeune guide, la plupart ne sont pas des coupables, mais des enfants têtus, sottement heurtés par des parents maladroits ou sans tendresse, et qui se sont butés. Dans beaucoup de cas, les parents ont été trop sévères (c'est le contraire de ce qui se passe généralement en France). Alors, une fois les enfants admis ici, nous ne permettons plus aux parents dont l'influence est mauvaise de les voir. Si, au contraire, le contact paternel ou maternel peut être utile, ou si l'enfant le réclame, nous le permettons.

« Ce vers quoi nous tendons, c'est à prévenir le mal, non à le combattre quand il s'est produit. Par des recommandations constantes, par les deux visites quotidiennes au temple, en provoquant les confidences, en ayant soin de ne jamais laisser les enfants seuls, en faisant appel à leur sentiment d'honneur, à leur dignité, nous arrivons à des résultats très souvent heureux. »

Le régime est banal : lever à six heures, déjeuner à six heures et demie, prière et méditation de dix minutes ; de sept heures à midi, cours de toutes sortes avec une récréation d'une demi-heure à dix heures. A midi et demi, dîner ; de deux heures un quart à quatre heures, quatre fois la semaine, gymnastique ou exercices militaires ou promenades ; quatre heures, collation, café au lait ; de quatre heures et demie à six heures et demie, travail dans les classes ; les agriculteurs vont aux champs ; sept heures un quart, chapelle ; puis souper. De huit heures à neuf heures et demie, l'été, jeux en plein air, tennis, crocket, etc. ; l'hiver, récréation, lectures, musique, dans les maisons. Pendant les vacances, excursions et même voyages à l'étranger pour les plus riches.

Nous passons aux ateliers. Je demande quels sont ceux des élèves qu'on oblige à y travailler?

« Ceux qui avaient déjà un métier en entrant ou les fils de marchands ou d'artisans. Si la profession qu'on leur avait imposée ne leur convient pas, ils en choisissent une autre de leur plein gré, car il faut ici que leur vie recommence. C'est là le principe initial de la maison, celui que l'on trouve à la base de toute notre pédagogie.

Au cours de la promenade, nous rencontrons dans les allées de jeunes pensionnaires qui nous saluent poliment et sans aucune gêne : l'un porte un panier rempli des papiers qu'il a ramassés dans les allées ; un autre, le bras en écharpe, se promène au soleil ; un autre s'amuse avec un singe attaché à une longue corde aux basses branches d'un grand arbre ; quelques-uns jouent au ballon dans le

Phot. Hagenbeck.

LE PARADIS TERRESTRE de M. Hagenbeck est un ensemble de jardins, de bassins, de rochers et de montagnes où ses animaux féroces se promènent en liberté.

HAMBOURG. — La vie extérieure du grand port de Hambourg, devant laquelle on ressent une si émouvante impression de g nde
importateurs, courtiers, agents, commissionnaires. Cette activité a tra

Phot. H.-A.-L. Hambourg.

de prospérité, est le fruit du labeur intense auquel, dans leurs bureaux-palais, se livrent armateurs, transitaires, exportateurs, r des sorties et des entrées mensuelles de plusieurs millions de tonnes.

Phot. Hagenbeck.

LA MÉNAGERIE HAGENBECK. — Sous la conduite des cornacs, les éléphants se promènent, s'arrêtant de temps à autre pour avaler le sable des allées : leur purgation.

Phot. Hagenbeck.

LA MÉNAGERIE HAGENBECK. — Le long des rocs grouille, toujours affairée, la foule des singes les plus divers : papions, hamadryas, macaques, mandrills, mangabees, cercopitèques, lapondres, capucins, etc.

fond d'un ancien étang aujourd'hui desséché. Aucun des jeunes garçons n'a l'aspect d'un malfaiteur, ni même l'air antipathique. Au contraire, sur la plupart de ces figures adolescentes, se lit quelque chose d'énergique et de résolu, que la rude discipline paternelle allemande a voulu sans doute, mais en vain, maîtriser. Ce seront peut-être plus tard des chefs ardents ou de braves aventuriers comme il en faut encore à nos demi-civilisations.

En partant, nous passons devant un grand arbre, au centre d'une pelouse, à l'ombre duquel un vieux brave homme, qu'on devine faible et bon à l'expression de ses traits, parle à son fils, jeune garçon de quatorze ou quinze ans, qui, lui, paraît avoir de l'énergie pour deux. Le vieillard apporte à l'enfant une paire de bottines que celui-ci a chaussées et qu'il essaie sur l'herbe. L'homme parle avec douceur, le fils avec rudesse, ce qui m'attriste toujours.

LE PARADIS TERRESTRE DE M. HAGENBECK

Le plus grand marchand de bêtes féroces du monde entier. — M. Hagenbeck. — Les éléphants aiment le gravier. — La panthère des neiges. — L'appétit des serpents de Bornéo. — Croisements inédits. — Résultats importants. — Un zoologue pratique. — Le Paradis terrestre reconstitué. — Animaux féroces en liberté. — Paysages polaires, paysages tropicaux. — 2.000 hommes font la chasse sur toute la planète pour M. Hagenbeck. — Comment on dresse les bêtes féroces. — La douceur. — Le commerce des animaux. — L'intelligence des morses. — Voulez-vous un loup pour vos enfants ?

M. Hagenbeck, l'un des hommes les plus connus du monde entier, est le fameux marchand de bêtes féroces de Hambourg, qui compte parmi ses clients l'empereur d'Autriche, pour sa ménagerie de Schœnbrunn, le sultan de Turquie, l'empereur du Japon et des rajahs de l'Inde !

Par un bel après-midi de juin, nous partîmes pour cette nouvelle « île du docteur Moreau ». C'est aux environs de Hambourg, à l'endroit appelé Stellingen, au milieu de prairies et de champs patiemment achetés un à un par Hagenbeck, que vivent ses pensionnaires. Une promenade d'une heure et demie à travers les faubourgs de la grande cité, les routes bordées de haies, les petits hameaux aux rustiques maisons couvertes de chaume épais, aux toits si pointus qu'on dirait des éteignoirs posés sur quatre murs bas, et voici qu'apparaissent, au milieu de pâturages herbus, quelques bisons, les uns paisibles comme de grands bœufs, les autres fonçant, tête baissée, contre un obstacle imaginaire ; plus loin, un dromadaire file de son pas long et rapide, une laine souillée pendille et sautille à ses flancs, lamentable comme celle d'un matelas crevé ; voici une vigogne qui semble couverte de varech, et tout près de nous une autruche à demi déplumée, si décrépite et si ridicule qu'on dirait une très vieille ballerine aux jambes grêles, fatiguées, au tutu fané et sale. Elle nous regarde à travers la clôture d'un air bête, puis sympathiquement se met à suivre par les champs, à grandes enjambées, la course de notre voiture. Au loin, des chevaux sauvages du Thibet et de Mongolie galopent éperdument, l'œil menaçant, la tête fière.

Des constructions de briques rouges

apparaissent. Devant une grille, une foule patiente piétine : ouvriers, employés, mères de famille escortées d'enfants et de poupons dans leurs voiturettes. C'est dimanche, et pour 50 pfennigs, on vient de très loin se récréer chez Hagenbeck. De l'autre côté de la route, des cafés, conditorei, restaurations, les accueilleront à la sortie.

M. Hagenbeck nous attendait.

Cet homme, qui passe au milieu des lions, des tigres, des ours, des panthères et des loups comme un garçon de chenil parmi ses meutes, est un être charmant, poli et doux. Avec ses soixante-deux ans, il a un sourire d'enfant, joyeux et frais, qui s'ouvre sur des dents de lait, et des yeux d'un bleu candide. Sa lèvre rasée, sa barbe en fer à cheval lui donnent l'aspect d'un Yankee qui serait souriant.

Il nous promena à travers des jardins, des parterres de fleurs qui égayent l'entrée de l'établissement et au milieu desquels s'élève sa villa toute blanche; puis nous parcourûmes le jardin zoologique. Ce sont des pelouses, des massifs de verdure, des rochers et de minuscules montagnes, de gandes enceintes caillouteuses, des rotondes pour les singes, des galeries de verre où somnolent les serpents et des cages barrées de fer pour les animaux féroces, une vaste faisanderie dissimulée derrière des haies, aux allées bordées d'iris mauves et d'œillets d'Inde.

Des Hindous à turban rose promènent des éléphants qui, de temps en temps, s'arrêtent pour avaler le sable des allées :

« C'est excellent, dit M. Hagenbeck ; cela les purge. »

En passant il nous présentait ses pensionnaires.

Il avait là 35 lions de la côte des Somalis et 5 tigres de Sibérie et de Java, au total 90 animaux féroces, avec les pumas, les léopards, les panthères, les ours et les hyènes.

Nous passions devant des cages où se pressaient lions et lionnes. En longeant l'une d'elles, une lionne l'aperçut et se mit à sauter sur le grillage par bonds énormes ; elle miaulait de plaisir après lui, comme un chien aboie après son maître, et faisait des efforts pour l'apercevoir le plus longtemps possible...

Éparses dans l'herbe des prairies, des voitures grossières, grillées comme celles des forains, des boîtes treillagées, d'autres solidement cadenassées, sont remplies d'animaux.

Quand nous longeons une cage isolée, des cris de rage affreux éclatent, une panthère blanche apparaît : grimaçante, les yeux cruels, les griffes éperdument tendues vers nous, rauquant, soufflant, grinçant dans une exaspération effrayante. Jamais je n'aurais imaginé une telle fureur, même chez des animaux en colère ou au combat.

« Je crois que c'est l'animal le plus sauvage, dit M. Hagenbeck en cessant de sourire paternellement comme il faisait en passant devant chaque cage. On l'appelle la panthère des neiges ; elle vient de Sibérie, vit à des altitudes de 5.000 ou 6.000 mètres ; elle est faite pour résister aux plus grands froids. Quand on approche de ces animaux, je pense qu'ils deviennent fous. Parfois ils s'exaspèrent tellement qu'ils meurent de rage impuissante, devant les barreaux. »

Les grands serpents l'intéressent énormément. Il a chez lui plusieurs pythons de Bornéo qui font son admiration par leur appétit formidable. L'un d'eux, mesurant 26 pieds de long et pesant 113 kilogrammes, est en train de digérer un grand cygne noir de 8 kilos et un

chevreuil de Sibérie de 73 livres morts dans la nuit et qu'il a avalés aujourd'hui même. Il nous le montre derrière l'épaisse vitre où il dort. La peau écailleuse, aux reflets bleus et dorés, est renflée inégalement comme un sac bourré en désordre. Le cygne noir et le chevreuil emprisonnés dans cette gaine élastique seront digérés dans une quinzaine au plus tard. Un autre, à côté, a mangé un bouc de 27 livres et une chèvre de 38 livres en deux nuits. Quatorze jours après, il les avait digérés.

« Le deuxième jour, me dit M. Hagenbeck, il ne pouvait presque plus respirer... »

Un autre, en vingt-quatre heures, mangea quatre agneaux avec les cornes, les sabots, tout... Le dixième jour il recommençait.

Leur croissance est très rapide : en seize mois ils augmentent d'un mètre.

Je me demandais comment peut faire un serpent dont la tête est si petite pour avaler les animaux d'une telle dimension.

M. Hagenbeck explique :

« Quand il veut manger une chèvre, il s'enroule autour, la serre tant qu'il peut, en fait une sorte de saucisse très épaisse. Alors, sa mâchoire s'élargit comme un goitre énorme, et il commence à avaler. Cette opération dure des heures.

« Je suis persuadé, ajoute-t-il, qu'il mangerait très bien un homme tout entier. »

Les pythons en liberté sont redoutables par leur force extraordinaire.

« Quand une proie s'est approchée d'eux (invisibles parmi les feuilles et les branches d'un arbre où ils sont enroulés), ils s'accrochent par la queue au tronc de l'arbre et, dans un mouvement de balançoire, se projettent violemment sur la tête des animaux qu'ils convoitent et les assomment. Mais, quand ils digèrent, ils dorment et sont incapables de mouvement ; on peut facilement les tuer. »

Chemin faisant, notre hôte nous parle des mœurs des bêtes. Ce n'est pas, en effet, un simple marchand d'animaux : c'est un zoologiste passionné. Ainsi il essaye des croisements de toute sorte. Ses produits de lion à crinière et de tigresse ont donné des animaux de très forte taille, qu'il nous montre : ils mesurent presque le double des autres. La panthère et le puma se métissent également, et il projette le croisement d'une lionne et d'un jaguar du Paraguay. Ces essais, il les fait simplement par curiosité, car les produits en sont stériles. Il n'en est pas ainsi des animaux de même espèce, comme le cerf de Sibérie et la biche d'Europe, par exemple, qui s'améliorent beaucoup par le métissage. Des Anglais lui achètent aussi, pour les croiser, des faisans de Mongolie, plus grands que ceux de nos régions. Le métis dont il est le plus fier, c'est le zébroïde, produit du zèbre et de la jument irlandaise, animal superbe, d'une force de deux bons chevaux et courant très vite, qui rendrait de grands services aux colonies. Il envoie ses chevaux de Mongolie dans des instituts zoologiques, à Halle et en Angleterre, pour les croiser. Il voudrait acclimater des castors robustes dans les lacs innombrables d'Allemagne. Ce serait une grande source de revenus.

On ne connaît qu'un exemple de reproduction d'éléphant en captivité : c'était à Londres. Mais une heure après la mise bas, on a vu la mère tuer ses petits. Les ours résistent à la chaleur comme au froid; ils supportent des températures plus élevées que les reptiles eux-mêmes.

« J'ai expérimenté, dit-il, que les autruches peuvent vivre en plein air dans

LA MÉNAGERIE HAGENBECK. — Les Otaries sont parmi les animaux les plus intelligents. Avec les morses, ce sont les mammifères marins les plus faciles à dresser.

LA MÉNAGERIE HAGENBECK vend également des pingouins dont le prix atteint suivant l'espèce 200 et 375 francs.

UN ATTELAGE PEU COMMUN. — Le petit animal qui traîne cette voiturette est fort rare, il appartient à une race d'ânes vivant dans les monts Himalaya.

l'Allemagne du Nord et que les chameaux de la Bactriane, forts et sobres, s'acclimatent en nos régions. D'ailleurs, d'une façon générale, je considère qu'une foule d'animaux pourraient rendre service à l'homme s'il savait étudier leur nature. On y viendra si on ne s'empresse pas trop de tuer les bêtes créées par Dieu. »

LE PARADIS TERRESTRE M. Hagenbeck vient de réaliser un rêve qu'il caressait depuis bien longtemps : celui de reconstituer le Paradis terrestre — sans Adam et Ève. Il veut voir tous ses animaux en liberté ! Pour cela il a fait apporter 40000 mètres cubes de terre qu'il a mis en tas au milieu de sa propriété, ce qui fait une assez haute colline où il a tracé des chemins, établi des plateaux, des cavernes, des bassins, des jardins, des fossés, des rochers. D'un côté, on voit des ours blancs, des rennes, des pingouins, des phoques, des otaries, des morses, qui se meuvent en liberté dans un paysage polaire, tout en glace artificielle et dans des bassins. De l'autre, un jardin équatorial, avec des cactus, palmiers, araucarias, agaves, dagues espagnoles, où se promènent lions, tigres, jaguars, panthères, léopards, girafes, hyènes, chacals, chats-pards, etc.

Le public a devant lui, sur l'une des faces de la colline, cinq cents sortes d'oiseaux enfermés dans une volière très haute et très fine, presque invisible, de façon à donner l'illusion du plein air : à côté, les herbivores, chevaux, zèbres, chameaux, cerfs, antilopes, gazelles, moutons du Thibet, de l'Himalaya.

Au-dessus, douze lions et tigres, avec, derrière eux, leurs tanières ouvertes. Au-dessus encore, sur les rochers à pic bâtis exprès pour eux, des chamois, bouquetins, et des vautours, des condors, des aigles.

Plus tard, il ajoutera, dans des bassins, des caïmans, des hippopotames, des rhinocéros.

On voit le tableau ! Sept à huit cents animaux divers réunis en amphithéâtre, sans barrières apparentes, sans grillages ! Le public ne verra pas comment ils seront séparés de lui ni séparés entre eux. A la vérité, des fossés de 6 mètres, dont la largeur est calculée sur les plus grands sauts sans élan des tigres, 5 mètres, je crois, et dont les murs de ciment sont en pente raide et lisse, empêcheront les fauves de fraterniser avec les hommes, comme au temps de notre premier père.

« On n'aura jamais vu cela depuis Adam ! » dit M. Hagenbeck, en riant de toutes ses dents blanches.

Des sentiers ménagés derrière les tanières permettent de servir aux animaux leur nourriture à travers des grilles de fer scellées au roc. M. Hagenbeck a mis toute sa fortune de millionnaire dans cette entreprise unique au monde.

Pour un marchand, ce n'est pas un étalage banal !

A l'heure qu'il est, sur la planète, 2.000 individus chassent au compte d'Hagenbeck tous les animaux sauvages. Des Arabes tuent les lionnes berbères et des Kalmouks les ours femelles afin de ravir leurs petits; des Cynghalais captivent les éléphants de l'Inde ; des Esquimaux lui apportent des ours blancs, des rennes, des aurochs, des phoques et des pingouins. Les naturels de Sumatra chassent pour lui le rhinocéros. Les nègres du Zambèze sont à l'affût de l'hippopotame dans les marécages en vue de peupler ses bassins.

Comment arrive-t-on à prendre ces animaux?

« La plupart se prennent presque à

leur naissance, nous explique Hagenbeck ; les tigres, les lions, les panthères, les léopards adultes, dans des trappes où ils sont attirés par l'appât d'animaux, généralement des chèvres et des moutons attachés à des poteaux et que leurs bêlements trahissent. Les hippopotames sont capturés tout petits. On apporte ces amphibies en Europe dans des bassins remplis d'eau, en les nourrissant d'une grande quantité de lait concentré. Les éléphants, les rhinocéros s'attrapent au piège ou, aussi, au fond des trous ; les zèbres, dans de grands filets tendus où ils se jettent quand on a su les y conduire. On m'a amené des antilopes de Rhodésia à travers 150 lieues de désert, au milieu d'une caravane de mulets et d'ânes qu'elles suivaient.

« Je vais faire ici même, ajoute-t-il, un musée où seront exposés tous les systèmes de chasse et de capture des animaux féroces. J'y ajouterai ma collection de cornes d'animaux, qui est, je crois, la plus complète qui existe, puisqu'elle contient 500 différentes espèces. »

Il nous conduit dans une salle où a lieu pour le public un exercice d'animaux dressés : quatre lions, deux lionnes, quatre tigres, quatre ours et deux grands chiens danois. Un employé de M. Hagenbeck jouait avec ces bêtes terribles au milieu d'une grande cage sans ces cris et ces airs tragiques des dompteurs de nos foires ; il les faisait obéir, sauter, changer de place, rouler sur des cylindres creux comme des animaux domestiques. Ils obéissaient sans empressement, mais aussi sans paraître aucunement blessés, dans leur dignité de fauves, des ordres un peu brusques du belluaire.

« Ils ne pensent qu'à la récompense, me dit M. Hagenbeck.

— Oui, comment arrive-t-on à les dresser ainsi? lui demandai-je.

— Par la douceur, seulement par la douceur — et la gourmandise ; les ours avec du sucre et des fruits, les lions et les tigres avec de la viande. Naturellement, il faut les habituer tout jeunes à se trouver ensemble et à obéir. A cette condition, ils ne sont pas plus dangereux que des chiens ou des moutons. J'ai eu des chèvres qui allaitaient des petits tigres et des tigresses nourrissant des chiens. Tout cela, en grandissant, ne fait plus qu'une famille.

« Il y a trente ans, continue Hagenbeck, dans les ménageries on domptait les lions avec le fer rouge, et on n'obtenait que des résultats douteux, toujours dangereux. Ici, notre pédagogie est celle de Pestalozzi, douceur et sévérité mêlées, à peine un léger coup de cravache pour décider les bêtes à se classer dans les exercices. Et les dressages sont bien plus sérieux, plus durables. Ainsi, je me promènerais fort bien dans la rue avec mon grand tigre de Sibérie que voilà, et je le laisserais sans crainte près des enfants et des poules, exactement comme on fait avec les chiens et les chats. Il ne faut pas leur faire de mal, les rendre furieux, leur faire peur — ni les affamer, cela va de soi ! Même méthode que pour les enfants, exactement. Moi, je n'ai jamais touché un de mes enfants du bout du doigt ; quand ils faisaient quelque chose de travers, je sifflais un coup bref, et je leur montrais le doigt : c'était suffisant. Dans ma longue carrière, j'ai dressé des hommes aussi. Je dresserais même des belles-mères s'il le fallait... Avez-vous une belle-mère à dresser? dit en riant M. Hagenbeck, qui est au courant, comme on voit, des dernières plaisanteries du boulevard...

— Et vous n'avez jamais été blessé ?

— Une seule fois, en coupant l'ongle d'une panthère. Mais je fus vingt fois en danger de mort. Un éléphant m'attaqua de dos d'un coup de défense qui eût pu me tuer, et qui m'a laissé indemne ; un autre jour, un alligator, d'un coup de queue, me fit tomber dans un bassin où sommeillaient douze autres grands caïmans... Le jour où j'ai vu la mort de plus près fut celui où une locomotive lancée à toute vitesse frôla le pan de ma jaquette, ffft... Un centimètre de plus, et ce produit de la civilisation me prenait une vie que les animaux les plus sauvages avaient épargnée. »

« Et votre commerce consiste à vendre des animaux aux ménageries et aux souverains?

— Ce n'est là qu'une petite partie de mon commerce. Je vous ai dit que les instituts zoologiques d'Europe et d'Amérique m'achetaient des types d'animaux en vue de croisements. J'en vends aussi aux laboratoires de bactériologie. J'ai envoyé mon fils en Afrique acheter 2.000 chameaux au compte du gouvernement allemand au moment de notre dernière expédition coloniale. Lord Rothschild et d'autres seigneurs anglais m'achètent des cerfs, des daims, des chevreuils étrangers destinés à leurs parcs, et dernièrement j'ai reçu la visite de M. William Rockefeller et de M. K. Vanderbilt, qui venaient choisir aussi des animaux qu'ils voulaient croiser pour leurs chasses. »

Je lui demande quels animaux il préfère.

« Oh ! je vis avec les bêtes depuis cinquante-cinq ans, et je les aime toutes autant, fit-il.

— Mais si vous les aimez, pourquoi les réduisez-vous à la captivité? Vous devriez souffrir de penser qu'elles sont malheureuses ainsi, fis-je pour voir...

— C'est dans le but de les rendre plus heureuses que je veux leur donner la liberté dans le Paradis terrestre, répondit-il.

— Et quels sont, selon vous, les plus intelligents parmi les animaux sauvages ?

— Les éléphants, les phoques, les otaries, les morses... oh ! les morses surtout. Si on peut les avoir jeunes, on en fait ce qu'on veut. J'en ai reçu un âgé de quatre mois et qui pesait 40 kilos. Deux ans après, il pesait 400 kilos, et il lui fallait 80 livres de poissons par jour. Les morses adultes arrivent à peser 2.000 kilos... Le mien, je l'avais dressé comme un chien ou un chat. Il sortait de l'eau, se traînait jusqu'à moi au moindre appel. Je lui avais appris à agiter une sonnette pour commander son repas. On lui demandait s'il voulait manger, il répondait oui. Il disait papa et maman. Et si je lui jetais une pièce de 50 pfennigs dans un bassin, il plongeait et la rapportait. »

Cette journée finit trop vite. Comme elle est bizarre la curiosité que nous éprouvons vis-à-vis tous nos frères sauvages... Vient-elle du respect atavique que nous conservons pour leur force et leur cruauté, mêlé au sentiment de sécurité que nous donnent les solides barreaux de leurs cages? Mais je sais que j'aime encore les récits de chasse aux animaux féroces et les histoires qui les concernent. J'éprouve à fixer leurs yeux cruels une émotion violente qui surexcite ma combativité... Je rêve d'être bien cuirassé et bien armé, d'aller au-devant de ces vieux ennemis de la race humaine et de les égorger ou de les étouffer, comme racontent les légendes, dans un corps-à-corps. J'envie le dompteur

qui les cravache. J'aime à les voir dépecer en grognant les viandes saignantes, et je voudrais assister à un carnage colossal de tigres, de lions, de panthères, de rhinocéros et d'éléphants. Et je me souviens avec pitié de ce vieux lion édenté qu'un jeune taureau maltraita si fort, il y a quelques années, dans l'arène de Roubaix.

M. Hagenbeck, qui se promène parmi eux comme un dieu intangible et respecté, prend quelque chose de la majesté mystérieuse qui leur vient de leur indisciplinable sauvagerie, et qu'il soit, en même temps, souriant, doux et affable, augmente la sympathie qu'on aurait pour lui-même s'il ne vendait, comme son père, que du caviar d'esturgeon.

Aussi, suis-je resté en correspondance avec cet homme charmant. Dernièrement même, dans une lettre, je lui disais :

« Comment se fait-il qu'au milieu de ces lions, de ces tigres et de ces panthères, dressés jusqu'à la domesticité, on ne voie jamais de loups ? Serait-ce que le loup morose soit plus rétif au dressage que les bêtes exubérantes des contrées chaudes ? »

Il me répondit :

« Quant aux loups, je vous dirai qu'on peut les apprivoiser aussi bien que les chiens. Il y a six ans, on voyait un loup courir aux côtés d'un monsieur à qui je l'avais fourni tout jeune. Ce loup avait toutes les qualités du chien et ne devenait jamais méchant. Quand vous serez de retour à Paris et si vous désirez un loup tout jeune, je vous prie de me considérer à votre entière disposition. Je me ferai un plaisir de vous faire cadeau d'un animal très jeune... »

C'est cela. Mes enfants joueront avec lui, l'hiver, dans la neige, et quand je leur apprendrai les fables de La Fontaine, ils n'y comprendront rien.

L'ANE DE L'HIMALAYA, acclimaté par la ménagerie Hagenbeck, n'atteint pas la taille de celui de nos pays. Mais il possède des formes plus distinguées, presque gracieuses.

LES LAMAS — Une paire de lamas, âgés d'environ trois ans, se vend 1.000 francs.

LES PHOQUES coûtent relativement peu cher. On en a un d'énorme grandeur pour 400 francs.

LA MÉNAGERIE HAGENBECK fait un important commerce de lions : lions de Barbarie, de Nubie, du Somaliland, etc. Une paire de lions de Nubie dressés, âgés de 4 ans, se vend 6.250 francs.

Phot. Krupp.

KRUPP. — La coulée d'un bramme pour plaque de blindage. — La maison Krupp fabrique une grande partie des plaques de blindage utilisées dans la marine allemande.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin

KIEL est le grand port militaire de la Baltique ; c'est le seul point de la côte où la nature ait fourni un abri naturel aux eaux profondes pour les grands navires.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

LE "SEEBADEANSTALT". — Cet hôtel riche, mais plutôt silencieux et sévère, a coûté 5 millions à M. Krupp qui, en l'espace d'une seule année, le fit construire sur le désir qu'en avait exprimé l'Empereur.

K I E L

LA VILLE — L'HÔTEL KRUPP — LA "KIELER WOCHE"

Aspect ingrat de l'entrée de la ville. — Les chantiers maritimes Germania. *— Toujours Krupp. — Point de vue. — Une rade magnifique. — L'hôtel Krupp. — Le Yacht-Club Impérial. — L'appartement de l'Empereur. — Un Anglais germanophile. — Guillaume II se fait aimer des humbles. — Il aime le champagne* Heidsieck-Monopole. *— Anecdotes sur la sensibilité impériale. — L'amour du Kaiser pour les choses de la mer. — Kiel rivale de Cowes. — Arrivée de l'Empereur sur le* Leipzig. *— Silhouette. — Promenade à l'entrée du canal de Kiel. — Holtenau. — Marins allemands. — Un amiral japonais. — Réjouissances médiocres. — Imitation criante des Anglais. — Inélégance. — Conversation avec un officier de marine français et un attaché naval. — L'Allemagne nous rattrape à grands pas.*

KIEL donne, à première vue, l'impression d'une ville médiocre et sans originalité. Elle ne semble point avoir, comme tant de villes allemandes, ce souci de bonne tenue et de décence coquette qui séduit d'ordinaire l'étranger. A l'arrivée, point de grands hôtels, de places aux parterres fleuris ou d'avenues verdoyantes, mais, tout près de la gare, à l'une des extrémités de la rade et faisant face à la mer, quatre halls vitrés colossaux, ouvrant sur l'eau, se dressent : ce sont les chantiers navals de la *Germania*, appartenant à la Société Krupp. Un vacarme assourdissant de ferraille battue en arrive, des milliers de coups de marteau sur le fer résonnent sous les verrières qui multiplient leur tintamarre. Accueil souverainement désagréable. Et c'est Krupp, toujours Krupp ! Tout à l'heure, nous verrons sa statue et deux statues de Guillaume Ier et encore une statue de Bismarck. Et nous sommes dans le Holstein...

Au pied d'une colline qu'envahissent les quartiers modernes, la vieille ville a tassé ses rues étroites et boueuses, traversées de tramways, et qui descendent jusqu'à la rade. Là se concentre tout le commerce. La ville, en pleine prospérité, compte 208.000 habitants. Sur les quais du port, on démolit les vieilles maisons qui seront remplacées par des hôtels et des magasins modernes. C'est aussi dans cette partie de la ville que se trouve l'Université, incohérent amalgame de bâtiments de briques jaunes et rouges, sans style, aussi sinistre d'aspect que le château du prince Henri, bâtisse grisâtre, mi-caserne, mi-prison, entourée d'arbres qui font de l'ombre jusqu'en haut des murs.

En suivant des rues escarpées, on arrive aux nouveaux quartiers, dont l'éclosion rapide date de l'ouverture du canal. Ils sont bien tristes, construits sans doute par des spéculateurs plus avides de profits que soucieux d'art, tristes comme les quartiers ouvriers de Lille ou de Roubaix avec leurs grandes maisons de rapport et leurs places dénudées qui semblent de vastes champs de manœuvre solitaires.

Du sommet de cette colline, la baie de Kiel s'étale magnifique, ruisselante de lumière, parsemée de cuirassés qui, dans cette immensité, paraissent de minuscules bateaux. En face, de l'autre côté de la baie, sur une colline mamelonnée couverte de champs et de prairies, on voit, çà et là, de petites maisons blanches qu'abritent des bouquets d'arbres. A gauche, vers la haute mer, près de l'étroit goulet fermant la baie, un phare, des casernes et une statue en pied de Guillaume Ier gardant l'entrée du canal. Au penchant de la colline sablonneuse d'où se découvre ce panorama, s'étend une forêt, et l'on se sent attiré vers ses épais taillis qui dévalent jusqu'aux eaux argentées. Tout disparaît alors, et la ville et la mer. L'on n'a plus devant soi que les fûts élancés des sapins et des hêtres et les sentiers couverts de fines aiguilles rouillées.

Et voici, à la lisière du bois, paisibles comme dans une campagne lointaine, des villas perdues au milieu de la verdure et de la floraison printanière des glycines mauves et des acacias d'or. La descente continue à travers des chemins tout neufs ; de temps en temps, par les découpures des taillis, le miroitement des eaux apparaît ; les villas se rapprochent, bientôt elles forment des rues ; nous sommes dans le quartier élégant qu'habitent commerçants, industriels, officiers et hauts fonctionnaires. On me montre la villa d'un M. Dilisan, l'homme le plus riche de Kiel, le même qui fournit de charbon la flotte russe au cours de la dernière guerre et qui y gagna des millions. Tout près de l'eau, et séparé d'elle seulement par une digue-promenade, s'élève le « Seebadeanstalt », hôtel bâti aux frais de Krupp il y a quelques années, sur le désir de l'Empereur. A côté, le Yacht-Club.

L'empereur Guillaume dit un jour, il y a environ six ans, à son ami, M. Alfred Krupp :

« Quel dommage que dans une ville où il vient tant d'étrangers, qui est appelée à un si grand développement, il n'y ait pas un hôtel élégant et confortable !

— Sire, il y en aura un l'an prochain, » dit Krupp.

Il tint parole. Et le voilà, cet hôtel, confortable, en effet, — je l'ai visité, — mais d'un luxe sombre et glacial, comme toutes les créations de Krupp, — son hôtel d'Essen a le même caractère obscur et triste. On ne peut pas dire que ce soit laid, ce modern style où se mêle le goût du gothique, des colonnes massives, du demi-jour, des lourds lustres de cuivre, des meubles en drap rouge sombre, bleu sombre, gris, avec le goût anglais pour le velours liberty, les lits de métal, les bois laqués, les faïences de couleur. Il a même parfois, dans son incohérence et sa liberté, des trouvailles charmantes : par exemple, ce salon de dames, en laqué blanc, égayé de tentures pâles et de fleurs, ou telle chambre éclatante de propreté, de cuivre poli, de carreaux de faïence, avec ses tapis clairs et ses murs ensoleillés, ou ces salles de bains à escaliers, leur robinetterie de nickel, leur carrelage de marbre, leurs murs de porcelaine.

Mais ceci est exceptionnel, et, d'ensemble, au lieu d'un logis attrayant, joli et gai comme nous l'aimerions, c'est un hôtel riche, mais plutôt sévère, silencieux, éteint, où l'on croit sentir planer l'âme de la discipline, de l'obéissance et du respect, en somme, embêtant.

M. Krupp a dépensé 4 millions de marks, soit 5 millions de francs, pour la construction du « Seebadeanstalt », et ses héritiers y perdent tous les ans, comme à l'hôtel d'Essen, une soixantaine de mille francs. Extérieurement, sa façade mélangée de bois, de briques et de pierres, et ses toits de bois pointus à la norvégienne, lui donnent l'aspect d'un très grand chalet. L'hôtel n'est séparé de la rade que par une route étroite de quelques mètres, devant laquelle des petits ports sont aménagés pour les yachts à voile.

A trente pas de l'hôtel, une haute cheminée se dresse : celle de la station d'électricité qui sert à éclairer le « Seebadeanstalt », le Yacht-Club, à faire manœuvrer les ascenseurs, à amener l'eau de mer dans l'établissement de bains chauds. Car, à côté des bains de mer pris dans la rade même, un merveilleux service de bains chauds est installé avec tout le confort et le luxe imaginables, comme on fait d'ailleurs partout en Allemagne pour les créations nouvelles. Au lieu de lésiner, de se contenter d'à peu près, de médiocrités, les Allemands appliquent du premier coup les derniers perfectionnements.

« M. Krupp n'a pas voulu des odeurs de cuisine à l'hôtel. »

Le restaurant se sépare, en effet, de l'hôtel par un vaste jardin au milieu duquel s'élève un kiosque où des musiques de régiment jouent une partie du jour. Il s'étend le long d'une galerie parallèle à la mer et finit en une rotonde qui embrasse toute la rade et d'où le coup d'œil est très beau.

L'Empereur a décidé que Kiel aurait aussi son club marin. Fondé il y a un peu plus de onze ans, avec 12 membres, il en a aujourd'hui 2.500. Le prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur et chef de la marine allemande, en est le président. Le Yacht-Club, bâti également par Krupp, tout près du restaurant et de l'hôtel, est le centre sportif de la « Kieler Woche », la semaine de Kiel. L'empereur y va souvent dîner, il y a même son appartement.

C'est un petit bâtiment en briques rouges sans style, divisé en deux parties reliées par une rotonde à pans coupés. Quelques mètres de gravier où on a mis des pots d'oranger le séparent de la route que bornent une grille et de bas piliers de briques. A côté se dresse, orgueilleuse, la statue d'un Krupp bombé, pommadé et bonhomme ; le bronze marque jusqu'aux plis verticaux du pantalon, où son pouce droit s'accroche, tandis que de la main droite il tient, en même temps que sa canne, son chapeau haut de forme... L'affreuse chose ! Jamais ce cylindre ne m'est apparu aussi laid.

Dans l'antichambre du Club, des modèles de yachts fixés aux murs, des tableaux, des pavillons, des gravures.

L'intérieur du Club, d'une élégance de mess d'officiers allemands, se complique d'imitations de petit club anglais. Car, en Allemagne, les mœurs aristocratiques, comme les ameublements, sont copiées des Anglais. Pourtant la salle à manger est originale avec ses panneaux de bois travaillé et colorié à la façon du Schleswig, ses belles portes sculptées de bateaux et d'objets de marine. Le fumoir, attenant à la salle à manger, tout garni de cuir

foncé, avec son parquet entièrement recouvert de linoléum rouge granité et luisant, ses meubles d'acajou, est confortable et commode.

On me montre le prix Krupp de cette année pour les courses de yachts : un bloc de marbre vert brut surmonté de deux mouettes d'argent, les ailes étendues.

Au premier étage de la rotonde, où la vue s'étend jusqu'au goulet, une forte lorgnette marine, braquée sur l'horizon, permet de suivre les moindres allées et venues dans la rade.

Au rez-de-chaussée se trouve la grande salle des fêtes et des banquets, car un dîner de gala clôture généralement la semaine de Kiel. La salle de lecture est voisine. J'y remarque un portrait à l'huile de Krupp et un portrait de Bismarck gravé. Un étroit escalier, comme on en voit sur les navires, prend sur cette salle et monte à l'appartement impérial.

Pour flatter les goûts maritimes de l'Empereur, M. Krupp a voulu que son appartement fût une cabine de bateau — à moins que ce ne soit le Kaiser lui-même qui en ait dessiné le plan. Les solives mauves du plafond bas s'inclinent vers les murs ; les bois des armoires sont verts et cirés, ornés de panneaux peints en rococo flamand ; la commode, la table de toilette sont aussi décorées de peintures genre XVIIIe siècle, pierrots, arlequins, guitares et dames en vertugadin. Il faut bien dire que ces peintures ne valent pas grand'-chose. Sur les murs, des cadres : *la Mort de Nelson*, entre deux gravures de Lancret. Une table avec des journaux, un sofa recouvert d'étoffe verte, à terre un tapis rouge, un modèle d'ancienne frégate en bois, et, sur un guéridon, une statuette de Guillaume Ier en bronze.

UN ANGLAIS GERMANOPHILE

Celui qui m'explique tout cela, le directeur de l'hôtel et des services connexes, M. Thomas Dennis, est un brave homme d'Anglais qui a conservé le pur accent britannique et qui déborde de pittoresque. Il a pour l'empereur Guillaume une dévotion exubérante.

« Mais, me dit-il, ça n'a pas toujours été comme ça... Quand je suis venu à Kiel, j'étais un peu « poisonné » contre l'Empereur, vous comprenez, comme Anglais ? Eh bien, depuis que je le connais, je passerais dans le feu pour lui...

— Comment cela s'est-il fait ?

— Oui, c'est ainsi. L'Empereur est si bon enfant, il cherche tant à faire plaisir à tout le monde, il serre si volontiers la main des maîtres d'hôtel et des soldats quand l'occasion se présente ! Et il a un mot aimable pour chacun. Ainsi, quand on donne le grand dîner du Club, trois cent quarante-cinq couverts, pensez, j'ai du mal, car l'Empereur n'aime pas rester longtemps à table, et il veut que tout soit fini en trois quarts d'heure, maximum... alors, je suis comme ça... » (Et il me montre ses deux mains qu'il fait trembler.) Il s'interrompt et dit :

« L'Empereur se met ici, juste en face de son buste en marbre et de celui de l'Impératrice. » Puis il continue :

« J'ai soixante-dix garçons et cinquante ordonnances de la flotte, avec trois sous-officiers pour les vins, les cigares et le moka. Mais c'est égal, il ne faut pas perdre une demi-seconde. Aussi, dès que l'Empereur a fini de manger d'un plat, on retire les assiettes à tout le monde. Que voulez-vous ?... il n'y a pas à dire, j'ai quarante-deux minutes... Alors, quand tout est terminé, l'Empereur, même s'il est avec le roi d'Angleterre, ou n'importe qui, me dit :

Phot. Delius, Paris.

LA STATION DES TORPILLEURS dans le canal de Kiel. — La marine allemande possède d'autres ports de torpilleurs dont le plus important, sur la mer du Nord, est Cuxhaven.

Phot. Krupp.

LES CHANTIERS GERMANIA, à Kiel, sont spécialisés dans la construction des cuirassés; leur voisinage de l'arsenal leur donne une destination plus exclusivement militaire.

LE CANAL DE KIEL a reçu de nombreuses améliorations, telles que le dédoublement des écluses et l'augmentation du rayon des courbes pour assurer une navigation plus rapide.

Phot. Delius, Paris.

LE CANAL DE KIEL a été doublé de largeur. Lorsqu'il fut creusé, les navires en effet jaugeaient 13.000 tonnes au maximum. Aujourd'hui, les dreadnought dépassent 24.000 tonnes.

« — C'est très bien, Dennis, bien servi, bon et vite.»

« Et je suis content, vous pensez.

« Il a tout visité, plusieurs fois, en compagnie d'Édouard VII, ou du prince de Battenberg, ou du prince Henri, qui descendent ici souvent. Il a dit devant eux :

« — Ici, je suis sûr que je mangerai proprement : c'est très bien tenu. »

En effet, c'est une justice à rendre à master Dennis, les métaux brillent, les faïences rayonnent, les boiseries luisent sous l'encaustique; on chercherait longtemps avant de trouver un grain de poussière sur les bois laqués. Le chef caviste est fier de l'éclat de son jeu de robinets et de tuyaux qui, grâce à une colonne d'air comprimé, font monter de la cave jusqu'au premier étage la bière mousseuse et les boissons fraîches. L'Empereur, se promenant un jour dans les caves, s'arrêta devant le magnifique assortiment des vins et dit à master Dennis :

« Combien de sortes de champagne avez-vous ici, Dennis?

— Trente-sept, Majesté.

— Vous ne vendrez jamais tout cela à Kiel ! Qu'est-ce que vous en ferez?

— J'espère que Votre Majesté viendra souvent et amènera ses grands cuirassiers de Berlin... »

L'Empereur a ri.

« Est-ce qu'il aime le champagne, lui, master Dennis?

— Le Heidsieck-Monopole... Mais le champagne coûte cher, et pour donner l'exemple à ses officiers, qui sans cela dépenseraient trop d'argent, il met à la mode le Burgeff, de Mayence. Ça ne marche pas, car son vrai goût, c'est le Monopole. C'est le mien aussi, » d'ailleurs, ajoute master Dennis en riant.

On pourrait causer pendant des heures avec master Dennis. Il est inépuisable. Il sort plus de vérité de la bouche des gens simples que de celle des courtisans. Celui-ci traduit bien le sentiment populaire :

« Quand, il y a deux ans, me dit-il encore, on retira le voile de la statue de M. Krupp, là dehors, l'Empereur baisa la main de Mme Krupp devant tout le monde. »

Le brave maître d'hôtel ouvre des yeux pleins d'admiration et d'émotion en évoquant ce spectacle extraordinaire.

« Oui, ajoute-t-il, il a fait cela, à une dame *sans titre*, monsieur ; jamais on n'avait vu une chose pareille.

« Et puis, continue M. Dennis, savez-vous ce qui s'est passé le jour de l'enterrement de M. Krupp, à Essen? »

Il m'explique, ce que je savais déjà, qu'on avait apporté le corps à la petite chaumière, berceau de la famille Krupp et qu'on a conservée comme une relique.

« Alors, continue M. Dennis, l'Empereur alla à la petite maison, se mit à genoux et pleura... Puis il suivit le cercueil jusqu'au cimetière, *à pied*... Oh ! c'est un très bon homme ! » conclut-il avec force.

M. Krupp se montrait très fier du « Seebadeanstalt » et, quand il était là, il le visitait du haut en bas, sans négliger un seul coin. Il examinait tout, jusqu'aux W.-C. Il ne regardait pas à la dépense, puisque, pour soixante-quinze chambres, on compte cent cinquante domestiques. L'Empereur savait cela, et un jour il dit à master Dennis :

« Quel a été cette année votre minimun de recette par jour, Dennis?

— Soixante pfennigs, Majesté, pour un grog chaud servi un soir d'hiver à un passant.

— Vous avez de la chance d'avoir un maître comme M. Krupp, Dennis, lui dit l'Empereur ; moi, je ne pourrais pas faire ce qu'il fait. »

KIEL RIVALE DE COWES

L'Empereur allemand a l'amour des choses de la mer. Quand il eut percé le canal Kaiser-Wilhelm, il rêva de faire de Kiel une rivale de Cowes. Mais son sang allemand donna à ces réunions sportives un caractère officiel de commande qui se sent un peu et qui n'est pas fait pour attirer les étrangers.

Je suis tombé ici en pleine semaine de Kiel — la *Kieler Woche* — comme on appelle cette revue navale et ces courses de bateaux.

A quelles journées de Chantilly, du Grand Prix, d'Epsom ou de Cowes, vais-je assister? Car, enfin, on ne court pas sur l'eau toute la journée. D'ici, de ce poste central du « Seebadeanstalt », où n'ayant pas trouvé de chambre, je viens prendre mes repas, je vais voir défiler les élégances des deux sexes, observer comme les Allemands s'amusent, se rencontrent, passent leur temps en vacances.

J'ai eu la chance d'arriver en même temps que l'Empereur. Il avait traversé le canal dans toute sa longueur, ainsi qu'il le fait toujours, et son train de laque jaune aux ornements bleus, avec les armes impériales aux portières, un peu forain, l'attendait à la gare de Kiel. Comme je débarquais, le 20 juin, à trois heures et demie, on me dit que l'Empereur était annoncé. J'allai en hâte sur le quai qui se trouve voisin de la gare et montai à bord d'un vapeur qui justement partait à la rencontre du bateau impérial.

En ce moment, au milieu de la vaste rade, une des plus belles d'Europe, l'escadre allemande est mouillée. Il y a là trente-cinq cuirassés et croiseurs, avisos, etc., etc., peints d'un gris-fer un peu plus clair que les navires anglais ; le haut des cheminés est entouré de bagues rouges, blanches ou noires. Un croiseur espagnol, l'*Estramadure*, gris aussi, mais plus foncé, voisine avec les allemands. Plus près, le petit voilier de course de l'Empereur, *Météore*, qui doit concourir, comme chaque année ; celui de l'Impératrice, et le provisoirement impérial *Hambourg*, grand yacht de plaisance à vapeur loué par la compagnie *Hambourg-Amerika* à Guillaume II pour sa croisière annuelle dans le Nord (le *Hohenzollern* étant en réparation), qui a mouillé justement en face de l'hôtel Krupp. Du côté de la rade opposé à celui de la ville, il n'y a rien que des collines basses qui vont mourir à la mer et où s'égrènent quelques villas blanches.

Tout à coup, le canon retentit : les vingt et un coup réglementaires. L'Empereur vient d'entrer dans les lignes de l'escadre ; mon bateau s'arrête, et je vois passer Guillaume II. Il est seul sur la dunette du *Leipzig*, en casquette blanche, uniforme d'amiral aux aiguillettes d'or, exactement comme je l'avais vu à Hambourg. Impassible, il salue les équipages de sa main droite gantée de blanc, portée à la visière de sa casquette. En plein soleil, son teint paraît plus bruni encore.

Il passe, au milieu de la poudre de ses canons.

Mon bateau continue sa route. Voici l'hôtel Krupp, le restaurant de Bellevue, où des gens sont assis devant des musiques militaires. Plus loin, on nous montre la station d'essai des torpilleurs. Une charpente flottante surmontée d'un mât et exposée au milieu de la rade sert aux

exercices de tir. Quelquefois les torpilles s'égarent dans cette partie du port, et les pêcheurs les recherchent en draguant le fond avec leurs filets ; ils touchent une prime de 1.000 francs par torpille, qu'ils rapportent. On aperçoit aussi les casernes de Vick, qui abritent 10.000 hommes. Puis on arrive à Holtenau, où commence le canal. Là se dressent la statue en pied du vieux Guillaume, que l'inscription appelle *Guillaume le Grand*, et un phare couvert de fleurs grimpantes. Plus loin encore, c'est la baie, et puis la mer.

On ne visite guère la ville. Le centre de la vie de Kiel pendant la durée du séjour de l'Empereur se trouve dans la longue et étroite voie qui conduit à l'hôtel Krupp et au Yacht-Klub et qui s'appelle «Wasser Allee» et «Düsternbrooker Weg». Le tramway électrique y passe, et c'est le long de ce chemin que s'éparpillent le château, l'Université, l'Amirauté. Quelques Anglais s'y reconnaissent à la pipe de bois qu'ils fument dans la rue. Trois conducteurs des automobiles impériales inoccupés se baladent toute la journée; on les rencontre à chaque instant sur cette route ; ils ont l'air fier de leur livrée tabac d'Espagne ornée de tresses dorées et de leur casquette galonnée d'or. Les marins sont très propres ; leur uniforme, autrement « cossu » que celui des nôtres, est mieux coupé, et leur va bien ; les simples petits boutons de cuivre serrés sur la veste et les manches leur donnent un peu plus de brillant. On les coiffe de chapeaux de paille, comme les marins anglais l'été.

J'ai croisé un jour, sur le « Wasser Allee », l'attaché naval japonais à Berlin, le commandant Hyashiro, coiffé d'un bicorne qui tenait sur sa tête par un caoutchouc. Il commandait un navire à Tsoushima et combattit sous Port-Arthur. Ses exploits sont connus, car les matelots qui le rencontrent le saluent avec un respect souriant. Je suivis des yeux ce petit homme brun qui marche à pas menus et pressés sur des talons hauts et en se tortillant des hanches.

Donc cette « semaine de Kiel », dont les journaux allemands parlent comme du plus grand événement sportif et mondain de leur pays, n'est pas grand'chose. A part les courses en mer, qui se ressemblent partout, on n'invente rien qui puisse lui donner un peu d'animation et d'éclats ; ni fêtes, ni théâtres, ni réunions mondaines libres ; les lieux mêmes ne sont pas disposés pour une semaine de plaisir. Tout se passe entre le Yacht-Club et l'hôtel Krupp, le « Seebadeanstalt », dans un espace de 200 mètres. Il y a bien, le dimanche, une fête nautique vénitienne; un soir, un banquet de 350 couverts, présidé par l'Empereur, puis un bal à l'Amirauté, et c'est fini. Mais, je l'ai dit, tout cela est officiel et commandé, froid par conséquent. Les Allemands n'ont pas le sens du plaisir.

On assiste aux courses sur les bateaux des Compagnies ou sur les yachts privés ; puis on revient à l'hôtel. Qu'y faire? Les yeux et les lorgnettes se fixent sur le *Hambourg*, dont les trois cheminées jaunes dominent le reste des embarcations. Chacun sait que, le matin, l'Empereur reste en conférence avec les amiraux qu'il retient à déjeuner, puis qu'il fait des visites à ses navires de guerre ou aux visiteurs étrangers de marque, — quand il s'en trouve. Mais, cette année, Anglais et Américains ont boudé... Donc, à part l'*Estramadure* et quelques yachts à voile de Bilbao, que le roi d'Espagne, désireux de voir

se développer le sport nautique chez lui, a encouragés à venir, les Allemands se trouvent à peu près seuls.

Dans la journée, chaque fois que le Kaiser quitte son yacht, et qu'il monte sur un navire, on entend des coups de canon, distraction la plus importante. Les gens braquent leur lorgnette vers la petite vedette à pétrole où flotte le pavillon impérial qui porte une croix noire sur fond jaune et des aigles couronnées ; ils la suivent jusqu'à ce qu'elle accoste et se répètent :

« Il va à bord du *Preussen*... non, du *Brunswick.* »

Ce sont là toutes les occupations et toutes les joies de la semaine de Kiel, dont on parle en Allemagne comme d'un rendez-vous enviable, comme le fin du fin des réunions mondaines et de la mode... On est au fond d'un fjord, où se trouve supprimée même la ressource d'une plage où se promener.

Heureusement qu'il y a, au milieu du gravier de la brasserie-jardin de l'hôtel, le kiosque à musique militaire dont les fanfares animent cette solitude ; heureusement qu'on arrive aux heures des repas, où les yeux se dédommagent de leur inactivité. Le soir, pour mon plaisir, je regardais manger les hôtes du « Seebadeanstalt », puis se lever de table les hommes rougeauds, déjà couperosés, cambrant leurs torses puissants, les mains dans les poches de leur smoking, riant et s'inclinant sans cesse de joie apoplectique de la digestion, et les dames parlant haut, — chapeaux bleus, chapeaux jaunes, chapeaux rouges, — en toilettes que je n'ai pas le courage de décrire.

De ma table, j'observais aussi les garçons se mouvant avec lenteur et qui, de temps à autre, sirotaient les fonds de bouteille en me tournant le dos.

Une famille française est mêlée à ce public inélégant, et tout de suite je la découvre, sans hésitation possible, par la tenue simple et discrète, les toilettes sobres mais distinguées.

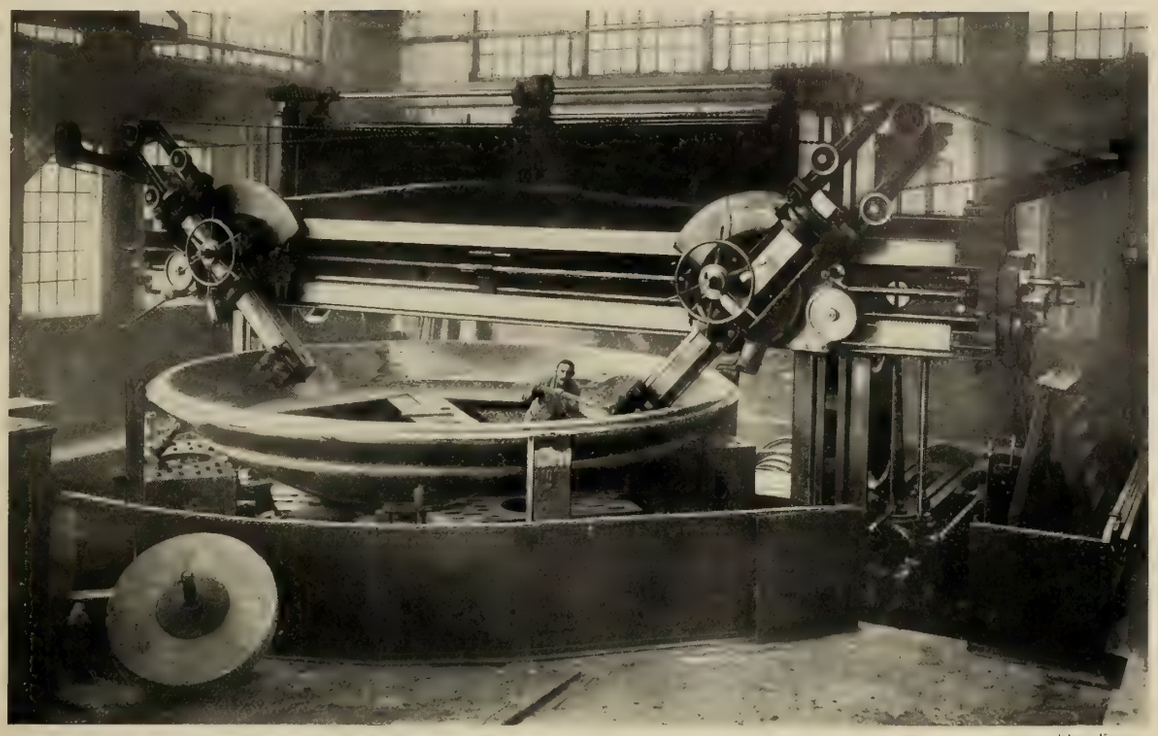
Ce qui frappe le plus dans une agglomération comme celle-ci, ce qu'on sent, ce qui crève les yeux, c'est l'imitation britannique, mais une imitation incomplète, inadéquate. Des manières qui siéent au snobisme anglais raide, silencieux, distant, ne vont pas à l'Allemand pesant, placide, bonhomme, épanoui, et la copie devient caricature. Les gens du peuple anglais ont plus de distinction que la fleur d'élégance de Souabe, de Thuringe ou de Silésie. C'est par des qualités plus sérieuses que le goût de la toilette et du chic que les Allemands savent se faire valoir. Et je sens bien qu'il serait injuste d'appuyer là-dessus.

Dans la soirée, l'hôtel et le Yacht-Club illuminent leurs façades, et tous les hublots du *Hambourg* s'éclairent. Les gens de l'hôtel, assis sur la terrasse, ont les yeux dirigés de ce côté. Le long des trottoirs des quais étroits, le peuple se promène, ou s'assied sur les courtes jetées, prend l'air en silence — pas de cris, pas de chants ; des marins serrent la taille de leur bonne amie et chuchotent.

OPINIONS SUR LA MARINE

Je vis à Kiel un officier de la marine française, et un attaché naval étranger qui a souvent vu évoluer la flotte allemande. Et de ces deux opinions, — la mienne n'aurait que faire ici, — voici ce que j'ai tiré :

« Non, les Allemands, au début de la formation de leur marine, n'étaient pas marins ; les officiers affectaient des airs de loups de mer de carton qui fai-



Phot. Krupp

KRUPP. — Le rodage intérieur de la calotte d'une tourelle cuirassée s'opère à l'aide d'un puissant tour, appelé tour à plateau horizontal.

Phot. Krupp.

KRUPP. — Un atelier de montage de cuirassements. — Les coupoles reçoivent leur calotte et vont ensuite couronner la tourelle proprement dite.

LE CANAL DE KIEL s'ouvre à Kiel sur la Baltique, à Holtenau sur la mer du Nord. Son importance stratégique est capitale. Grâce dans cette mer et en communication directe avec elle. Aussi peut-o

Phot. Delius, Paris.

ut être regardé comme une station en arrière de la mer du Nord, mais complètement à l'abri des opérations entreprises contre l'Allemagne canal de Kiel aurait un rôle considérable à jouer dans un conflit maritime.

Phot. Krupp.

KRUPP. — Atelier de tournage et de polissage. — Une fois forées, les pièces de canon passent à l'atelier de tournage et de polissage. Lorsqu'elles en sortent, elles sont prêtes à être montées.

saient rire. Leurs pieds s'embarrassaient dans les cordages comme s'ils n'avaient jamais quitté la caserne ! Aujourd'hui cela a changé. A force d'application, de patience et de travail, les officiers sont devenus d'excellents marins. Sinon pour la grande navigation, du moins pour la guerre d'escadres, ils valent n'importe qui. Ils ont même sur les Français un avantage très grand : leurs officiers sont très jeunes. (En France, la limite d'âge est trop tardive. Il faudrait à la flotte française comme à la flotte allemande des capitaines de vaisseau de quarante-cinq ans et des amiraux de cinquante.) Ils travaillent énormément ; pourtant leur instruction générale paraît pauvre. Selon la méthode des spécialités si en faveur aujourd'hui, ils ne reçoivent que les notions strictement utiles à leur métier. Au point de vue professionnel, tenus sur le qui-vive par des manœuvres en mer continuelles, leur entraînement est arrivé à son maximum. Une guerre navale serait pour eux une récompense ardemment désirée. Ils savent bien leur flotte inférieure numériquement à la flotte anglaise, mais ils connaissent les côtés faibles de cet adversaire et brûlent de se mesurer avec lui... Je crois cependant qu'ils font bien d'attendre.

« Pourtant, il y aurait des surprises... Rappelez-vous l'histoire si proche de la marine russe et de la marine japonaise. Le cas n'est pas pareil, certes... Quand même, personne n'eût supposé les Japonais, montés d'hier sur des bateaux de fer, capables d'une telle maîtrise.

« La situation des matelots allemands était semblable à celle de leurs officiers. Peu de marins, en somme, dans leur escadre. On envoyait là des paysans de tous pays. Ils sont peut-être un peu plus lents à se former que ceux qui naviguèrent depuis l'enfance. Mais la forte discipline les dresse au bout d'un temps relativement court. D'ailleurs, le métier de marin n'exige plus, comme autrefois, des qualités héréditaires. Il ne s'agit plus de manœuvres de voiles, de cordages, de connaissance du vent ni d'ardeur à l'abordage. Un bateau est une immense batterie flottante. Il y faut des officiers sachant manœuvrer, des mécaniciens instruits de leur métier et dociles, et de bons artilleurs habiles à pointer. Cela s'apprend comme tout s'apprend — avec de la discipline, du travail et beaucoup d'exercice.

« Là où les qualités des races côtières retrouveront des avantages réels, ce sera dans la guerre des torpilleurs et des sous-marins, qui demande de la hardiesse et l'humeur aventureuse.

« De sorte qu'il ne faut pas vous étonner de voir une allure si balourde aux matelots allemands : elle ne les empêche pas d'obéir aux ordres avec précision et rapidité. Je ne dirai pas qu'en ce moment ces équipages valent les nôtres. Je ne le crois pas. Mais les officiers sont excellents. S'ils ont la décision lente, — ce qui est un désavantage vis-à-vis du Français vif et de l'Anglais décidé, — il faut leur reconnaître la qualité de leur défaut : le sang-froid. Reste à savoir, — quand on veut comparer la valeur vraie des peuples, — si l'esprit de décision est plus utile ou non que l'esprit de réflexion. Cela doit dépendre de la valeur des hommes.

— Comment trouvez-vous la rade?

— La rade est jolie, assurément. Mais il en est beaucoup qui la valent. Celle de Brest, par exemple, me paraît plus belle. Le fjord de Kiel s'avance à près

de 16 kilomètres à l'intérieur. Sa profondeur varie entre 9 et 18 mètres. Des forts le défendent très bien, et les collines qui le bordent l'abritent contre les vents.

— Et les arsenaux?

— De premier ordre. Outre les établissements Krupp, supérieurement aménagés, puisqu'on peut y construire à la fois cinq cuirassés et quinze torpilleurs, il y a aussi des chantiers de l'État et d'autres chantiers privés, et l'activité y est très grande. Je voudrais voir en France une organisation aussi parfaite.

« Quant au canal, il va être rectifié. Depuis qu'on l'a creusé, les dimensions des bateaux ont augmenté. Au lieu de navires de guerre de 13.000 tonnes au maximum, on en voit de 18.000 tonnes en France et en Angleterre, et bientôt les Allemands vont faire de même. Déjà la navigation y est difficile pour les navires un peu longs ; car, par économie, le trajet en fut tracé un peu tortueux et le rayon des courbes trop petit. On refuse tous les jours le passage à des bateaux de commerce, et le yacht *Hambourg*, sur lequel l'Empereur fait cette année sa croisière, n'avait pu y passer. La largeur du canal va donc être doublée. Une commission de trente ingénieurs, dernièrement envoyée sur les lieux, a estimé à 200 millions de marks (250 millions de francs) le coût des travaux à faire : dédoublement des écluses à l'entrée et à la sortie et augmentation du rayon des courbes sur tous les points utiles pour assurer une navigation plus rapide.

« De même, les bassins des chantiers de construction vont être élargis pour pouvoir recevoir les nouveaux modèles de bateaux.

— Et que pensez-vous, demandai-je, de l'escadre que voici ?

— Je dis qu'elle est très belle et que cela donne beaucoup à réfléchir. »

LA MARINE DE GUERRE

LES HOMMES

Le secret naval. — La propagation de l'idée maritime. — La ligue maritime. — L'amiral von Tirpitz. — L'Empereur chef de la marine. — Les officiers. — La « lettre bleue ». — L'avancement. — Les équipages.

Je n'ai pas l'intention de faire pour la marine ce que je n'ai pas voulu pour l'armée, une étude militaire. Mais, bien que le sujet soit un peu technique, peut-être un peu aride, il est impossible de le passer sous silence en parlant de l'Allemagne moderne, où il a pris une si grande place.

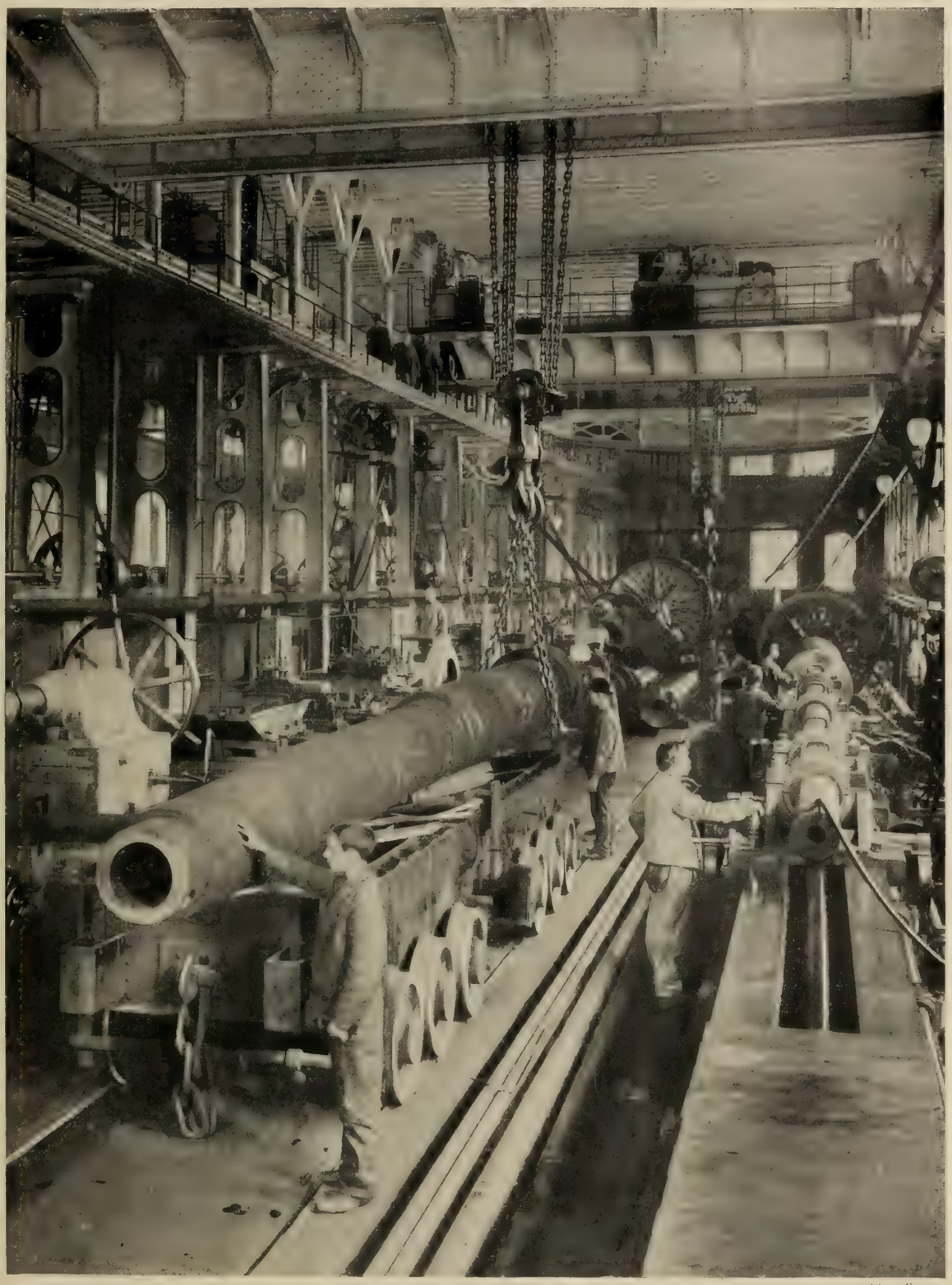
Ici nous sommes en présence d'un organisme neuf. L'Allemagne n'a ni histoire ni tradition navale. Il y a trente ans, elle n'avait point de population maritime, pas de colonies, presque pas de ports, des côtes inhospitalières. Pourtant le commerce maritime a été créé. Hambourg est devenu un des premiers comptoirs du monde. Une amirauté, un corps d'officiers de marine, des équipages, une flotte de guerre, sont nés, ont grandi, ont pris la seconde place dans les marines de guerre. Cela en moins de vingt ans. Les colonies ont été remplacées sur toute la surface de la terre par une lente et tenace conquête des marchés; les intérêts allemands sont partout représentés. Il leur faut un instrument de protection mondial : c'est la raison d'être de la marine allemande, et son ambition est d'équilibrer la force navale anglaise.

Une enquête de détails sur la marine serait fort ardue, car, si tout ce qui regarde l'armement est soigneusement caché aux yeux de l'étranger, les arsenaux et les navires de guerre lui sont littéralement inaccessibles. Qu'il me suffise de dire, pour donner un exemple de la jalousie avec laquelle est gardé le secret naval, que les règlements interdisent aux officiers et aux marins de prononcer le nom de certains appareils. C'est ainsi qu'il leur est défendu de jamais employer le mot « télémètre ». L'instrument est désigné par une lettre. Malgré ce qu'ont d'un peu puéril des précautions aussi exagérées, il faut bien constater qu'elles ont tout au moins ce résultat : qu'on ignore à peu près tout du degré d'entraînement naval de la

flotte. Un pessimiste — il en est, même en Alllemagne — m'a fait un jour remarquer que ce secret n'était levé que lorsque les circonstances l'exigeaient et que ce n'était pas toujours à l'honneur des marins : tels les échouages ou fausses manœuvres en pays étrangers. Néanmoins, l'avis des personnes techniques que j'ai pu consulter, en Allemagne et au dehors, est que ce mystère, pratiqué d'ailleurs avec une rigueur presque égale par le Japon, cache un état de préparation très sérieux. Récemment, un officier de la marine anglaise me citait, pour situer à sa juste valeur la vertu de ce mystère, l'exemple des derniers cuirassés de la classe *Kaiser*, mis en construction avec un redoublement de précautions contre les indiscrétions et qui se trouvent être, au moment où leurs caractéristiques sont enfin connues, de très bons navires, mais conçus sur le plan le plus banal.

La marine est très populaire en Allemagne. Par son corps d'officiers bourgeois, elle attire la sympathie de la bourgeoisie. Le public lui fait confiance en raison inverse de ce qu'il sait d'elle. Sans aucun renseignement sur ses tirs et sur ses manœuvres, satisfait des affirmations officielles généralement hyperboliques, il se fie, pour sa mise en valeur, aux chefs désignés par l'Empereur. Cependant l'opinion ne se désintéresse nullement de la marine, bien au contraire. L'axiome impérial : « L'avenir de l'Empire est sur mer » est devenu un article de foi patriotique que tout le monde professe, du hobereau au plus petit bourgeois. Dans les milieux socialistes, où l'on reconnaît le rapport qui existe entre le commerce et la prospérité générale, les dépenses navales ne rencontrent pas d'opposition sérieuse. Les constructions de navires et les travaux industriels qui s'y rapportent occupent une main-d'œuvre immense; ils ont une répercussion économique favorable sur les conditions d'existence de la masse ouvrière, et ce point de vue, qui serait trop abstrait pour des milieux ouvriers français, ne l'est pas pour le prolétaire allemand.

LA LIGUE MARITIME L'instrument de l'éducation maritime de peuples essentiellement terriens est une organisation très puissante : le *Flottenverein* ou ligue maritime. Cette association ne compte pas moins d'un million et demi d'adhérents appartenant à toutes les classes de la société et à tous les pays de l'Empire. Elle dispose d'une force politique considérable et de ressources financières qui vont sans cesse en augmentant, malgré son budget de propagande, qui comporte de très grandes dépenses. Elle inonde les écoles, les usines, les familles, les brasseries d'une inépuisable variété de prospectus, de brochures, de photographies, de maximes imprimées. Elle organise des conférences, promène à travers toute l'Allemagne un musée naval ambulant, entretient une incessante agitation pour dénoncer tour à tour le péril naval russe, le péril naval français, le péril naval anglais et jusqu'au péril jaune. L'instigateur et l'âme de la *Flottenverein* n'est autre que le sécrétaire d'État à la marine, le célèbre amiral von Tirpitz. L'œuvre de la ligue consiste surtout à exalter les actions du ministre, à préparer l'opinion aux demandes de crédit, à lui inspirer, en même temps que la confiance dans la marine, la conviction que la guerre avec l'Angleterre est inévitable et qu'il faut s'y préparer en augmentant la flotte. L'Empereur encourage très ostensiblement



Phot. Krupp.

KRUPP. — Un atelier de forage de canons. — Le travail de forage est une longue opération, et l'on peut dire qu'une pièce de gros calibre doit être commencée en même temps que le navire.

Phot Krupp.

KRUPP. — Une tourelle cuirassée double en état d'achèvement. — Au sommet, dépassant légèrement le toit de la tourelle, se trouve la coupole cuirassée où se postent les pointeurs. En arrière-plan vers la droite de l'atelier, le fût-pivot sur lequel tournera la tourelle.

la propagande de la ligue, et ce n'est pas là une des moindres causes du succès de cette vaste entreprise de propagande.

Le président de la *Flottenverein* est l'amiral von Kœstler, qui déploie dans l'organisation une activité remarquable, principalement en ce qui concerne l'action politique de la ligue. Mais il est hors de doute que l'amiral von Tirpitz est l'inspirateur direct de toutes les motions ou vœux, qui toujours préparent l'action gouvernementale. *La Flottenverein* est donc, malgré son caractère d'association volontaire, une sorte d'institution d'État, dont le rôle a été capital dans le développement de la flotte.

L'AMIRAL VON TRIPITZ. Le ministre de la Marine est, depuis 1897, l'amiral von Tirpitz. C'est une des figures les plus caractéristiques de l'Allemagne contemporaine. Il a aujourd'hui soixante-quatre ans et était amiral à cinquante ans. Jeune officier, il s'est consacré entièrement au commandement des torpilleurs et n'a cessé de s'intéresser à cette arme, dont l'utilisation est certainement poussée dans la marine allemande plus loin que dans toute autre. Chef d'état-major de l'escadre de la Baltique, puis commandant de la division d'Extrême-Orient, ses talents d'organisation et surtout son zèle à préconiser la nécessité de préparer l'Allemagne à une guerre contre l'Angleterre ont appelé l'attention de l'Empereur sur lui. Il jouit de l'entière confiance du souverain, qui lui prodigue les marques de son estime et de son amitié ; il lui a donné en 1908 le grand cordon de l'Aigle Noir et l'a nommé, en 1911, grand-amiral de la Flotte.

L'amiral von Tirpitz a la stature de Bismarck ; il en a aussi la ténacité, les vues à longue échéance, la science politique qui lui permet de parler en maître au Reichstag, et de lui faire voter les amendements successifs à la loi navale qui ont donné à la flotte allemande son énorme effectif. Très autoritaire, il n'admet aucune ingérence du pouvoir parlementaire dans les affaires maritimes. Lors des scandales de Kiel, où d'importantes malversations avaient été commises dans les approvisionnements, il repoussa toute enquête, fit faire le procès par l'autorité maritime et prit lui-même les sanctions. Récemment, on a vu, lors de l'affaire Krupp soulevée au Reichstag par le parti socialiste, que le ministre de la Guerre avait dû remettre l'enquête aux pouvoirs judiciaires. L'amiral von Tirpitz n'eût pas admis une pareille solution.

Sa situation est une des plus solides de l'Empire ; on reconnaît en lui le dépositaire des vertus prussiennes et le véritable créateur de la flotte allemande, qui en quinze ans est passée du cinquième rang au deuxième et se trouve aujourd'hui en mesure de disputer la suprématie navale à l'Angleterre.

Comme d'autres hommes d'État et généraux prussiens, il fait montre d'une extrême simplicité et fuit toutes les obligations de représentation mondaines qui ne sont pas obligatoirement liées à l'exercice de ses fonctions. Silencieux d'ordinaire et de langage très réservé quand il parle, il est impénétrable en ce qui concerne l'application des forces relatives de la marine allemande et de ses rivales. Tel quel, il est incontestablement populaire dans toute l'Allemagne, et son passage dans les rues de Berlin suscite toujours une manifestation respectueuse des passants. Quant à l'autorité morale

dont il jouit dans la marine, même sur les grands chefs, elle paraît très grande.

L'EMPEREUR CHEF DE LA MARINE La personnalité du secrétaire d'État, que les rapides développements de la marine allemande ont placé en lumière, n'est cependant que secondaire. L'Empereur est chef de la marine, et il a des rapports directs, par l'intermédiaire de son cabinet naval, avec les chefs d'escadre et les chefs des stations de Kiel et de Wilhelmshaven. Le secrétaire d'État n'a donc pas d'autorité directe sur la flotte et n'intervient dans son utilisation que par l'influence qu'il a dans les conseils de l'Empereur. L'ensemble des études militaires est centralisé par un bureau d'état-major général, l'*Admiralstabe*, placé sous l'autorité directe de l'Empereur. Cette organisation existe depuis 1899, et l'Empereur lui-même l'a définie en ces termes : « Ayant décidé de prendre en mains le commandement de la marine, comme je l'avais fait jusqu'ici pour l'armée, j'ai jugé qu'il était plus nécessaire de laisser entre moi et les divers commandants une autorité spéciale et centrale qui n'avait d'autre service à faire que mes ordres à exécuter. »

L'Empereur suit de très près tout ce qui concerne le personnel officier. Non seulement il fait, à bord de son yacht le *Hohenzollern*, de fréquents séjours au milieu de sa flotte, non seulement il assiste à des manœuvres et passe des revues, mais il lui arrive assez souvent de se rendre à bord des navires et d'en passer une sorte d'inspection.

Il porte volontiers l'uniforme de la marine et se pique de savoir le métier comme un professionnel. Il n'est pas rare qu'il manœuvre lui-même le *Hohenzollern*. De même il a dirigé autrefois en personne la manœuvre de son *racer* à voiles *Météor*. Volontiers il témoigne aux officiers de marine étrangers qui ont l'occasion de lui être présentés une bienveillance et une cordialité particulières, s'entretient avec eux de sujets professionnels, en homme de métier. Cependant il est certain que plusieurs de ses critiques, au cours de manœuvres auxquelles il avait assisté, n'ont pas été heureuses. On dit que, depuis ce temps, il s'abstient des commentaires « sur le terrain », si l'on peut appliquer ce terme aux évolutions sur mer.

Là où son action personnelle est prépondérante, c'est dans la désignation des chefs qui exercent les grands commandements. Par là il est véritablement le chef de la flotte, car aucune nomination n'est faite qu'il ne connaisse exactement sinon l'officier qui en est l'objet, du moins tous ses titres, et qu'il ne soit renseigné très minutieusement sur son caractère et ses aptitudes. En ce qui concerne les rapports de l'Empereur avec le corps des officiers de marine, il me suffira de citer ses propres paroles, prononcées récemment à Murwick : « Il est inutile que je répète à quel point j'aime le corps des officiers de marine dont je porte l'uniforme. Je le connais depuis ma plus tendre jeunesse ; j'ai appris à l'estimer dans ses merveilleux exploits, dans la conduite de mes navires dans les eaux allemandes et à l'étranger et dans le développement général de la marine. »

L'Empereur donne le ton : personne en Allemagne ne parle de la marine autrement que suivant le mode hyperbolique.

LES OFFICIERS DE MARINE Pour former l'ossature de l'institution nouvelle, il fallait faire appel à des forces nouvelles. L'armée

prend les fils des familles nobles. La tradition n'appelait pas les hobereaux sur les navires de guerre. Du moins a-t-on voulu que le nouveau corps représentât une aristocratie aussi : ce serait l'aristocratie de l'argent. La bourgeoisie riche fournit les contingents aux cadets de marine.

La première condition à remplir pour les jeunes gens candidats à la carrière d'officier de marine est que leur famille s'engage à verser une somme d'environ 10 000 francs en diverses annuités, tant pour les suppléments à la solde que pour les frais d'équipement et autres. Cette condition élimine dès l'abord tous les jeunes gens n'appartenant pas à des familles aisées.

Pour le reste, il leur suffit d'avoir une bonne constitution physique et leur diplôme d'études universitaires, ou encore le diplôme des écoles d'enseignement moderne, ou même de provenir d'une école de cadets militaires dont leur instruction ne leur permet pas de suivre l'enseignement. Comme on le voit, l'on n'est pas très exigeant pour les qualités intellectuelles. Les promotions de cadets sont actuellement de deux cents par an. Le nombre des candidats ne permettrait pas facilement d'accroître ce nombre, encore insuffisant pour remplir les cadres.

L'éducation maritime supplée au défaut de culture première. Cette éducation est tout entière dirigée dans un sens essentiellement pratique. Aussitôt leur incorporation, les *Seekadetten*, cadets de marine, font un mois de caserne pendant lequel on les rompt à la discipline militaire comme de vulgaires recrues. De là ils passent sur les quatre croiseurs-écoles des mousses *Freya*, *Hertha*, *Hansa* et *Victoria-Luise*, où ils effectuent des croisières dans la mer du Nord, dans l'Atlantique et la Méditerranée. Cet embarquement dure un an pendant lequel ils font le service comme des matelots, tout en suivant une instruction théorique donnée par leurs officiers instructeurs. Ce premier contact avec la vie maritime est rude, c'est une épreuve intentionnellement rendue âpre pour tremper les jeunes caractères. Beaucoup de jeunes gens se rebutent et se retirent au cours de ce premier essai. Du moins ceux qui restent ont-ils le goût du métier chevillé au corps.

Le plus dur, d'ailleurs, à ce moment est passé. Au retour de cette croisière, les cadets entrent à l'école navale, qui est installée à terre, à Murwick, dans des établissements nouvellement construits et dont les dispositions sont inspirées de celles de la célèbre école navale d'Annapolis, aux États-Unis. Mais, si on leur a emprunté l'espace, la clarté, le confort même, le luxe américain en est rigoureusement banni. Là, les cadets complètent leur instruction théorique. Au bout d'un an ils sont envoyés en stage pendant des périodes variant d'un à trois mois dans les différentes écoles de spécialités de la marine — infanterie, canonnage, torpilles — destinées à la formation des sous-officiers. Ainsi commence leur troisième année d'instruction. Leur âge à ce moment est, en moyenne, de vingt et un ans. Le dernier stage est un embarquement sur les navires de la première escadre. A la fin de cet embarquement, ils sont prêts à être nommés officiers.

La nomination au premier grade de *Leutenant zur see*, qui correspond à celui d'enseigne de deuxième classe de notre marine, est prononcée sur l'ensemble des notes données au candidat pendant ses trois années d'instruction par

ses officiers instructeurs et sur un vote émis par un tribunal d'honneur composé d'officiers de la station dont il doit faire partie. Le principe de ne nommer un officier dans un corps qu'autant qu'il est accepté par ce corps est donc maintenu pour la marine. Les votes défavorables doivent être motivés, et ses considérations restent au dossier de l'officier. S'il y a une majorité défavorable, il n'y a pas de justification ; le candidat est exclu sans autre forme de procès. Mais ce dernier cas est fort rare.

Une fois le premier grade acquis, les autres suivent vite. L'avancement est extrêmement rapide dans la marine allemande et se fait tout entier à l'ancienneté. Le mécanisme en est simple, c'est celui de la sélection à rebours.

LA LETTRE BLEUE. Lorsqu'un officier a montré quelque défaillance dans sa manière de servir ou lorsque, simplement, ses chefs l'ont noté de manière à montrer que son aptitude est insuffisante, il reçoit la fameuse « lettre bleue », toujours conçue en termes identiques et qui lui annonce que l'Empereur n'a plus besoin de ses services. Lorsque l'officier est ancien et que la cause de sa disgrâce est l'âge ou l'affaiblissement de sa santé, la lettre contient un terme de remerciements pour les services rendus. Quels que soient le grade et les titres de l'officier qui reçoit la « lettre bleue », il est obligé de prendre immédiatement sa retraite, s'il y a droit, ou, dans le cas contraire, de démissionner. Il n'y a aucun recours possible à un conseil d'enquête. La décision de l'Empereur est sans appel. Elle a parfois frappé des officiers qui avaient rendu d'éminents services et étaient considérés comme l'honneur de leur corps, comme l'amiral von Knorr, ancien *Oberkommandant* (commandant supérieur de la marine), dont les idées avaient cessé de plaire.

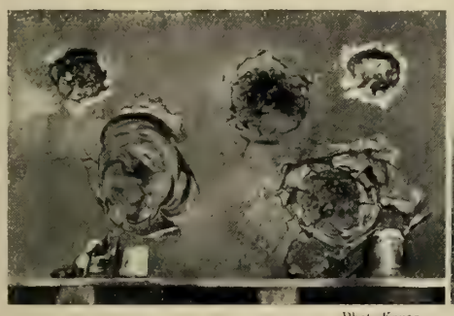
La « lettre bleue » constitue un formidable moyen de discipline, non seulement de discipline militaire, mais de discipline morale. Le moindre écart de langage, tout écrit non orthodoxe, expose son auteur à être, de cette façon, sans justification possible, exclus. Elle aide puissamment à maintenir le rigoureux secret qui plane sur toutes les questions navales. A côté de ces grands avantages, il faut peut-être noter l'immobilité apparente des idées d'un corps d'officiers peu instruits, dont la participation aux problèmes généraux qui occupent la critique navale européenne est nulle.

L'AVANCEMENT. Les inconvénients qu'on serait tenté de voir au mode de sélection à rebours sont bien largement compensés par l'immense avantage de pouvoir faire tout l'avancement à l'ancienneté. De cette façon, il n'y a ni favoritisme, ni intrigues de personnes, ni ces rivalités qui, ailleurs, affaiblissent les corps d'officiers. Le cours rapide de cet avancement est assuré non seulement par la « lettre bleue », qui dégage autant qu'il le faut les cadres pour assurer la jeunesse du commandement, mais aussi par l'extension ininterrompue de la flotte, par la retraite proportionnelle qui permet aux officiers las de la navigation de se retirer de bonne heure avec des situations matérielles convenables.

L'importance capitale qu'il y a pour la marine à avoir des officiers jeunes et qui apportent dans le commandement l'intégrité de leur force physique et intellectuelle, est pleinement reconnu en Allemagne. Nul ne peut recevoir le commandement d'une grande unité de combat s'il

Phot. Krupp.

KRUPP. — Un canon de côte de 15 centimètres. — Cette pièce est longue de 7 mètres 50. Elle est montée sur un affût a éclipse. A gauche, on voit les projectiles d'essai.

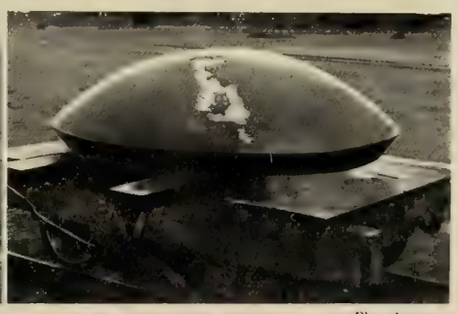


Phot. Krupp.

Effet d'un obus brisant de 255 m/m, chargé de 31 kg d'acide picrique.

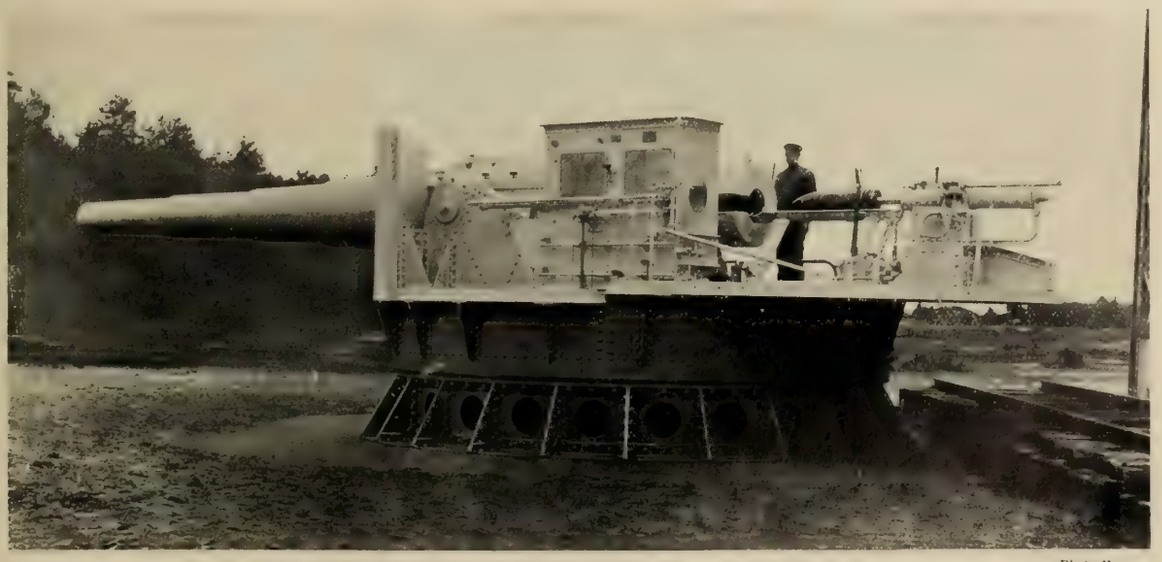
Phot. Krupp.

Calotte en acier-nickel servant d'objet d'étude.



Phot. Krupp

Plaque en acier-nickel à face avant durcie utilisée pour les expériences.



Phot. Krupp.

KRUPP. — Un canon de bord de 28 centimètres. — Ce canon, destiné à passer en tourelle, est mis en batterie provisoire pour la mise au point et le réglage. Sa longueur est de 11 mètres 20.

Phot. Krupp.

KRUPP. — Le laminage d'une plaque de blindage. — Aussitôt coulée, la plaque est présentée au laminoir. Grâce aux cylindres mobiles sur lesquels elle glisse, il est facile aux ouvriers de la mouvoir avec toute la précision ordonnée par le chef d'équipe.

Phot. Delius, Paris.

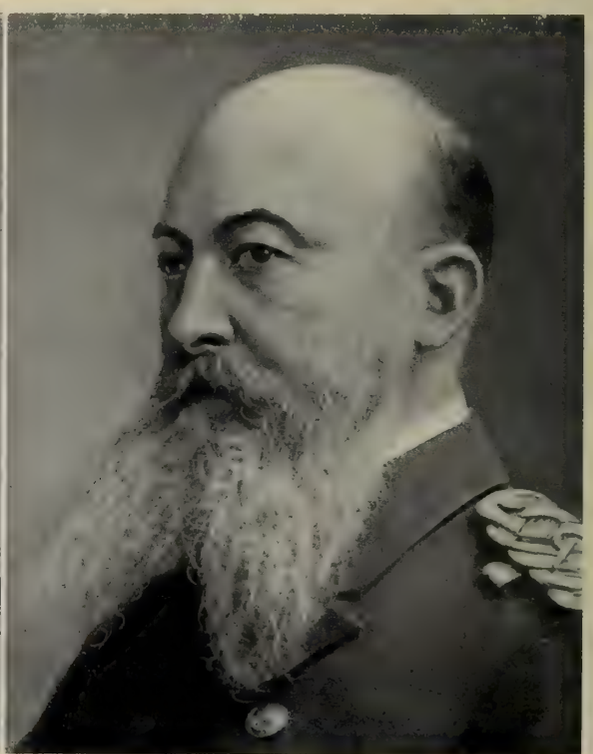
L'ESCADRE DU TYPE " NASSAU " EN MARCHE. — La classe des *Nassau* appartient à l'une des deux escadres de dreadnoughts : le premier Nassau date de 1908 et, en cinq ans seulement, l'Allemagne possédera seize dreadnoughts.

LE PRINCE HENRI DE PRUSSE, grand amiral et inspecteur général de la marine.

LE PRINCE ADALBERT DE PRUSSE, troisième fils de Guillaume II, officier dans la marine.

Phot. Bieber, Berlin.

L'AMIRAL VON KŒSTLER, l'actif président de la Ligue Maritime : le *Flottenverein*.



Phot. Reuer, Paris.

L'AMIRAL VON TIRPITZ est depuis 1897 ministre de la marine et depuis 1911 grand-amiral de la flotte.

dépasse l'âge de quarante-cinq ans. C'est l'âge moyen des capitaines de vaisseau. On arrive officier supérieur, capitaine de corvette, vers trente-cinq ans. A cet égard, la marine allemande n'a rien à envier à la marine anglaise, et elle ne néglige rien pour que la vigueur de son commandement soit égale à celle de sa grande rivale.

Les soldes de la marine sont relativement élevées. Un lieutenant de vaisseau de trente ans touche une solde annuelle minimum de 7.000 francs environ, un capitaine de corvette 9.000, un capitaine de vaisseau 12.000.

Il n'y a pas de limite d'âge. Les officiers se retirent du service quand ils sentent leur activité diminuer, ou lorsqu'ils en sont priés.

LES MILIEUX D'OFFICIERS Bien que le fond du tempérament allemand donne à l'officier de marine une apparence assez semblable à celle de l'officier de l'armée, il y a entre les deux types d'officiers une différence sensible. Conscients de l'infériorité de leur naissance, les officiers bourgeois de la marine s'efforcent de la compenser par l'élégance de leurs manières et de leur tenue. Nous sommes mauvais juges de la qualité de cette élégance, qui choque souvent nos habitudes françaises. Cependant, pour employer un terme qui ne correspond pas du tout à la mentalité allemande, devant laquelle le lieutenant de cavalerie apparaît comme le type suprême et inégalable de la distinction, je dirai que l'officier de marine me paraît, en général, mieux élevé que l'officier de terre, plus averti des nuances, mieux informé. Sa morgue est plus discrète. La courtoisie des officiers de marine allemands est extrême, et elle emprunte des formes que nous serions parfois tentés de trouver exagérées.

Le milieu est sympathique parce qu'il est plein d'entrain, de santé et de confiance. Les rapports des jeunes officiers avec leurs anciens qui les guident et les conseillent paraissent extrêmement solides. La camaraderie dans le corps est très développée et réunit, en dehors du service, les différente grades. L'esprit de la marine est, comme celui de l'armée, éminemment offensif. On veut des gens prêts à « foncer ». Dans les exercices, les torpilleurs foncent avec tant de témérité que les accidents sont fréquents et dégénèrent parfois en catastrophes.

Courtoisie, solidité, entrain, ne masquent pas une moyenne de culture générale moins élevée que celle des marines des autres nations. On ne trouve pas chez le marin allemand ces qualités intellectuelles qui font d'un officier de la marine anglaise ou autrichienne un homme du monde, un lettré et un savant. Ce sont avant tout des soldats, des hommes de méthode, dont l'esprit est orienté d'un seul côté vers un devoir simple, méticuleusement défini et absolu.

Les plus instruits passent un an dans le grade de lieutenant de vaisseau à l'Académie navale de Kiel, où ils se perfectionnent dans l'étude des mathématiques et reçoivent une instruction historique et technique d'art militaire. Ce sont les intellectuels du corps, qui vont ensuite dans les états-majors, dans les cabinets navals ou aux chaires de professorat.

Le cadres des officiers de marine comprend 2.700 officiers, sur lesquels il y a environ 700 vacances actuellement.

LES OFFICIERS MÉCANICIENS A côté des officiers de marine, les officiers mécaniciens, chargés de la conduite des appa-

reils à vapeur des navires, forment un corps nettement séparé, une caste inférieure et qui paraît résignée à sa situation. L'avancement y est lent; on n'y parvient pas à un grade plus élevé que celui d'inspecteur en chef, qui correspond à celui de capitaine de vaisseau. A bord, dans tous les services, l'officier mécanicien est placé sous la dépendance de l'officier de marine. Pourtant il ne sort pas du rang, et la seule différence sociale qui le sépare de l'officier de marine est celle d'une fortune inférieure. Cependant les frais exigés pour l'entrée au service sont encore assez élevés. En sortant de l'école spéciale des candidats officiers-mécaniciens, il doit faire sept à huit ans du service de sous-officier et ne parvient au droit envié de porter l'écharpe d'officier qu'à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans et après un double vote d'admission des officiers de marine et des officiers-mécaniciens.

Tel est le prestige de la situation d'officier, et telle est la discipline de l'esprit allemand en ce qui concerne les classifications sociales, même simplement basées sur la fortune, que les candidats ne manquent pourtant pas absolument; mais on commence à éprouver des difficultés à en recruter le nombre rendu nécessaire par l'accroissement de la flotte. Le cadre, très faible en comparaison de celui des officiers de marine, est d'environ 600 officiers.

LES ÉQUIPAGES Le recrutement des équipages est fourni par le contingent annuel levé par le département de la Guerre. Dans ce contingent, on destine à la marine d'abord les marins de profession ayant déjà navigué au commerce, puis les ouvriers des professions intéressant la marine, mécaniciens et électriciens; enfin, jusqu'à ces dernières années, la presque totalité des Alsaciens-Lorrains. Assez récemment la proportion d'Alsaciens-Lorrains a été diminuée; elle reste encore fort importante. Sans doute a-t-on jugé pouvoir compter davantage sur leurs bons services dans la marine que dans l'armée, où des scrupules pénibles pourraient les assaillir.

J'ai eu dernièrement l'occasion de causer avec un matelot de la flotte de guerre alsacien-lorrain. Il m'a dit que nombreux étaient ses compatriotes à bord et que, d'une façon générale, ils sont satisfaits d'avoir à faire leur service dans la flotte. Le service y est plus dur que dans l'armée; mais, outre qu'on y est moins exposé à porter les armes contre la France, on se trouve moins livré à la discrétion et au bon plaisir des sous-officiers. A bord, l'officier est toujours présent et tempère les excès de zèle et d'autorité de gradés d'ailleurs moins brutaux, en général, que ceux de l'armée de terre.

En outre du recrutement ordinaire, la flotte reçoit des engagements volontaires, en nombre assez restreint, et les contingents de l'école des mousses. Cette dernière source est la plus importante au point de vue de la qualité, car les jeunes gens qui s'engagent de quinze à dix-huit ans comme mousses contractent l'obligation de servir sept ans dans la marine à partir de la fin de leur instruction, qui se fait sur les croiseurs *Hertha*, *Victoria-Luise*, *Freya*, *Hansa*, navires de croisière servant également à la formation des cadets officiers. Les écoles de mousses sont la véritable pépinière des sous-officiers.

Quelle que soit la provenance des recrues, elles sont versées, suivant la spécialité à laquelle elles sont destinées, à une division où elles reçoivent d'abord une instruction militaire. Elles sont ensuite embarquées, au fur et à mesure des vides

produits par le départ de la classe précédente, à bord des navires de combat. L'instruction se fait au poste même que le matelot occupera pendant ses deux années de service ; elle est donc extrêmement spécialisée, et chaque homme ne remplit qu'une seule et même fonction.

Cette méthode dispense d'avoir à faire passer les matelots par des écoles spéciales de canonnage, des torpilles, etc.; elle est extrêmement économique et adaptée au service de deux ans. Les écoles de spécialités sont réservées aux rengagés, candidats sous-officiers, aux sous-officiers et aux officiers qui y reçoivent des brevets spéciaux.

Les rengagés avancent à l'ancienneté, l'obtention de chaque grade étant subordonnée à un examen. Les différents grades obtenus correspondent à ceux de caporal, de sergent et d'adjudant. Au-dessus de ce dernier grade, il y a celui d'adjudant porte-épée, qui jouit de plusieurs des privilèges de l'état d'officier.

Il est difficile de se faire une opinion sur la valeur des équipages, puisqu'on ne sait rien, en Allemagne, de ce qui se passe à bord des navires. Les apparences sont très bonnes; la tenue des navires et des hommes paraît en général très correcte. A en juger par le nombre des conseils de guerre, la discipline est dure et les infractions fréquentes. Les peines corporelles ne sont pas abolies.

L'effectif est d'environ 60.000 matelots et sous-officiers et atteindra 80.000 à l'achèvement des armements du programme naval.

Le nombre des marins entretenus à terre, dans les stations de Kiel et de Wilhelmshaven, est considérable. Il y a là une large réserve, tant pour fournir aux besoins des deux premières escadres armées, que pour former le noyau de premier armement des deux escadres de réserve.

L'organisation de ces stations des équipages est méticuleuse et compliquée. Ce sont de véritables directions et dépôts du personnel subalterne. Ce qui est à noter dans cette organisation, c'est sa décentralisation : les deux stations fonctionnent indépendamment, font les avancements, préparent leur mobilisation sans aucune intervention d'un pouvoir central.

Cela explique aussi l'importance des amiraux chefs de station, dont la situation n'a pas d'équivalent dans les autres marines. Ce sont, en somme, des ministres régionaux qui règlent sur place toutes les questions de personnel.

LES ARSENAUX ET LES CHANTIERS
LA FLOTTE

Kiel. — Wilhelmshaven. — Les chantiers de construction. — Les « dreadnoughts ». — Les croiseurs de bataille. — La flotte de seconde ligne. — Les petits croiseurs, torpilleurs et sous-marins. — Constitution des forces navales.

Le colossal effort maritime de l'Allemagne trouve son expression la plus complète dans la flotte armée, mais cette flotte est un résultat. Dans les arsenaux et sur les chantiers, on a sous les yeux la représentation instantanée de cet effort. Aucun spectacle n'est plus impressionnant ni plus explicatif de la ténacité et de l'énergie que le pays apporte à la préparation de la guerre sur mer. Quiconque a visité Kiel et Wilhelmshaven, a parcouru les chantiers Vulcan, Germania et Schichau, conserve une impression ineffaçable de labeur obstiné, méthodique et intelligent, rapporte la conviction que le pays capable de faire surgir en quelques années ces vastes établissements, cette activité intense, toute cette industrie maritime si complexe, de l'ordonner suivant les lignes d'un vaste plan d'ensemble, est un pays solidement ancré dans ses desseins et résolu à tirer, tôt ou tard, le bénéfice de ses énormes mises de fonds.

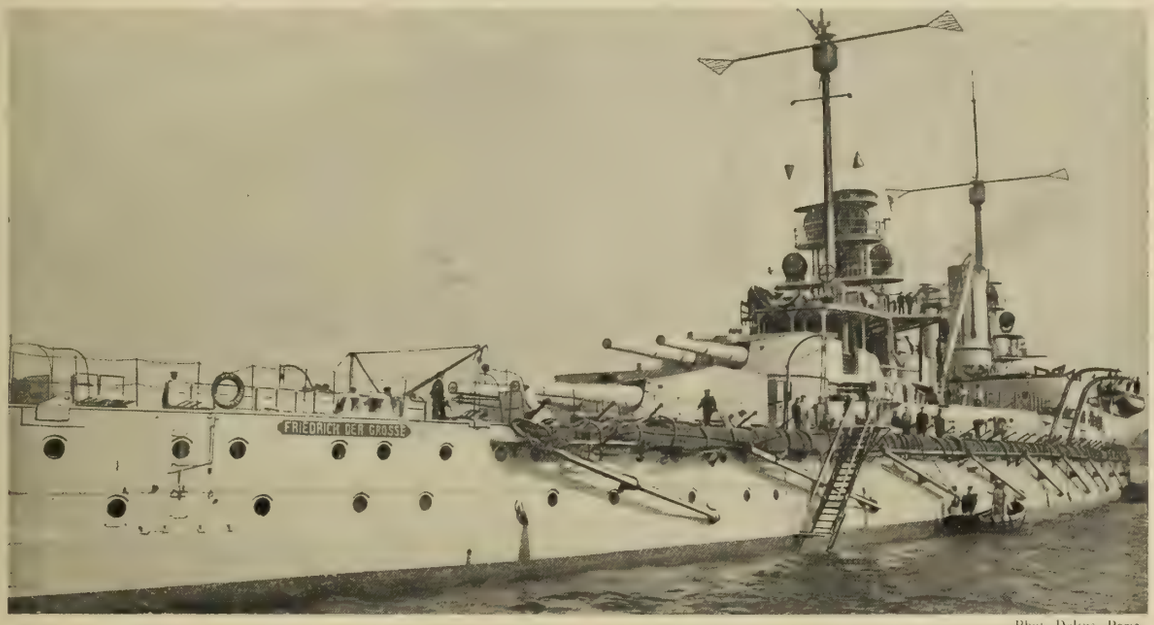
KIEL Kiel, comme nous l'avons vu plus haut, est le grand port militaire de la Baltique; c'est le seul point de la côte allemande où la nature ait fourni un abri naturel aux eaux profondes, pour les grands navires. Qu'on imagine un vaste fjord, ouvert au nord et légèrement évasé vers le large.

Entre deux pointes formant une baie, s'ouvre un petit port qui n'abrite que des torpilleurs, mais dont l'importance stratégique est capitale : c'est Holtenau, la tête du canal de la mer du Nord, avec ses monumentales écluses et ses grands dépôts de charbon. Grâce à ce canal, Kiel peut être considéré comme une station en arrière de la mer du Nord, mais complètement à l'abri des opérations entreprises contre l'Allemagne dans cette mer et en communication directe avec elle.

En parcourant l'arsenal, qui s'est récemment agrandi sur les terrains de *Germania*, on a, de prime abord, la notion de la méthode qui préside à l'exécution du plan naval et qui fait aménager, en même temps que les navires se construisent, les magasins et l'outillage propres à as-

Phot. Delius, Paris.

LES DREADNOUGHTS. — Le *Kaiser* est le type de la division la plus moderne. Ce sont des navires de 24.500 tonneaux, filant 23 nœuds 6 et protégés par une cuirasse d'acier durci Krupp.



Phot. Delius, Paris.

LES DREADNOUGHTS. — Le *Friedrich der Grosse*, de la classe *Kaiser*, est aussi en escadre. L'armement de cette classe de navires est de 10 canons de 305, 14 de 150 et 12 de 88.

Phot. Delius, Paris.

LES DREADNOUGHTS. — Le *Prince Régent Luitpold* est, avec le *König Albert*, le plus récent de la classe *Kaiser*. Le prix de revient de chaque unité est d'environ 60 millions.

Phot. Delius, Paris.

LES PREDREADNOUGHTS, type auquel appartient le *Preussen*, sont des cuirassés de 12.000 à 13.000 tonneaux, antérieurs aux dreadnoughts. Leur valeur militaire est bien moins considérable.

Phot. Delius, Paris.

LES PREDREADNOUGHTS, parmi lesquels se range également le *Wittelsbach*, figurent encore pour un certain nombre dans les trois premières escadres de la flotte de combat.

surer leur existence dans les meilleures conditions. On est frappé par la clarté, l'ordre, la méticuleuse propreté qui règnent dans les ateliers et autour des bassins. Tout est prévu, pas un détail n'est laissé au hasard ou aux circonstances. Les installations ont été étudiées sur le plan, et elles sont réalisées avec la rigueur et la clarté d'un schéma.

L'arsenal est groupé autour de deux grands bassins, communiquant entre eux par un canal et dont l'un, bassin de construction, reçoit les navires en achèvement et en réparations, et l'autre, bassin d'armement, reçoit les navires en cours d'armement ou de ravitaillement. Tout autour de ce dernier sont rangées les *Shiffskammern*, ou magasins de navires. Chaque navire a ainsi, dans l'arsenal auquel son escadre est attachée, une maison qui contient tous les objets et matières qui lui sont nécessaires pour se ravitailler. Ce détail est bien caractéristique de l'ordre méticuleux et de l'esprit de simplification décentralisatrice qui régit la marine. Il est facile de se rendre compte combien une organisation pareille simplifie les opérations de ravitaillement et d'armement et la comptabilité. Autour du bassin de construction sont groupés les ateliers. Sur la rade il y a un port avec des estacades pour l'accostage des grands bâtiments et un port pour les torpilleurs. Deux grands bassins de radoub, qui permettent de mettre à sec les plus grands navires, s'ouvrent directement sur la rade, de sorte que les navires peuvent y entrer et en sortir directement sans perte de temps.

En dehors de la région des ateliers s'élèvent les habitations du commandant de l'arsenal, qui est un contre-amiral, des officiers de marine chefs de service et des divers fonctionnaires. On n'admet pas que ce personnel habite en dehors du lieu de ses occupations et de sa surveillance.

L'arsenal de Kiel occupe environ 10 000 ouvriers. C'est le plus considérable de l'Allemagne comme travaux d'équipement de navires et d'importantes réparations. Mais, malgré le canal *Kaiser Wilhelm* qui le relie à la mer du Nord, l'Allemagne a voulu avoir un arsenal de plein exercice, où soit stationnée sa flotte de première ligne, dans la mer même où elle compte livrer bataille.

WILHELMSHAVEN L'arsenal est construit sur le même plan général que celui de Kiel. Mais ici il a fallu lutter contre les difficultés naturelles. Nous ne sommes plus sur la côte pittoresque et hospitalière de la Baltique. Le pays est pauvre, sauvage, battu par l'âpre vent de la mer du Nord. La côte est basse, hérissée de bancs. Il a fallu créer un port artificiel à l'embouchure de la Jade, faire d'immenses travaux, creuser des bassins dans lesquels la hauteur d'eau nécessaire aux grands navires n'est conservée qu'au moyen d'écluses qui ferment les entrées du port. Autour de l'arsenal, une petite ville est née, peuplée seulement d'officiers, de fonctionnaires et d'ouvriers. Ici l'effort de la volonté est partout visible, il triomphe de difficultés que ailleurs on eût trouvées insurmontables. La rade est mauvaise, le mouillage malaisé pour les grands vaisseaux, qui n'y stationnent jamais et doivent passer les écluses à chacun de leur séjour. Malgré tout cela, il fallait une base navale sur la mer du Nord, et on l'a créée.

On perfectionne sans cesse. Le port avait deux entrées à écluse : on en a fait une troisième. Il y a à présent quatre grandes formes de radoub capables de recevoir les plus grands navires. Wilhelmshaven est

déjà mieux outillé que Kiel comme base navale. Le nombre des ouvriers qu'il emploie se monte à 9.000 et tend à s'accroître encore.

Dans les ateliers, le travail est très actif. L'ouvrier allemand travaille en silence militairement, sous la surveillance de contremaîtres qui paraissent aussi autoritaires que des sous-officiers. Néanmoins on s'efforce de leur faire aimer le travail : le décor de l'arsenal est aussi coquet que possible ; partout où on l'a pu, on a mis de la verdure. Les ouvriers mangent dans des réfectoires spacieux décorés de faïences claires, et ils ont une salle de concert et de bal.

En principe, Wilhelmshaven est la base navale de la première escadre, la plus forte. En réalité, les travaux sont poussés de façon à ce que le port puisse servir de base de concentration à toute l'armée navale, qui s'y trouverait rassemblée à peu de distance des côtes anglaises.

En dehors des deux grands arsenaux, la marine allemande possède quelques ports de torpilleurs, dont le plus important, sur la mer du Nord, est Cuxhaven. Ces ports de torpilleurs, tous aménagés sur le même modèle, comprennent des quais le long desquels viennent accoster ces petits navires. Des canalisations d'eau, de pétrole, d'électricité et même de vapeur leur permettent de procéder rapidement, avec le minimum d'effort, à leurs ravitaillements et à leurs travaux de mise en état pour reprendre la mer.

Enfin d'importants travaux, entrepris dans l'île de Héligoland, vont en faire une base navale utilisable par l'armée en temps de guerre. L'île est le point le plus fortifié du monde, après Gibraltar.

LES CHANTIERS Il y a trente ans, les chantiers anglais vendaient encore des navires de guerre à l'Allemagne. Aujourd'hui, les chantiers allemands construisent les deux tiers de la flotte de combat (le troisième tiers étant construit dans les arsenaux de Kiel et Wilhelmshaven), plus la totalité de l'immense flotte commerciale, et font d'importantes fournitures navales à l'étranger. L'essor de la marine de guerre a donné naissance à l'industrie métallurgique maritime, devenue l'une des branches les plus prospères du système économique allemand. Et cela seul suffirait à prouver que les dépenses militaires navales ne sont pas improductives.

Les chantiers *Vulcan* sont les plus importants. La vieille cité de Stettin a presque complètement disparu, submergée par les constructions de la nouvelle cité industrielle surgie autour des ateliers. A peine reste-t-il quelques portes monumentales, ornées de décorations architecturales et enguirlandées de lierre. Les quartiers neufs s'étendent autour de l'ancien cimetière transformé en parc. Un canal de 4 mètres de profondeur relie Stettin à Berlin, animé d'un continuel courant de trafic industriel. Les chantiers *Vulcan* étagent sur les deux rives de l'Oder des ateliers aux proportions colossales, munis de l'outillage le plus moderne et occupant plus de 10.000 ouvriers. C'est de là que sortent les paquebots géants de la Compagnie *Hambourg-America* et du *Norddeutscher Lloyd*, qui concurrencent les *Cunard* anglais. Là, comme dans les arsenaux, règnent l'ordre, la méthode et l'extrême propreté. Un peuple laborieux y travaille en silence avec les apparences d'une discipline toute militaire.

C'est à l'inauguration du premier bassin du port de Stettin que l'Empereur a prononcé, voici vingt ans, la phrase célèbre : « Notre avenir est sur l'eau ! » Aucun spec-

tacle, mieux que celui des chantiers industriels maritimes, n'atteste la vérité de cette parole que leur étonnante activité et leur rapide prospérité illustrent avec une frappante évidence.

Les chantiers *Germania*, à Kiel, sont spécialisés dans la construction des cuirassés; leur voisinage de l'arsenal leur donne une destination plus exclusivement militaire. Ils occupent 6.000 ouvriers.

Les chantiers de l'Elbe, Blohm et Woss, construisent aussi les grands navires de guerre. Ils possèdent un dock flottant de 35.000 tonnes, qui permet de soulever à sec et de caréner les plus lourds cuirassés.

D'autres chantiers sur la Weser et à Dietrichsdorf, près de Kiel, ont aussi des cales de construction pour navires de guerre. De sorte que l'Allemagne peut mettre en chantiers, simultanément, plus de navires que l'Angleterre. C'est en utilisant dans le secret cette faculté qu'elle a acquis sa rapide avance navale, produit un effet de surprise qui eut un profond retentissement en Angletere, et déterminé des mesures sans lesquelles elle eût pu acquérir très vite la suprématie navale. On sait que, la manœuvre dévoilée, l'Angleterre a pris la résolution de mettre deux cuirassés en construction chaque fois que l'Allemagne en mettrait un.

LES DREADNOUGHTS On sait que l'on désigne sous ce vocable les modernes navires de guerre, dérivés du type anglais, qui possèdent un armement uniforme de gros calibre et un cuirassement épais couvrant toute la coque. L'Allemagne a essayé d'acquérir une avance sur l'Angleterre dans la construction de ce type. Elle n'y a pas réussi; mais la flotte actuellement en service ou en achèvement n'en est pas moins une des plus imposantes du monde par le nombre et la force des unités.

La division la plus moderne est celle de la classe *Kaiser*. Ce sont des navires de 24.500 tonneaux, filant 21 nœuds et protégées par une cuirasse d'acier durci par le procédé Krupp. Leur armement est de dix canons de 305 millimètres de calibre, répartis en deux tourelles triples et en deux tourelles doubles, véritables forts tournants qui couronnent les ponts de ces formidables masses d'acier. Une batterie de quatorze canons de 15 centimètres répartis sur les flancs du navire complète l'artillerie.

Les unités de cette classe sont au nombre de huit, ce qui réalise l'effectif adopté en Allemagne pour une escadre. Le *Friedrich der Grosse* et le *Kaiser* sont déjà en escadre, trois autres en achèvement à flot ou en essais, enfin trois unités encore en construction, dotées d'un calibre plus fort de 340 millimètres. Le prix de revient de chaque unité est d'environ 60 millions.

La classe précédente est celle des *Nassau*, tout entière en escadre, et comprend une division de quatre unités de 18.900 tonnes armées de douze canons de 280 millimètres en tourelles doubles et de douze canons de 15 centimètres et une division améliorée type *Helgoland* de 22.800 tonnes, où les canons de 280 millimètres sont remplacés par des canons de 30 centimètres.

La marine allemande est donc sur le point de constituer deux escadres de dreadnoughts, soit seize unités. A la même époque l'Angleterre lui en oppose vingt-deux. La différence, on le voit, n'est pas considérable entre les armées de premier choc. Cette différence, il est vrai, va s'accentuer au profit de l'Angleterre. 1913 et 1914 sont les années critiques où l'effort naval allemand a développé le maximum de force relative. La France

ne dispose que de 8 dreadnoughts en 1913.

Le premier *Nassau* date de 1908 ; l'Allemagne aura donc réalisé ce formidable armement en cinq années. Voilà ce qui caractérise, mieux que des comparaisons de force relatives sujettes à interprétations suivant l'époque considérée, son œuvre navale. On comprend que le peuple allemand soit fier de cette œuvre, qui a, incontestablement, beaucoup aidé à son action politique.

LES CROISEURS DE BATAILLE — En même temps que ses *dreadnoughts*, l'Allemagne a construit des grandes unités de vitesse qui atteignent 25 et 28 nœuds, tout en ayant une puissance comparable à celle des cuirassés de ligne. Elle est la seule puissance navale avec l'Angleterre qui ait entrepris ces constructions très coûteuses, mais probablement susceptibles d'un grand rendement militaire. La flotte a actuellement en service trois croiseurs de bataille, le *Von der Tann*, de 19.000 tonnes et de 26 nœuds, armé de huit canons de 280 millimètres et de 10 de 15 centimètres, et deux unités du type *Moltke*, de 24.000 tonnes avec dix canons de 280 millimètres. Le *Seydlitz*, de 25.000 tonnes, filera 28 nœuds ; il est en achèvement. Une autre unité, dont les caractéristiques sont tenues secrètes, est en construction. L'Angleterre oppose dix croiseurs de bataille plus forts encore.

LA FLOTTE DE SECONDE LIGNE — En outre de ces escadres modernes, l'Allemagne possède vingt-trois cuirassés de 12.000 à 13.000 tonnes, ayant une valeur militaire bien moins considérable et antérieurs à l'ère des *dreadnoughts*. Un certain nombre de ces navires figurent encore dans les trois premières escadres de la flotte de combat. Les autres, placés en réserve à Kiel, sont destinés à être armés à la mobilisation.

LES PETITS CROISEURS TORPILLEURS ET SOUS-MARINS — La construction de petits croiseurs rapides, n'ayant qu'un minimum d'armement et de protection, est poursuivie avec persévérance par la marine allemande, qui considère comme indispensable d'avoir un grand nombre d'éclaireurs. En 1920, elle doit posséder 30 de ces petites unités rapides.

Ajoutons à cet ensemble les torpilleurs et sous-marins. Les Allemands ont une grande confiance dans le torpilleur, qu'ils ont beaucoup perfectionné avec le type *Schichau* de 360 tonnes, et à l'utilisation duquel leurs marins s'entraînent avec acharnement. Il est hors de doute que l'entraînement des divisions de torpilleurs allemands est tout à fait remarquable; c'est une opinion unanime chez les experts navals de tous les pays.

Les sous-marins ne paraissent pas encore parvenus à un très haut degré de perfectionnement. Mais l'Allemagne ne néglige aucun moyen de pouvoir employer les torpilles Schwarzkopf, qui, dit-on, atteignent actuellement des portées de 9.000 mètres. Elle paraît s'orienter dans la voie des très grands navires et songe à réaliser un navire de ce type qui atteindrait 6.000 tonnes et dont les caractéristiques sont, naturellement, tenues secrètes.

CONSTITUTION DES FORCES NAVALES — Il était nécessaire, pour faire comprendre, dans ses grandes lignes, l'armement maritime de l'Allemagne, de jeter ce rapide coup d'œil sur les éléments matériels dont elle dispose. C'est un exposé un peu aride, mais qui semble indispensable pour com-

Phot. Delius, Paris.

LES CROISEURS DE BATAILLE sont de grandes unités de vitesse d'une puissance comparable à celle des cuirassés de ligne. Le *Von der Tann*, de 19.000 tonnes, file 27 nœuds 6.

Phot. Delius, Paris

LES CROISEURS DE BATAILLE. — Outre le *Von der Tann*, il y a également en service deux unités du type *Moltke*, de 24.000 tonnes avec une vitesse de 26 nœuds 5.

Phot. Delius, Paris.

LES CROISEURS DE BATAILLE. — Le *Seydlitz*, encore en essais, représente un nouvel effort. Il jauge 25.000 tonnes et filera 28 nœuds. Son armement est de 10 pièces de 180, 12 de 150 et 12 de 88.

LA FLOTTE ALLEMANDE EN LIGNE DE FILE. — La flotte active est formée par les trois premières escadres, soit vingt-quatre cu
en permanence et commandée par le vice-amiral Bachmann. Les torpilleurs et sous-marins sont également en perm.ce

Phot. Delius, Paris.

l placée sous le commandement du vice-amiral Von Ingenohl. Les croiseurs de bataille forment, avec les éclaireurs, une escadre armée pied de guerre. La flotte de réserve comprend tous les autres navires formant la quatrième et la cinquième escadres.

Phot. Delius, Paris.

LES ÉCLAIREURS sont de petits croiseurs rapides (28 nœuds 3) n'ayant qu'un minimum d'armement (12 pièces de 105). En haut, le *Strassburg* de 4050 tonnes; en bas, le *Stralsund* de 4.550 tonnes. En 1920 l'Allemagne doit posséder 30 de ces petites unités rapides.

pléter l'idée qu'on peut avoir de sa marine de guerre. Évidemment, il est impossible de maintenir en permanence sur le pied de guerre un aussi formidable ensemble, et nous avons vu avec quel soin sont préparées les opérations de mobilisation. Cependant la partie de la flotte mobilisée en permanence et prête à prendre la mer au premier ordre, sauf pendant quelques semaines d'hiver, à l'arrivée des recrues, et lorsque la glace bloque les passes de Wilhelmshaven, est assez considérable, puisqu'elle comprend toute la flotte dite « active ».

Cette flotte active est formée par les trois premières escadres, soit vingt-quatre cuirassés. La première escadre est entièrement composée de *dreadnoughts*; la troisième se forme avec les *Kaiser* qui entrent en service et est complétée par des anciens cuirassés. Elles sont toutes deux stationnées à Wilhelmshaven. La deuxième escadre est celle de la classe *Deutschland*, la plus forte de celles qui ont précédé les *Nassau*. Les huit *Deutschland* sont des cuirassés de 13.200 tonneaux, de 19 nœuds de vitesse et armés de quatre canons de 280 millimètres et de quatorze de 170 millimètres, à peu près de la force de notre type français *Patrie*. Ce sont encore de très bons bâtiments, et qui ont leurs équivalents dans toutes les marines. La deuxième escadre est stationnée à Kiel.

Le commandement de toute l'armée navale appartient au vice-amiral Von Ingenohl. Son pavillon bat sur un cuirassé hors rang, qui n'est incorporé à aucune escadre : le *Friedrich der Grosse*, choisi parmi les plus récents. L'amiral Von Ingenohl est un chef jeune, de tempérament très militaire, qui paraît apprécié dans la marine, mais sur lequel, en l'absence de toute espèce de critique sur les manœuvres de la flotte allemande il est difficile de porter un jugement.

Les croiseurs de bataille forment, avec les éclaireurs, une escadre armée en permanence et commandée par le vice-amiral Bachman.

Les torpilleurs et sous-marins sont également en permanence sur le pied de guerre.

La flotte de réserve comprend tous les autres navires formant la quatrième et la cinquième escadre. Elle est destinée à être armée à la mobilisation, et ses navires ont des noyaux d'équipage qui représentent plus du quart de l'effectif complet.

Ce qu'un voyageur voit d'une marine comme celle de l'Allemagne, des quais de Kiel et de Wilhelmshaven, est peu de chose. Des arsenaux difficilement accessibles, des silhouettes de navires, un peuple de matelots. Pour regarder ces choses, pour comprendre leur signification, il faut une investigation plus attentive ; ce sont ces constatations que l'on trouvera ici.

Mais cela ne suffit pas encore pour apprécier l'effort qui a donné à l'Allemagne le rang maritime qu'elle occupe dans le monde. Il faut se souvenir que cet immense établissement naval, ces escadres puissantes ont été créés en quelques années; qu'en 1898, l'Allemagne n'avait qu'une toute petite marine et qu'elle paraissait condamnée, par ses conditions géographiques, à n'être jamais qu'un pays continental.

Parmi beaucoup de manifestations de ce qu'a pu dans ce pays la volonté du souverain servie par l'incomparable discipline de ses sujets, il n'en est pas de plus frappante que celle-là (1).

(1) Nous devons ces renseignements si frappants à l'obligeance et à la compétence bien connue de M. Larrisson, ancien officier de marine, dont les études techniques furent plus d'une fois remarquées.

LA DISCIPLINE

Sensation de la discipline allemande. — Sur les quais de la gare du Nord. — Contraste entre la conception du devoir en Allemagne et en France. — Pharisaïsme du fonctionnaire allemand. — Joindre les talons avec bruit : chic suprême et instinct national. — Ni fraude, ni contrebande. — L'ordre. — Les Verboten. *— Collection typique. — La consigne. — D'où vient cette soumission à l'autorité ? — L'éducation première. — La famille. — L'école. — La caserne. — L'Allemand a besoin d'être commandé. — Opinion d'un ambassadeur allemand. — Sans discipline, pas de vie nationale. — Moralité du fonctionnaire et de l'employé. — Sage optimisme. — Discipline socialiste. — Ses abus. — Nature policière du Prussien. — Primes de dénonciation. — Monsieur le Portier et Monsieur le Premier. — Caporalisme des garçons de restaurants. — Le chef de gare et le député. — Contraste : la liberté de pensée. — Le P. Wassmann et les théories darwiniennes. — Un pasteur président de la Société des Monistes. — Luther était allemand.*

La sensation désagréable de la discipline allemande commence à Paris, sur le quai de la gare du Nord, devant le compartiment des wagons-lits où attendent, gras, blonds et raides dans leur uniforme tabac d'Espagne et leur casquette galonnée, les employés de la Compagnie. Elle accompagne pour moi l'odeur irrespirable de l'air comprimé dont on charge les freins à l'heure du départ, et les coups de sifflet des locomotives. A partir de ce moment, pour l'homme vertueux qui ignore ou pour le voyageur économe qui veut ignorer le pouvoir de la pièce de cent sous, c'est fini de rire avec la discipline, les règlements et l'autorité.

Un consul de France me disait : « Quand je retourne d'Allemagne en France, j'ai l'impression que tout le monde s'en fiche. » Il ne voulait pas dire que tout le monde se fichait de son arrivée, ce qui sans doute était la vérité, il entendait expliquer le contraste saisissant qu'il percevait entre la façon de comprendre son devoir dans les deux pays.

« En effet, me disait un autre, nous n'avons pas le véritable sentiment du devoir, le sentiment qui fait agir chacun, au nom d'un principe abstrait, en dehors de la crainte du supérieur, de la réprimande, en dehors aussi du désir d'être loué, approuvé, admiré par les autres. Un Allemand fera son devoir, aussi bien, aussi exactement hors la présence de son chef, et même si celui-ci doit l'ignorer toujours. Nous autres, — et nous parlons en général, n'est-ce pas ? — nous n'agis-

sons qu'en vue de notre intérêt personnel, de notre ambition personnelle, ou par un besoin d'activité qui, une fois satisfait, nous laisse impuissants devant le devoir à accomplir. Un employé, un ouvrier, en France, tâcheront d'en faire le moins possible, ou se plaindront, ou gémiront sur leur sort. S'ils peuvent, en trichant, éviter un travail ennuyeux ou fatigant, soyez sûr qu'ils n'hésiteront pas. L'Allemand, lui, l'accomplira, si fastidieux, si pénible soit-il. Mais n'attendez de lui aucun zèle supplémentaire, aucune recherche du mieux pour le simple plaisir de la perfection. Cela est inconnu en Allemagne et, au contraire, très commun chez nous. »

Le consul avait raison, l'impression de la discipline est saisissante sitôt la frontière franchie. Alors, à côté des contrôleurs et des douaniers allemands, les employés des *Schlafwagen* font l'effet de danseurs italiens. Si vous regardez dans les gares, l'ordre, l'admirable propreté, la précision de toutes choses vous suggestionnent à la discipline. N'essayez jamais de sortir par un endroit où est écrit : *entrée*, ou d'entrer par où est écrit : *sortie*. Ne prenez pas votre droite si vous lisez : *links*, ou votre gauche où vous voyez : *rechts*. Si vous vous fourvoyez, vous expliquerez vainement que vous êtes pressé, supplierez, crierez, sourirez même, vous ne passerez pas ! M'étant trompé de quai un matin à l'heure du départ imminent du train, et pouvant, en 10 mètres, arriver à mon compartiment, j'ai dû faire au grand galop un demi-kilomètre de tunnels, d'escaliers et de quais pour le voir partir sous mon nez ! J'étais dans une rage indicible. J'ai, ce jour-là, accumulé une rancune inépuisable contre le pharisaïsme du fonctionnaire allemand. A présent, je ne lutte plus, je n'essaye même plus de lutter contre ce qu'on me dit être la règle. M'apparût-elle la plus sotte et la plus illogique, je m'incline en ricanant intérieurement, mais j'ai fini de protester. Bientôt, je le sens, je ne ricanerai plus. Je serai dans l'état d'esprit des soixante millions de sujets de l'empereur Guillaume.

Déjà je ne songe plus à m'étonner devant le chef mécanicien d'une station électrique que son directeur interroge devant moi, et qui, pour répondre, sur le ton d'un écolier récitant, joint les talons et se tient droit comme une sentinelle ; ou devant le jeune paysan brandebourgeois arrivé depuis hier à la ville, qu'on habille d'une livrée de groom et qui, aussitôt sous l'uniforme, se raidit, et, lui aussi, joint les talons !

Car joindre les talons avec bruit est ici le geste le plus commun et le plus sublime des pieds des hommes. C'est le chic suprême et l'instinct national. Mouvement idéal, à la fois élan et frein, gambade réprimée, bronchade contenue, dessin d'entrechat qui s'embourbe ! Joindre les talons en les claquant bien fort, joie enivrante, émotion patriotique et suave ! Le veilleur de nuit de mon quartier me saluait ainsi quand il me rencontrait ; la main à la casquette, les pieds unis, il avait l'air d'un vieux soldat de plomb. L'élégant qui se présente à vous dans un salon claque ainsi ses contreforts en les rapprochant. Il y a des bottines spéciales, à contreforts sonores, qui sont des signaux et des appels. C'est quelquefois très utile. Ainsi deux jeunes volontaires d'un an viennent dîner dans un hôtel. Un officier s'y trouve déjà qui mange. Il leur est interdit de de-

meurer là sans la permission du supérieur. Les deux volontaires arrivent, raides, vers sa table ; l'autre, le nez dans son assiette, ne les voit pas. Mais, ensemble, les deux jeunes gens ont joint les talons avec un claquement retentissant. A ce bruit connu, l'officier lève la tête, les aperçoit à 2 mètres devant lui, immobiles et la main à la casquette; il comprend, fait un signe d'acquiescement imperceptible sans dire un mot, et les soldats font demi-tour.

La discipline allemande n'a pas que cette forme extérieure. Elle est répandue sur toute la surface du pays et visible non seulement dans les gestes des gens en uniforme, douaniers, facteurs, employés de chemins de fer, conducteurs de tramways, gardiens de la paix, veilleurs de nuit, balayeurs des rues, mais ostensible et réelle dans tous les compartiments de la vie nationale. J'étais à Dantzig au moment où se tenait un congrès de forestiers. L'un d'eux m'assura que le braconnage, plaie des forêts de France, n'existait pour ainsi dire pas en Allemagne. Autour de presque toutes les villes, à leur porte, les chasses pullulent de chevreuils, de lièvres et de perdreaux. C'est que la loi est obéie par chacun et appliquée à tous.

Le directeur général des douanes de Hambourg vous dirait que, dans le port franc, d'une périphérie de 12 kilomètres, il n'y a pas de fraude ni de contrebande. Il serait facile aux quinze mille ouvriers sortant chaque jour du port franc d'emplir leurs poches de cacao, de café ou de vanille. Mais ils ne le font pas. Si un ouvrier s'y risquait, et s'il était découvert par ses camarades, il se verrait immédiatement dénoncé par eux. Ils ne volent pas, mais ne veulent pas qu'un autre vole non plus ! Imaginez-vous un port franc à Marseille? Les fraudeurs se syndiqueraient.

J'ai indiqué précédemment avec quelle rigueur la loi sur l'instruction obligatoire s'appliquait à Mayence. Il en va de même dans l'Allemagne entière. Un enfant manque une fois l'école; les parents sont prévenus. S'il n'y a pas d'excuse valable — et on ne les accepte que gravement motivées — première amende de vingt-cinq centimes. A la deuxième absence, l'amende est doublée. A la troisième, c'est la retenue obligée pour le dimanche. Et, si l'enfant résiste encore, la police va au domicile des parents chercher le réfractaire et l'amène de force à l'école.

LES VERBOTEN Cette soumission générale crée en Allemagne un ordre admirable. Dans le mouvement et l'agitation des rues des plus grandes villes, je n'ai pas vu, en sept mois, un seul encombrement. C'est que, comme le policeman à Londres, le *schutzmann* est roi, le *schutzmann* est dieu.

D'ailleurs, chacun est roi, chacun est dieu dans sa fonction, je devrais bien le répéter pour le faire comprendre. Et le public montre autant de déférence au contrôleur d'omnibus qu'au plus magnifique porteur d'uniforme. Le consul de Belgique à Cologne me racontait qu'étant monté un jour dans un tramway déjà ébranlé, le conducteur arrêta sa voiture et le fit descendre. La place ne manquait pas, mais le règlement avait été violé : il est défendu de monter dans un tramway en marche et d'en descendre. A Düsseldorf, une jeune fille sarte du véhicule après l'arrêt, glisse sur la voie et se casse quelque chose : procès, la Compagnie est condamnée à payer une indemnité. Un vieillard descend du même

Phot. Delius, Paris.

LES SOUS-MARINS actuellement en service sont au nombre de 24. Mais l'Allemagne semble décidée à faire disparaître rapidement cette infériorité et a mis 36 autres sous-marins en construction.

Phot. Vogel, Paris.

TORPILLEUR DE 350 TONNES " COIFFÉ " PAR LA LAME. — La marine allemande possède 132 torpilleurs en service et en a 144 en construction. L'entraînement des divisions de torpilleurs est tout à fait remarquable.

Phot. Delius, Paris.

LES SOUS-MARINS augmentent de plus en plus leur tonnage et s'orientent vers un type qui atteindra 6.000 tonnes. Mais ils ne paraissent pas parvenus à un très haut degré de perfectionnement

Phot. Delius, Paris.

LES LOISIRS A BORD. — Ils sont particulièrement agréables aux équipages. Le service dans la flotte est en effet bien plus dur que dans l'armée et la discipline très sévère.

Phot. Delius, Paris.

Les canons sont peints d'une teinte généralement blanche ou grise.

Phot. Delius, Paris.

Le nettoyage des mitrailleuses à bord des bâtiments.

Phot. Delius, Paris.

Sur un torpilleur, un matelot sortant des chaufferies par un capot.

Phot. Delius, Paris.

LE LESSIVAGE DES PONTS. — La tenue des navires paraît, en général, très correcte.

Phot. Delius, Paris.

L'INSTALLATION D'UN POSTE D'ÉQUIPAGE à bord d'un torpilleur.

tramway alors qu'il bouge encore et tombe sans se blesser : la police assiste à l'accident et dresse procès-verbal contre le vieillard.

Le curé, le pasteur savent aussi se faire obéir. Le curé de l'église des Minorites, à Cologne, voit un jour entrer des paroissiens au moment où il commençait son sermon, et il les interpelle :

« Prenez-vous la maison de Dieu pour une auberge où on peut entrer et sortir à volonté ? »

Pendant un sermon, un paroissien qui le trouvait un peu long regardait sa montre et marmottait à voix basse quelques paroles. Un des ses voisins s'approche et lui dit :

« Si vous continuez, je vous prends au collet et je vous mets à la porte. »

Au théâtre, c'est la même chose. Personne ne bouge, personne ne dit mot, même dans les music-halls. On n'est pas là pour parler, mais pour écouter.

Dans tous les pays, il existe des : *Défense de...* Mais, en France, ces défenses sont peu observées, surtout si elles ont trait à des choses sans importance. En Espagne, ces *Défenses* équivalent à des permissions Je me souviens des tramways de Barcelone où, en grosses lettres, il est défendu de fumer, et où tous les Espagnols fument des cigares, généralement énormes : quand je raconte cela à des Allemands, ils n'y comprennent rien. Cette façon d'envisager la loi et l'autorité leur échappe. Ici les *Verboten* (défendu) foisonnent, et je vous assure qu'on ne les discute pas. En général, il faut le dire, ils ont une raison d'être. C'est leur excessivité qui les rend comiques. Ainsi on ne peut pas lever le nez dans un tramway sans lire au moins sept *Verboten :* 1° défense de fumer ; 2° défense de cracher ; 3° défense de pencher la tête dehors ; 4° défense d'occuper la place du receveur du tramway sur la plate-forme ; 5° défense de monter et de descendre pendant la marche ; 6° défense de fermer les portes du tramway autrement qu'entre le 1er octobre et le 31 mars ; 7° prière de conserver son reçu (pour le contrôle fréquent dans certaines villes).

Sur les ponts, il est absolument ordonné de suivre la droite. Un agent qui vous surprendrait suivant votre gauche vous obligerait à changer de côté.

J'ai collectionné pour votre amusement quelques-uns de ces *Verboten* les plus typiques. A Berlin, dans un café de la Potsdamer Platz, il est défendu de lire les journaux dans le jardin, il faut monter au premier étage. Le même café interdit d'amener des chiens autrement que tenus en laisse. Les clients trouvent des laisses à la caisse.

A Düsseldorf, dans les jardins publics, il existe des allées défendues aux voitures d'enfant. Par contre, des bancs sont réservés aux nourrices où les autres promeneurs n'ont pas le droit de s'asseoir. Enfin, d'autres bancs sont interdits aux nourrices et aux marmots.

On a le droit de promener une voiture d'enfant sur les trottoirs de la ville, moyennant un droit de 3 marks. Les gens qui ne consentent pas à cette dépense doivent faire rouler leur voiture sur la chaussée.

Dans la forêt de Harberg, près de Hambourg, il est défendu de fumer dans certaines allées des parcs pourtant publics. A Berlin, défense aux voitures de passer sous la voûte centrale de la porte de Brandebourg, réservée aux cortèges de l'Empereur.

Tous les chiens doivent être muselés et tenus en laisse pendant l'été dans toutes les villes d'Allemagne. A Düsseldorf, défense de jeter des pelures de fruits dans les allées et sur les pelouses des jardins publics. Une femme du peuple laissant tomber une pelure d'orange au bord d'une pelouse s'est vu dresser un procès-verbal et condamner à une légère amende.

Dans le grand auditorium de l'Université de Gœttingue, je copiai cet avis que le recteur avait pris la peine d'écrire et de signer : « Défense de détériorer les tables en y découpant son nom ou en y faisant des dessins. Ceux qui le feront seront punis. »

Il est interdit de circuler à bicyclette dans certaines rues de Hanovre où il passe trop de tramways.

Défendu de stationner dans la salle des pas perdus des gares.

A Zoppott, ville de bains de mer de la Baltique, près de Dantzig, vous lisez cette inscription sur la jetée : « Prière de prendre sa droite et de ne pas stationner. » Dans le jardin du casino : « Défense de retenir les chaises. »

Défense de prendre des vues photographiques dans les jardins zoologiques.

Le *Verboten* classique qu'on cite en ce pays est le suivant :

« Ce chemin n'est pas un chemin. Celui qui le traversera payera 3 marks d'amende ou sera puni d'un jour de prison. Le dénonciateur touchera la moitié de l'amende. »

Dans les chasses privées, votre garde-chasse vous dit : « Monsieur, vous n'avez pas le droit de fumer ici, excepté avec une pipe à couvercle. »

Dans les parcs, un enfant fait pipi sur le bord d'une pelouse : le garde vient faire à la mère ou à la bonne des remontrances...

C'est la consigne.

La consigne! Elle prend, dans ce pays, des formes inimaginables. Je visite une église à Dantzig ; une petite fille de quatorze ans conduit le troupeau auquel j'appartiens. En nous introduisant, elle a fermé la porte à double tour. Au bout d'un quart d'heure, le monument cessant de m'intérresser, je veux m'en aller. Je fais part de mon désir à la vierge, qui répond froidement : « Un moment ! » Et je reste enfermé pendant une demi-heure encore contre mon gré...

Et voici la plus cocasse de toutes les interdictions, lue dans un cabinet d'aisances publics : « Défense de chanter et de rester plus d'une heure. »

Mais d'où vient, chez le peuple allemand, ce sentiment de soumission à l'autorité? Voilà ce que nous allons chercher.

Oui, d'où vient chez le peuple allemand cette souplesse dans l'obéissance? Est-ce de la race? Est-ce de l'éducation? Est-ce parce que ce peuple était encore hier féodal, est-ce parce qu'il l'est encore aujourd'hui qu'il accepte aisément les hiérarchies? Il faudrait chercher cela très loin, et même la sagesse recommanderait de s'arrêter en route...

Dès l'enfance, l'Allemand est dressé à obéir. Les tout petits sont sages ; je les ai souvent regardés dans les rues : ce sont des images ! Ils ont l'air de crier, mais leur turbulence n'a pas d'entrain. Dans les jeux, la fillette obéit déjà au garçon — comme partout — mais bien plus absolument, car elle le sert comme une esclave ; même les grandes filles de dix ans s'inclinent devant le bambin

s'il sait commander. J'ai vu de petits drôles jouer au soldat sur les Linden, à Berlin. L'un d'eux avait pris le commandement suprême et marchait en tête; le lieutenant choisi par lui surveillait la queue du bataillon. Ce petit monstre-là (le lieutenant), abusant de son autorité, frappait à coups de bâton un gentil enfant qui pourtant marchait de son mieux et le pinçait très fort. Un petit Français, à sa place, aurait certainement hurlé, protesté et serait parti. Le pauvre petit pleurait en silence, mais restait dans le rang, et continuait de marcher au pas : la discipline déjà le pliait sous son joug.

C'est qu'en Allemagne l'école est une petite caserne. La discipline scolaire y est admirable. Voyez la rentrée des classes dans un grand gymnasium où huit cents élèves, quelquefois davantage, jouent dans les cours. Un coup de sifflet retentit ; les joueurs les plus passionnés s'arrêtent automatiquement, et aussitôt, comme par magie, les rangs se forment ; pas un retardataire, les petits sont les plus pressés. En quelques secondes, cette multitude s'est formée en rangs serrés pour se rendre, silencieuse, dans les différentes classes. Un seul maître suffit à la surveillance !

Même discipline à l'usine où des contremaîtres en uniforme remplacent le *Schutzmann* de la rue, dans les *Fortbildungschulen* que l'apprenti fréquente obligatoirement jusqu'à dix-sept ans, mais qu'il suit souvent de son plein gré jusqu'à sa vingtième année et même plus tard. Dans les Universités, le cachot subsiste pour les étudiants indisciplinés.

Ainsi façonné, le jeune Allemand entre au régiment. Là, les dernières velléités d'indépendance, si elles subsistent en lui, meurent à jamais. Et, après le service actif, pour entretenir cet entraînement à la soumission, les périodes d'exercices continuent à assouplir ceux que la vie civile aurait pu libérer un peu.

Être commandé, c'est, pour l'Allemand, un besoin physique et moral. Employés, fonctionnaires, domestiques ont bien l'air, pour qui les observe, de ne pouvoir rien faire sans consigne. Même dans leurs plaisirs les plus simples et les plus naturels, ils souffrent de ne pas avoir de chefs. Ils n'ont d'entrain vrai, de joie réelle que lorsqu'ils obéissent. Voyez les *Kommers* des étudiants, leurs *Kneipen*, où un président muni de tous les pouvoirs peut les forcer à boire jusqu'à l'ivresse. Avec quelle ardeur ils obéissent ! Et cette ardeur ne vient pas seulement de leur goût pour la bière, qu'ils pourraient satisfaire dans la solitude et librement, mais de recevoir l'*ordre* de boire avec menaces et sanctions.

Obéissance à la loi, obéissance au supérieur, obéissance à l'usage, obéissance à la fonction, obéissance, obéissance, obéissance ! Des employés habitués à accomplir une besogne d'une certaine façon qu'ils trouvent bonne, reçoivent de leur patron un ordre contraire qui a l'air d'une erreur : ils ne discutent pas un instant avec eux-mêmes ni avec l'ordre qu'ils ont reçu :

— *Il l'a dit !*

Le patron l'a dit. C'est pour eux la Loi et les Prophètes. Le patron a pu avoir une absence, se tromper, n'importe, ils ne le supposent pas un instant : *il l'a dit !* Cela suffit. Ils obéissent. Une telle soumission, si aveugle qu'elle nous paraisse, a d'heureux résultats. Car, en ce pays, l'autorité est tutélaire, et, à part quelques exagérations de despotisme hérissé que je noterai,

elle crée dans toute la vie allemande une atmosphère de sécurité et d'ordre que nous pouvons envier.

Un ambassadeur allemand, à qui je faisais part de mon étonnement devant cette discipline nationale, me disait :

« Sans discipline, et même sans discipline militaire, l'ordre admirable que vous avez constaté dans nos plus petites villes, dans toutes nos administrations publiques et privées, n'existerait pas. L'Allemand est lent et lourd. S'il n'est pas dirigé par une règle stricte, il s'ankylose, s'attarde et s'endort.

« Mais, surtout, sans discipline, il n'y aurait en Allemagne aucune unité d'esprit, il n'y aurait pas de vie nationale, pas même de véritable prospérité. Vous en trouverez la preuve dans l'histoire sans activité de tous nos petits royaumes morcelés. »

M. le Dr Rathenau, chef d'une des plus grandes banques de l'Empire, fils du fondateur de la fameuse Société d'électricité de Berlin, la plus importante du monde entier, a une vue spéciale sur la psychologie de la classe moyenne allemande qui corrobore justement et illumine mes propres recherches :

« Ce qui fait la force de l'Allemagne, me disait-il un soir à l'Automobile-Club de Berlin, c'est l'esprit de discipline, le sentiment du devoir et des responsabilités, le respect de l'autorité, qui constituent la moralité des classes moyennes allemandes. Cette moralité existe non seulement chez les fonctionnaires d'État et chez les bureaucrates, mais chez les fonctionnaires privés, qui, dans nos grandes maisons de banque, nos grandes usines, nos grandes affaires commerciales et industrielles, ont parfois une responsabilité aussi forte que de hauts employés du gouvernement : c'est la classe des comptables, caissiers, contremaîtres, ingénieurs, sous-directeurs, voyageurs de commerce, qui, tous, considèrent leur maison comme une petite patrie qu'il faut défendre et rendre prospère. Ceux-là sont toujours contents de leur sort ; le propre de leur psychologie, c'est justement ce sage optimisme, cette philosophie raisonnable qui les fait se contenter de ce qu'ils ont, sans se laisser aller, comme chez vous, à maugréer contre leur situation et à faire des rêves ambitieux.

« Le Français est plus personnel, l'Allemand plus objectif ; vous vous occupez des personnes, nous nous préoccupons des choses. L'employé, le fonctionnaire français se demandent toujours : « Suis-je à « ma place? Ces gens qui m'entourent et « dont je dépends ne valent-ils pas moins « que moi? » Et puis : « Ma femme aura-« t-elle sa belle robe? Pourrons-nous aller « au théâtre? Ne puis-je pas gagner davan-« tage? »

« Au contraire, l'Allemand qui mérite de gagner 400 marks par mois et qui, d'ailleurs, ne travaillera pas pour 300, ne vous demandera jamais 500 marks. Il n'a pas, comme le Français, la tendance à se faire valoir au-dessus de ses mérites. Et son instinct est de se contenter de ce qu'il a, avec, naturellement, tout au fond de lui, comme chez tout être humain, un espoir d'avancer, mais plus tard, lentement et, en somme, peu. Et ceci vous explique comment chacun, se sentant à la place qu'il mérite, obéit si facilement à ses supérieurs, accepte aveuglément la hiérarchie. »

J'objectai à M. Rathenau l'exemple des trois millions de socialistes allemands :

« C'est la classe d'en bas ! me répondit-il. Et je vous parlais de l'admirable classe moyenne allemande, qui avec son dévouement, sa dignité professionnelle, son sens

Phot. Delius, Paris.

LE RAVITAILLEMENT DE CHARBON EN PLEINE MER. — Le charbonnier ayant mouillé dans les eaux du navire, on établit sur des filins un système de va et vient des sacs, dont la contenance est d'environ 50 kilogs.

(Phot. Delius, Paris.)

L'EMPEREUR SUR LA PASSERELLE. — L'empereur porte volontiers l'uniforme de la marine et se pique de savoir le métier comme un professionnel. Son action personnelle est prépondérante dans la désignation aux grands commandements et, par là, il est véritablement le chef de la flotte.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

LUBECK. — L'escalier du Rathaus fut ajouté en 1594 au bâtiment principal, qui date du XIVe siècle : époque où la capitale de la Hanse était à son apogée.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

LE RATHAUS de Lubeck appartient à ce genre de constructions en briques que Lubeck a beaucoup cultivé lors du plein épanouissement du style gothique.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

LUBECK. — La salle de guerre (Kriegstube) du Rathaus dont la porte, les lambris et surtout la cheminée de marbre avec ses bas-reliefs en albâtre sont de remarquables productions de l'art du XIVe siècle.

exact du devoir et son honnêteté foncière, constitue le cadre solide de notre prospérité et de notre puissance. Quant aux socialistes, vous retrouvez chez eux le même esprit de discipline, qui fait la force de leur parti bien plus que la légitimité de leurs revendications. »

LE PRUSSIEN Le Prussien, — je ne dis pas l'Allemand, — est de nature policière. Il n'existe pas de pays au monde, paraît-il, où l'on dénonce plus facilement qu'en Prusse. C'est ce qui vaut son succès à la police allemande. Bien moins habiles, moins ingénieux, moins prompts à l'hypothèse que les policiers français, les Allemands obtiennent cependant des résultats remarquables grâce à la collaboration de la population tout entière à l'œuvre de la police, dès que l'occasion s'en offre. L'administration prussienne encourage ces tendances, et tout un système de primes de dénonciation fonctionne à Berlin et dans le reste du royaume.

Nous avons instinctivement l'horreur de ces mœurs.

Or, ce qui paraît pousser le Prussien à dénoncer une faute ou une désobéissance à la loi, c'est, je crois, justement cet esprit de discipline dont je viens de donner des exemples. Telle chose est défendue. Il ne la fait pas, malgré sa tentation peut-être. S'il voit un autre satisfaire son désir, ne pas lutter comme lui contre les appétits, il le blâme aussitôt intérieurement de sa faiblesse ou de sa révolte, et logiquement, puisque lui-même s'approuve de n'avoir pas succombé, il trouve juste que le coupable soit puni. Très noble ou très chrétien, là s'arrêterait son raisonnement ; connaissant la force de la tentation, il pardonnerait, ou, dédaigneux de la faute d'autrui, se contenterait de l'orgueil de sa vertu. Mais ce qu'on pourrait exiger d'une vieille race cultivée, on ne peut le demander au Prussien, rude, à peine dégrossi, discipliné, pour le bien comme pour le mal. Je l'ai dit, il ne peut qu'obéir sans discuter. Et c'est beaucoup pour un peuple qui demeura, plusieurs siècles après les Latins, couvert de peaux de bêtes dans ses forêts sauvages.

L'autorité ! Dès qu'une marque d'autorité se manifeste quelque part, l'Allemand s'incline. Il se dit : « Une autorité est là, c'est qu'elle est utile ; je n'en connais pas la raison, mais elle doit exister ; il faut donc obéir. »

Le portier d'hôtel avec sa plaque, sa casquette galonnée, est un véritable potentat. Tous les domestiques lui sont soumis. Les voyageurs ne l'appellent jamais autrement que : Monsieur le Portier ! Le garçon de restaurant ou de café qui reçoit votre argent, — car généralement ceux qui servent ne sont que ses employés, — s'appelle : « Oberkellner », garçon supérieur. Et, comme le mot « garçon » n'est pas très reluisant, et que l' « Oberkellner » est une autorité, les clients respectueux se sont mis à l'appeler « Ober » tout court. Mais en Allemagne on ne s'arrête jamais sur le chemin du respect, et déjà on entend des gens dire : « Herr Ober », Monsieur le Premier ! N'y a-t-il pas là de quoi rire ?

Il en résulte que ces détenteurs de l'autorité en abusent quelquefois, avec les petites gens surtout. Et il faut de temps en temps les rappeler à l'ordre.

Le porteur d'uniforme se dit : « Celui-là n'en a pas, je vais le lui faire sentir. » Et il n'y manque pas. Les Prussiens du Nord vont même plus loin : ils se figurent tous qu'ils ont un uniforme ! A Berlin, dans certains restaurants modestes, les garçons,

qui furent des sous-officiers ou peut-être de simples soldats parlent aux clients comme à des troupiers. L'insolence de leur ton n'a pas d'égale. Ils vous disent : *Bitte* (je vous prie) comme on dit dans les casernes : Marchez !

Je voudrais illustrer clairement ces impressions par des exemples. Nous sommes dans une petite bourgade de 3.000 habitants; un conseiller communal d'une grande ville voisine retiré des affaires, riche, très bien apparenté (cousin de ministre), veut demander quelque chose au chef de gare de l'endroit. Il s'approche de lui, en se découvrant. Le chef de gare, gros bonhomme ventripotent, les yeux hors de la tête, le regarde avec insolence (il est vrai qu'il ignore qui il est), l'écoute en se détournant à demi, et répond simplement à sa prière (il s'agissait de passer par un endroit très accessible) : « impossible », et il lui tourne le dos. Le conseiller communal riche et bien apparenté, avec son air rougissant et soumis d'avance, ressemblait, devant ce gros individu en casquette rouge, à un domestique nègre vis-à-vis du roi d'Angleterre, empereur des Indes. Je me sentais un peu humilié de l'humilité de mon compagnon, et en même temps rebelle devant les consignes que ces employés en livrée se refusent à interpréter, révolté devant leur insolence de pouvoir être ces domestiques abusifs. Tout de même, sans faux patriotisme, à cette timidité servile de l'Allemand, je préfère l'aisance un peu vaniteuse des Français et leur affectation de sans-gêne en présence des fonctionnaires.

Je n'ai observé que très rarement un sentiment de révolte contre cette oppression de l'autorité. Seuls les Allemands qui sortent souvent de leur pays en ont conscience :

« On a trop soin de ma personne, me disait un Berlinois, et cela m'ennuie; j'aimerais bien, quand je mets les pieds dehors, être un peu libre, et ne pas toujours sentir la main d'un agent de la force publique qui me protège mais me harcèle. »

Je causais un jour avec un professeur éminent de Berlin de ces questions. Et il me disait :

« Ne nous enviez pas notre aveugle dévotion à l'autorité et notre humilité devant le pouvoir. Si notre prospérité et notre force nous sont venues en partie de cette subordination un peu servile, c'est que nous en avions besoin pour sortir de l'état où nous nous trouvions, et c'est aussi qu'elle était dans notre nature. Vous avez pris un autre chemin et vous avez accompli votre destinée plus tôt. Nous sommes en train de faire la nôtre. Si l'Allemagne veut maintenant s'élever, il faut que les Allemands prennent conscience de leur dignité et le goût de la liberté. L'obéissance remplace chez trop de gens l'intelligence, l'initiative, le jugement, le raisonnement.

« De son côté, il faut que la France, si elle veut reprendre sa place dans le monde, abandonne l'exagération de son esprit d'opposition et de fronde, consente à reconnaître l'utilité de l'ordre et, par conséquent, de la discipline. En un mot, vous devez vous discipliner librement et par raison, pendant que nous secouerons notre docilité et notre respect aveugles, pour arriver au respect raisonné et à l'obéissance délibérée. Vous deviendrez des gens d'ordre. Nous deviendrons des gens libres. Ainsi nous nous rejoindrons et nous nous compléterons idéalement. Aujourd'hui, ce qui nous sépare, ce sont justement nos excès respectifs. Vous n'obéissez même pas aux lois que vous vous faites (voyez vos conservateurs, et voyez vos socialistes!); nous obéissons trop faci-

lement à des ukases sur lesquels on ne nous a pas consultés.

« Chez vous, un esprit d'indépendance qui va jusqu'à l'anarchie — et qui choque notre sentiment de l'ordre ; — chez nous, une habitude séculaire de nous soumettre sans discussion à l'autorité, qui est bien faite pour vous exaspérer.

« Mais avez-vous remarqué que notre peuple, qui se plie si volontiers aux conditions matérielles qu'on lui impose, entend conserver tout entière son indépendance d'esprit ? Vous ne trouverez nulle part, sinon en Amérique, un pays d'une mentalité aussi libre que l'Allemagne. »

Un remarquable savant berlinois que je rencontrai quelque temps après, le Dr Vogt, qui m'avait fait visiter son laboratoire où il coupait des tranches de cerveau d'un deux-centième de millimètre pour étudier le mystère des cellules, était aussi de l'avis du professeur à propos de l'extrême liberté de la pensée chez les Allemands. Il me citait d'autres exemples :

« Un Père Jésuite de Luxembourg, le P. Wassmann, zoologue très distingué, qui a le mieux étudié les parasites des fourmis, prêche sur les bords du Rhin les théories darwiniennes. Il admet que l'homme descend du singe, ce que l'Église a toujours combattu jusqu'ici. Mais il a trouvé le moyen de concilier cette hypothèse scientifique avec les dogmes par une explication ingénieuse. « L'homme descend « du singe, en effet, dit-il, mais au moment « où le singe est devenu homme, Dieu « l'a miraculeusement doué d'intelligence. « D'où la différence entre les animaux et « les hommes. Les premiers, laissés par Dieu « dans leur état primitif, les derniers possé- « dant la conscience, l'âme ! »

Dans la religion réformée, une quantité de pasteurs font parler d'eux en ce moment en Allemagne. Ils arrivent à prêcher dans les temples des doctrines absolument personnelles. Les Consistoires, — celui de Cologne entre autres, — essayent d'intervenir et de ramener le pasteur égaré dans le droit chemin, mais il résiste, et ses paroissiens le suivent, menaçant de sortir de l'Église en foule, si on y touche. Et les Consistoires ferment les yeux. Beaucoup de pasteurs frisent le panthéisme, tellement leur façon d'expliquer la Bible s'éloigne de l'orthodoxie. Le pasteur Kalthoff (de Brême), qui vient de mourir, était président de la Société des Monistes, où l'on professe cette théorie de Hæckel qui est de l'athéisme, en somme, pour des chrétiens.

« Enfin, conclut l'éminent psychologue, il ne faut pas oublier que Luther était Allemand !... »

DANTZIG

Dantzig le jour et la nuit. — Jolie ville. — Souvenirs d'histoire rétrospective. — La Bourse de commerce. — Douze casernes. — Les Hussards de la mort. — Napoléon Ier a endetté la ville pour un siècle. — La Mottlau. — La Vistule. — Les trains de bois. — Commerce de Dantzig.

J'ARRIVAI à Dantzig par un joli soir d'été, et je parcourus la ville au galop d'une voiture découverte. Lumière électrique à part, je crus être dans une ville du moyen âge. Même à Nuremberg, on n'a pas une telle impression de jadis. Ce n'étaient, dans d'étroites rues, que maisons à pignons couronnées de statues, n'ayant sur leurs façades noires et resserrées que deux ou trois fenêtres à chaque étage. Nous passâmes sous des portes massives flanquées de tours crénelées et de poivrières qui prenaient dans la nuit des airs menaçants. Le jour, l'impression change un peu, les maisons ouvrent les grandes vitrines de leurs clairs magasins, et l'on voit que beaucoup d'entre elles sont neuves. C'est que, pour conserver à certains quartiers leur harmonie, on reproduit les vieilles architectures. Les banques bâties d'hier ont des aspects de cathédrale et de forteresse, et les écoles nouvelles sont de très beaux châteaux de la Renaissance.

La ville peut compter, d'ailleurs, parmi les plus jolies d'Allemagne et parmi les plus intéressantes à visiter pour les amateurs d'art ancien et de souvenirs historiques.

Tour à tour vassale des chevaliers de l'Ordre teutonique, ville libre de la Hanse, soumise pendant trois siècles à la domination polonaise, attribuée à la Prusse lors du partage de la Pologne en 1793, occupée par les Français en 1807 et finalement donnée au roi de Prusse par le traité de Vienne de 1814, Dantzig a conservé de ces vicissitudes d'innombrables souvenirs. La maison actuelle du consul général de Russie est celle qu'habitait Pierre le Grand alors qu'il étudiait ici la construction des bateaux avant d'aller à Haarlem. Jolie maison pour un charpentier de navires ! On montre aussi le mur par où sauta le roi Stanislas Leckzinski, poursuivi par des soldats, et qui, habillé en matelot, put se réfugier sur la corvette française que lui avait envoyée le cardinal Fleury, ministre de son beau-fils Louis XV. Depuis 1894, Dantzig est devenue capitale de la Prusse occidentale, et cette capitalisation fut le point de départ d'un nouvel

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

DANTZIG. — La Langegasse est une des rues principales de l'ancienne ville, bordée de belles maisons à pignons des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, où l'on peut le mieux revivre le passé.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

DANTZIG. — Le Zeughaus est l'ancien arsenal, construit dans le style de la Renaissance flamande, dont la façade est tournée sur la rue pittoresque appelée Jopengasse.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

DANTZIG. — La Milchkannentor (Tour du Pot au Lait) s'élève sur les quais de la Mottlau, en face de la Speicher-Insel (Ile des Entrepôts) dont les magasins peuvent recevoir 100.000 tonnes de céréales.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

DANTZIG. — La Grüne Tor (Tour verte), élevée en 1568, sert aujourd'hui de musée et renferme des collections d'histoire naturelle et préhistoriques.

essor de la ville. Des quartiers neufs, franchissant les limites de l'ancienne cité, se sont construits. Leur architecture s'est mise aussi en harmonie avec celle des vieux quartiers, et de grands édifices, — banques, gare, résidences des hauts fonctionnaires, magasins modernes, villas somptueuses — attestent la prospérité de la capitale nouvelle.

Mais c'est dans l'ancienne ville, le long de la Langegasse et du Langemarkt, sur les quais de la Mottlau, dans les ruelles étroites bordées de vieilles maisons, qu'il faut revivre le passé. Là s'élève l'Arthushof, aujourd'hui Bourse du commerce. La salle où se réunissent armateurs et commerçants soutenue par de massives colonnes, est décorée de peintures murales d'où se détachent, çà et là, une tête de cerf aux puissantes ramures, des cuirasses, des lances, des étendards. Des modèles de caravelles et de frégates armées pendent du plafond. Des lambris en bois des îles, finement marquetés, achèvent l'ornementation. Dans un coin, un magnifique poêle de céramique, haut de plusieurs mètres, dont les figurines représentent des personnages notoires d'autrefois. Ceci est d'un prix inestimable. Au-dessus d'une porte, on lit ces mots : « 1807, à 4 heures du matin, le 2 avril, un boulet français a frappé là. » Une statue d'Auguste III de Pologne, celui-là même dont on a dit :

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre,

regarde les rangées de tables où sont déposées de petites écuelles de bois contenant des échantillons de grains, car Dantzig se livre toujours aux mêmes transactions qu'il y a quatre ou cinq siècles. Longtemps, elle fut l'entrepôt des Polonais pour le commerce de leurs céréales et de leurs bois. C'était l'époque où, supérieure à Hambourg et à Brême, elle battait la flotte anglaise. Aujourd'hui, son prestige a bien baissé, et l'on se plaint même fort ici du régime protecteur qui diminue les entrées de blés russes, dont Dantzig avait autrefois presque le monopole.

Le long de la Langestrasse, la rue la plus animée de la ville, — où les filles n'ont plus le droit de se promener après le coucher du soleil, — des maisons hautes et étroites sculptent sur le ciel gris leurs pignons ornés de statues et d'obélisques, et servant de fond à cette perspective élégante, le Rathaus, tout en briques rouges, lance, au-dessus des toits, sa flèche haute de 80 mètres, que surmonte une statue dorée. Il faut visiter le Rathaus si on aime les bois travaillés. On y trouve des panneaux et un plafond d'une exécution merveilleuse ainsi qu'un magnifique escalier XVIIe siècle. Derrière, parallèlement à cette rue centrale, de petites ruelles, la Jopengasse, la Frauengasse, ont conservé leur caractère. Chaque maison est précédée d'un perron en terrasse, à laquelle on accède par un escalier de sept ou huit marches. Toutes ces ruelles aboutissent aux quais de la Mottlau. Elles étaient autrefois closes le soir, après le couvre-feu, par les portes flanquées de tourelles qui subsistent encore, mais qu'on ne ferme plus. Leurs lourdes silhouettes rendent plus triste l'aspect du fleuve, dont l'autre rive est bordée par les vastes entrepôts des anciens seigneurs polonais. Hauts de cinq et six étages, percés jusqu'à leurs toits pointus de petits trous réguliers qui sont des fenêtres et qui semblent autant d'yeux ouverts, sans paupières, ils alignent le profil dentelé de leurs pignons et le soir surtout prennent de fantastiques apparences. Autrefois, tout ce quartier était occupé par les Polonais, dont les

noms demeurent aux enseignes des maisons. Pourtant la plus grande partie s'est assimilée à l'Allemand. Les réfractaires comptent encore dix à douze mille familles, toutes catholiques ferventes. A côté de la Marienkirche, dans une ruelle étroite, se trouve la chapelle des anciens rois de Pologne. Le dimanche, la foule trop nombreuse qui vient y prier s'agenouille dehors, et les chants polonais s'unissent à ceux des Allemands dans la grande cathédrale voisine, la superbe Marienkirche, imposante construction de briques qui domine la ville de sa haute tour et de sa douzaine de tourelles.

Dantzig, ville forte, a douze casernes, toutes plus monumentales les unes que les autres, mais dont la plus confortable est celle de ces fameux hussards de la Mort qui portent sur le devant de leur chapska noire une tête de squelette argentée posée au-dessus de tibias en croix. Ils sont vêtus du dolman noir à brandebourgs blancs et de culottes collantes. C'est un des régiments les plus recherchés de l'Empire. Guillaume II en fait partie et, au moins une fois par an, il en revêt l'uniforme. Il paraît que rien ne manque dans cette caserne. Les soldats y ont jusqu'à l'eau chaude à volonté. Quand on pense à ceux qui sont forcés, pour se laver, de casser la glace des baquets... L'été, les hussards et les autres troupiers de la garnison sont conduits aux bains en tramway. Et ces bains sont propres. Où sommes-nous? En pleine Prusse occidentale, presque à la frontière russe.

Il pleut beaucoup dans cette région; le ciel y est souvent gris, et, pour qui est sensible à ce spectacle, le passage incessant des troupes au son du fifre augmente encore la mélancolie de ces lieux. Les Prussiens ne comprennent naturellement pas cette impression. Heureusement pour eux, ni le ciel ni leurs troupes ne les attristent. Des chambres du *Dantzigerhof* qui domine une vaste place pavée, ornée de pelouses verdoyantes et de parterres de fleurs, on entend, à des intervalles presque aussi réguliers que la sonnerie d'une horloge, s'avancer le son des fifres et des tambours, puis celui des trompettes de cavalerie et du pas des chevaux. Assis devant ma table de travail, j'essayais de n'y pas penser. Mais dix fois dans la matinée, je me levai et allai à la fenêtre pour voir passer les soldats de Guillaume II, déjà fourbus et couverts de poussière, marchant cependant bien en ligne et au pas.

L'OCCUPATION FRANÇAISE L'occupation française a laissé ici un terrible souvenir. Le bombardement du maréchal Lefebvre et ses contributions de guerre ne sont pas oubliés. On montre sur la façade de l'arsenal, bijou de la Renaissance, trente-six boulets français aux trois quarts entrés dans la pierre, d'autres dans la Jopengasse, d'autres à l'Arthushof, où partout ils sont religieusement conservés. Et une certaine antipathie contre la France est entretenue plus qu'ailleurs en Allemagne. Elle se conçoit un peu. Avant l'occupation française, la ville était prospère; la conquête l'a complètement ruinée. L'indemnité de guerre, de je ne sais plus combien de millions, greva terriblement les habitants pendant près d'un siècle, et il y a peu d'années les finances municipales en subissaient encore le contre-coup! Récemment, à une fête de tir qui dura un mois, les jeunes gens simulèrent à plusieurs reprises la guerre entre Français et Allemands. On réédita des épisodes de la lutte de 1870

où, naturellement, les Français étaient toujours battus.

Nous ne laissâmes de notre passage qu'un souvenir agréable, mais qui coûta cher : c'est cette belle promenade longue de 2.400 mètres, la Grosse Allee, que planta le général Rapp en 1808, je crois, belle route bordée de bas côtés avec deux rangées d'ormes aujourd'hui superbes.

Cette route conduit au faubourg voisin de Langfhur, qui renferme 56.000 habitants, une vraie ville, toute neuve, très bien située au pied de vastes forêts. De superbes villas, cachées dans la verdure, sont habitées par les millionnaires de Dantzig, sucriers, marchands de bois et de grains, tous *Geheimräthe* et *Kommerzienräthe*, c'est-à-dire conseillers intimes et conseillers du commerce. Plus modestes, mais coquettes, des maisons bordent des rues plantées d'acacias, et la forêt les couronne, merveilleusement tracée pour réserver aux promeneurs de beaux points de vue vers la Vistule et la Baltique.

De passage à Dantzig, il faut aller, en bateau, voir les grands trains de bois arrivant de Pologne et de Galicie et admirer les beaux travaux de régularisation du cours de la Vistule, grâce à quoi les Prussiens ont triomphé des caprices du fleuve et rectifié sa marche errante.

La Vistule ne passe pas à Dantzig même. Pour y atteindre, on s'embarque au centre de la ville, sur les quais d'un affluent, la Mottlau, pêle-mêle avec les paniers et les barils vides couverts d'écaille argentées, les provisions de fruits et de légumes que les femmes de pêcheurs ont achetés au marché en échange de leur poisson. Et l'on pénètre bientôt dans les eaux du grand fleuve, large ici comme l'Elbe.

Les rives, très basses, sont bordées de trains de bois qui forment comme un large trottoir le long de l'eau. Ces troncs à demi équarris, portant chacun un numéro et leur âge, appartiennent aux scieries à vapeur installées le long du fleuve.

Notre bateau s'arrête de temps en temps devant un rustique ponton, et les femmes descendent, chargées de leurs deux petites cuvelles qu'elles portent à la façon de nos porteurs d'eau, avec une gorge de bois posée sur les épaules. Les maisons basses en bois goudronné, couvertes de tuiles rouges, percées d'étroites fenêtres fleuries aux volets verts, entourées de filets de pêcheurs qui flottent au vent, forment de minuscules villages très espacés. Le silence, la solitude à peu près complète, l'eau sombre, les rives plates artificiellement surélevées par des talus empierrés et maçonnés, font, malgré le ciel aujourd'hui très bleu, un paysage morne, d'une mélancolie bien septentrionale.

Nous sommes seuls maintenant à bord du bateau. Au loin, sur les mouvants trottoirs de bois qui se confondent presque avec les prairies environnantes, des hommes blonds et des femmes à la physionomie triste, coiffées d'un mouchoir blanc, vêtues de jupes courtes et bottées, ramènent à l'aide de grands harpons les troncs indociles qui s'égarent. Nous croisons un train de bois, long de 300 à 350 mètres, large de 10 à 12 mètres, qui vient de Galicie. Un autre train le suit, plus long encore, décrivant sur l'eau morne sa course sinueuse. Une petite hutte couverte de branchages s'érige au milieu. Tout près, un homme est assis, un Polonais vêtu d'une blouse à ceinturon, botté, et coiffé d'une toque. C'est dans ces niches primitives qu'habitent, durant des mois, les conducteurs de trains et quelquefois leur famille.

On les appelle les « flissaki », pour la

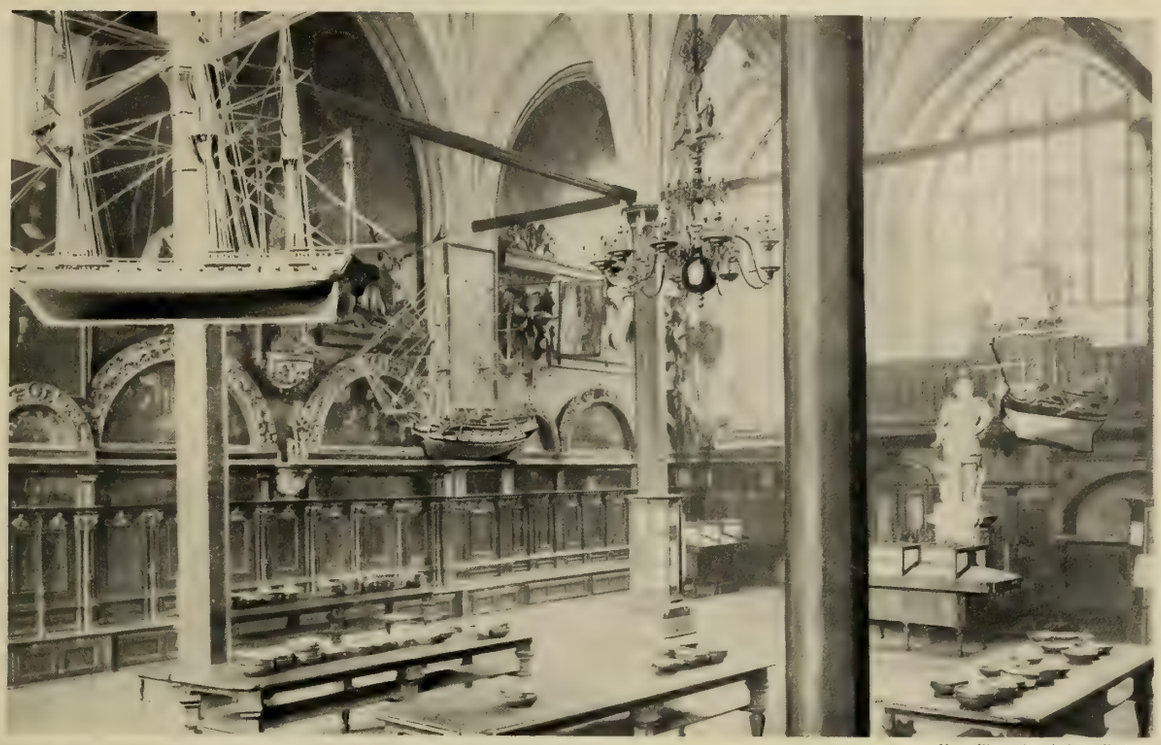
plupart ouvriers galiciens et polonais aux gages des grands marchands de bois. Leur tâche consiste à diriger le radeau au moyen des harpons, à éviter qu'il ne butte contre les rives ou les bateaux de rencontre. On les nourrit à bord, et ils ne gagnent guère plus de 50 à 60 francs par voyage, et ce voyage dure généralement de quatre à huit mois si le temps est beau, de dix à douze s'il est mauvais. Dans cette hutte, pourvue d'un poêle de terre battue, le flissaki vit un peu comme un sauvage, de poisson salé et de pommes de terre qu'il arrose volontiers de vodka.

Des forêts entières passent ainsi sous les yeux du riverain, un million d'arbres, 700.000 sapins rouges, couchés et enchaînés comme des vaincus. Et on ne peut s'empêcher, par un réflexe élémentaire, de redresser vers le ciel ces fûts écorchés et démembrés, de leur restituer leur écorce, leurs branches et leurs feuilles et d'évoquer la forêt qu'ils furent. La sève circula dans leurs ramures pleines d'oiseaux, ces sapins bruirent, ces aulnes gémirent dans le brouillard, aux bords des marais, ces chênes chantèrent gravement dans les hautes futaies. A l'automne les feuilles tombaient; l'hiver leurs branches se pliaient sous le poids de la neige qui dessinait des manches-pagodes à tous les étages des sapins; au printemps, les bourgeons goudronnés crevaient sous la poussée de la sève, et la vie redevenait belle. Un jour les bûcherons sarmates vinrent, frappèrent les milliers de troncs moussus de leurs cognées retentissantes, dont le bruit chassa au loin les oiseaux et les bêtes familières de la forêt ; alors l'arbre s'abattit, écrasant les légions d'insectes, de larves et d'œufs, anéantissant l'immense vie parasitaire des géants. Puis, comme on fait des animaux à l'abattoir, les bûcherons les décortiquèrent, coupèrent leurs branches, raclèrent les nœuds des fourches, et bientôt, à la place de la forêt impénétrable, on vit des cépées semées de baliveaux, de broussailles et de chicots.

Voici donc les morts, voici les écorchés des forêts galiciennes et polonaises qui passent. La morne Vistule charrie depuis des mois et des mois ces cadavres sans chevelure, qui furent des frondaisons splendides. Entre leurs fûts à demi immergés, des touffes d'herbes ont poussé par la grâce de quelque graine envolée.

Tout cela représente 450.000 mètres cubes de bois, dont la valeur est d'environ 48 millions de francs et qui vont devenir des traverses de chemin de fer, des pièces de bateau, des charpentes, des allumettes de tremble, des caisses d'aulne. Cinquante maisons d'exportation, plus une trentaine de courtiers et commissionnaires, exploitent à Dantzig ces richesses.

Maintenant les villages ont disparu : de chaque côté, des talus formant digue s'élèvent, au delà desquels s'étendent des prairies jadis marécages que les eaux de la Vistule inondaient deux fois l'an, en mars, à l'époque du dégel, et à la fin d'août, lors de la fonte des neiges dans les Karpathes. Profonde de 8 mètres à l'époque des crues, la Vistule abaissait son niveau à 40 centimètres durant la sécheresse. Les Allemands entreprirent de régulariser son cours, d'endiguer fortement la rivière et d'empêcher ainsi non seulement les inondations, mais les déviations du fleuve, qui, à plusieurs reprises, changea l'emplacement de son embouchure dans la mer Baltique. Grâce à ces travaux, les terres, abandonnées jadis aux hérons, aux poules d'eau et aux bécassines, sont des prairies fertiles, riches de détritus végétaux, où paissent de beaux troupeaux



Neue Phot. Gesellschaft, Berlin

DANTZIG. La salle de la Bourse du Commerce (Arthushof) est décorée de peintures murales d'où se détachent çà et là, en trophée, une tête de cerf aux puissantes ramures, des cuirasses, des étendards.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin

L'Arthushof, maintenant Bourse du Commerce, était la maison des négociants.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin

La Fontaine de Neptune, élevée en 1633, se dresse sur le Langemarkt.

KŒNIGSBERG. — Les bords du Schlossteich. — Le Schlossteich, étang du château, de 12 mètres plus élevé que les eaux du « Preg »
mais on n'y voit ni barque ni voile, et l'eau en paraît plus morne et plus froide. Pour rencontrer un peu de vie, il

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin

en partie la ville, entouré de jardins. Ce vaste étang pourrait donner un peu de vie à cette ville triste et asphyxiée dans ses fortifications. les fortifications par la Steindammertor : là se trouvent de vastes jardins, cafés, *conditorei*, où l'on vient se récréer.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin

KŒNIGSBERG. - L'Université, fondée en 1544, renferme de nombreuses collections, mais n'est fréquentée que par 1.300 étudiants environ. Le fameux philosophe Kant y professa.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin

KŒNIGSBERG. — La Langegasse est l'une des rues principales. Les rues les plus animées de la ville sont étroites et les maisons banales. Pas de riches quartiers, de maisons somptueuses, car Kœnigsberg est très pauvre.

de vaches noires et blanches, d'oies et de chèvres gardées par des garçonnets, des sapinières plantées de toutes pièces et aussi des terres de culture qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau. De temps en temps, la silhouette d'un moulin rompt la monotonie du paysage, sans diminuer la placidité de ce décor sans beauté.

Nous passons devant un lazaret où, depuis la dernière épidémie de choléra, un médecin est en permanence. Il examine au passage les « flissaki » et les met en quarantaine, s'il le trouve utile.

Des écluses parfaitement aménagées barrent un instant notre route.

Quelques minutes après, le bateau abordait à Niekelwalds, dernière station à l'embouchure de la Vistule. A 200 mètres, une barre écumeuse qui a l'air de fermer le fleuve indique l'entrée de la mer. Le bateau ne va pas plus loin.

Nous entrons chez Rudolphe Rams, l'un des derniers survivants de la catastrophe qui, en 1840, balaya tout le village, simple fantaisie de la Vistule, qui imagina, cette année-là entre autres, de changer son cours. A l'ombre des pommiers, dans son verger où se réunit le dimanche la jeunesse d'alentour, le cabaretier nous sert des beignets et du pain de seigle à l'anis, arrosés de lait ; puis, derrière sa maisonnette, nous allons prendre en plein champ un petit « tortillard » à locomotive haletante et poussive, qui, tant bien que mal, nous ramena à Dantzig, à travers les prairies couvertes de brume.

Dantzig, dont le port n'a qu'un mouvement de 1 million et demi de tonnes, fut autrefois, m'affirme-t-on, le premier port de la Hanse, mais à Lubeck on m'a dit la même chose de Lubeck; à Hambourg, à Brême aussi... Car, ainsi que je l'ai remarqué souvent, le patriotisme local déborde de toutes parts en Allemagne. Aujourd'hui Dantzig est dépassé par tous ses anciens concurrents, même par Stettin. C'est que, grâce aux nouveaux droits de douane qui interdisent pour ainsi dire l'entrée en Allemagne des grains étrangers, les céréales qui arrivaient autrefois de la Pologne russe par la Vistule pour être distribuées ensuite sur mille points différents, demeurent en Russie, sont utilisées sur les lieux mêmes ou sont envoyées des ports russes de Riga et de Libau vers d'autres contrées. Restent les alcools, les savons, le sucre, exportés en Angleterre, en Hollande et dans les pays scandinaves, et surtout les bois, qui constituent le plus clair du mouvement de Dantzig. Mais cette industrie a elle-même ses crises : les chemins de fer allemands renoncent aux traverses de chêne pour les traverses de pin; les Anglais changent les dimensions des leurs, la France achète en Amérique, la Belgique paye mal. Une crise s'ouvre.

Les charbons de Silésie sont concurrencés jusqu'ici par les charbons anglais. Le port de Dantzig en reçoit 300.000 tonnes qu'il distribue à l'intérieur, grâce au bas prix du fret.

La compagnie du *Lloyd* commande aux chantiers de Dantzig des bacs à vapeur, l'État des croiseurs, l'industrie privée des grues, des bateaux-citernes, des canots automobiles.

KŒNIGSBERG

Une bonne cuisine : le Deutsches Haus. — *Voisinage de la Russie. — Passage des troupes napoléoniennes. — Mornes plaines. — Un peu d'histoire. — Le tribunal criminel. — Le château. — Fidèle à ses habitudes, Napoléon a tout emporté. — Le conservateur. — Une âme tendre. — La reine Louise. — Un buste de Napoléon. — La chambre de Guillaume II. — Souvenir de Kant. — Pourquoi Kœnigsberg ne s'est pas développé. — Les quais. — Les fortifications. — L'Empereur n'a pas tenu sa promesse.*

ŒNIBERG est la ville d'Allemagne où l'on mange le mieux. Je devrais dire : où j'ai le mieux mangé. Et je dois cette réclame sincère au *Deutsches Haus* et à son admirable cuisine bourgeoise qui, faisant suite aux horreurs qu'il me fallut absorber à Dantzig, à Berlin, etc., me raccommodèrent avec la cuisine allemande.

Mais pourquoi suis-je venu à Kœnigsberg? Ceux à qui je parlais de ce voyage lointain s'en étonnaient :

« Qu'allez-vous y faire? Il n'y a rien... »

Je répondais, avec la manie du collectionneur :

« C'est possible, mais il faut tout voir. »

En vérité, j'y allais, je crois, parce que c'est le point le plus éloigné de l'Allemagne, et que j'aime la sensation du lointain. Quand je suis en voyage, plus je m'éloigne, plus mes sensations s'aiguisent, et la violence de mon envie s'augmente d'avancer vers plus d'inconnu et plus d'étrangeté.

J'y suis donc venu, attiré par le voisinage de la frontière russe et aussi par tous ces noms de batailles et de camps célèbres que je lisais sur les cartes affichées dans les wagons : Eylau, Friedland, Tilsitt, qui sont à quelques pas d'ici.

Et en passant devant les plaines mornes semées de lacs aussi nombreux et aussi rapprochés que les trous d'une écumoire, j'essayais de me représenter les soldats du premier Empire avec leurs shakos et leurs bonnets de police, traînant leurs bottes usées à travers ces forêts de sapins, ces champs stériles où poussent à grand'-peine la betterave, la pomme de terre ou le blé. Je les entendais tour à tour chanter et se plaindre, selon le temps et selon les repas, comme s'ils étaient là, comme si c'était hier. Ils parlaient de victoires, de pillages, d'aubaines, ou bien ils comptaient les lieues qui devaient les séparer de France; ils parlaient des morts aussi, de leurs villages, de leurs familles, de leurs maladies et de leurs blessures, de leurs chefs, de Napoléon; ils maudissaient le Russe et le Prussien qui les avaient amenés là ... Comme, en général, tout fuyait devant eux, ils voyaient peu de gens du pays en

dehors des batailles et des entrées dans les villes, et, par ici, ils devaient confondre déjà la Prusse et la Russie...

Le ciel est bleu ; des troupeaux de vaches, d'oies, quelques moutons — moins rares qu'alors — animent ces lieux mélancoliques. De temps en temps, un clocher, un moulin, un ruisseau. Dans un immense champ, trois herses fonctionnent parallèlement et grattent le sol friable. Plus loin, une charrue mord sans peine cette terre inconsistante comme du sable. Et en effet, à côté de nos labours noirs et gras, c'est du sable. Les laboureurs portent des vestes de drap bleu, violet, rouge et des pantalons bleus ; ils sont coiffés de chapeaux de feutre mous, noirs ou gris, ou d'une casquette blanche. Ils se passent les guides de leurs chevaux autour du cou, appuient sur la charrue à deux mains en tenant le fouet à droite. Au milieu du champ, sur un cheval sellé, le maître, le *Rittergutbesitzer*, en culotte de peau de daim et coiffé d'un chapeau boer, la cravache à la main, regarde travailler les hommes.

Kœnigsberg est tout palpitant d'histoire. Ici s'était réfugiée la Cour de Berlin après Iéna, pour préparer la revanche ; Frédéric-Guillaume III, le roi à l'esprit indécis et à la volonté flottante, y appela le baron Stein pour réformer la Prusse ; d'ici, la reine Louise souffla son âme héroïque à sa patrie.

C'est sur l'emplacement même du château que s'édifia la Prusse. En effet, c'est ici que les chevaliers de l'Ordre teutonique élevèrent une de leurs premières forteresses pour combattre les Slaves idolâtres, au cœur même de leur pays. Les guides nous apprennent qu'au xve siècle, quand les Teutons furent vaincus par les Polonais, le grand maître de l'Ordre abandonna le fameux château de Marienbourg pour celui de Kœnigsberg, qui devint ensuite la résidence des ducs de Prusse.

Il faut donc visiter, fût-ce rapidement, ce vieux château qui se dresse, massif et froid, au beau milieu de la ville, sur une légère éminence dominant le fleuve Pregel.

A l'intérieur, une immense cour rectangulaire pavée, maladroitement coupée au milieu par une pelouse gazonnée et un massif de verdure. Des bâtiments l'entourent, d'inégale hauteur, presque noirs, comme enfumés, régulièrement percés de fenêtres sans architecture.

Sur l'un des côtés de cette cour et la partie la plus ancienne du château, se trouve l'ancien « Blutgericht » (tribunal criminel), aujourd'hui restaurant fort renommé pour ses vins. On y descend par quelques marches de pierre. Dans cette cave aux murs salpêtrés et comme couverts de suie, on exécutait autrefois les criminels. Avant le repas, les garçons vous montrent l'endroit où les têtes tombaient, moyen excellent pour ouvrir l'appétit.

Aujourd'hui, les bourgeois de Kœnigsberg viennent y manger de la perdrix aux choux, arrosée de Rudesheim, près de fûts énormes. Des tables de chêne, sans nappes ; aux murs, de vieilles gravures représentant des manifestations populaires dans la cour du château, des couronnements de souverains, etc., etc. ; des garçons vous servent, vêtus d'une blouse de toile bleue, couverte d'un tablier de cuir. (Ce doit être le costume des anciens bourreaux !) Et voilà toute l'originalité qui les attire dans cette sombre cave humide d'où se dégage une odeur de moisi, de lie de vin, de tabac, mêlée à celle des graisses et des sauces.

Quant à l'intérieur du château, il n'offre pas grand intérêt.

« C'est que, dit-on à Kœnigsberg, quand

Napoléon Ier est venu, il emporta les objets les plus intéressants. »

Il paraît, en effet, que le Corse râfla une quantité d'armures d'un travail et d'une ancienneté remarquables qui doivent se trouver dans quelque musée de Paris.

Nous nous présentons à la porte du château après l'heure réglementaire, comme il convient à des Français qui ne reconnaissent ni discipline, ni règle, ni loi... Et nous avons l'audace d'insister pour visiter l'endroit, car nous devons quitter la ville demain. Ici se place une petite scène imprévue qui me toucha profondément et qui fut la première émotion de mon voyage en Allemagne.

Le conservateur — le *Kastellan* — nous reçoit. C'est un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, à la figure bienveillante et un peu triste, aux manières polies. Je lui fais part de notre vœu, qu'il accueille aussitôt, sans hésiter. Et je n'oublierai jamais le son de sa voix quand il me dit gravement, en se levant de son fauteuil : « Je suis à vos ordres, monsieur, et je serai content si je puis vous être agréable. J'ai combattu la France par devoir pour mon pays, mais j'ai laissé mon cœur en France... »

Je l'écoutais, surpris. Cet homme de cinquante-cinq ans, sérieux et digne, faisant ainsi à brûle-pourpoint une telle confidence à des étrangers, il fallait qu'il en fût bien plein et qu'il trouvât dans cette effusion soudaine un soulagement à une peine ordinairement cachée.

Je ne sus que balbutier quelque formule de remerciement, puis je me tus. Je l'entendis soupirer profondément, et il ajouta :

« ... Le plus beau jour de ma vie sera celui où la France et l'Allemagne seront unies. »

Il ne pleurait pas, mais il y avait dans sa voix et dans son regard une immense tendresse et une aussi grande mélancolie.

Il ne dit rien de plus.

Je vous livre cette confidence telle quelle, sans l'analyser plus avant, comme la fleur suave d'une âme aimante et tendre, dont je sentis pour ainsi dire matériellement passer en moi la caresse fraternelle. Pourquoi faut-il que ces émotions soient si rares ?

« N'oublions pas, me dit mon compagnon, que nous sommes dans la ville de la *Critique de la Raison pure...* »

La visite fut vite faite. Je ne regardai que vaguement les Rubens que le conquérant a laissés, et les murs tapissés d'un merveilleux cuir de Cordoue ; la toute petite chambre en bois de frêne, où naquit Frédéric Ier ; celle de la vertueuse reine Louise, où Napoléon voulut coucher et coucha ; on y voit les portraits de Marie-Thérèse et de la reine Louise, les deux mains croisées sur son ventre.

« Par sa situation, c'était la chambre la plus sûre, » me dit le *Kastellan.*

Il se trouve dans cette pièce une glace moderne en forme de palette entourée d'ornements de faux bronze ou de zinc, tout à fait affreuse : c'est un cadeau de l'impératrice Augusta... Pourquoi faire des cadeaux pareils ?

Dans une chambre, on conserve le buste en marbre de Napoléon.

La plupart des meubles, comme dans tous les palais prussiens, sont recouverts d'une pauvre andrinople rouge ornée de couronnes impériales imprimées.

Un gigantesque divan, qui servait à Frédéric III, est là, tout en chêne sculpté et dont les deux bras sont des lions de chêne grandeur naturelle. C'est énorme et affreux ; on le dirait destiné à la sieste d'un ogre.

Nous traversons la chambre de Guil-

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

KŒNIGSBERG. — Le Château, ancienne résidence du Grand Maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques et des ducs de Prusse, se dresse, massif et froid, sur une légère éminence dominant le fleuve Pregel.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

KŒNIGSBERG. — Le marché aux poissons, qui se trouve sur les quais du Pregel, est la seule partie vraiment pittoresque de la ville. Pêle-mêle, sur le pavé de la rue, les marchandes y débitent leurs légumes, leurs poissons.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

KŒNIGSBERG. — Les quais de l'île formée par le Pregel. — C'est dans cette île que s'élève la cathédrale. On en voit les deux tours dont l'une est inachevée. Près du chœur est inhumé Kant.

laume II, où des devises morales sont encadrées et pendent aux murs. Je voudrais les copier, mais le *Kastellan* me prie de n'en rien faire. Je lui obéis. J'avais cependant eu le temps de lire le commencement d'une maxime : « Je préfère n'être pas loué par... »

La salle du trône est attenante à l'appartement impérial. Rien de joli : un grand dais de velours rouge à ganses d'or, sous lequel s'étalent deux fauteuils dorés. Sur les murs, les portraits des ducs de Prusse.

Tout autour de la salle à manger, il reste de jolies glaces alternant avec des tapisseries de soie bleue et des portraits. Dans la galerie des ancêtres, qui suit la salle à manger, s'affichent tous les portraits des Hohenzollern. Ce n'est pas pour le plaisir de le dire ; mais, Dieu ! que ces Hohenzollern sont donc laids et vulgaires ! Un seul a belle allure, et je note que Guillaume II lui ressemble. C'est un Georges-Guillaume du XVIIe siècle.

Kœnigsberg est loin de posséder les richesses de sa voisine Dantzig. Elle n'a, outre son triste château, que la petite université où professa Kant, et les quais du Pregel qui ne manquent pas de pittoresque. Les rues les plus animées de la ville sont étroites et les maisons banales ; un vaste étang qui occupe le centre de la cité pourrait donner un peu de vie, mais on n'y voit ni barque ni voile, et l'eau en paraît plus morne et plus froide. Pas de riches quartiers, de maisons somptueuses telles qu'on en voit dans toutes les villes prospères d'Allemagne, car Kœnigsberg est très pauvre. Il y a peu de temps encore, elle devait payer, comme Dantzig, les intérêts de l'emprunt qu'elle contracta pour se libérer des contributions de guerre imposées par Napoléon.

En 1807, en effet, Napoléon imposa à la ville de Kœnigsberg une contribution de 20 millions. Une délégation des représentants de la ville alla trouver l'Empereur, lui expliqua la pauvreté de la cité et le persuada presque, puisque la contribution fut réduite à 11 millions. Cette somme, encore énorme pour l'époque et pour une ville déjà endettée et sans ressources, fut cependant payée sur-le-champ. La ville emprunta et émit des obligations à 3 1/2 p. 100 avec amortissement par annuités. *Ce n'est qu'en 1891 que cet amortissement prit fin !*

Les habitants de Kœnigsberg ont sur le cœur l'indifférence et l'égoïsme de l'État prussien à l'égard de cette « capitale et ville de résidence royale » (*Kœnigliche Haupt und Residenzstadt*), titre officiel de Kœnigsberg, ville de couronnement des rois de Prusse. En effet, la Prusse n'a rien fait, ou bien peu de chose, pour les aider à se libérer de cette dette si longue et si exténuante. A la conclusion de la paix de 1807, qui suivit immédiatement le paiement de cette contribution (c'est pour cela sans doute que Napoléon en exigea le paiement instantané), il ne fut pas question de Kœnigsberg ni de ses 11 millions. A titre de secours, le gouvernement se borna à renoncer à un minime droit qu'il prélevait sur la bière. Et ce n'est qu'à partir de 1871 que la Prusse se décida à contribuer en espèces, pour la modeste somme de 75.000 marks par an, à la libération de la dette.

« Grâce à cette contribution, me dit un officiel, notre ville ne s'est pas dévelopée comme les autres cités allemandes, et grâce à elle aussi les impôts municipaux s'élèvent à 200 p. 100 de l'impôt de l'État. »

Aujourd'hui pourtant, au delà des fortifications, dans la vaste plaine terriblement balayée par le vent, de riches villas s'é-

lèvent, et les terrains s'achètent tous les jours. Les gros bourgeois y font construire des maisons confortables, plantent les jardins, transplantent les arbres, créent de toutes pièces une campagne aux portes de la ville. Mais c'est une forêt qu'il leur faudrait pour abriter leurs villas contre le vent qui arrive du large sans rencontrer d'obstacle, et qui, au mois d'août, — je viens de le sentir, — souffle terrible, courbant presque jusqu'à terre les jeunes bouleaux et les frêles peupliers.

Les fortifications franchies, et après avoir passé la Steindammer Thor, le long d'une route ombragée de grands arbres, se trouvent de vastes jardins, des cafés, *conditorei* où l'on vient se récréer. C'est ici, sur le Hufen et au Bœrsen Garten, que se réunit toute la jeunesse de Kœnigsberg. L'été, on part pour la mer à la station proche de Cranz, mais plus encore, à Rauchen, célèbre par ses dunes couvertes de bruyères bleues et roses, rendez-vous d'un grand nombre de Polonais et de Russes; aussi à peine y entend-on parler allemand.

La seule partie vraiment pittoresque de Kœnigsberg, le marché aux poissons, se trouve sur les quais du Pregel. Devant des maisons étroites et hautes, des marchands de bric-à-brac étalent leurs vieilles poteries, leurs ferrailles et leurs nippes. A côté, une grosse femme est debout devant son étal : quelques planches sur deux tréteaux où sont rangés des harengs frais ; d'autres sont suspendus par la tête le long des cordes tendues au-dessus de cette primitive boutique ; plus loin, un marchand de légumes et un fripier encore dont les défroques sordides, ballottées par le vent, viennent caresser de temps en temps les rougets et les maquereaux du voisin. Pêle-mêle, sans autre boutique que le pavé de la rue, des marchandes débitent leurs légumes. Tout près, des bateaux aux voiles carguées se pressent dans un port étroit. Devant ces boutiques d'un autre âge s'élève l'ancienne université, celle où professa Kant. L'étranger qui arrive à Kœnigsberg, hanté par le souvenir du grand philosophe, n'y trouve rien qui puisse évoquer sa vie. Sa maison fut détruite ; aucune trace n'en a été conservée.

Kœnigsberg ne peut pas s'étendre ; ses fortifications de première classe l'asphyxient. La contribution napoléonienne l'empêcha de s'embellir, et les plans stratégiques royaux lui interdisent de se développer matériellement. Les voies principales se cognant aux murs des fortifications, on vient même de supprimer des squares et des jardins à l'intérieur de la ville — et Dieu sait quelle douleur souffre un Germain à qui on retire sa verdure ! On a donc sacrifié les pelouses et les arbres pour bâtir des maisons.

« Pourtant, gémissent les citadins, l'Empereur avait promis, lui-même, de vendre les terrains militaires...

— Eh bien ! pourquoi n'allez-vous pas lui rappeler sa promesse? Pourquoi la presse ne crie-t-elle pas? Pourquoi?...

— Ah! ah! ah!... » fait mon interlocuteur en levant les bras au ciel.

Et je n'en pus tirer davantage.

Quand ce ne serait que pour l'horreur que ses sujets de Kœnigsberg ont conservée de Napoléon, l'Empereur d'Allemagne devrait bien tenir la promesse qu'il leur a faite.

KŒNIGSBERG

(SUITE)

L'AMBRE

A Palmnicken. — Qu'est-ce que l'ambre ? Une sécrétion de pin qui fut malade durant la période tertiaire. — On le trouve ici seulement. — Descente à la mine. — La terre bleue. — Le travail des mineurs. —L'auteur donne son coup de pioche. — Le lavage, le triage, le grattage. — Distillation. — L'ambroïde. — Le Musée de l'ambre. — Des blocs de 6 kilos. — Un essaim d'éphémères prisonnier dans une larme d'ambre.

Il me restait à voir la *Kurische Nehrung* (la langue de terre de Courlande), qui, sur les cartes, barre si étrangement la côte prussienne entre Memel et Cranz, et les mines et les ateliers d'ambre.

« A la *Kurische Nehrung* vous ne verriez que des dunes sur une longueur de 97 kilomètres, me dit-on, et une station ornithologique où des savants du monde entier vont étudier les mœurs des oiseaux migrateurs, qui, venant du Nord ou y retournant, s'arrêtent tous là ; c'est l'hôtel des cigognes, des hérons, des grues et de vingt autres oiseaux différents. »

Si j'étais arrivé à Kœnigsberg à l'époque de la migration, je n'eusse pas hésité à me faire ornithologiste. Mais nous étions en plein mois d'août, et les dunes se trouvaient désertes.

Je me décidai donc pour les mines d'ambre. Je pris le train pour Palmnicken, petite bourgade située à une heure et demie de chemin de fer de Kœnigsberg, et je me rendis à la mine en compagnie du jeune fils du consul de Dantzig, M. Ferdinand de Jouffroy d'Abbans.

Avant de descendre, je me fis expliquer l'origine de l'ambre.

Or voici :

L'ambre ou succin est une résine fossile — appelée en allemand *Bernstein* — qu'on ne trouve qu'à l'endroit appelé par les anciens Côte de l'Ambre, c'est-à-dire le long de la côte baltique s'étendant de Dantzig à Brüsterort, spécialement dans le Samland, cette presqu'île où Kœnigsberg se trouve enclavée. Le point précis où l'ambre abonde particulièrement est la plage de Palmnicken.

Au temps de la période tertiaire, un conifère, appelé par les savants *Pinus succinifer*, sécrétait une résine qui coulait au pied des arbres, très abondamment, si on en juge par les blocs quelquefois très gros que l'on découvre : ce qui

explique qu'on voit enchâssés dans certains morceaux d'ambre des moustiques, des mouches, quantité d'insectes et même des feuilles et des débris végétaux dont on ne trouve plus les traces que dans les régions tropicales. On suppose que cette sécrétion était provoquée par une maladie de l'arbre et que l'ambre n'était autre que le pus de la blessure.

Il paraît que les Étrusques, les Grecs, les Phéniciens venaient jusqu'ici chercher le succin. On n'en connaît, en effet, nulle part ailleurs au monde, de sorte que l'ambre qui servit à fabriquer les objets d'ambre trouvés dans les tombeaux grecs venait certainement d'ici. Au Japon et sur les côtes siciliennes, entre Catane et Syracuse, se trouve seulement la « gédanite », sorte d'ambre plus fragile que le succin et de qualité inférieure. Autrefois, et jusqu'en ces dernières années, il n'était pas besoin de l'aller chercher sous terre. La mer Baltique étant peu profonde; l'action des vagues sur le fond de la mer et sur le sable des côtes découvrait les gisements, et à la longue enlevait des fragments d'ambre qui venaient échouer parmi les varechs des plages. Ou bien, ballottés à la surface par l'eau en mouvement, ils étaient pris par les pêcheurs allemands dans des filets. Ou bien encore, par une mer tout à fait calme, les riverains harponnaient, au fond de l'eau transparente, les morceaux d'ambre qui reluisaient. En 1883, un particulier eut l'idée de chercher l'ambre sous terre ; il gagna à cela beaucoup d'argent, et l'État prussien, qui a la bosse du commerce, lui racheta sa mine en 1889 pour 13 millions de francs. Aujourd'hui, la loi a fait de la récolte de l'ambre le monopole exclusif de l'État, et il est défendu aux habitants de le ramasser sur les plages baltiques, si ce n'est pour le porter aux dépôts officiels. Après les tempêtes, les inspecteurs du gouvernement vont le long de la côte, de grand matin, à la recherche des débris déposés par la mer pendant la nuit. Moi-même, le jour de mon arrivée à Palmnicken, par un bel après-midi du mois d'août, j'essayai de découvrir sur la plage des fragments de la précieuse résine, pendant que dans l'eau ensoleillée des petits Prussiens tout nus s'ébattaient sans cris. J'en trouvai quantité de petits morceaux que je rapporte en témoignage.

Arrivés à la mine, et reçus par un ingénieur complaisant, on nous fit nous dévêtir complètement et passer un costume composé de pantalons imperméables, de bottes d'égoutiers montant au delà du genou, d'une vareuse goudronnée comme les suroîts des matelots et d'un chapeau de pilote avec son large bord en arrière. Nous fûmes également munis d'une lampe de mineur.

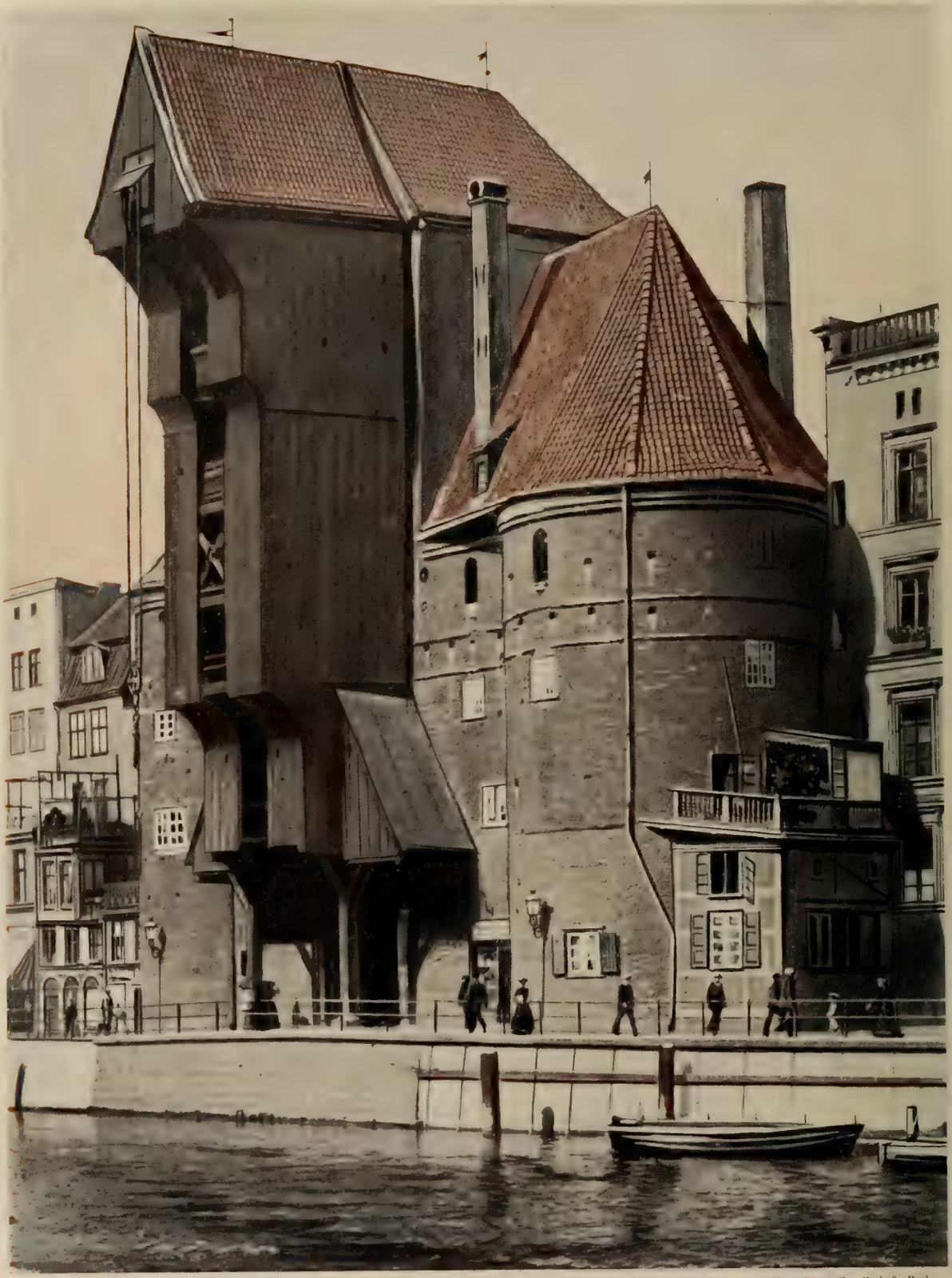
Et la descente commença. Elle ne fut pas longue, heureusement. Car rien n'est plus désagréable que la sensation de l'air humide que l'on respire en descendant sous terre par l'escalier de fer à pic dont les barreaux glissent, et de l'engoncement où vous tient ce costume rigide inusité. L'eau coulait de toutes parts, le long du puits de 42 mètres où nous descendions. En touchant au fond du trou, notre guide nous recommanda d'éviter les petits fossés remplis d'eau creusés le long des galeries, et nous nous mîmes en marche, barbotant dans des flaques de boue, courbés en deux pour éviter de nous cogner la tête au plafond bas. La chaleur augmentait par instants, jusqu'à devenir étouffante ; à d'autres moments, des courants d'air glacé fouettaient nos poitrines en sueur, et je grelottais.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin

KŒNIGSBERG a un commerce très important et une navigation active. Les navires de gros tonnage sont cependant obligés de décharger leur cargaison à Paillau, car le Pregel n'a pas assez de fond.

Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

KŒNIGSBERG. — La Steindammertor compte parmi les dix-sept grandes tours et les portes monumentales qui s'échelonnent tout autour de la cité.



Neue Phot. Gesellschaft, Berlin.

DANTZIG. — Le Krahntor est une porte pittoresque, qui fut transformée en 1444. Sa silhouette bizarre se retrouve dans les ports ayant appartenu à la Hanse.

Phot. Underwood & Underwood, Londres et New-York.

EN BAVIÈRE. — Le Château de Neu-Schwanstein, l'un des nombreux châteaux des rois de Bavière, fut érigé en 1869 par Louis II. Appuyé à la hauteur de Hohenschwangau, il domine la plaine de 200 mètres.

Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — **La Place Caroline.** A Munich, l'œil se réjouit de ce que les rues, les avenues, les ronds-points et les places sont parfaitement distribués pour la belle ordonnance et la variété de la ville.

Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — **Le Marché aux Victuailles.** — Le Munichois mange aussi bien qu'il boit et les marchés de la ville sont toujours abondamment pourvus de viandes rôties, de cochons de lait, de saucisses et de toute espèce de charcuterie.

La mine à 3 kilomètres de long. Quand nous arrivâmes à l'extrémité, les ouvriers étaient en train de piocher la « terre bleue » (*blaue Erde*), ainsi qu'on appelle le terrain tertiaire, qui se trouve entre 18 et 42 mètres de profondeur, et dont la couche contenant l'ambre s'étend sur une épaisseur moyenne de 2 mètres. De temps en temps, leur pioche les avertissait de la présence d'un morceau de résine. Ils le ramassaient et nous montraient une sorte de caillou sali qu'il fallait approcher de la lampe, pour en percevoir le reflet jaune. Je pris une pioche, car je voulais extraire de l'ambre comme j'avais extrait de l'or et de l'argent des mines du Colorado. Je ne fus pas long à en découvrir un fragment qui renfermait justement une mouche, et que je serrai dans ma poche en souvenir de cette visite.

Quand les ouvriers trouvent un bloc important, ils le mettent de côté ; et toute la terre piochée est chargée dans de petits wagonnets qui sont portés au jour, où la terre passera au tamis.

La mine emploie 330 ouvriers, dont 250 mineurs.

On retire par an environ 700 000 petits wagonnets de terre qui représentent 2 millions d'hectolitres, desquels on extrait 400.000 kilogrammes d'ambre, soit une moyenne de 559 grammes par wagonnet de 300 litres.

Les wagonnets sont remontés au jour par des ascenseurs et renversés aussitôt dans un étroit bassin d'où l'eau est projetée en jets puissants qui lavent la matière extraite une première fois. Du bassin, l'eau et la terre mélangées tombent sur des treillages superposés et de plus en plus étroits (de 3 centimètres à 1 millimètre) qui tamisent les morceaux d'ambre.

Il y a là des sacs et des paniers remplis qui sont la récolte du jour.

Quand l'ambre a été relavé dans des cylindres tournants avec du sable et de l'eau pendant quatorze heures, il est porté dans un bâtiment voisin de la mine, où a lieu un premier travail de triage. On met de côté les plus gros blocs ; — certains pèsent plusieurs kilos. On distingue les bons des mauvais par le son qu'ils rendent quand on les frappe. Les uns se fendront, les autres resteront solides au débit : ce sont les plus chers, dont on fera de longs porte-cigares ou de longs tuyaux de pipes de 15 ou 20 centimètres. Des blocs qui ne pèsent pas 1 kilogramme valent 500 marks (625 francs). Le bon ambre vaut, en moyenne, 325 francs le kilogramme. On sépare aussi les morceaux selon leur couleur. Il y a peut-être deux cents sortes d'ambre commercial, et même plus. Une partie, la meilleure, sert à fabriquer des objets ; une autre est pilée, fondue, transformée en « ambroïde » ; enfin les qualités tout à fait inférieures deviennent de la laque et de la colophane. On les vend jusqu'à 75 centimes le kilogramme.

Le premier triage une fois fait et les gros morceaux mis de côté, les petits passent entre les mains d'ouvrières dont le travail consiste à les gratter à l'aide d'un couteau très pointu et à en retirer jusqu'à la dernière apparence de tache. En effet, le moindre corps étranger, le plus petit grain de poussière suffirait à troubler la fabrication de l'ambroïde à laquelle ces menus fragments sont destinés. Les filles et les femmes ont devant elles des tas de petits morceaux éclatants comme des sucres d'orge frais ; elles se dépêchent, mais regardent avec soin sur toutes les faces s'il reste quelque impureté à enlever, car les morceaux mal nettoyés leur re-

viennent avec des amendes. Elles sont payées aux pièces : 7 marks le kilogramme d'ambre gratté. L'ambre est léger, et le kilogramme leur demande trois jours de travail assidu.

Dans une petite usine attenant aux salles de triage et du deuxième lavage, ont lieu la distillation et la fonte de l'ambre. On retire différents produits de cette distillation : de l'acide ambré qui sert à blanchir la soie et se vend 25 francs le kilogramme, de l'huile d'ambre, d'autres produits chimiques encore, utilisés dans l'industrie et dans la médecine. On ne lâche la résine que lorsqu'elle est bien épuisée... Mais le produit principal est la laque employée pour les wagons et la carrosserie.

Une autre usine est installée à Kœnigsberg même, dans un vaste bâtiment qui renferme aussi les bureaux commerciaux de l'exploitation et le Musée de l'ambre. Ici, 300 jeunes femmes, gratteuses et trieuses d'une agilité extraordinaire, et 150 ouvriers sont employés, les premières au grattage, comme à Palmnicken, les hommes à débiter l'ambre en morceaux destinés au commerce. Leur habileté consiste à n'enlever que juste les parcelles mauvaises et inutilisables pour la fabrication des objets.

Sous la surveillance jalouse de l'administration royale, d'autres ouvriers fabriquent « l'ambroïde ». J'ai eu beaucoup de peine à être admis à pénétrer dans les ateliers. Soit qu'il y ait là des secrets qu'on ne veuille pas livrer à l'étranger — et on se demande la raison de cet occultisme, puisque la concurrence n'existe pas et ne peut pas exister, — soit que, révélés, les mystères de l'ambroïde pourraient nuire à son commerce, on a soin de ne montrer au visiteur, difficilement admis, que la surface des choses. Et encore, fus-je reçu avec des regards méfiants et conduit avec une hâte qui me rappela mes courses à travers les usines chimiques de Hœchst.

Ce que j'ai pu apprendre de sûr, c'est que les morceaux d'ambre trop petits pour être transformés en bibelots, — après avoir été grattés avec le soin minutieux que j'ai dit et séparés en différentes teintes, — sont moulus fins comme du sucre ; cette poussière est ensuite traitée par l'éther, pour donner, paraît-il, plus d'uniformité à la couleur, puis chauffée dans des moules en même temps que pressée dans des appareils hydrauliques d'une très grande puissance, et enfin moulée en forme de cylindre ou de pain rectangulaire du format d'un in-12. On peut, m'assure-t-on, changer la couleur de la poussière d'ambre en la cuisant à 120° dans l'huile.

Dans l'atelier d'expédition, on me montre un grand nombre de caisses prêtes à partir. La plupart sont à destination de la Turquie, où se fabriquent des bouts de chibouque et des colliers. D'autres colis sont adressés à Vienne, où se vend la plus grande partie des fume-cigarettes et des fume-cigares. En Allemagne on en fait peu.

J'ai terminé ma visite par le Musée de l'ambre, qui se trouve dans le même corps de bâtiment que l'usine. C'est une simple salle avec un large pilier au centre dont les parois sont recouvertes d'une marqueterie d'ambre pressé, ou ambroïde, de toutes les nuances, et qui fut envoyé à l'Exposition de Saint-Louis. Autour de ce pilier sont posées toutes sortes d'échantillons de l'industrie : colliers composés de perles grosses comme des raisins de Californie et que l'on vend à Zanzibar, à Sierra-Leone, en Arabie, en Égypte, en

Tripolitaine, en Perse, au Japon, en Corée, en Chine, au Maroc, pour orner le cou des sultanes, des maharajahs et des mandarins ; amulettes, boucles d'oreilles, chapelets, et de ces tours de cou d'enfants exposés aux devantures des pharmacies et qui préservent, dit-on, des convulsions. Dans des vitrines placées le long des murs se voient des échantillons des plus gros blocs trouvés sur la côte. Ils pèsent 6 kilos. On a découvert des larmes d'ambre ayant conservé la forme qu'elles devaient avoir en tombant, et qui sont grosses comme des œufs ; leur surface a pris l'empreinte des feuilles sur lesquelles elles tombèrent. Il y a aussi des boîtes, des tabatières, des manches de couteau, des presse-papiers, des volumes reliés en ambre, une pendule, et toutes sortes de petits objets d'étagère dont beaucoup datent du XVIIIe siècle.

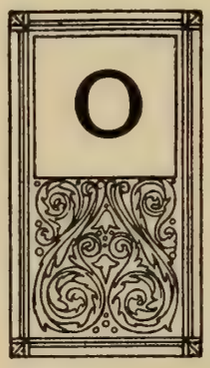
Toutes les nuances et toutes les qualités du succin sont ici représentées. J'ai demandé quel est le plus rare : c'est l'ambre blond pâle, aussi le plus cher; il va en France et en Orient. L'ambre vert comme de l'absinthe va en Chine et en Corée ; la Russie réclame celui qui est veiné comme de l'agate ; l'ambre très jaune se vend en Amérique.

On a conservé des fragments qui renferment les échantillons les plus curieux de la vie animale et végétale de la période tertiaire. Figés dans la résine transparente et dorée, je vois des sauterelles, des scarabées, des moucherons minuscules, des cafards, des cloportes, des araignées, des acarides, des myriapodes, des résidus végétaux : feuilles, bouts de branche, etc., qui vivaient et respiraient il y a des millions d'années. On a même recueilli près de l'ambre un grand morceau de bois que les savants prétendent être le pin succinifère, et des pommes de pin très bien conservées. Un miracle inexplicable a enfermé dans un gros bloc de résine tout un vol d'éphémères : les ailes étendues, groupés en colonne ascendante comme on les aperçoit vers la fin des jours très chauds de l'été dans un rayon de soleil, vous jureriez qu'ils volent encore. L'esprit cherche à évoquer devant eux le jour lointain où l'énorme larme résineuse brusquement tombée du conifère malade emprisonna leur vol, qui ne devait durer qu'un jour, et le fixa pour une éternité ! C'était au temps où les grands pachydermes hantaient les forêts de palmiers, de lauriers et de canneliers qui prospéraient sur les côtes boréales. Ils n'ont pas vu l'homme — encore à naître...

LA BAVIÈRE ET LA SAXE

LE CARACTÈRE ET LES MŒURS DES BAVAROIS

Le flegme bavarois. — Les pompiers vont trop vite. — Bavarois de la plaine et Bavarois des montagnes. — Les femmes. — Dédain de la toilette. — Un discours en un mot. — Politesse et culture. — Sensualisme. — Humour. — Pas d'hospitalité. — Mœurs démocratiques. — Sentiment de la liberté. — Comparaison avec la raideur et le hiérarchisme prussien. — Le savant et sa bonne amie. — Le carnaval à Munich.



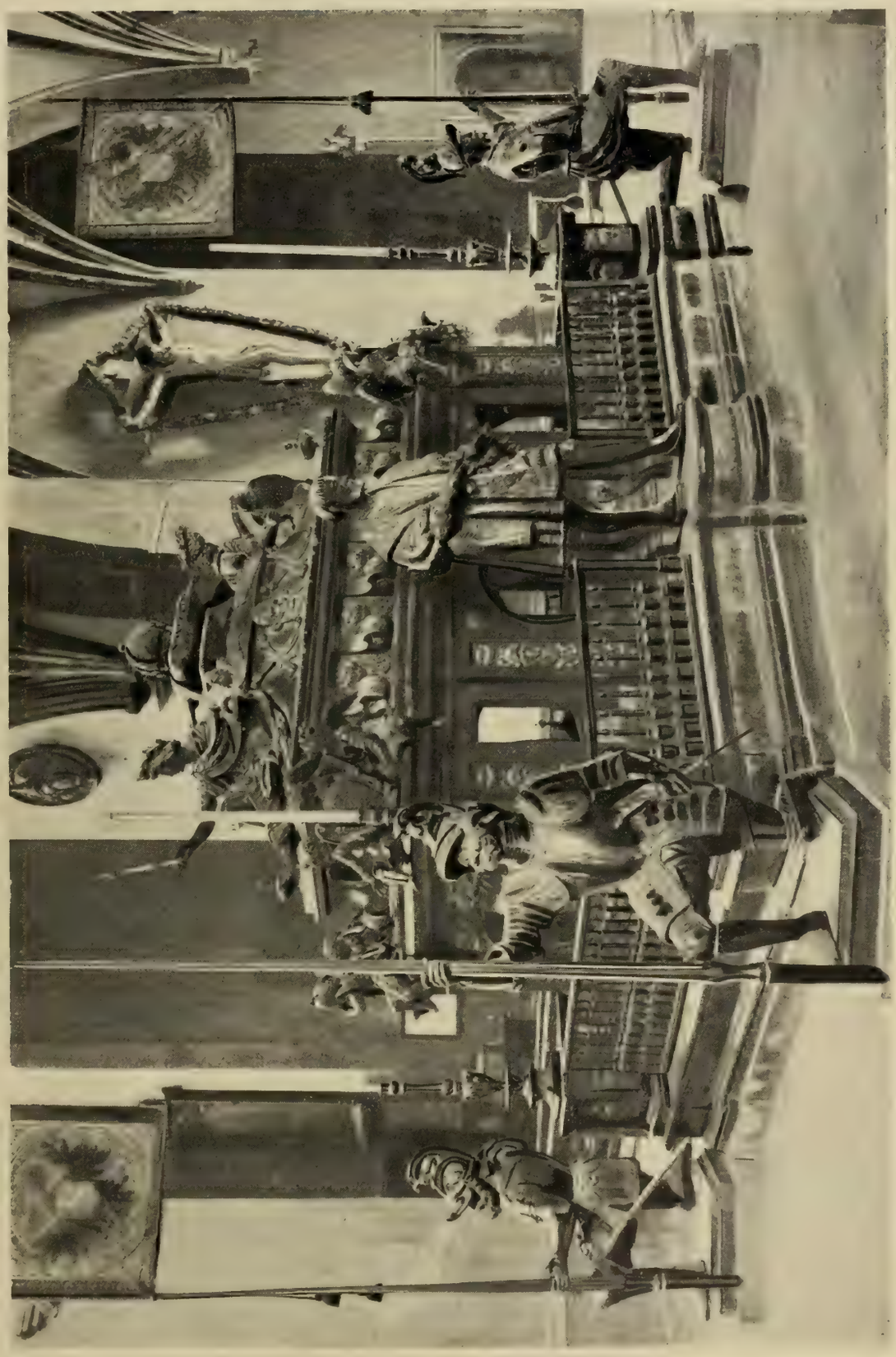
On raconte qu'à Munich, un jour, la police voulut dresser procès-verbal pour excès de vitesse contre les pompiers qui couraient au feu...

Cette anecdote éclaire l'impression première si calmante, si reposante, que reçoit l'étranger en arrivant en Bavière, de la lenteur, du flegme insensible des habitants. On devrait la graver sur les murs de la gare.

Par la suite, cette impression peut se transformer en impatience et même en colère, aux heures où l'immobilité bavaroise se trouve en conflit avec votre besoin d'activité, ou qu'elle entrave la liberté de vos mouvements. Mais la crise passée, l'histoire de la police et des pompiers vous revient à l'esprit avec sa philosophie paresseuse, et vous vous expliquez que tant d'Américains quittent chaque année New-York et Chicago pour venir baigner leurs nerfs dans la lénifiante torpeur du pays de la bière.

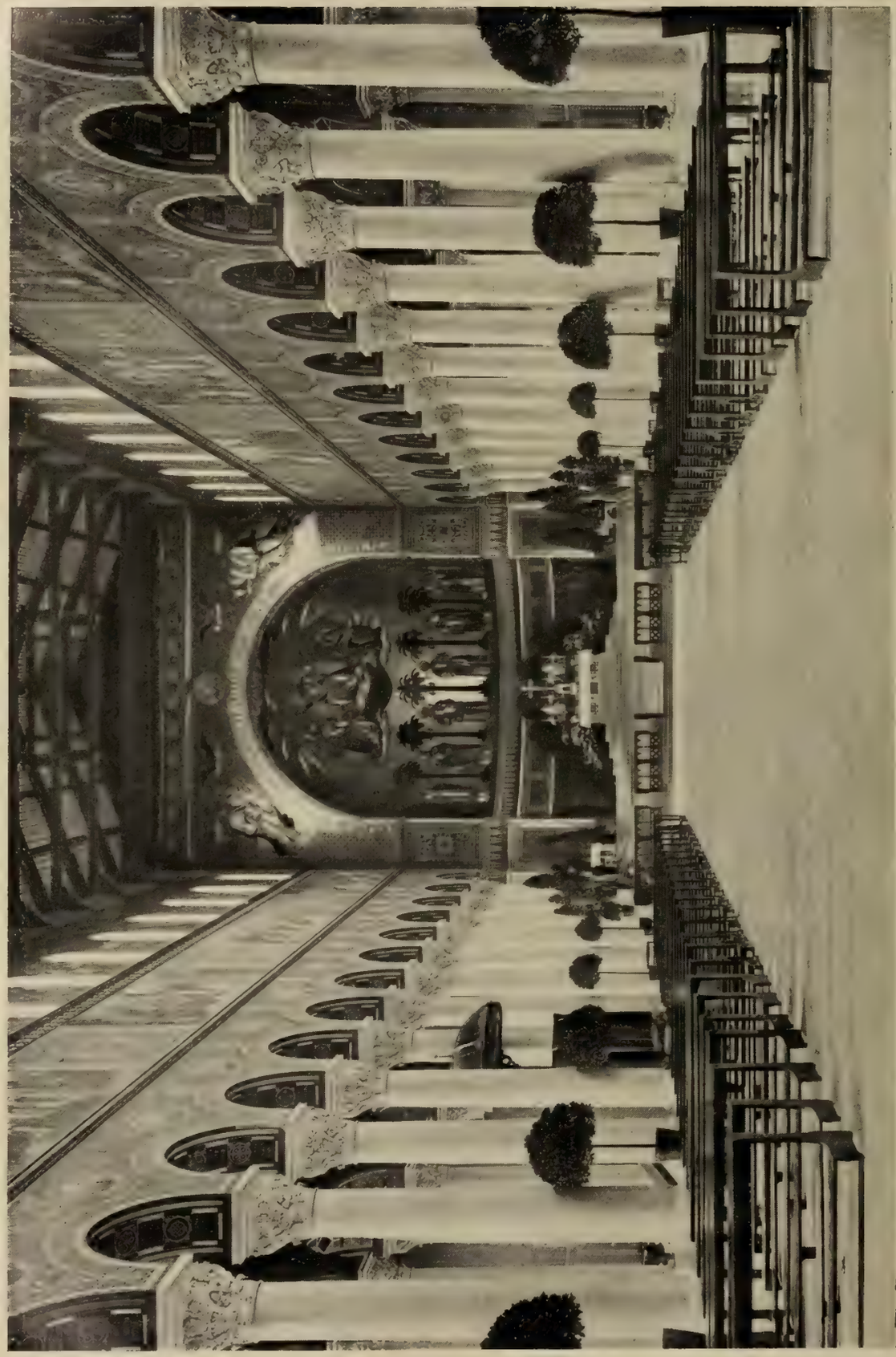
Pour bien saisir le caractère de ce pays, il n'est pas mauvais d'arriver à Munich directement de Berlin. Le contraste vous saisit vivement. La Bavière m'est apparue comme un pays de transition entre la Prusse et l'Autriche. J'y ai trouvé une tendance à imiter les Autrichiens, leurs mœurs faciles, leur nonchalance et leurs goûts d'art qui sentent déjà le voisinage de l'Italie. On y est bien moins discipliné qu'à Berlin, et cependant moins frivole qu'à Vienne.

La Bavière est le pays des gros ventres et des vastes poitrines ; au-dessus de ce relief s'épanouissent de larges têtes barbues aux fortes moustaches. Le type du reître, au poil touffu, hirsute, désordonné, à la mine rubiconde, à l'expression réjouie, est assez celui des Bavarois. Ils marchent à pas comptés, s'arrêtent longuement pour



Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — **Le Tombeau de l'Empereur Louis IV le Bavarois**, dans l'église Notre-Dame, est un mausolée de marbre, gardé aux coins par des chevaliers de bronze, un genou en terre, tenant des guidons où sont inscrits des noms d'empereur. Sur les côtés se dressent les statues d'Albert V et de Guillaume IV, ducs de Bavière.



Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg

MUNICH. — La Basilique ou Eglise Saint-Boniface est une construction établie sur le modèle des vieilles basiliques italiennes des Ve et VIe siècles. L'intérieur, où l'on voit la charpente du toit très richement dorée, est décoré de jolies fresques.

causer, ne font guère de gestes, fument la pipe, à peu près délaissée en Prusse, et passent presque tout leur temps dans les brasseries. Comme j'y entrais moi-même assez souvent par curiosité à différentes heures de la journée, et que toujours je les trouvais remplies de buveurs, je me demandais : « A quelle heure travaillent-ils donc? » Ils travaillent entre temps. Mais leur occupation principale, c'est, évidemment, de boire, de manger des saucisses et de fumer.

Les Bavarois des montagnes sont grands, forts, gais, habiles à tous les arts ; ils sculptent le bois, chantent, en s'accompagnant d'instruments de musique populaires, dansent, jouent la comédie, se déguisent, racontent des farces. Ceux-ci sont les habitants des pays d'élevage, aux altitudes tempérées, aux terres fertiles, qui regardent leurs bœufs s'engraisser et dorment. En semaine, ils boivent peu ; mais le dimanche, régulièrement, ils se grisent. Les paysans des plaines cultivant la terre passent, à côté des montagnards, pour des dégénérés ; leur race est devenue, en effet, plus petite, moins vivace. Dans les districts de montagne, on ne rencontre pas ou guère de mendiants, et il y a très peu de pauvres à la charge des communes.

On croise dans les rues des groupes de montagnards en courtes vestes grises et en culottes qui laissent les genoux nus, dégageant les mollets énormes ; ils sont coiffés de petits feutres mous vert-mousse, ornés à l'arrière d'une touffe de poils de chamois ou d'une plume tournée en point d'interrogation et ont sur le dos une besace de toile verte retenue par des courroies comme les gibernes des militaires ; les petits garçons portent aussi le costume tyrolien et des bonnets de feutre vert-pomme à cordelière et glands de laine surmontés d'une longue plume de faisan qui bat l'air à chacun de leurs pas ; et les fillettes sont vêtues d'indienne rouge à fleurs jaunes, coiffées des mêmes bonnets de feutre ou de petits chapeaux cloches de paille jaune à cordelière multicolore.

Il faut venir en Bavière pour savoir jusqu'à quel point l'Allemande pousse le dédain de la toilette. Les femmes, alourdies par la bière, — car elles fréquentent la brasserie autant que les hommes, — ont à trente ans la rotondité imposante des juives de Fez, et l'on ne devine aucune recherche pour cacher, par d'ingénieux artifices, ce bombage outré des formes.

Les gens du peuple sont de gras lazzaroni qui boivent de la bière. Ils ont horreur de tout travail, de tout mouvement rapide, de tout effort. Si vous êtes pressé, que votre vie dépende de leur agilité, il est sûr que vous mourrez. Je voudrais rendre le sourire de froide indifférence, de mépris pitoyable des cochers de Munich en recevant vos ordres de se dépêcher ou vos supplications ! Le flegme bavarois ne connaît pas de rival. J'ai mille fois pesté contre la lenteur du service domestique en Prusse, des employés publics, des cochers et des chevaux, même des automobiles. Je ne connaissais pas la Bavière ! Les moujiks russes sont de petits étourdis à côté de ces bœufs assoupis, et les Prussiens, de trépidants écervelés. Quand les cochers doivent tourner à l'angle d'une rue, ou qu'ils voient arriver de très loin une autre voiture, ou apparaître la possibilité d'un obstacle, si mince soit-il, vite, ils serrent leur frein. Les cyclistes descendent de leur machine dix fois pour une. Est-ce de la prudence? Est-ce plutôt le désir de ne pas arriver trop vite?

L'esprit est aussi lent que le corps à se mettre en mouvement. Il y a quelques

années, un professeur de Berlin vint à Munich faire une conférence sur les effets déplorables, au point de vue hygiénique, du sport de la bicyclette exagéré. Il développa longuement son thème et, pour finir, s'adressant au professeur X..., de Munich, hygiéniste et physiologiste célèbre, le pria d'exprimer son opinion sur ce sujet. Le professeur bavarois demeura silencieux durant deux ou trois minutes, assis dans son fauteuil ; l'auditoire savant attendait avec curiosité l'avis qu'il allait formuler, personne ne bougeait, tous les regards se dirigeaient vers lui. Enfin il se leva lentement, et dit, avec un large geste d'approbation : « *Ia.* »

Puis il se rassit. Son discours était fini.

En fait, à culture et à intelligence égales, le Bavarois est beaucoup moins apte que le Prussien au jeu des idées et des théories. On trouve naturellement des exceptions, mais on se rend compte quand même de la lenteur du travail des cervelles.

L'amusant de cette psychologie, c'est que le Bavarois la fait lui-même. Il admet fort bien tous ces défauts, et il faut entendre comme il parle, par opposition, des qualités des Prussiens, en général, et du Berlinois, en particulier. Certes, si, pour celui-ci, le Bavarois est le *Grobe Bayer* (Bavarois grossier), l'autre lui répond par : *Sau Preuss* (porc prussien). Nonobstant, il reconnaît la supériorité intellectuelle du Prussien sur lui :

« Les Prussiens sont plus intelligents que nous, c'est vrai, mais nous sommes plus artistes qu'eux. »

On entend souvent ici, en effet, dire : *Das ist ein gebildeter Mann !* (C'est un homme instruit), avec la nuance de respect qu'on a dans les villages français quand on parle de l'instituteur.

LE CARACTÈRE BAVAROIS

Le Bavarois a de l'humour, et de l'excellent. Il ne juge pas les choses d'un point de vue aussi grave et sérieux que le Prussien : nous sommes au pays du *Simplicissimus*, le plus célèbre journal illustré satirique d'Allemagne, dont j'aurai l'occasion de parler.

Il a de la fantaisie, ce qui fait que le protestantisme est en minorité. Le catholicisme, avec ses fêtes innombrables, son décor, lui plaît davantage.

Enfin, il aime à outrance le plaisir, il raffole des fêtes, et la religion flatte copieusement ce goût. En juin, on chôme huit jours, y compris les dimanches, grâce aux saints Pierre, Paul, Jean et Bonno, patron de Munich. Les fêtes religieuses ne lui suffisant pas, il en invente d'autres, des anniversaires politiques, royaux, princiers, des commémorations, des inaugurations, etc., etc. L'Exposition ouvre, — fête. Un orchestre militaire viennois arrive, — fête !

Lourd et amoureux de plaisir, le Bavarois est aussi paresseux. Impossible, m'assure-t-on, de le faire travailler d'une façon sérieuse et suivie. Un Munichois me dit, à ce propos :

« Demandez à un ouvrier un travail utile, un arrangement urgent dans votre appartement, il refuse souvent le travail ou le fait traîner indéfiniment. Mais si un groupe d'artistes vient le trouver et le charge d'exécuter rapidement une besogne pour une réjouissance quelconque, une fête, une farce surtout, alors notre homme comprend tout de suite, son esprit devient même inventif, il exécute la chose demandée avec promptitude et sans les exigences de prix qu'il a pour des clients ordinaires. »

Je m'étonnai de ce jugement un peu

trop absolu. Tout de même, on travaille en Bavière !

« Ceux qui travaillent vraiment, les hommes d'initiative, ne sont pas des Bavarois, me répondit-on. Sauf exception, les grands industriels, les hommes d'affaires en prospérité, viennent du Palatinat, ou de la Prusse rhénane. Maffei, le grand métallurgiste, fabricant de locomotives, est d'origine italienne. »

On accorde en général au Bavarois une certaine bonhomie qui contraste avec la rudesse des gens du Nord. J'en fus frappé dès mon arrivée à Munich. A mon grand étonnement, le premier cocher que je hélai me salua courtoisement ; à la première porte où je sonnai, la bonne qui vint m'ouvrir eut un sourire gracieux de bienvenue, et les formules qu'elle employa pour me répondre me surprirent par leur politesse. Quand il n'a pu s'habituer à la mine renfrognée et au ton brutal des Prussiens et des Prussiennes, un tel accueil enchante le voyageur sensible. Et je fis aussitôt la réflexion qu'en Bavière, ou tout au moins à Munich, les domestiques étaient plus polis que les fonctionnaires de la Prusse du Nord. Cette impression ne se démentit pas durant tout mon séjour dans la capitale du Sud.

J'en eus une autre qui m'étonna autant que la première. Je m'étais figuré, sur la foi de voyageurs, que la Bavière est le pays de l'hospitalité simple. Et, non seulement ma propre expérience m'enseigna le contraire, mais je pus vérifier, près des étrangers fixés à Munich, près des Allemands des autres États que j'y rencontrai et près des Munichois eux-mêmes, que le Bavarois n'est pas du tout hospitalier, que s'il est gros et lourd, fort mangeur et fort buveur, s'il a l'abord facile et cordial, sa bonhomie s'arrête à ces signes extérieurs. J'ai noté ce dicton : « Le Bavarois ne donne rien, il avale tout lui-même. »

« Non, le vieux Munichois n'est pas hospitalier (1), me dit un autochtone. Il ne l'est pas plus pour ses amis que pour les étrangers. Chacun vit pour soi, et tout le monde vit hors de chez soi, c'est-à-dire à la brasserie. On n'a pas l'habitude de recevoir ses amis.

« C'est peut-être notre indolence qui se refuse à se mettre en peine. Car si, par hasard, nous recevons, la maison est sens dessus dessous, la femme qui vous ouvre la porte a le sang à la tête et les cheveux en désordre ; vous percevez des bruits de verres cassés à la cuisine et mille signes d'un grand désarroi. Or, le Bavarois aime sa tranquillité, l'homme n'a pas le goût de s'habiller, la femme se refuse à se donner du mal inutilement... Mais d'où cela vient-il? D'une très ancienne pauvreté, peut-être? Pas même, puisque le Bavarois qui a 2 thalers en dépense 3.

— Pour lui ! fis-je. D'ailleurs, les Prussiens, qui furent pauvres aussi, dès qu'ils le peuvent, ouvrent généreusement leurs maisons à leurs amis et aux étrangers.

— Alors, conclut-il, il faut décidément mettre cela sur le compte de notre indolence. »

En dépit de cette lourdeur et de cette indolence, les Bavarois sont extrêmement batailleurs et violents. Chaque dimanche, dans les faubourgs de villes, dans les villages, il se produit des bagarres où le sang coule. Tout le monde ici a dans la poche de derrière du pantalon un couteau ouvert, enfermé dans une gaine de cuir orné, qu'on appelle *knicker*. Quand les

(1) Dans le Palatinat bavarois, les mœurs sont très différentes. On aime à recevoir et on reçoit largement.

hommes sont excités, ce couteau, qu'on n'a même pas besoin d'ouvrir, sort et fonctionne. Ces mœurs sont surtout répandues dans la Basse-Bavière.

En Allemagne, les Bavarois sont connus, d'ailleurs, pour leur violence. On dit qu'ils sont lents à se décider, mais qu'une fois déchaînés ils ne connaissent plus rien. En 1870, de Moltke, qui les connaissait, eut soin de les mettre en avant.

Si le Bavarois est lourd et mou, il a la réputation d'une grande franchise, d'une indiscutable loyauté.

COMPARAISON AVEC LE PRUSSIEN Je rencontre un jeune docteur qui a fait la plus grande partie de ses études à Berlin, et qui tente de m'expliquer quelques différences de caractère entre Prussiens de l'Est et du Nord et les Allemands du Sud :

« J'ai été surtout choqué à Berlin, me dit-il, de la raideur pédantesque qui règne dans les relations scientifiques elles-mêmes, où l'on a le droit de s'attendre à un peu plus de largeur de vues. La hiérarchie y est aussi étroitement respectée qu'à la caserne... En Bavière comme en France, le chef de clinique d'un maître, si illustre soit-il, est traité par lui avec une bienveillante familiarité ; les internes peuvent ouvrir la bouche devant le chef de service et sont écoutés avec politesse. A Berlin, les internes — tous docteurs, remarquez-le — doivent parler au professeur *à la troisième personne*, comme les domestiques ! Et si, par hasard, ils s'oublient, on leur fait sentir par des regards blessés leur incorrection. Qu'un interne ne s'avise pas de donner son avis sur un malade, une opération, un diagnostic, s'il n'est pas de l'avis du professeur ! Il est foudroyé à l'instant par quelque réponse brève ou un silence plus insultant encore. »

Ce servilisme va même plus loin. Il ne s'arrête pas au seuil de l'hôpital, il vous poursuit jusque dans les rapports mondains. Un professeur donne un dîner, il invite une dizaine de ses collègues, et, par la même occasion, ses assistants, des garçons de vingt-huit ou vingt-neuf ans, pourvus de tous leurs grades, à la veille de quitter leur maître. Après le dîner, au salon, les invités professeurs sont assis sur des chaises ou dans des fauteuils, et les assistants doivent se contenter de tabourets. Ils demeurent là, à l'écart, derrière le dos des professeurs, pendant deux heures. Personne ne leur adresse la parole, ni le maître, ni la maîtresse de la maison, ni les invités... Que de telles mœurs puissent avoir lieu, cela prouve quatre choses : la haute idée que les pédants prussiens ont d'eux-mêmes, le mépris qu'ils ont pour les autres, leur manque de savoir-vivre, et le piètre sentiment de dignité de ceux qui les subissent.

Ces manières ne seraient pas admises en Bavière, ni dans aucun des États du Sud, dont les mœurs sont plus démocratiques. A Munich, par exemple, les enfants des riches vont à la même école communale que les enfants des pauvres, pendant quatre ans. Il n'existe pas, en effet, dans les collèges et lycées, de classes pour enfants âgés de moins de dix ans. On trouve bien, aux alentours de la ville, quelques écoles privées payantes, mais le nombre en va diminuant, et la municipalité n'en autorise pas de nouvelles. On veut ainsi rapprocher les classes sociales au lieu de les séparer.

Depuis le régent de Bavière, qui, tous les jours, invite à sa table frugale quelques artistes de Munich, depuis le prince Ruprecht qui va faire sa partie de cartes au cercle Allotria, avec des peintres, des sculpteurs, ses amis, jusqu'aux bourg-

Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — Les Propylées. — A chaque carrefour, on rencontre ces architectures transplantées : obélisques, temples grecs, arcs de triomphe, palais florentins, basiliques byzantines, églises baroques et chapelles rococo.

Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — La Vieille Pinacothèque. — Les Munichois tirent gloire surtout de leur vieille Pinacothèque, où toutes les Ecoles de peinture sont représentées, à part l'Ecole française qui n'y a pas grand chose digne d'elle.

MUNICH. — **Les Funérailles du Prince Régent Luitpold.** — Le cortège était ouvert par des religieux et derrière eux le clergé et tout
cagoule comme au moyen-âge, et portant sur la poitrine deux cierges entrecroisés et les armoiries du Prince régent av

Phot. Kester & Cie, Munich.

s de Bavière qui précédaient immédiatement le char funèbre. Derrière ce char marchaient vingt-cinq pleureurs ayant la tête couverte d'une de sa naissance et de sa mort. Ces pleureurs appelés "Gugelmanner", étaient choisis dans la population la plus pauvre.

Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — **Le Palais de Justice** présente cette particularité que son architecte, F. von Thiersch, adopta le style baroque pour la partie orientale et le style gothique pour le reste.

Phot. Wurth & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — **La Maison des Artistes**, bâtie sur les plans de Seidl, meublée et décorée selon les idées du grand peintre Franz von Lenbach, réalise une jolie conception d'artiste.

mestres qui vont prendre leur litre de bière à la *Hofbräuhaus*, à côté des ouvriers, cochers, balayeurs des rues, chacun est fier, ici, de sa simplicité.

Je crois donc que ce qu'on appelle la bonhomie bavaroise signifie la simplicité des mœurs demeurée, en effet, antique, la familiarité du peuple, l'incessant coudoiement de presque toutes les classes de la société. En Prusse, à Berlin, un conducteur de tramway voit, en traversant le Tiergarten, un arbre magnifique que l'on coupait, et il croit pouvoir dire à un voyageur debout à côté de lui sur la plate-forme :

« C'est dommage que l'on coupe cet arbre. »

L'autre le regarde et dit froidement :

« Je ne désire pas tenir conversation avec vous. »

« Ici, me disait le savoureux écrivain bavarois Ludwig Thoma, c'est tout le contraire. Un ancien soldat se trouve en tramway avec un général en uniforme. Il lui sourit et entame la conversation :

« — Vous êtes officier...

« — Oui, dit le général.

« — Et dans quelle arme servez-vous?

« — Je suis général d'artillerie.

« — Ah ! Et où?

« — Ici.

« — Ah ! moi j'ai servi dans l'infanterie.

« — Ah ! dans quel régiment?... »

Etc., etc...

Ou bien un conducteur de tramway aidant à descendre, devant l'Université, un professeur renommé dans les sciences historiques, lui dit, en souriant :

« *Nichtzu fleissig, Herr Professor, nichtzu fleissig.* (Ce qui équivaut : « Ne travaillez pas trop, monsieur le professeur ! » ou bien à : « Pas trop de zèle ! »

Ce démocratisme s'accompagne naturellement de liberté. Les mœurs bavaroises sont même très lâches. Tous les étudiants ont leur petite amie, et, pourvu que leur vie ne soit pas scandaleuse, personne n'y trouve à redire. En France, cette tolérance nous paraît toute naturelle. A Berlin, il faut dissimuler avec grand soin ses relations féminines, si on en a, surtout n'en jamais parler. Il y a quelque temps, un jeune docteur bavarois, de trente et un ans, dont je pourrais dire le nom, spécialiste très distingué des maladies infantiles, posait sa candidature à la direction d'un hôpital d'enfants à Charlottenburg. On fit une enquête sur lui à Munich ; les attestations scientifiques étaient excellentes, il se trouvait tout à fait qualifié pour obtenir le poste. Il lui fut refusé cependant. Une note policière tomba sous les yeux de l'Impératrice — qui patronne l'œuvre — et celle-ci s'opposa, dit-on, à sa nomination pour cause d'immoralité. Le jeune savant avait un *Verhältniss !* Une liaison !

Cette liberté de mœurs devient, au moment du carnaval, une folle licence, dont, pour plusieurs raisons, je me garderai de médire, mais que je dois souligner.

Depuis le 6 janvier jusqu'au mercredi des cendres, la Bavière entière paraît en folie. C'est une ivresse, un délire continuels impossibles à décrire en détail. A Munich, il y a des bals masqués presque tous les jours; les mercredis et samedis on danse jusqu'à trois heures du matin, puis, le bal fini, les couples et les groupes vont dans les brasseries manger des saucisses blanches jusqu'à quatre et cinq heures, puis on danse encore. Les ouvrières, les demoiselles de magasins pâlissent; les étudiants n'ouvrent plus leurs livres, ne mettent

plus les pieds à l'Université; ils dépensent tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils n'ont pas. Les bonnes exigent de leurs maîtres le droit de sortir à huit heures du soir pour ne rentrer qu'à sept heures du matin, et il est tout à fait impossible de leur refuser, on n'y songe même pas. Elles se font faire des costumes à paillettes, corsages décolletés et jupes courtes avec lesquels elles descendent à la cuisine et qu'elles viennent faire admirer à toute la maison. Elles disent à leur patron d'un air ravi :

« N'est-ce pas qu'il me va bien? »

Et celui-ci s'extasie.

Il faut voir les tramways ces soirs-là, bondés jusqu'aux marches par la foule fiévreuse des filles masquées qui vont au plaisir. Tous les établissements publics restent ouverts jusqu'au jour. On danse dans les théâtres, dans des salles spéciales, dans les brasseries.

Il y a beaucoup de domestiques qui, ayant économisé pendant plusieurs mois leurs gages, quittent leurs places un mois avant le carnaval pour être plus libres et ne pas manquer un bal.

Pour payer les frais de cette ivresse, les gens du peuple mettent au mont-de-piété leurs doubles rideaux, leurs couvre-lits. La femme porte le matelas, de son côté le mari porte l'édredon, et tous deux se rencontrent au bal et dansent ensemble la valse de l'édredon et du matelas ! La veille des bals, on fait la queue au mont-de-piété. Il arrive un moment où il est si rempli qu'on ne veut plus recevoir ces gages encombrants et qu'on les refuse.

Le peuple n'est pas seul en proie à cette frénésie du carnaval, toute la ville la partage. Les jeunes filles de la bourgeoisie vont au bal masqué, dans des salles plus choisies. Et il n'y a pas à dire qu'on y débite des fadaises et des galanteries insignifiantes comme on fait en Prusse, à Berlin, par exemple. Ici les propos les plus hardis, les gestes les moins équivoques sont de mise. Le grand plaisir de ces danses, c'est le quadrille français, mélangé de chahut, qu'on appelle ici : *der Frasseh* (déformation du mot : *Français*) et qui finit par un tourbillon monstre et désordonné où les hommes font tourner les femmes comme des toupies folles, puis les lèvent en l'air, au bout de leurs bras, le plus haut possible, au milieu des cris, des hurlements et des rires.

Au mois d'octobre et de novembre suivants la population bavaroise augmente dans des proportions à faire rêver l'honorable M. Piot.

Le nombre des naissances illégitimes à Munich est de 33 p. 100.

A Paris, capitale mondiale du dévergondage — dit-on ! — la proportion n'est que de 24 p. 100.

Soyons modestes !

MUNICH

La ville. — Son attrait. — Analyse. — Le style des monuments. — Leur diversité. — L'obsession des Bismarck et des de Moltke disparaît. — Les rues. — Peu de fleurs. — Le bonheur d'un peuple. — L'andouille et la saucisse. — Les hôtels. — Les concerts. — Les représentations wagnériennes à quatre heures après midi. — La musique pacifiante. — L'assaut des buffets.

A MUNICH, me disait une Berlinoise, j'ai l'impression que je suis en pays étranger. »

Et elle ajoutait :

« C'est une ville où l'on se promet de revenir et où l'on revient, sans désillusion. »

C'était dire, sans le définir, le contraste de la capitale bavaroise avec les villes prussiennes, et aussi l'attrait indiscutable qu'elle exerce sur l'étranger. Je l'ai subi comme tout le monde! et je sens que je reviendrai à Munich avec plaisir à la première occasion. D'où vient cette séduction?

Si nous essayons de l'analyser, nous découvrons, après la première impression de lenteur et de nonchalance dont j'ai déjà parlé, que notre sensibilité y est plus à l'abri qu'en Prusse, l'autorité moins rigoureuse et moins brutale, que plus de politesse accueille l'étranger. Puis nous nous rendons compte que ces mœurs bienveillantes cadrent bien avec la recherche d'art partout visible, avec la multitude des monuments, des musées, des palais, l'abondance des récréations musicales, la ressource des promenades dans les jardins et les parcs, l'infinie variété des excursions dans les environs splendides, montagnes, lacs, sites royaux, châteaux historiques, hélas affreux!

Il faut bien que ce soit cela qui attire chaque année cette foule de touristes de tous pays, qui donnent en plein été à la capitale bavaroise l'aspect d'une ville d'eaux somptueuse.

Notre banalité en éveil commence par s'insurger contre cette transplantation d'architectures inadaptées que l'on rencontre à chaque carrefour et rond-point : obélisques, temples grecs, arcs de triomphe, propylées, hôtel de ville gothique, palais florentins, basiliques byzantines, églises baroques et chapelles rococo. On songe aux marbres du Parthénon patinés par le soleil, en voyant ces glyptothèques et ces pinacothèques qui semblent, les jours de pluie, lavées de suie; on se dit qu'à Florence le palais Pitti est autrement mis en

valeur que sur la Maximilianplatz, qu'ici il apparaît ennuyeux et banal, on regrette qu'à la place du nouvel hôtel de ville, d'un gothique pourtant copieux mais un peu fouillis, Munich n'ait pas trouvé une formule plus moderne. Cependant, l'œil s'accoutume vite à cette diversité, le sens critique s'émousse, on oublie que Munich est une ville trop à « l'instar ». Par opposition avec l'ultramodernisme de cités comme Berlin, l'œil se réjouit de ce que les rues, les avenues, les ronds-points et les places soient ici parfaitement distribués pour la belle ordonnance et la variété d'aspect de la ville. Et puisque, les jours de soleil, ces temples grecs redevenus tout blancs sur ces places bien dessinées, profilent l'harmonie de leurs lignes et leurs belles proportions sur le ciel bleu, pourquoi, si ces monuments sont copiés exactement dans leurs dimensions, dans leur forme originale, ne pas se laisser aller à les admirer comme on les admire en Attique? Il me semble que c'est se montrer bien difficile et bouder contre son plaisir.

Cette concession une fois faite, on goûte mieux le charme du Munich moderne que le goût hellénisant de Louis Ier fit bâtir à côté de l'ancienne ville. De larges voies rectilignes comme la Maximilianstrasse, la Ludwigstrasse, longues de plus d'un kilomètre, bordées de monuments à façade plates avec larges ouvertures en plein cintre qui sont les Ministères, la Bibliothèque, l'Université, paraissent d'abord froides et d'une ennuyeuse sévérité. Elles plaisent ensuite par la justesse des proportions et la sobriété des lignes, une beauté se découvre dans cette régularité et cette rectitude qui reposent du tourment gothique et de la complication fatigante et puérile du baroque

On se fait à l'Arc de triomphe un peu pesant et à la *Feldherrnhalle* (galerie des généraux) trop resserrée entre deux voies étroites, et l'on finit par apprécier pour eux-mêmes, sans dénigrante comparaison avec leurs modèles athéniens, les propylées qui bornent la Briennerstrasse et les deux temples grecs, la Glyptothèque et la « Sécession ». A côté de la ville de Louis Ier, celle de Maximilien II.

Munich n'est point faite seulement de pastiches. Ici est né ce renouveau architectural qui puise son inspiration dans les traditions de l'art allemand et surtout de l'art national bavarois. Il était de mode, jadis, de se faire construire des villas florentines et pompéiennes. On retourne volontiers aujourd'hui au style rustique et campagnard, qui crée, dans les quartiers de résidence, des habitations riantes avec des toits de tuiles rouges, des fleurs et des verdures qui grimpent aux façades, et des jardins en bordure de rue.

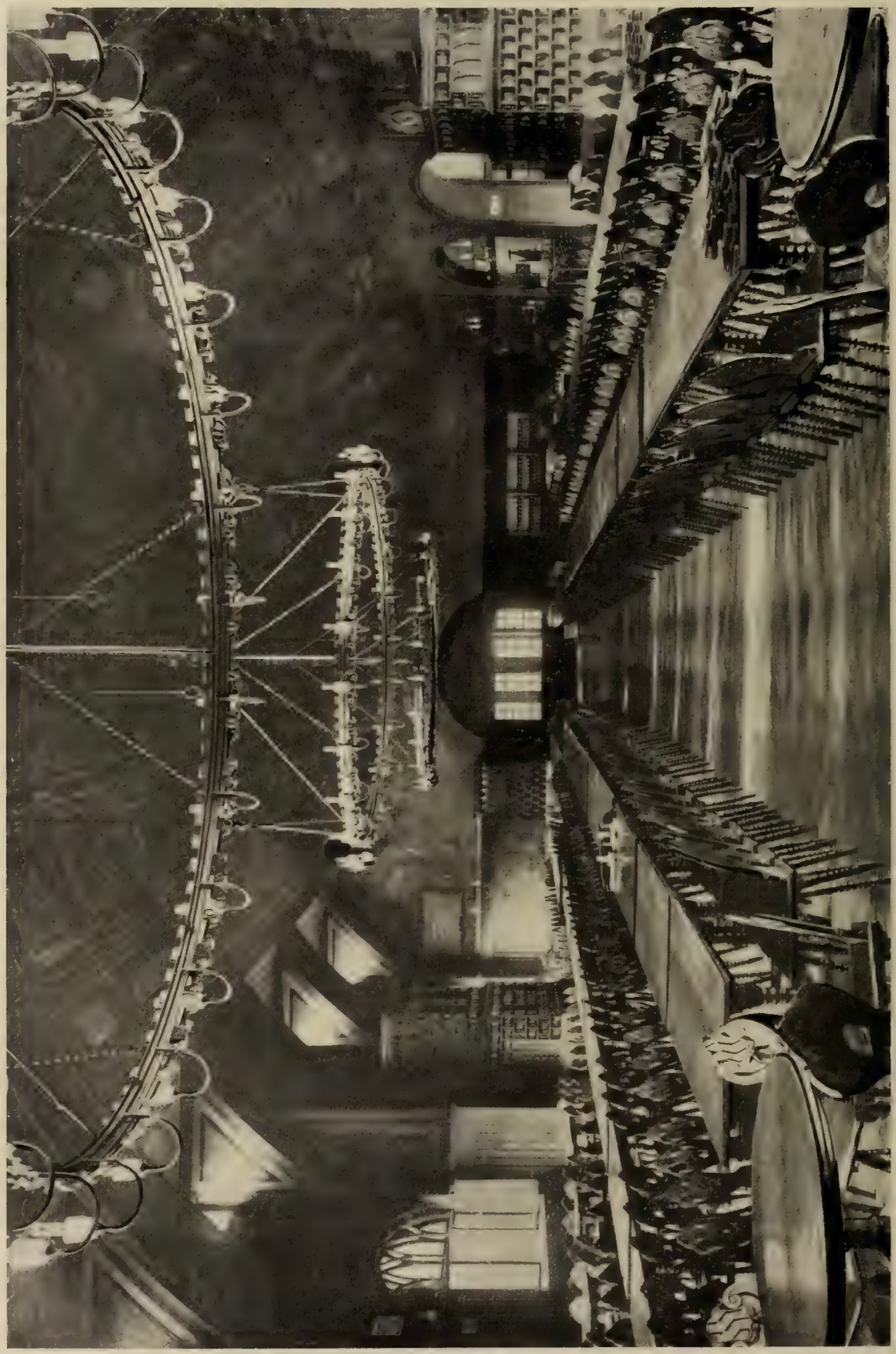
L'obsession des statues de Bismarck, de Moltke, du Kaiser Wilhelm vous quitte, remplacée, il est vrai, par celle des Ludwig et des Luitpold, plus sympathiques avec leurs exclusives préoccupations d'art, et d'allures moins orgueilleuses.

Les flots verts de l'Isar, ses rives bordées d'arbres font à la ville une jolie parure vivante, et des parcs immenses, comme le Jardin anglais, offrent, au centre, une solitude vraiment champêtre. Des pelouses à l'herbe haute et touffue répandent l'été par les allées une salubre odeur de foin ; un bras détourné du fleuve torrentueux coule entre des rangées de vieux arbres, tombe en cascade sur des rochers artificiels et s'épand plus loin en un lac où des barques se promènent.

Il y a beaucoup moins de fleurs ici qu'à Berlin, c'est dommage. On aimerait à

Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — **Le Nouveau Rathaus,** d'un gothique copieux mais un peu fouillis, a fait hurler les artistes munichois. Mais quand la patine du temps aura commencé son œuvre, rien ne le distinguera de ces vieux Rathaus gothiques qu'on vient voir de partout.



Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — La Salle des Fêtes de la Hofbraühaus (Brasserie de la Cour) a l'air d'un cloître avec ses arcades en ogive et ses murs couverts de fresques pâles. Mais on boit, on rit, on parle ferme, et c'est là qu'on peut prendre contact avec les vrais buveurs de bière munichois.

retrouver dans ces longues rues rectilignes la perspective verdoyante des quartiers populaires ou aristocratiques berlinois. Pour s'excuser, les Munichois font remarquer que la campagne est à un quart d'heure de la ville et que, pour dix pfennigs, bourgeois et ouvriers s'y rendent en tramway.

« Nous n'éprouvons pas, disent-ils, comme les Berlinois, privés des beaux spectacles de la nature, le besoin d'y suppléer par une rangée de pots de fleurs alignés à nos fenêtres. »

Il réfléchit un instant, puis :

« Pourtant je vous concède que la physionomie de notre ville serait rehaussée par cette parure, et déjà, à l'exemple de Berlin, nous organisons avec succès des concours pour la décoration florale des maisons. »

Ce n'est pas seulement l'accoutumance qui vous fait accepter le goût discutable qui présida à cette transplantation de l'antiquité grecque en Bavière. Par contraste avec l'empressement tyrannique du Prussien qui vous contraint presque à tout admirer sans restriction, on sait gré au Munichois de faire lui-même la critique de sa ville ; son doute sympathique force l'étranger, par esprit de justice ou d'opposition, à se déclarer satisfait, et à l'être finalement.

D'ailleurs, l'aspect seul de la ville ne suffirait point à créer cet état d'esprit. Il faut en respirer l'atmosphère pour sentir tout ce qu'elle a de sympathique. Certains lieux et certains climats ont le pouvoir de créer en vous cet état d'optimisme où la vie apparaît libre de tout souci, réduite aux frugales exigences du sage et belle parce que simple.

Au soleil d'Égypte il me semblait que j'eusse vite fait de me contenter, comme les fellahs, de pain de dourah et d'oignons frais et de remplacer tous les plaisirs compliqués par de libres chevauchées dans le désert. Ici, je me rendis compte qu'un *mass*, une saucisse et une pipe pouvaient faire le bonheur d'un homme. Il me suffisait, pour établir ma conviction, de voir la mine béate des buveurs de bière de la Hofbräuhaus et la simplicité de tous les gens attablés dans les jardins des brasseries. Munich, à cause sans doute de sa lenteur, a conservé à peu près intacte, dans les milieux populaires du moins, la rusticité des mœurs campagnardes. Elle s'est bien gardée de suivre le mouvement accéléré de la vie moderne. Le rythme de son activité n'est pas le même que celui de Berlin, de Hambourg, ni même du Dresde des faubourgs. Point d'industrie, point d'affaires, ni cheminées d'usines, ni Bourse de Commerce. Les femmes prennent le temps de s'arrêter aux boutiques, en faisant leur marché, pour déguster avant de dîner quelques saucisses blanches ; les hommes musent aux étalages des marchands de victuailles, les yeux concupiscents, se montrant du doigt les beaux poissons fumés, les pâtés, et les andouilles truculentes; les gérants de restaurants font leur partie de cartes avec les clients pendant les heures de repas, et les commerçants, moins âpres qu'en Prusse, vous conseillent d'aller chez le voisin s'ils ont trop à se déranger pour vendre. On se croirait, sous ce rapport, dans la province méridionale française.

Le dimanche, la morne tristesse des dimanches provinciaux pèse sur vous. On entend des tintements de cloches et la sonnerie des heures qui se répondent d'une église à l'autre. Dans les rues silencieuses et presque désertes, l'œil n'est distrait que

par quelques groupes de montagnards en veste grise, culotte courte et feutre tyrolien. Quelques automobiles emplies de femmes aux voiles flottants et de touristes à lunettes traversent comme une flèche la Maximilianstrasse rectiligne. Des étrangers de passage s'amusent aux devantures des boutiques à regarder de vraies et de fausses antiquités, de mauvaises copies de grands maîtres, et aux vitrines des libraires des photographies et cartes postales où plastronnent les héros des Nibelungen, les dieux de la Walhalla et du Hof-Theater. Tous les Munichois amoureux de la campagne sont, à cette heure, sur les lacs, dans la montagne et la forêt, les étrangers dans les pinacothèques et les musées. En semaine, la rue n'est guère plus animée. Sauf la Kaufingerstrasse, la Bayerstrasse, la Sonnenstrasse, la Müllerstrasse, toutes les autres sont désertes à dix heures. Tandis que Berlin s'illumine, rit et danse, Munich boit dans l'épaisse fumée des brasseries, ou dort.

A côté de cette population, qui a gardé la lourdeur de mœurs paysannes, vit dans les hôtels, pendant la saison, tout un monde cosmopolite qui crée une atmosphère d'élégance et de luxe. Munich s'est organisée pour le bien recevoir, lui procurer de belles émotions d'art, lui faciliter les excursions dans les sites merveilleux des montagnes environnantes. Elle créa des hôtels confortables ; ses *Kapellmeister* organisèrent des concerts et des représentations théâtrales, attirèrent dans la capitale bavaroise de riches étrangères, désireuses d'y faire leur éducation musicale. On veut entendre le Kapellmeister Mottl, on veut pouvoir se dire son élève si on a pu l'entretenir quelques minutes, et parler de l'entrain, de la finesse, de la chaleur de son merveilleux tempérament. Les artistes et les professeurs attirent une jeunesse studieuse ou dilettante qui se presse aux cours de l'Académie des beaux-arts, d'où l'on voit sortir des femmes botticellesques à bandeaux plats, robes-réforme droites, dissimulant les hanches et la taille, et coiffées de larges chapeaux.

Mais il y a aussi des étrangers de passage, ceux qui pendant un mois viennent faire dans la capitale artistique de l'Allemagne une cure d'esthéticisme. Ils remplissent les salles du *Residenz-Theater* et du *Prinzregenten-Theater* aux représentations de Mozart et de Wagner, et passent les heures que leur laisse le spectacle à visiter les collections d'art dont Munich fut dotée par le goût et la générosité persévérante de ses rois.

Cette année, les théâtres royaux ont donné une série de représentations de Mozart et le cycle wagnérien.

Les jours de représentations wagnériennes, le quartier des hôtels offrait un spectacle d'une animation inaccoutumée. Comme le rideau se lève à quatre heures et que, d'ordinaire, le déjeuner a lieu à une heure ou à deux heures, ces jours-là on ne s'attarde pas à table, et, dès trois heures et demie, c'est un défilé ininterrompu de fiacres, de landaus, de taxis, d'autos aristocratiques et d'omnibus d'hôtels où s'entassent, sous le soleil ardent, les dames en cheveux, en robes décolletées, — de tous styles, de toutes modes, et de tous âges, — les hommes en habit ou en smoking. Beaucoup d'Américains et de Russes, des Allemands, des Roumains, des Hongrois, un certain nombre de Français. Pendant que j'étais là, la grande-duchesse Vladimir, des princes allemands, celui de Schaumbourg-Lippe,

le grand-duc de Bade, la princesse de Saxe-Meiningen, sœur de l'empereur Guillaume, la figure complètement enduite d'une poudre de riz bleuâtre, et d'autres princes encore suivaient assidûment les représentations du cycle.

Pendant une demi-heure, on pouvait voir passer, dans la Maximilianstrasse, la procession des wagnériens. — C'était une hâte sans brutalité, une fièvre aimable qui faisait plaisir à voir. Je ne pouvais m'empêcher de comparer, par antithèse, l'expression des figures que je voyais là, snobs mis à part, avec celle d'une foule américaine qui se rue à une partie de football ou à un championnat de boxe.

« Comme la vie serait facile et charmante, me disais-je, si les êtres pouvaient se maintenir toujours dans cet équilibre souriant, dans cette émotion désintéressée, qui créent autour d'eux de la bienveillance et de la sympathie... »

Mais, deux heures après, à l'entr'acte, voilà qu'on se ruait vers le buffet, à l'assaut des viandes et du champagne Monopole, avec une brutalité choquante.

MUNICH

(SUITE)

La vieille Pinacothèque. — Ses richesses. — Sa pauvreté en art français. — Un conservateur qui détruit. — Les visiteurs. — La nouvelle Pinacothèque, musée de deuxième ordre. — La galerie Schack, galerie de troisième ordre. — La Glyptothèque. — Le Musée national, collection précieuse. — Les « pieds de Musées ». — Le Rathaus et M. le Bourgmestre von Borscht. — Les contributions sont perçues à domicile. — Un déjeuner exquis. — La cave municipale et les vins français. — De quoi les Munichois sont fiers. — Les écoles. — Les bains populaires. — L'eau. — Le budget. — L'Hôtel de Ville. — L'autographe de l'Empereur.

Les Munichois tirent gloire surtout de leur vieille Pinacothèque, où toutes les Écoles de peinture sont si heureusement représentées, à part l'École française, qui n'a pas grand'-chose digne d'elle. Son installation est parfaitement appropriée à la mise en valeur des chefs-d'œuvre. Cette vieille Pinacothèque est toute rayonnante d'annonciations, de nativités, de mains jointes et d'ailes d'anges, de nobles têtes patriciennes et de Bacchus, toute fleurie de robes et de tuniques aux couleurs vives et pures. Un charme vous enveloppe comme d'une onde tiède dès qu'on met le pied dans les salles des vieux maîtres souabes, rhénans, bavarois, flamands, italiens. Le doux chant des couleurs harmonieuses mêlées à l'or des cadres, la noble sérénité des draperies, la multiplité attendrissante de toutes ces inspirations, peut-être l'inconsciente suggestion de ces grands noms : Holbein, Memmling, Cranach, Durer... Plus loin, Rembrandt, puis Breughel, puis Van Dyck, Rubens, puis Ghirlandajo, Botticelli, le Corrège, Raphaël, le Titien, Véronèse, Tiepolo, Vinci, dix autres, vous font frémir d'une émotion pacifiante.

On me dit que les artistes se plaignent amèrement, comme chez nous, du zèle sacrilège du conservateur qui brosse, lave, vernit les toiles du XVe et du XVIe siècle avec la même ardeur qu'une ménagère hollandaise frotte sa batterie de cuisine. Et, de fait, ils ont l'air peints et vernis d'hier ces panneaux et ces toiles qui datent de six cents ans !

Après s'être gorgé de chefs-d'œuvre, il faut regarder les visiteurs. Ce sont les mêmes partout : de vieilles Américaines, grosses dames à lunettes, ou maigres quakeresses, à binocle d'or où à face

Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

MUNICH. — **La Nouvelle Pinacothèque** paraît être le refuge des acquisitions d'Etat. Il s'y trouve cependant quelques bonnes toiles des peintres de l'école munichoise.

Phot. Wurthle & Sohn, Salzburg.

LE CHATEAU DE NYMPHENBURG est le Versailles des rois de Bavière, un Versailles très médiocre où pullulent les rocailles, les festons, les arabesques, les volutes, les cartouches, les attributs d'argent.

Phot. Trampus, Paris.

MUNICH. — Le Couronnement du roi Louis III de Bavière. — Dans le carrosse de gala, arrêté devant le Rathaus, les nouveaux souverains reçoivent l'hommage des autorités civiles en présence d'une foule enthousiaste, accourue de tous les coins de la Bavière.

Phot. Koster & Co, Munich.

LE ROI LOUIS III DE BAVIÈRE, par son caractère sérieux et son cœur élevé, s'est fait une popularité très grande qui n'a pas peu contribué à l'élever de la régence au trône.

Phot. Filip Kester, Berlin

LE HOUBLON EN BAVIÈRE. — En haut, la récolte du houblon. Au milieu, un moine mendiant du houblon pour le revendre aux brasseurs. En bas, les enfants partant à la cueillette.

à main, au visage inexpressif, dont le regard est vide ; elles viennent en groupes, conduites par l'une d'elles qui s'est déclarée l'esthète et qui décide des numéros à admirer. Leurs yeux vont indifféremment d'une toile à l'autre ; mais tout à coup, sur l'avis de l'esthète, elles affectent pour quelques secondes un faux empressement, un air de compétence assuré et laissent de nouveau errer leurs yeux mornes.

Ou bien ce sont des couples allemands de passage. La femme en chapeau galette, courte taille, affaissée, binocle à chaîne, suivant pas à pas son homme, grave, les sourcils froncés, devant les toiles célèbres ; elle pose le dos de ses mains sur ses hanches, les doigts pendants, tandis que lui, les mains sur le ventre tenant son chapeau, a l'air absorbé en d'inscrutables pensées. Mais sa compagne, de temps en temps, lui indique à voix basse les tableaux qu'elle préfère. Après un moment, il les regarde sans rien répondre. Parfois, se voit un couple français, la femme parlant généralement haut, et paraissant beaucoup plus intéressée aux gens qui passent qu'aux toiles.

Je n'eus pas le même enthousiasme à visiter la Nouvelle Pinacothèque qui me parut être le refuge des acquisitions d'État. Il faut pourtant voir les portraits de Lenbach, quelques morceaux de Leibl, de Liebermann, de Defregger, de Keller, de von Stuck, de Habermann, de Benno Becker. J'en eus moins encore à regarder la collection qu'un comte Schack légua à l'empereur Guillaume II, ce qui suffit à la rendre célèbre. On y fait queue toute la journée, comme à la Pinacothèque. Et pourtant... A part quelques copies des maîtres italiens de la Renaissance faites par Lenbach dans sa jeunesse et quelques originaux du même peintre, cette galerie ne vaut pas la peine qu'on se dérange. On y voit un tableau de l'infâme Cornélius, quelques médiocres Bœcklin, un affreux Piloty représentant Christophe Colomb regardant la terre américaine d'un air stupide, avec des reflets de lanterne sur sa face mélodramatique, et des Feuerbach pommadés et peignés comme des gravures de modes, des Schwind (qu'on a l'air de priser beaucoup ici), avec ses elfes, ses moines, ses rochers de carton, ses sirènes, imaginations bébêtes, allégories fades, Roméos et Fausts de boîtes à dragées, Gorgones et Loreley banales, et, autour de ces horreurs, des Américaines pâmées disant tout haut avec leur accent vulgaire leur infatigable et banale admiration. Vraiment il est incompréhensible que, dans une ville comme Munich, la capitale de l'art en Allemagne, à deux pas des plus nobles originaux des plus grandes époques de l'art, on affiche avec ostentation ces méprisables copies du Tintoret, de Véronèse, du Titien, du Corrège, du Giorgione, de Vinci, de Raphaël, de Michel-Ange, de Murillo, de Vélasquez, signées par M. Wolf, M. Schwarner, M. Kraus, M. Liphart et M. Cassioli ! N'est-ce pas prêter trop bénévolement le flanc aux détracteurs de Munich qui la représentent comme le refuge du faux hellénisme, du faux romain, du faux byzantin, du faux Moyen Age, du faux gothique, de la fausse Renaissance et du faux modern style ! Ce fameux Musée Schack n'est, en somme, qu'un vieux grenier romantique où voisinent de médiocres peintres allemands parmi des déchets de bric-à-brac italien.

Il faut voir aussi la Glyptothèque et la reconstitution fameuse et controuvée

du fronton du temple d'Égine qui donna lieu à tant de critiques et de controverses. La restauration et la mise en place des statues découvertes en Grèce et rapportées à Munich avaient été confiées au sculpteur danois Thorwaldsen. On s'aperçut trop tard que la restauration n'était pas conforme à la réalité. Tels quels, cependant, les morceaux sont beaux et dignes qu'on s'y arrête.

L'une des collections les plus intéressantes de Munich est celle du Musée national bavarois. L'architecture extérieure du monument, de style Renaissance, n'est pas seule remarquable. Il y a encore la disposition intérieure, qui permet de suivre dans leurs évolutions toutes les phases de la civilisation bavaroise. Une science exacte, un goût méticuleux, un sens profond de l'harmonie présidèrent à l'arrangement de toutes les salles, dont l'architecture s'adapte meveilleusement aux objets exposés. Les boiseries, les plafonds, l'ameublement, les tapisseries et les étoffes ont été choisis de façon à faire corps avec eux, et à permettre une résurrection parfaite des époques ; et c'est vraiment l'atmosphère rêvée pour une exposition rétrospective.

Quand on a fait le tour de ces musées et de ces galeries, on ne peut s'empêcher de reconnaître, avec Mme von Stuck, que Munich est bien la ville des « pieds de musée ». Avoir des « pieds de musée »! Je tiens l'expression de l'exquise femme du célèbre peintre munichois, qui précise sous cette forme originale la sensation de fatigue désagréable bien connue des voyageurs et qui n'a, en effet, aucun rapport avec la lassitude qui suit les promenades à grandes distances...

J'ai essayé de définir l'agrément de l'accueil de Munich à ses visiteurs ; le flegme des gens, leur bonhomie extérieure, le sens du démocratisme.

La réception que me fit le premier bourgmestre, Herr Geheimrat Docteur von Borscht, fut d'une extrême amabilité. Il nous invita gracieusement à déjeuner dans les caves du *Rathaus* et auparavant nous offrit de visiter l'hôtel de ville. C'est un beau monument avec une très jolie cour intérieure. Dans quelques années, quand la poussière aura commencé son œuvre, rien ne le distinguera d'un de ces Rathaus gothiques qu'on vient voir de partout. Aujourd'hui les artistes munichois hurlent devant.

Nous traversons la bibliothèque de la mairie où s'étagent 30.000 bouquins de droit administratif, de lois, de règlements, de documents officiels. Le bourgmestre me fait remarquer que *Le Figaro* s'y trouve et qu'on le reçoit tous les jours.

« Il est très lu ici, » me dit-il.

Nous nous arrêtons un instant à la Caisse municipale, un hall clair, éclairé par le haut ; entre les deux rangées de bureaux un jet d'eau coule dans une vasque, et dans le bassin inférieur, des poissons dorés nagent.

« C'est une consolation, fis-je en riant, de venir payer ses contributions dans un endroit aussi joli.

— Mais, s'étonne le bourgmestre, ne savez-vous pas que les contributions sont touchées à domicile par les agents de l'administration? »

Le déjeuner eut lieu dans une sorte de petit réduit en demi-lune — dépendant du restaurant souterrain de l'hôtel de ville, juste assez grand pour contenir une table de huit couverts. Il n'y fait pas clair, naturellement, et l'électricité brûle toute la journée. C'est là que le bourgmestre

reçoit les hôtes de la ville. Le grand-duc de Mecklembourg y fit un déjeuner qui dura de longues heures, dix heures, si j'ose aventurer un chiffre pareil, et finit par s'endormir sous le portrait de saint Benno, patron de Munich, qui souriait avec bienveillance.

Le repas fut exquis, je m'empresse de le reconnaître, et copieux. Notre charmant amphitryon mit de la coquetterie à nous faire apprécier la cave municipale, qui est une des gloires de Munich. Il existe, en effet, une commission officielle des vins, vendus au restaurant du Rathaus, et c'est le second bourgmestre qui la préside. Il faut que tous les crus soient de premier ordre, et vous pouvez croire que la dégustation se fait sérieusement. Aussi les vins les plus rares du pays et de France, nous furent servis, couronnés par quelques bouteilles de Heidsieck-Monopole, car on a beau faire, dans tous les pays du monde, il faut toujours finir les bons repas par le champagne de France !

Au cours du déjeuner, je pris soin d'amener la conversation sur le civisme local, et j'interrogeai l'intelligent bourgmestre et ses hôtes sur le caractère bavarois et sur l'administration de la ville.

« De quoi les Munichois sont-ils fiers? demandai-je?

— De quoi nous sommes fiers? répéta Herr Geheimrat Docteur Ritter von Borscht. Je vais vous le dire en quelques mots. Je ne vous parlerai pas de nos musées, qui sont l'œuvre de nos rois. Avant tout, nous sommes fiers de nos sentiments démocratiques. Nos écoles populaires sont aussi belles et aussi confortables que nos lycées. Toutes les dernières bâties ont dans leur sous-sol des ateliers pour le travail du bois et du fer, dont les plus grands élèves primaires sont obligés de suivre les cours. Et vous savez déjà que les enfants des riches fréquentent jusqu'à dix ans les mêmes écoles que les enfants des pauvres.

« Des bains gratuits sont installés également dans chaque école où, hiver comme été, les enfants sont tenus de se baigner une fois par semaine, à moins que le médecin ne le défende ou que les parents ne s'y opposent. 90 p. 100 des élèves profitent de cette facilité. Nous leur donnons gratuitement le linge et le savon.

— *Toutes* vos écoles communales ont des bains?

— Sauf les plus vieilles. C'est-à-dire que, sur cinquante écoles, quarante en sont munies.

« Dans toutes les écoles de filles il y a une classe de cuisine, obligatoire trois heures par semaine. Les élèves des vieilles écoles où il ne s'en trouve pas vont suivre le cours dans un établissement voisin. »

(J'ai visité ces établissements. Les cuisines sont d'une propreté admirable, décorées d'ornements verts, d'un goût simple et charmant. Des jardins, des cours entourent les classes ; une pelouse de 100 mètres de long sur 30 ou 40 mètres de large, exposée en plein midi, sert de lieu de récréation. Au milieu de l'une d'elles, on a planté, parmi des rochers artificiels, composés de différents marbres et pierres de la région, une sorte de petit jardin alpestre de quelques mètres, où poussent les plantes et les herbes de la plaine et de la montagne, pour que, dès l'enfance, les enfants bavarois apprennent à connaître le sol de leur pays et s'intéressent ainsi, à un double point de vue, aux excursions des dimanches et des vacances.)

« Nous sommes fiers, continua le bourg-

mestre, de nos écoles professionnelles et de nos écoles d'art industriel. Je vous invite à les visiter.

« Nous sommes fiers de notre eau, la meilleure qui soit ; nous l'avons amenée de 40 kilomètres, et les travaux nous coûtèrent 31 millions de francs. Elle a, hiver comme été, une température de 10 degrés centigrades. Elle coûte 5 pfennigs le mètre cube, c'est-à-dire rien. Malgré l'activité des brasseries de Munich, il y a trois cents fois plus d'eau que de bière à la disposition des habitants, qui en consomment en moyenne 250 litres par jour chacun, soit pour 1 centime et demi. Les Bavarois ont beau aimer à boire, ils ne peuvent pourtant pas boire pour plus de 1 pfennig par jour !

« Sur un budget de 72 millions et avec une dette de 200 millions, il est prévu 500 000 francs pour le nettoyage des voies publiques (les habitants étant tenus de balayer les trottoirs et la moitié des rues que leurs maisons bordent) et 5 millions pour l'instruction publique, c'est-à-dire pour le nettoyage des cervelles. Et ce budget augmente sans cesse, forcément, puisque chaque année il se présente 1.200 élèves de plus dans nos écoles !

« Nous sommes fiers de notre nouvel hôtel de ville, qui a couté 20 millions.

« Nous sommes fiers aussi du livre d'or de notre Rathaus... C'est là que l'empereur Guillaume II écrivit la fameuse phrase qui fit couler tant d'encre. »

Il fit apporter par un huissier un grand et luxueux registre dont beaucoup de pages se couvraient de sentences et de signatures des grands de la terre. Et, au milieu d'une page, je lus la phrase fameuse : *Suprema lex regis voluntas*, tracée d'une écriture ferme et orgueilleuse et dont la signature : Wilhelm, s'entourait d'un lasso compliqué. C'était daté du 8 octobre 1891.

Je ne crois pas qu'aujourd'hui l'empereur Guillaume II emploierait la même formule.

Phot. Kester & Co, Munich.

LE CARNAVAL A MUNICH dure du 6 janvier au mercredi des Cendres. Alors la Bavière entière paraît en folie. C'est une ivresse, un délire continuels impossibles à décrire en détail.

Phot. Kester & Co, Munich.

LE CARNAVAL A MUNICH. — Durant ce temps, les étudiants n'ouvrent plus leurs livres, ne mettent plus les pieds à l'Université, dépensent tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils n'ont pas.

Phot. Filip Kester, Berlin, et Kester & Co, Munich

LA BIÈRE est la reine de Munich. C'est elle qui fait vivre de nombreux ouvriers, c'est elle qui rafraîchit tout le monde. Pour un Munichois, boire de la bière — de Munich — est le terme des félicités terrestres.

MUNICH

LA BIÈRE ET LA SAUCISSE

La vengeance d'un critique. — « Garçon, du pale ale ! *» — Intempérance générale. — La passion du Salvator. — « Encore un verre avant le dernier! » — Un peu de psychologie. — Différentes façons d'employer les forces de la jeunesse. — En Allemagne. — Chez les peuples latins. — Les brasseries de consommation. — La métropole de la saucisse. — La saucisse apéritive. — Le café Gröber. — Les différentes sortes de saucisses. — Guerre au faux-col. — La* Hofbrauhaus.

Le critique italien du *Corriere della Sera*, de passage à Munich, était tellement furieux contre la cuisine bavaroise que partout où il allait il demandait du *pale ale* ! Il avait senti qu'il ne pouvait mieux se venger, en effet, qu'en faisant cette spirituelle injure à la Ville-mère de la bière.

C'est que, pour le Munichois, boire de la bière — de Munich — est le terme des félicités terrestres. Cette jouissance laisse loin derrière elle la douceur des joies familiales, les plaisirs des théâtres, des concerts, des réunions amicales. La bière a façonné ses goûts, ses habitudes, ses plaisirs et même ses besoins. La brasserie remplace le salon, le foyer ; elle est le lieu de rencontre unique, le lien entre les différentes classes. Elle favorise le démocratisme, car pour boire avec toute sa saveur la bière qu'on aime il faut aller à la brasserie même, devant le tonneau fraîchement percé, et comme ce n'est que par litres entiers qu'on la sert, qu'il faut le temps matériel de l'avaler, les conversations se nouent, les idées s'échangent entre ouvriers, cochers, bourgeois, fonctionnaires d'État, devant le mass égalitaire. Comparez ces mœurs avec celles de l'Anglais morose, qui, debout devant un bar, avale d'un trait le verre de gin ou de whisky et s'en va, ce qui n'est guère propice au développement de l'instinct de sociabilité.

A différentes époques de l'année, à l'Oktoberfest, en mars pour l'apparition de la bière Salvator, à la Saint-Sylvestre, au carnaval, ce sont des ripailles effrénées de viandes rôties, de cochons de lait, de saucisses, de charcuterie et de bière. Les appétits déchaînés se donnent libre carrière. L'intempérance universelle est la règle. « Les vieux Germains buvaient toujours encore un verre avant le der-

nier. » C'est le dicton courant, reçu, appliqué. Pour se déclarer repus, il faut qu'un poids énorme pèse sur leurs jambes, qu'il reste juste assez de force pour rentrer chez soi et se coucher :

« Je n'ai pas encore mon *Bettschwere.* Servez-moi un autre verre ! »

Il faut avoir vu cela pour comprendre une partie, la plus importante peut-être, de la psychologie allemande : je veux parler de l'emploi fait par la jeunesse de ses forces superflues, dilapidées chez les peuples latins dans l'amour physique précoce, et diluées, en Allemagne, dans l'ivresse de la bière. Durant les années qui suivront l'adolescence, et jusqu'à la fin, le Français conservera le goût et l'habitude de cette direction donnée à sa sève, de même que l'Allemand continuera à dépenser le surplus de son énergie vitale à digérer les viandes grasses des charcuteries et surtout à boire la lourde cervoise. Et ces deux habitudes créeront chez les nations du Nord et du Midi des mœurs si opposées que la vie des peuples en sera profondément différenciée. Que ne pourrait-on pas expliquer avec ce point de départ !

Les brasseries bavaroises ne ressemblent pas à ce que nous appelons du même nom en France. On n'y peut pas se faire servir une tasse de café, ni une pâtisserie, ni un fruit ; seulement de la viande, du pain et de la bière.

Chaque grande usine de bière — les plus célèbres ont des noms connus, même en France : Pschorrbräu, Hofbräu, Augustinerbräu, Spatenbräu, Bürgerbräu, Lowenbräu, Oberpollingerbräu — a dans la ville une « Keller » (cave), c'est-à-dire un établissement de vente au détail, généralement situé dans un faubourg, où l'on boit sa bière propre, et non d'autres. C'est une immense salle gothique, avec galeries et dépendances et un jardin ombragé pour l'été. Cette « Keller » est indépendante de vingt autres succursales établies dans le centre de la ville, dirigées par le personnel de la firme, aux frais et bénéfices de cette dernière.

Le type de la brasserie tend à se transformer, mais très lentement. On commence à voir, dans les grandes rues, des établissements ruisselants de lumière, clos de larges vitres, munis de tout le confort moderne, où la jeunesse et les étrangers à la ville vont se désaltérer. Autrefois, toute brasserie digne de ce nom était une taverne enfumée, au plafond bas. Il en existe encore beaucoup de ce genre à Munich. C'est là que continuent à vivre, en somme, les vieux Munichois, méprisant ce style nouveau et cette orgie d'électricité pas assez *gemütlich* à leur gré. Ne raconte-t-on pas que, dernièrement, des habitués d'un de ces refuges traditionnels s'insurgèrent contre le projet dévoilé par le patron d'installer un ventilateur dans la salle commune ! Ils menacèrent de s'en aller... Non, non ! Ils veulent de la fumée et le moins de lumière possible. Leur bonheur consisterait à vivre dans un tableau de Téniers, bien culotté, entre des murs où pendraient des saucisses, des vessies remplies de saindoux, et qu'éclaireraient deux chandelles. Dès qu'il y a des nappes blanches sur les tables, l'endroit n'est plus *gemütlich,* et on n'a plus la *Bierstimmung*, c'est-à-dire le sentiment de la bière, « l'accord » avec la bière. On trouve même des tavernes où ne pénètre pas la lumière du jour, où l'on ne met pas d'horloge, de sorte que les buveurs peuvent ignorer l'heure qu'il est aussi longtemps que leur rêve n'est pas fini. Voilà le bonheur.

Les Munichois délaissent aussi les cafés proprement dits, qui, d'ailleurs, ferment à sept heures du soir. C'est le genre du café viennois, où l'on sert du café, des glaces, des gâteaux et des liqueurs. A certains de ces cafés sont annexés des restaurants ordinaires, où il est possible de manger. En général, la cuisine est assez médiocre, excepté dans quelques hôtels renommés pour leur cuisine française. Les brasseries ne cuisinent qu'à l'allemande. Les patrons des grandes brasseries n'ont pas de connaissances culinaires. Ils apprennent, avant tout, la façon de traiter la bière, et leur métier est celui de boucher. Ils achètent les viandes vivantes et tuent eux-mêmes. Ainsi leur bénéfice est double ; ainsi s'expliquent aussi ces portions copieuses servies dans ces endroits, la viande débitée devant être consommée au plus vite.

LA SAUCISSE J'ai dit que Munich est la métropole de la saucisse. Les Munichois mangent une saucisse comme nous croquons une pastille, sans plus d'embarras, d'appétit, ni de préparation : ça ne compte pas. On passe devant une rôtisserie, on entre, on s'assied, le garçon vous apporte une paire, deux paires de petites saucisses grillées, un litre de bière, vous avalez le tout en cinq minutes et vous laissez la place à d'autres. Ou bien, en plein air, une bonne bourgeoise s'arrête, achète deux saucisses brûlantes qu'on lui enveloppe dans un papier, et qu'elle mange en quelques secondes, sur place, ou en continuant son chemin. Malgré cette vogue générale, il n'y a pas de grande fabrique de saucisses à Munich. Pour trouver de ces établissements il faut aller en Thuringe. Ici, chaque charcutier les fabrique lui-même à l'aide de machines rapides et perfectionnées.

Il en est de diverses sortes. Les plus recherchées sont les saucisses blanches, les *Weisswurst*. Elles se mangent vers neuf ou dix heures du matin, pour mettre en appétit, entre les repas. Alors les tavernes sont pleines de petits bourgeois, de ménagères, d'étudiants qui avalent en hâte leur chapelet de saucisses bouillies.

Le *Spöckmeyer*, petit restaurant de la Rosengasse ; le *Stadtfranciskaner*, en face de la poste ; le café *Gröber*, où, dès quatre heures du matin, se réunissent les maraîchères ; le *Dionys'l*, ouvert aussi dès l'aube, sont les endroits locaux les plus pittoresques où l'on peut assister à ces ripailles de saucisses dont l'aspect n'a pas changé depuis des siècles.

Le Bavarois assaisonne les saucisses matinales d'une moutarde spéciale, légèrement sucrée. A partir de onze heures, on ne trouve plus de saucisses blanches dans les brasseries, car, faites de veau haché mélangé à de la crème, elles ne peuvent se conserver que quelques heures après leur préparation. Mais les amateurs ont pour accompagner leur bière, et moyennant 12 ou 15 pfennigs, la *Bockwurst*, petite et longue; la *Leberwurst*, faite de foie haché, et la *Blutwurst*, sorte de boudin au sang, et puis la *Rohwurst*, qui est crue et fumée, la *Pressack*, amalgame de sang et de graisse, et la *Knackwurst*, faite de je ne sais quoi, — sans parler de la saucisse viennoise, que l'on mange avec une purée de pois ou du raifort haché, et de la saucisse de Francfort, généralement accompagnée de choucroute. Rassurés sur l'élasticité et la solidité de leurs estomacs, tant de fois par jour mis à l'épreuve, les Munichois absorbent avec la même facilité d'énormes boulettes de viande hachée, qui longtemps furent le mets national bavarois : ce sont les *Klœsse*,

nature ; les plus recherchées sont les *Klœsse* au foie et à la semoule.

Une institution assez curieuse est celle du *Schenk-Kellner*, ou garçon de cabaret-verseur. Ce personnage, le plus important de la brasserie, met le tonneau en perce, tire la bière, remplit les verres à même le robinet. Le patron lui vend la boisson à la barrique, en lui laissant un bénéfice, à charge par lui de la débiter. Il a donc intérêt à ne pas remplir les verres, à les orner de « faux-cols » de mousse doctrinaires. Souvent il lui arriva d'abuser de ce droit coutumier. Un jour, une ligue se dressa contre cet abus, qui s'appela la ligue contre le *Schlechtes Einschenken*, contre le mauvais emplissage. A présent, par mesure légale, les verres ont tous une marque au-dessous de laquelle il est interdit au Schenk-Kellner de descendre.

Il faut voir ces verseurs aux heures de presse. Courbés devant les tonneaux, ils prennent à la fois cinq ou six brocs de grès que leur passent les servantes et les clients eux-mêmes, tournent le robinet d'une main, tandis que de l'autre, à l'aide d'un coupe-papier de bois, ils guillotinent le faux-col de mousse qui déborde. Le front en sueur, la face congestionnée, l'air de mauvaise humeur, ils restent ainsi, pendant des heures, sans répit, à saisir les pots vides et à les remplir dans une hâte fébrile. A peine un tonneau est-il entamé qu'un nouveau tonneau est hissé par un aide sur un X de chêne voisin de l'autre.

Si l'on veut prendre contact avec les vrais buveurs de bière, il faut se rendre à la Hofbräuhaus (brasserie de la Cour) ou dans une de ces « Keller » qui ont conservé tous les caractères des vieilles brasseries munichoises. J'y suis allé plusieurs fois. Ce fut même ma première visite à Munich, le soir de mon arrivée. La Hofbräuhaus se trouve au centre de la ville, au Platzl, à deux pas de la Maximilianstrasse. On entre dans une sorte de cour plantée d'arbres, avec une fontaine au milieu, et où des tonneaux se dressent, sur lesquels de grands bocks de grès au couvercle d'étain sont posés. Autour de ces tonneaux, des hommes debout fument la pipe en devisant. De cette cour on pénètre de plain-pied dans la brasserie qui a l'air d'un cloître, avec ses arcades en ogives appuyées sur des piliers trapus et des murs peints de fresques pâles. De grosses servantes portent une sacoche de cuir à leur taille sans corset, que deux bras auraient peine à nouer ; elles serrent contre leur poitrine puissante une douzaine de pots vides ; elles roulent lentement et sans cesse sur leurs jambes courtes du tonneau aux tables, et des tables au tonneau, la jupe tendue sur le ventre montrant le bas des grosses jambes, leurs pieds traînant sur le sol jonché de mille débris, papiers, pelures. Elles rient en passant près des clients qui les apostrophent, et leur bouche sépanouit largement au-dessus de leur triple menton.

Une affreuse odeur de bière et de tabac emplit les salles. Le long de massives tables de chêne, assis sur des bancs grossiers, des centaines de buveurs, les uns à côté des autres, fument de longues pipes ou des cigares. Ce sont des gens du peuple, ouvriers, cochers, manœuvres, mêlés à des bourgeois, boutiquiers, employés, fonctionnaires de tous âges. Des femmes aussi, en quantité, les unes tête nue, les autres coiffées de tristes chapeaux.

La tenue générale est extrêmement négligée, souvent même débraillée. Aussi, l'aisance et le naturel sont-ils parfaits.

Phot. Filip Kester, Berlin.

LES GATEAUX DE PAQUES, représentant des caricatures, sont à la mode. Ceux-ci figurent une fille de paysans apportant des pommes de terre pour le diner, un paysan de Souabe, une servante munichoise et un cavalier.

UNE PROCESSION A CHEVAL. — La Bavière est l'une des contrées d'Allemagne où les catholiques sont le plus nombreux : sur
que dans le village de Kætzting il est de tradition de faire une procession à cheval. Précédée de trois piqueurs portant une croix et

Phot. Filip Kester, Berlin.

l'habitants, il y a plus de 4 millions de catholiques. Les cérémonies religieuses y revêtent un caractère public tout particulier. C'est ainsi lanternes, et du prêtre également à cheval, la procession équestre se déroule à travers la campagne, bannières et oriflammes au vent.

Phot. Kester & Co, Munich.

LES BAVAROIS DES MONTAGNES sont grands, forts, gais, habiles à tous les arts. Ils sont habillés de courtes vestes grises et de culottes laissant les genoux nus et coiffés de petits feutres mous vert-mousse.

Phot. Kester & Co, Munich.

LES ENFANTS BAVAROIS. — Les petits garçons portent le costume tyrolien et des bonnets de feutre vert-pomme; les fillettes sont vêtues d'indienne rouge et coiffées des mêmes bonnets de feutre.

Aucune raideur, aucune contrainte : gilets ouverts, chapeaux en arrière, barbes broussailleuses taillées en éventail, en bêche, en balai, et moustaches de pandours.

Les *mass* de grès s'alignent à l'infini ; la plupart ont, enfilé sur le manche, un bout de papier qui sert aux buveurs à les reconnaître quand ils se sont absentés un instant.

Comme les servantes ne suffisent pas à répondre aux ordres, les gens ont pris l'habitude de se faire servir eux-mêmes. Ils défilent sans cesse, tenant à la main leur litre, qu'ils portent au Schenk-Kellner. Ils arrivent là à dix, vingt, trente, et font la queue paisiblement, puis reviennent avec leur pot rempli, qu'ils portent comme un ciboire. On parle haut, on rit, on s'interpelle. Des gens se rencontrent dans leurs allées et venues, et restent debout à causer de longs quarts d'heure, — ce que vous ne sauriez voir en Prusse, pas plus que vous n'entendriez un pareil vacarme dans aucune brasserie du Nord.

J'ai écouté un jour quelques conversations d'habitués. Les uns s'entretenaient de leurs affaires, sans passion, comme de choses insignifiantes. D'autres parlaient de la valeur respective des différentes bières de Bavière. Un gros reître expliquait qu'à Augsburg on conserve la bière quatre et même six mois avant de la débiter, tandis qu'à Munich, très souvent, on la vend après cinq et six semaines, quelquefois après quatre semaines seulement. Les vrais connaisseurs, les *Bierkiesser*, savent toujours dans quelle Bierhalle se vend la plus vieille bière, et changent d'endroit selon les indications que leur donnent leurs amis les garçons brasseurs de la ville, avec lesquels ils ont soin d'entretenir des relations de confiance.

Un autre racontait en plaisantant que, pour savoir si la bière était bonne, son père en renversait la moitié d'un verre sur le banc de chêne et s'asseyait dessus : si elle collait au pantalon, on pouvait la boire, elle était épaisse à souhait ! J'ai su, depuis, que c'est là une plaisanterie traditionnelle bavaroise.

MUNICH

LA BIÈRE ET LA SAUCISSE

Les Keller. — *Tableaux de kermesses.* — *Marchandes de brezeln.* — *« Sauce, sauce, gare la sauce ! »* — *Le pain est un luxe.* — *Rusticité du service.* — *Familiarité des servantes.* — *Le sans-façon des familles.* — *La* Franziskaner-Keller. — *L'assaut des saucisses.* — *La rôtisserie des poulets.* — *Une commère de vingt-deux ans qui pèse 220 livres !* — *Régalades économiques.* — *Les brasseries de fabrication.* — *Visite de la brasserie Pschorr.* — *Les caves et les cuves.* — *Théories sur la conservation de la bière.* — *Pour 40 millions de barils !* — *Un bon sujet de thèse pour un étudiant.* — *L'esthétique de la bière.* — *Les sports nuisent au développement de sa consommation.*

Toutes ces *Keller*, qui malgré leur nom, ne sont pas du tout des caves, sont situées dans les faubourgs et installées dans de vastes espaces plantés d'arbres en quinconce. Parfois elles ont l'aspect d'un jardin anglais, plein de recoins ombreux. Dans le fond du jardin s'élève le restaurant, délaissé en été, mais qui, l'hiver, regorge. Des tables rondes ou rectangulaires entourées de bancs ou de chaises sont dispersées au hasard. Pas de nappes multicolores comme d'ordinaire dans les brasseries allemandes, mais une peinture verte qui donne plus de rusticité encore à ce décor campagnard. Si même vous arrivez le soir à l'heure des repas, la table où vous vous installez est presque toujours pleine de miettes de pain, de pelures de saucisses, de papiers graisseux et de flaques de bière. Mais il ne reste jamais rien à manger dans les plats, car les servantes ont l'habitude de demander au client s'il veut un vieux menu pour emporter ses reliefs. En vous voyant, une grosse femme, qui toute la journée traîne ses pieds las sur le gravier, se lève avec peine de la chaise où elle est affalée et, dandinante, s'approche pour prendre la commande.

L'été, de puissantes lampes électriques illuminent ces jardins ; un orchestre militaire joue du Wagner, *Carmen* ou quelque valse en vogue. Autour des tables, des familles entières, beaucoup d'hommes, la plupart tête nue, quelques solitaires, mangent une portion de charcuterie enveloppée dans un papier jaune, de petits employés sans doute, qui, pour 20 pfennigs de saucisse et 20 pfennigs de bière,

soupent en musique. Beaucoup de vestes grises et de chapeaux tyroliens, d'uniformes militaires, de tuniques vertes à galons rouges, de casquettes plates à lisérés écarlates. Deux jeunes curés, vêtus de leur longue lévite fermant jusqu'au col, coiffés de chapeaux de feutre mou noir à larges bords, portant lunettes d'or, font la conversation avec une marchande de *brezeln*, qui, dans chaque main, brandit un long U de bois où s'enfile sa marchandise. D'autres grosses femmes à tablier blanc offrent des radis noirs aux buveurs de bière ; d'autres encore vont et viennent d'un pas lourd et sans hâte, les mains pleines de *mass* vides qu'elles vont rincer — pour la forme — dans un bassin d'eau courante et qu'elles remplissent aussitôt de bière ; ou bien, chargées de victuailles, elles se livrent passage à grand'peine au travers des allées, criant : *Sosse, sosse !* (sauce, sauce, gare la sauce !) pour écarter ceux qui les gênent.

Dans presque tous les jardins de ces Keller, une place est réservée aux enfants avec balançoires, bascules, trapèze et barres fixes. Les parents viennent parfois se mêler à leurs jeux.

Ce n'est pas ici qu'il faut se montrer difficile pour le service. Point de nappes, je l'ai dit ; si vous devez manger, on met devant vous, mais seulement sur votre demande expresse, une épaisse assiette de faïence blanche, une minuscule fourchette à manche de bois noir, un couteau assorti et une serviette en papier de soie. La plupart des gens mangent à même le plat de faïence ovale, dont ils absorbent *toujours*, sauf les os, tout le contenu. Les servantes développent à vos yeux un menu à double feuille grand comme un in-folio et historié comme un missel. On ne donne pas de pain, il faut le demander ; c'est un luxe. La servante le tient dans un torchon noué à la taille, formant besace. Si vous lui en réclamez, elle sort de son sac une tartine de pain noir et vous l'offre de ses grosses mains rouges, sans plus de façon. Il faut spécifier si vous désirez du pain blanc. Oh ! comme ces gens font fi de tout raffinement ! Voulez-vous relever par un peu de moutarde le fumet du jambon qu'on vous sert? On vous présente sur une assiette plate un liquide jaunâtre, qui s'étale comme un sinapisme.

Nous sommes en pleine *Gemütlichkeit.* Les servantes familières s'appuient presque sur vous en vous présentant le menu, toujours disposées à rire, à causer, à vous entretenir de leurs petites affaires. Les buveurs attablés n'ont aucune gêne à sortir leur souper de leur poche. En voici deux qui s'installent près de moi. Au bout de quelques instants, trois femmes arrivent, habillées comme de bonnes bourgeoises allemandes, d'une élégance vulgaire. Lentement, la plus âgée sort d'un petit sac trois verres et un paquet de charcuterie qu'elle dispose sur la table, tandis que l'un des hommes commande un mass. Car on ne sert pas moins d'un litre à la fois, mais les familles économes peuvent se le partager. L'homme remplit les verres, prend dans la poche de son pardessus trois petits pains, tire un couteau de son gousset et, sans se presser, les trois femmes se mettent à manger, prenant avec leurs doigts les ronds de saucisse et les morceaux de jambon. Les hommes ont sorti chacun un cigare et fument, prononçant une parole de temps en temps, sans gestes, sans éclats de voix, sans rires.

Les restaurant de ces Keller sont des salles grandes et hautes comme les

nefs de cathédrale, avec estrade pour l'orchestre et des tables et des bancs rangés symétriquement. C'est ici que l'on se réfugie aux jours de pluie l'été et que l'on s'enfume au chaud l'hiver.

J'allai un dimanche pluvieux d'été à la *Franziskaner-Keller*. La grande cour plantée en quinconce était déserte, mais des bruits d'orchestre et des airs de danse arrivaient d'un bâtiment voisin. J'y entrai. C'était une vaste salle rectangulaire, au plafond soutenu par des colonnes que cachaient presque d'épais nuages de fumée. Des familles d'ouvriers de dix et quinze personnes, vieilles femmes à cheveux blancs, adultes en chapeau haut de forme, enfants de trois ou quatre ans, qui dormaient devant leurs jouets, étaient assises autour des tables rondes. Pêle-mêle, les chapeaux des femmes et des hommes, les parapluies et les ombrelles, des paquets et des petits sacs s'élevaient en pyramide au milieu des tables. Des *mass*, des plats où se figeaient des restes de sauce et des couverts graisseux entouraient le tas des vêtements et des chapeaux.

On fêtait ce jour-là le soixantième anniversaire de la fondation du syndicat des maçons et tailleurs de pierre. Des garçons de vingt à trente ans, correctement habillés, dansaient au fond de la salle avec des servantes et des ouvrières en robes blanches. Au delà, sur une estrade, l'orchestre jouait des airs de valse. La danse finie, les couples revenaient aux tables, buvaient et recommençaient à tourner. Parfois, la danse s'arrêtait, et alors on entendait des chœurs à trois voix, des lieder populaires graves comme des cantiques.

Tout près de la grande salle, dans une série de petites chambres séparées par des cloisons, des groupes jouaient aux cartes, fumaient la pipe et buvaient de la bière ; un petit drapeau indiquait les tables d'habitués où eux seuls ont le droit de s'asseoir ; sur d'autres des papiers étaient fichés pour retenir des places. Comme je sortais, je vis, dans la cour déserte, un homme en redingote, chapeau mou gris, le *mass* en main, qui, gravement, se dirigeait vers le *Schenkbier*. Puis il revint s'attabler seul, son pot de grès d'une main, une assiette de victuailles de l'autre. Je m'informai : c'était un professeur de l'Université qui prenait son souper sans plus de façon.

En ce moment a lieu l'Exposition de Munich, œuvre remarquable, dont je parlerai en détail. J'y vais le soir, dîner, pour ne pas m'enfermer dans les salles d'hôtels et respirer un peu d'air frais. A l'Exposition, il y a les restaurants fermés et les brasseries en plein air. C'est dans ces dernières que je vais me promener pour me mettre en appétit, et voici ce que je vois. En grosses lettres noires sur fond blanc, le nom de la bière du jour s'inscrit. Car, par équité, chaque grande brasserie a son jour de vente : *Aujourd'hui, Augustinerbräu !* Autour d'un orchestre militaire, sous les arbres, des tables se dressent sans nappe. Plusieurs milliers de personnes sont assises devant de grands verres. D'autres font la queue devant un guichet où se tire la bière. Bourgeois en redingote, ouvriers, vont décrocher eux-mêmes un *mass* sur une étagère où des centaines sont exposés, vont le laver à une fontaine qui coule dans un bassin proche, et où déjà d'autres verres nagent ou plongent. Quand ils l'ont fait remplir, ils l'emportent gravement, à travers les tables jusqu'à une place libre, et se mettent aussitôt en devoir de l'entamer. Puis ils vont à la conquête du manger,

Phot. Kester & Co, Munich.

UNE PARTIE DE CAMPAGNE. — Paysans et paysannes le dimanche chantent en s'accompagnant d'instruments de musique populaires, jouent la comédie et devisent joyeusement en plein air.

Phot. Kester & Co. Munich.

LA DANSE NATIONALE DES BAVAROIS MONTAGNARDS. — Des estrades sont dressées où les paysans passent leur dimanche à danser, offrant ainsi aux touristes une pittoresque distraction.

Pho.. Kester & Co, Munich,

MUNICH. — Des postes téléphoniques sont installés dans les rues, où le public peut, moyennant 10 pfennigs, obtenir immédiatement la communication, sans avoir à rejoindre le bureau de poste prochain et à y stationner.

Phot. Kester & Co, Munich.

LE JEU DU PLOMB, en faveur à la veillée de Noël, consiste à jeter dans l'eau froide du plomb en fusion et a tirer de la forme qu'il prend des pronostics pour la nouvelle année.

à l'assaut de la saucisse. Il en est pour la saucisse de même que pour la bière : on annonce en grosses lettres : « Aujourd'hui, saucisse de porc ! » Sous une petite construction provisoire, un foyer ardent est allumé, recouvert d'un gril long de 2 mètres. Des grappes de saucisses pendent aux clous. Par centaines, longues et minces, on les couche sur ce gril où elles rissolent, pleurent leur graisse, se dorent et se carbonisent par places. Il ne faut pas plus d'une minute ou deux pour les rôtir, à condition de les retourner sans cesse, ce à quoi s'emploient, avec des gestes précautionneux, le marchand et sa femme, dont la face est congestionnée. Il faut se dépêcher, car la queue des affamés s'allonge. Ils arrivent avec une assiette ou avec un papier et commandent : une paire, deux paires, trois paires. Les servantes piquent les saucisses sur le gril, les servent en y ajoutant un peu de choucroute. Eux payent leurs trois sous et s'en vont. Et c'est constamment la même hâte devant les fourneaux. Des lavatories sont installés derrière ces grils, à côté des bassins où coule l'eau pure des montagnes qui sert à laver les pots à bière. Là non plus le défilé ne s'arrête pas un instant.

Plus loin, c'est la rôtisserie des poulets. Le long d'une large rôtissoire verticale, haute d'un mètre, s'étagent quatre ou cinq rangées de poulets qui tournent devant un feu d'enfer. Les cuisiniers, gantés d'épais gants de feutre, arrosent sans cesse avec une grande burette les viandes qui se dorent.

Il y a aussi un pavillon spécial pour le raifort, qui excite à boire. Une femme est constamment occupée à faire manœuvrer une machine à peler les gros radis et à les découper en tire-bouchons de lamelles rondes, qui ne font pourtant qu'un seul morceau. D'autres pavillons sont réservés aux marchands de *brezeln* et de *Bierstangen*, pâtes sèches et salées qui donnent soif aussi.

Au milieu des tables, des servantes corpulentes, quelquefois jolies, circulent placides et souriantes. Elles sont vêtues de jupes blanches, d'un tablier blanc, d'un corsage de toile bleu de roi, recouvert d'un fichu Marie-Antoinette qui laisse nu une partie du cou ; un bonnet de tulle blanc les coiffe. Certaines ont un poids remarquable. En voici une, âgée de vingt-deux ans, aux joues rebondies, qui pèse 220 livres. J'ai rapporté son portrait. C'est une rude commère !

Les gens réunis en corbeille autour des tables, penchés sur leur mangeaille, forment des chapelets de larges dos immobiles, comme ceux de moines en prière. Ils s'empiffrent de poitrine d'oie et de saucisse. D'autres, déjà repus, renversés sur leurs chaises, étalent leurs trognes épaisses, aux mentons luisants ou aux barbes constellées de débris, épanouies au-dessus des larges panses. Hommes et femmes ont passé leur serviette autour du cou. Partout des plats vides, des assiettes remplies d'os et de peaux. Près d'eux, des gens plus pauvres mangent dans une assiette de papier leurs saucisses brûlantes ou la charcuterie qu'ils ont apportée dans leur poche, par économie, avec leur raifort. Quand il n'y a plus de place sur les tables, les bocks sont posés à terre sur le gravier. Un bruit domine celui des orchestres militaires et des conversations, c'est celui du choc des verres et des faïences. Un geste opprime le regard, c'est celui du bras levé, de la tête renversée sous le pot de grès. Et l'odeur qui éteint toutes les autres vient du fade mélange de la bière et du porc.

A part les costumes, vous pourriez vous croire dans une kermesse de Jordaens ou de Téniers, ou même, sous ces arbres, dans la forêt hercynienne au temps où les compagnons de Siegfried vidaient les cornes d'hydromel. Les Germains qui rôtissaient des bœufs entiers et des sangliers devant les feux géants n'avaient pas plus d'appétit que ces musculeux carnivores acharnés à leurs régalades économiques.

La production de la bière, dans tout l'Empire allemand, se monte annuellement à 70 millions d'hectolitres, soit 7 milliards de litres, soit une consommation de 112 litres par habitant, y compris les femmes et les enfants. En la comptant à 30 centimes le litre en moyenne, cela fait 2 milliards 100 millions de francs de bière avalée annuellement par les Allemands.

La consommation de la bière à Munich même est bien supérieure à cette moyenne de 112 litres évaluée pour tout l'Empire. La fabrication de toutes les brasseries de Munich s'élève à plus de 3 200 000 hectolitres ; on en exporte, sur cette quantité, environ 1 million et demi d'hectolitres, ce qui nous donne, pour 552.000 habitants, une consommation moyenne de 280 litres par an. Cette moyenne était de 303 litres par tête en 1906. Il y a donc décroissance dans la consommation de la bière au siège même de la production.

J'ai naturellement voulu savoir comment se fabrique cette bière fameuse, voir les laboratoires d'où elle sort.

Le hasard m'ayant mis en rapport avec M. Joseph Pschorr, c'est sa brasserie que j'ai visitée. Elle n'est pas la plus grande de Munich, puisqu'il m'a appris lui-même que la *Lowenbrauerei* produit le double de la sienne. Mais l'organisation est pareille.

M. Joseph Pschorr, l'un des trois frères propriétaires de la célèbre brasserie, est un homme de haute taille, sanguin, actif et souriant, dont la tête ronde, aux traits réguliers, à la courte barbe frisée en pointe, est posée sur de larges épaules. Dans le bureau où l'on me fait entrer, je compte une centaine de vases à boire, cruches, cruchons, chopes, pots, canettes, vidrecomes, et bocks de grès, ornés de couleurs différentes, et de toutes formes, de toutes dimensions, et des cornes cerclées de métal orfévré, échantillons de toutes les verreries et faïenceries d'Allemagne.

Nous sommes en plein été, il fait très chaud dehors, et je n'ai pas de pardessus. Mais M. Pschorr s'oppose à ce que je me mette en route à travers ses caves gelées sans un vêtement protecteur, et m'oblige à revêtir son manteau.

« Vous en avez pour deux ou trois heures au moins, si vous vous dépêchez, me dit-il, et je ne veux pas que vous preniez une fluxion de poitrine. »

Il me met entre les mains d'un de ses principaux employés, et nous voilà partis.

Du dehors, le long de la Bayerstrasse, à l'extrémité de la ville, près du Theresien-Wiese, et à proximité de la gare centrale de Munich, j'avais vu une façade de plusieurs étages, longue d'une centaine de mètres, surmontée de hautes cheminées fumantes, mais je ne supposais pas une telle profondeur à l'immeuble. Nous sommes au milieu d'une véritable cité.

On fabrique ici 300.000 hectolitres par an, 120.000 litres par jour.

Comparée à celle des brasseries françaises, cette production paraît énorme, mais à côté d'une brasserie comme celle d'Anheuser Busch, que j'ai visitée à Saint-

Louis (États-Unis), elle est bien modeste. Anheuser Busch produit, en effet, plus de 500.000 litres par jour.

Nous parcourûmes les salles immenses de la fabrique et les caves infinies.

Ce qui m'étonne le plus dans cette visite, c'est de ne voir nulle part une goutte de bière. Il y a longtemps, j'ai visité des brasseries en France ; quand j'étais jeune, je jouais à cache-cache autour de bassins de bière brûlante au risque d'y tomber et d'y cuire au moindre faux pas. Où sont ces grandes cuves remplies d'eau et de malt? Ici, on me montre l'extérieur de bassins où refroidissent à la fois 20.000 litres de bière, et qu'on vide six fois par jour.

La bière s'écoule verticalement sur la surface extérieure de cinquante tuyaux de cuivre horizontaux où circule de l'eau froide ; quand elle s'est bien refroidie ainsi au contact du métal glacé, elle va dans des cuves, où elle reste à fermenter une semaine ; puis elle subit une fermentation plus légère de trois mois, et alors on peut la boire, même avant.

Il y a trois cents cuves de fermentation, d'une contenance chacune de 4.500 litres... Tous ces chiffres tourbillonnent dans ma tête comme des statistiques écrites, mais ne représentent rien à mes sens.

Je suis mon idée : où voir de mes yeux au moins un verre de ces millions d'hectolitres qui vont passer dans les gosiers des Munichois pendant ces chaudes journées d'août. Impossible. Invisible et présente, la bière fuit ma curiosité. Je la sens de tout mon nez, je la respire, mais son passage des bassins dans les cuves, des cuves dans les tuyaux, des tuyaux dans les barils reste pour moi une mystérieuse chimie.

Dans les caves règne un froid de un degré sous zéro. Des foudres s'y alignent à l'infini. En voici de 10.000 litres qui coûtent 5.000 francs à construire. Il y en a 3.000 semblables. Ils représentent donc un capital de 15 millions. Pour de simples barriques, c'est une jolie somme ! Mais ceci n'est rien. Les caves d'entrepôt, où le froid me force de passer vite, contiennent encore 2.500 autres grands foudres, plus environ 60.000 petits barils de consommation, d'une contenance de 15 à 1.000 litres, et dont la totalité représente une fortune de 30 à 40 millions de francs !

« Qu'est-ce que vous pouvez bien faire de tout cela? La bière ne s'améliore pas, comme le vin, avec les années !

— Non, mais encore faut-il la conserver plusieurs mois. Et nous avons ici, en moyenne, dans ces caves, de 80.000 à 100.000 hectolitres en réserve, soit 10 millions de litres. »

On vient d'inaugurer, au lieu de ces barils de chêne, qu'il faut couvrir intérieurement d'une couche de poix destinée à conserver le bois et en même temps à l'isoler de la bière pour empêcher celle-ci d'en prendre le goût, des tonneaux de fer émaillé, d'une contenance de 50.000 litres.

L'atelier de soutirage est intéressant à voir. Au moyen d'appareils admirablement perfectionnés, un seul ouvrier peut, en une heure, soutirer 70 hectolitres de bière et mettre en même temps dans les barils l'air comprimé nécessaire pour assurer la pression qui donne à la boisson sa mousse et son agréable pétillement.

Près de cet atelier se trouve un quai d'embarquement qui met la brasserie en communication directe avec la gare centrale de Munich. L'usine possède pour son seul service 100 wagons réfrigérants sur lesquels il y en a vingt-cinq à quarante remplis chaque jour et dirigés vers les succursales de la Pschorrbräu. Celles-ci sont au nombre de quarante-six, bras-

series et restaurants éparpillés dans toutes les grandes villes d'Allemagne appartenant à la maison mère et gérées en son nom. Et il en existe encore cent soixante autres qui ne lui appartiennent pas en propre, mais qui sont louées par la firme pour y débiter sa bière à l'exclusion des autres.

J'ai parcouru aussi les écuries, où je comptai quarante superbes chevaux et quarante bœufs qu'on emploie au transport de la bière à l'intérieur de la ville. Les chevaux les plus forts traînent les voitures à barils ; les plus vifs servent à la livraison des bouteilles. Quant aux bœufs lents, ils transportent l'orge et les lourds matériaux.

Près de là, se trouvent les ateliers de menuiserie, de serrurerie, de tonnellerie, des forges, etc.

Un écrivain allemand se demandait dernièrement, dans *Die Woche*, la célèbre gazette illustrée : « Pourquoi le Berlinois boit-il de la bière de Munich? Et pourquoi le Munichois boit-il de la bière de Berlin? » Voilà, ajoutait-il, un bon sujet de thèse pour un étudiant membre d'un « Korps ».

En effet, la bière de Munich n'est pas la seule bière bue en Allemagne. Il en est d'autres — à part la Pilsen — qui jouissent d'une célébrité locale méritée et indéracinable. Pour les vrais Berlinois, par exemple, la *Berliner Weisse*, la blonde berlinoise, n'a pas d'égale sur tout le territoire de l'Empire. Elle se sert dans d'énormes coupes de verre ventrues ; elle est recherchée, surtout l'été, pour sa saveur très aigre, même acide, et rafraîchissante. Hors de Berlin, vous ne la trouvez plus. A Potsdam même, qui n'est qu'un faubourg éloigné de Berlin, elle n'a pas pénétré. Elle y est remplacée par une bière plus douce, quoique aigrelette aussi, que l'on sert dans la *Potsdamer Stange*, très haute chope étroite. A Leipzig, la bière locale s'appelle *Gose*, et elle est renfermée dans des bouteilles à long col étroit comme les bouteilles de chianti. On la verse de là dans des chopes de verre pareilles à celles de Potsdam. Partout, dans le Spreewald, à Lübbenau, et à Brunswick, où se boit encore la *Mumme*, lourde et noire, exactement semblable, paraît-il, à celle qu'on buvait au moyen âge, de même qu'à Lichtenhain, en Thuringe, où la bière, acide et au goût de fumée, ne se boit que dans des cruches de bouleau, pour dissimuler son trouble, partout les naturels du pays sont fiers de leur boisson locale, comme pourrait l'être le propriétaire du Château-Yquem ou du Château-Laffitte.

J'avais la chance de me trouver devant l'un des plus grands brasseurs de Munich, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de brasseurs; je voulus me faire une petite érudition sur la qualité de la bière bavaroise. La bière Pschorr a ses fanatiques, comme les autres, mais je sais que les amateurs qui fréquentent les brasseries concurrentes la trouvent un peu sucrée.

« Quelle différence, dis-je à M. Joseph Pschorr, y a-t-il entre votre bière et celle de vos concurrents, l'Augustinerbräu, la Spatenbräu et les autres? Les procédés de fabrication sont connus de tout le monde, vous ne possédez pas de secret mystérieux? Vous avez les mêmes ouvriers, la même eau, la même orge et le même houblon. Il me semble, à moi, que toutes les bières de Munich se ressemblent...

— Oh ! monsieur, quelle hérésie ! proteste-t-il. Si vous habitiez Munich six mois, vous ne parleriez plus ainsi ! Je ne

Phot. Filip Kester, Berlin

LA CULTURE DES RADIS EN BAVIÈRE. — L'arrosage se fait à l'aide de pompes spéciales dans lesquelles le mouvement de refoulement et d'aspiration est obtenu par le jeu de bascule auquel se livrent les deux femmes.

Phot. Filip Kester, Berlin.

SUR LE CHAMP DE FOIRE DE MUNICH, des frituriers vendent des poissons frits mis en étalage de façon bizarre, car ils sont embrochés sur des bâtons fichés en terre.

Photo Rehse & Co., Munich.

L'HORLOGE MÉCANIQUE DE MUNICH, restaurée il y a quelques années, fait apparaître tour à tour les chevaliers du tournoi des heures, des hérauts d'armes avec leur masse et leur chapeau à plumes, deux fous cambriolant gaiment et des joueurs de trompettes.

Phot. Kester & Cº. Munich.

LE VIEUX MUNICH. — Il reste encore, de-ci de-là, surtout dans les quartiers de Schwabing et de l'Au, de ces maisons de bois à galeries extérieures, qui donnaient autrefois à la ville un aspect pauvre, mais pittoresque.

Exécuté par Von Otmar Kees, Munich. Cliché tiré de "Bayrische Gewerbeschau 1912 in München".

LA FERRONNERIE. — Cette fermeture d'imposte en fer forgé offre une sobriété de motifs et une légèreté de lignes qu'on n'est guère accoutumé de trouver sous une main germanique.

Phot. Kester & Co. Munich.

Une maison moderne de Munich, dont la décoration extérieure est tout au moins étrange.

Architecte, Prof. Richard Berndl, Munich.

Les entrées de maison en forme de portique ont l'avantage d'unir plus intimement le jardin et la maison.

dis pas de mal de mes concurrents, qui font d'excellente bière, dont je bois souvent. Je vous dirai même qu'il m'arrive de déguster le matin les bières rivales pour en suivre les changements en bien ou en mal, pour essayer de les imiter dans le premier cas, pour faire mieux dans le second. Car les bières sont aussi différentes que les crus de Bordeaux et de Bourgogne. Je ne suis pas sûr du tout que, si je transportais mon usine à 3 kilomètres d'ici, je pourrais produire exactement la même bière que celle que je brasse aujourd'hui tout en employant les mêmes produits, la même eau, la même levure et les mêmes ouvriers. Le goût de la bière est aussi mystérieux que le goût des fromages. Pourquoi des habitants de votre Normandie ou de votre Auvergne, transportés en Allemagne, n'ont-ils jamais pu obtenir les camemberts, les roqueforts qu'ils fabriquaient si facilement dans leur pays?

« Aussi, en Bavière, chacun a sa bière favorite, et vous auriez beau user de tous les artifices possibles, vous ne feriez pas passer un pot de Löwenbräu pour un pot d'Augustinerbräu ou de Pschorrbräu, à un Munichois digne de ce nom.

— Dans un établissement de bière au détail, combien peut-on débiter de bière, en un jour, en moyenne?

— 10.000 litres. Pendant la fête d'octobre et la fête des tireurs, on arrive, dans une seule de nos brasseries, à consommer 20.000 litres dans une journée. »

Une autre question m'intéressait. Combien un vrai Bavarois, un solide Munichois, entraîné depuis l'enfance, peut-il bien avaler de bière par jour?

« On exagère beaucoup, me dit M. Joseph Pschorr, il n'y a pas de Gascons qu'en France ! Quand un Munichois, un de ceux dont vous parlez, mangeant du raifort, des concombres et des *brezeln* pour stimuler sa soif, a bu 8 ou 9 litres dans sa journée, c'est tout le bout du monde.

— Ah ! fis-je, tout de même?

— Pas plus, insista M. Pschorr avec un grand naturel. Et je dois dire que les étrangers de passage, quand ils s'y mettent, boivent plus que les Munichois. 9 litres, continua-t-il. Pensez au temps qu'il faut rien que pour les faire passer du pot dans le gosier, du gosier dans l'estomac, de l'estomac... à la liberté ! On ne peut pas tout avaler d'un coup. C'est une véritable occupation. Il faut n'avoir rien à faire.

— On m'avait dit que les garçons brasseurs, les livreurs surtout, avaient une capacité remarquable.

— Je vous le répète, il faut du temps ! Leur travail ne leur laisse pas le loisir suffisant. Cette légende, qui a une partie de vérité, vient de la coutume que nous avions autrefois de payer le salaire de nos ouvriers en nature, en bière. Alors, en effet, tous ceux qui travaillaient dans les brasseries, leurs femmes, leurs enfants, leurs parents, vivaient surtout de bière. Aujourd'hui, ces mœurs ont changé. Nous payons les salaires en argent. La ménagère s'en empare, et l'ouvrier doit, comme les autres, payer son litre de sa poche. De ce fait, la consommation de la bière a diminué à Munich. C'est un sacrifice que nous ne regrettons pas. La santé publique en profite. Nos bières sont bonnes, saines et nourrissantes, faites d'orge et de houblon et non de riz comme en Amérique (le riz est interdit par la loi en Bavière), mais l'excès de bière ne vaut rien pour le foie et le cœur ; il amène ce qu'on appelle le *Münchener Bierherz*, c'est-à-dire une sorte d'engraissement du cœur dont on meurt. Il nous faut chercher des débouchés nouveaux. Nous avons plus de peine, mais

nous préférons que nos ouvriers se portent bien. »

Bonne et saine parole de désintéressement, me disais-je, qu'on est heureux de trouver dans la bouche d'un patron archimillionnaire.

Mais M. Pschorr ajouta :

« S'ils se portent bien, ils travaillent mieux et plus... »

Ce que me disait M. Pschorr sur la diminution relative de la consommation de la bière en Bavière, j'ai pu le vérifier par ailleurs. Mais un médecin m'en donne une autre raison :

« Oui, on boit moitié moins qu'il y a vingt ans, me dit-il. Les sports, le ski, le football, le cheval, le tennis, l'alpinisme, ont diminué la fureur de boire. Les étudiants eux-mêmes se grisent moins. L'alpinisme surtout, qu'on a réussi à développer chez la jeunesse des écoles, a eu ce bon résultat. »

MUNICH

(SUITE)

L'ART ET LES ARTISTES

Le génie musical allemand. — L'absence de génie plastique. — Pas de vocations vraies, ou peu. — Les fabricants de tableaux de Düsseldorf et le commerce de la fonte. — Expositions de peinture à Berlin. — L'imitation des peintres français. — Darmstadt. — Un grand-duc intelligent. — Mécénisme éclairé. — Pourquoi les Bavarois sont-ils plus artistes que les autres habitants de l'Allemagne? — Hypothèses. — Les Allemands voient laid et voient noir. — Influence de la peinture française combinée avec un renouveau idéaliste. — Condition matérielle et sociale des artistes munichois. — Leur influence. — Les maisons particulières des artistes. — La villa Lenbach, la villa von Stuck, la villa Benno Becker.

C'est une banalité de dire aujourd'hui que l'Allemagne n'est pas un pays d'art. Il faudrait plutôt expliquer pourquoi. Et on se heurte là à des difficultés historiques et ethniques que la science arrivera peut-être un jour à surmonter. En attendant, personne n'a le droit d'affirmer que le génie allemand soit incompatible avec l'art, puisque l'Allemagne est le premier pays musical du monde, qu'en littérature elle a produit Gœthe, et que la Bavière a donné le jour à Holbein, à Cranach et à Albert Dürer. On répondra que Holbein a passé sa jeunesse à Bâle, que Dürer alla en Italie, et que, d'ailleurs, il ne suffit pas de quelques noms exceptionnels pour affirmer l'aptitude artistique d'un peuple, qu'il faut la multiplicité, l'abondance et même l'exubérance des vocations.

Un fait domine l'histoire germanique : c'est que, au temps de Luther, la musique était déjà un art très développé en Allemagne et que, depuis le XVIe siècle, il n'y a pas eu ce qu'on peut appeler une grande école d'art plastique allemand. On serait donc en droit de dire que l'Allemagne n'a pas produit, malgré le nombre considérable de ceux qui aujourd'hui étendent de la couleur sur de la toile, de peinture allemande proprement dite.

Les Allemands sincères, — je ne parle pas des pangermanistes, — qui mettent leur orgueil à constater les progrès énormes accomplis dans leur pays depuis cinquante

ans, reconnaissent que la pauvreté de leur sol, les guerres nombreuses qui ruinèrent le pays — la guerre de Trente Ans surtout — sont les causes principales du long arrêt que subirent chez eux les arts de la civilisation. Chez une nation longtemps pauvre et qui, à peine sortie de la misère depuis un demi-siècle, s'est ruée à la fortune avec l'ardeur et de courage que l'on sait, il reste peu de place pour les loisirs féconds.

Pourquoi les Flamands, — qui, en somme, sont de race voisine et parente, — ont-ils produit cette admirable pléiade d'artistes? C'est qu'à l'époque où l'art flamand brilla de tant de gloire, le commerce avait déjà enrichi les Flandres. Bruges remplaçait Venise dans le commerce du monde. Les cuivres familiaux resplendissaient depuis des siècles dans les cuisines quand Téniers, Breughel, Gérard Dow peignirent leurs tableaux, car l'art flamand, c'est cela, c'est la casserole rayonnante, le bonnet blanc, les étains à l'éclat doux, les armoires bien cirées, les boudins et les chandelles et les commères aux chairs bombées. Rembrandt et Rubens, dont les œuvres sortent de ce cadre étroit, sont des phénomènes exceptionnels, et un grand homme, où qu'il soit, crève toujours la théorie des milieux.

Les Allemands, eux, pauvres, en proie aux luttes historiques qui préparaient leur unité, n'avaient pas les loisirs de grâce et de beauté qui firent les Écoles de Florence et de Venise, ni la quiétude abondante des riches cités flamandes. Et ceci, qui expliquerait leur retard, ne prouve pas leur incapacité foncière.

Aujourd'hui l'industrie, le commerce, la science, l'armée absorbent les intelligences et les activités. Un Américain qui veut gagner des millions ne peut, en même temps, faire de l'art, même s'il compose des tableaux, comme ce singulier président du « Canadian Pacific », M. Van Orne, que je rencontrai à Montréal, qui se levait la nuit et travaillait à la lumière électrique pour peindre sur la toile des effets de signaux dans les gares.

Le véritable artiste est celui qui est incapable de faire autre chose que son art. Peut-on dire qu'il y ait beaucoup de peintres allemands d'aujourd'hui qui se trouvent dans ce cas? Je n'oserais l'affirmer. Il semble qu'en Allemagne on devienne peintre comme on devient banquier, commerçant, hommes d'affaires, et qu'il ne se fasse guère une sélection de personnalités éminemment douées et poussées vers l'art par un irrésistible instinct. On dirait que c'est le hasard qui décide les vocations. Il est difficile de ne pas le penser en voyant les expositions. Je connais un peintre allemand, de talent d'ailleurs, qui, devant moi, regrettait de n'avoir pas fait de politique. Pour lui, le talent, c'est la difficulté vaincue. Il apporte dans son art la même patience appliquée, la même énergie à surmonter les difficultés qu'il eût mises à démêler une question politique complexe. Voilà un grave défaut incompatible avec une véritable aptitude artistique. Les qualités d'adaptation de l'Allemand, son manque d'originalité, son application studieuse le rendent apte à tout. Il fait donc de la peinture commerciale, comme il arrive chez nous, à certaines générations de littérateurs et d'hommes de théâtre de notre temps, de servir au public exactement le dosage habile qu'il réclame d'émotion, de hardiesse ou de sottise.

Quoi qu'il en soit, Munich est incontestablement la capitale de l'art en Allemagne. Düsseldorf, centre industriel west-

Fonderie d'étain Hedl et Sohn, Munich — Cliché tiré de " Bayrische Gewerbeschau 1912 in München ".

MASS EN ÉTAIN. — L'art munichois s'ingénie à renouveler aussi bien par la variété de la matière employée que par l'inédit de la décoration ces " mass ", ustensiles nationaux.

Architecte, Prof. Richard Berndl, Munich.

L'ARCHITECTURE PRIVÉE s'inspire souvent d'éléments rustiques. Les façades sont égayées par de nombreuses ouvertures et la silhouette des toits donne à l'ensemble un caractère médiéval qui n'est pas désagréable.

Maquette de Théodor Georgii — Clichés tirés de " Die Ausstellung München 1908 ". — Maquette de Erwin Kurz.

LA SCULPTURE. — Sous le rapport de la composition et de l'exécution, il semble que la statuaire allemande ne doive pas atteindre avant longtemps le degré de perfectionnement atteint par l'art décoratif.

Architecte, Prof. Richard Berndl, Munich

L'ART DÉCORATIF D'INTÉRIEUR. — Le vestibule d'une maison d'habitation doit avoir un air accueillant, et c'est celui qui se dégage de ces hauts lambris de bois clair harmonisés avec l'horloge, la table et les sièges.

phalien, doit abdiquer toute prétention artistique. Les quelques fabricants de tableaux qui y restent, à part deux ou trois exceptions, feraient bien mieux de se lancer courageusement, une fois pour toutes, dans la vente des aciers commerciaux.

Berlin a de beaux musées ; on y multiplie les expositions, et l'on se paie même de luxe, à l'exemple de Munich, d'une sécession révolutionnaire. De bons peintres s'y sont fait un nom célèbre. Liebermann, Leistikow, Menzel, Leibl, d'autres encore ; mais Munich les revendique, au moins ce dernier qui fut dans la capitale de la Bavière le compagnon de Courbet. J'ai souvent visité les expositions de peinture berlinoise avec le souci d'y découvrir une caractéristique, une trace de tempérament personnel. J'y ai constaté une grande abondance de sujets guerriers, de tableaux de 1813, de 1870, de bustes de généraux, de l'Empereur, de couronnements, d'inaugurations, de portraits quelconques, des hommes en général raides et sévères, aux yeux bleus, les femmes toutes angéliques et souriantes, inexpressives et banales, chromos aux couleurs ternes.

Malgré ses artistes remarquables, Berlin aura beau faire, pendant longtemps encore, aussi longtemps peut-être que le roi de Prusse se permettra de faire prévaloir sa propre esthétique aux dépens des libres artistes, l'art n'y paraîtra qu'en invité de passage.

Darmstadt, sous l'influence du grand-duc de Hesse, mécène éclairé, essaye aussi de lutter pour la prééminence artistique, et fait des efforts ingénieux et tenaces pour se créer une personnalité dans le domaine de l'art.

Partant de ce point de vue intelligent que toute époque doit avoir son style propre, le grand-duc de Hesse attira dans sa capitale sept artistes indépendants, peintres, sculpteurs, architectes, de Vienne, de Berlin, de Paris même, à qui il dit :

« Venez vous installer ici, voici des terrains où vous pouvez construire et meubler vos maisons à votre guise. Pendans cinq ans vous ne paierez aucun loyer. Vous toucherez en plus 5 000 francs de pension. Vous n'aurez d'autres obligations que de travailler selon vos goûts, en toute liberté. Des gens vous commanderont des villas, des sculptures, des décorations; tâchez que Darmstadt devienne la plus jolie ville d'Allemagne ! »

L'architecte viennois Olbrich fit le plan de ces maisons, réunies dans un endroit tranquille qu'on appelle Alexanderweg. Chacune a un caractère particulier. Aucune n'est copiée servilement sur rien de connu. Façades bleues, jaunes, rouges, toits vernissés multicolores, mélange de tous les styles de tous les pays, rappelant surtout le genre des villas suisses et scandinaves ; un musée eut une façade de palais hindou. Bientôt le quartier des résidences, Mathilden-Höhe, Tinten-Viertel, se peupla de demeures plus gaies les unes que les autres.

Tout y était original et inédit, les candélabres, les marteaux de porte ; les escaliers extérieurs, divisés par paliers, avaient des marches de bois grossier ou de briques bleues. Je me souviens avoir vu tout cela un jour de soleil, et mon œil en a conservé une vision de gaîté charmante. Je sais bien que, dans les cercles artistiques officiels, on traite ces tentatives d'extravagances contraires à l'art véritable. J'ai beau faire, je ne puis arriver à partager cet avis.

Darmstadt est trop petite pour ambitionner de détrôner Munich, mais le foyer d'art qui y brûle pourra grandir. Il ne reste

plus au grand-duc de Hesse qu'à faire jouer de la musique nouvelle et de la musique ancienne, à fonder une Académie libre, et à découvrir de nouveaux Gœthes et de nouveaux Schillers.

MUNICH CAPITALE ARTISTIQUE ∘ ∘ ∘ Quoi qu'il arrive dans l'avenir, Munich n'en demeure pas moins aujourd'hui, je le répète, le centre indiscutable des arts plastiques allemands. Ce qui la différencie de ses rivales, c'est qu'elle est une ville dont le principal souci, avec le farniente et la dégustation de la bière, est de se dévouer à l'art.

Mais d'abord pourquoi les Bavarois se distinguent-ils, sous ce rapport, du reste des Allemands? Très soucieux d'art, c'est un fait, ils se reconnaissent eux-mêmes en retard sur les États du Nord pour les choses de l'intelligence pure. Les uns disent: « Nos populations sont catholiques, leur religion leur offre plus de fantaisie, ouvre à l'imagination plus de rêve et de beauté, le culte lui-même a des traditions d'apparat et d'esthétique. Le protestant, au contraire, davantage l'homme du fait, est un réaliste... Sa religion est sévère et critique... » Il resterait à savoir si c'est la religion de Luther qui a rendu le Prussien réaliste, ou si c'est parce qu'il était réaliste qu'il a adopté et conservé la religion de Luther.

Plus simplement, les souverains bavarois, artistes de goût, ayant réussi à amener à Munich les plus beaux trésors artistiques de l'Allemagne, et ayant fait de leur capitale une cité architecturale unique, une tradition et un entraînement ne sont-ils pas nés de cet effort persistant? Depuis lors, les étrangers s'habituèrent à visiter Munich, les commerçants y trouvèrent leur compte, les artistes aussi. Et les Munichois n'ont-ils pas jugé plus simple de se spécialiser dans le commerce du tourisme et de l'éducation artistique, au lieu de demander à l'industrie, si difficile en cette région, — par l'absence de la houille, — des ressources aléatoires exigeant d'ailleurs de grands efforts et une activité inaccoutumée?

Ou bien encore, ces tendances et ces goûts d'art en Bavière et en Souabe ne seraient-il pas dus au voisinage de l'Italie? Les relations fréquentes entre les grands marchands nurembergeois et la république de Venise qui utilisait la Bavière comme route commerciale n'influèrent-elles pas sur les dispositions natives? Une bande d'Allemagne se serait ainsi formée qui rejoignit les Flandres, séparée du reste du pays, de la Prusse, du Brandebourg, pauvres, par l'isolement de la misère.

Peut-être aussi trouvera-t-on l'explication cherchée dans le mélange de toutes ces hypothèses.

Pourtant il ne faut pas croire, — une fois ces dispositions et ces goûts constatés, — que l'on vit à Munich au milieu d'artistes de génie et qu'on écrase à chaque pas les pieds d'un Rembrandt ou d'un Velasquez. Non. Il n'y a pas ici, ni nulle part en Allemagne, de grands artistes de la taille de nos plus grands. J'ai en vain cherché un Puvis de Chavannes, un Claude Monet, un Besnard, un Carrière, un Renoir, un Degas, ou un Dalou, ou un Rodin. Tout ce qu'on nous montre, on peut le dire sans faux orgueil, est bien au-dessous de ces maîtres. Et je pourrais en citer encore cinquante, cent, parmi les nôtres, qui n'ont pas de rivaux dans tout l'Empire allemand.

Quand on s'est bien cassé la tête à ruminer en tous sens, le plus loyalement possible, les impressions ressenties dans

vingt visites à des expositions de peinture allemande, on en revient toujours à cette conclusion :

« Les Allemands voient laid et voient noir. »

Ceci est une impression générale. Dans le détail, vous trouverez des exemples qui paraissent la contrarier. Ainsi, presque tous leurs portraits de jeunes filles sont banalement angéliques, et, dans les Sécessions, c'est-à-dire dans les Salons révolutionnaires, la couleur hurle tout comme ailleurs. Mais vous savez fort bien que là aussi ils imitent. Et, si devant un certain nombre d'artistes allemands, vous sentez se déployer une personnalité vraie, ce qui la caractérise en première ligne, l'amour du composite et la passion de l'énorme, négation du sens de l'harmonie et des proportions. Ils n'ont pas du tout ce besoin d'équilibre, cet instinct pondérateur que nous appelons finalement le goût, l'art d'élaguer, de mesurer, de polir et de raffiner, que nous avons érigé en art suprême. On pourrait, d'ailleurs, discuter cette prétention, reçue partout à présent comme une loi indiscutable, loi qui met en dehors de l'art toute la poésie espagnole, inégale et exubérante, sans compter la Bible, les plus belles créations du génie scandinave et du génie germanique, à commencer par Gœthe, sans compter Shakspeare, Rabelais, Hugo, et, d'ailleurs, tous les grands hommes.

Ceci dit, rendons justice aux bons artistes de Munich et de Berlin, aux Liebermann, aux Leibl, aux Leistikow, aux von Stuck, aux Habermann, aux Becker, aux Kühl, et à d'autres encore dont le nom pour l'instant fuit ma plume.

Munich, m'a-t-on dit, est la ville des individualistes. Vous connaissez ce mot de Frédéric le Grand : « Dans mon pays, tout le monde peut devenir un saint, chacun à sa façon. » Ce mot caractérise parfaitement les artistes munichois.

Mais s'ils entendent demeurer libres les uns vis-à-vis des autres, ils se défendent moins contre l'influence française.

Cette influence de la peinture française crève donc les yeux dans les expositions de peinture, à la Galerie de verre comme à la Sécession. Mais, tandis que d'un côté on en est encore à des effets anciens et faciles de lumière, projections de lampe, rayonnements de bougie, lumignons crevant des fenêtres de chaumière dans la nuit noire, à la Cazin, ou au réalisme sans voile à la Manet, à la laideur poussée jusqu'à la caricature, aux monuments gothiques noyés dans de la poussière violette, à la Claude Monet; de l'autre, vous voyez les femmes nues dans des vergers, des paysages synthétiques, des imaginations de monstres, de serpents aux yeux en chaudron, selon l'esthétique de Bœcklin et de von Stuck.

Après cinquante ans d'efforts vers la clarté, la simplicité, la lumière, on voit de nouveau surgir de-ci, de-là, ce goût du surnaturel, du compliqué, du vague, que les optimistes appellent l'idéalisme allemand. Après avoir fait des meules violettes comme Monet, ils nous font réapparaître les gnomes, les naïades, les dieux, les monstres et les symboles hiéroglyphiques, obéissant ainsi à leur besoin d'abstraction et de métaphysique. Il faut émouvoir et faire penser l'Allemand pour se le conquérir ; que ce soit à l'aide de moyens plus ou moins banaux et plus ou moins brutaux, il n'importe. Ils pensent qu'un titre abstrait sous un tableau fera oublier que la peinture n'est pas très bonne.

« Laissez-nous, dit Henri Heine, laissez-nous sous les épouvantails de la folie,

des rêves fièvreux, du monde des esprits. Les spectres ne vivent que de l'autre côté du Rhin... Quand je vins en France, mes spectres m'accompagnèrent jusqu'à la frontière française ; là ils prirent à regret congé de moi. Le drapeau tricolore met en fuite les spectres de tout genre. »

Ainsi, à travers le fouillis d'imitations diverses, rétrogrades, snobiques, banales, révolutionnaires, la vraie tendance se révèle donc contre le réalisme excessif de ces dernières années. Le plus célèbre des rénovateurs munichois, M. von Stuck, qui commença par des études réalistes de paysages, ne fait plus aujourd'hui que des *Péchés capitaux*, des *Guerres*, des *Printemps*, des *Pans* mythologiques. Il retourne à l'inspiration de la Renaissance, en passant par Bœcklin et par Gustave Moreau, et cherche des couleurs profondes. De même M. von Uhde, peintre de talent, qui fut l'un des fondateurs du Salon du Champ-de-Mars, et qui, en 1895, peignait des prédications sur le lac de Sternberg, avec des paysans en costume moderne, paraît décidé à abandonner, lui aussi, le réalisme.

Et, à leur exemple, on voit une foule de jeunes imitateurs produire des *Mauvaises consciences*, des *Paradis perdus* et autres compositions symboliques prétentieuses qui sont des devinettes et des rébus, d'ailleurs banaux.

LES ARTISTES MUNICHOIS ○ ○ La situation matérielle et sociale des artistes de Munich est bien différente de celle des artistes français. La vie y est beaucoup moins chère qu'à Paris ou même qu'à Berlin. L'atelier, les modèles coûtent aussi moitié moins que dans la capitale prussienne. Les modèles abondent : pour 3 fr. 75 on retient un modèle une journée entière. A l'Académie des Beaux-Arts, qui renferme 400 élèves, à l'École des Arts décoratifs qui en contient autant, 100 hommes et femmes posent tous les jours et aussi dans les académies privées. Il y a ici 4.000 artistes, parmi lesquels 800 élèves américains, slaves, serbes, croates, slovaques, etc., qui iraient aussi bien à Paris si on faisait quelque chose pour les y attirer.

Je demande de quoi peut bien vivre cette armée d'artistes dans une petite ville comme Munich? Certains collaborent aux journaux illustrés, le *Simplicissimus*, les *Fliegende Blætter*, la *Jugend*; d'autres font de l'art industriel.

« D'autres vivent des mécènes, je suppose, de la Cour, de l'État, des municipalités bavaroises?

— Peu, me répond-on. Les grands brasseurs n'achètent guère de peinture, au contraire de ce qui se passe en Westphalie et dans la province Rhénane, par exemple, où les grands usiniers se croient obligés d'acheter les pauvres peintures de l'école mourante de Düsseldorf. Au budget de l'État bavarois figure un crédit annuel de 125.000 francs pour achat d'œuvres d'art. Le régent en achète pour 25.000 francs sur sa cassette privée, — ce qui est maigre si l'on songe à la munificence des derniers souverains bavarois. La ville de Munich, elle, n'achète rien, se contentant d'encourager l'art par de bonnes paroles, et se servant des artistes gratuitement en toute occasion. »

Contrairement à ce qui se passe à Dresde, où les artistes gagnent péniblement leur vie, les artistes tiennent à Munich le haut du pavé, sont reçus partout, très considérés, font de riches mariages et vivent en bourgeois. Le prince régent reçoit tous les jours à sa table deux ou

Cristallerie Frauenau, J. Gistl — Cliché tiré de " Bayrische Gewerbeschau 1912 in München "

LA CRISTALLERIE se ressent, elle aussi, du souci de rénovation qui tourmente l'art moderne allemand. La diversité de formes et de couleurs — vert, bleu et rouge — de ces coupes, offre un exemple de ce labeur artistique.

Architecte, Prof. Richard Bernd., Munich.

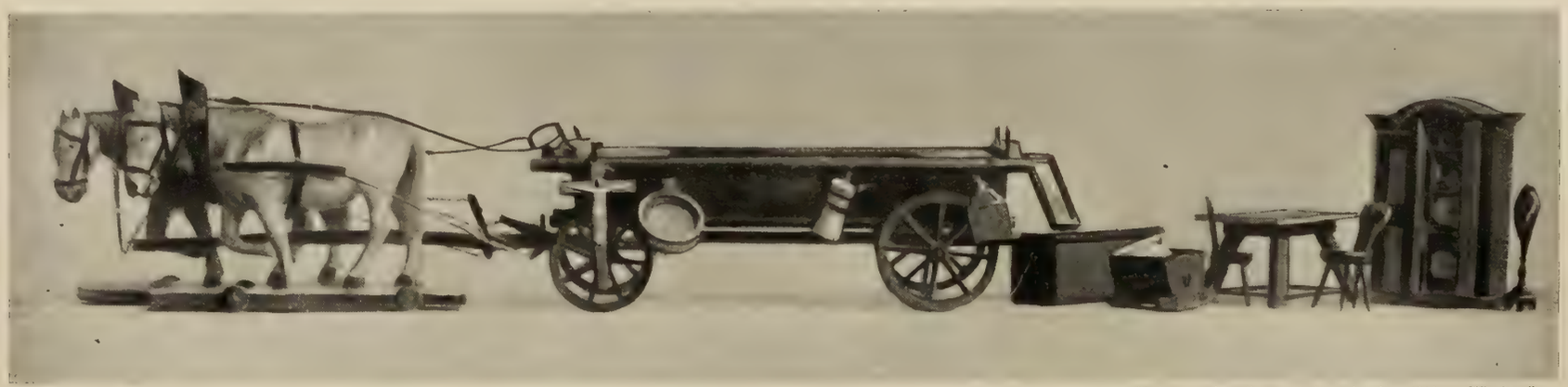
L'ART DÉCORATIF D'INTÉRIEUR. — L'éclairage, première qualité d'une salle à manger, est assuré par ces larges baies à la façon anglaise que paraissent, en général, traiter de si intéressante manière les artistes munichois.

Phot. Kester & Cᵒ, Munich.

MUNICH PITTORESQUE. — La rivière qui arrose la ville, l'Isar, s'y répand en de multiples dérivations, glissant tantôt à travers les pelouses des jardins publics, tantôt entre les lavoirs des ménagères.

Phot. Kester & Co, Munich.

MUNICH PITTORESQUE. — Chaque année plus rares, quelques aspects villageois sont disséminés dans Munich, qui apparaît ainsi une ville de nature en même temps qu'une ville d'art.



Fabriqué par Wilhelm Schmidt, Munich. Cliché tiré de "Bayrische Gewerbeschau 1912 in München".

LES JOUETS EN BOIS sont remarquables par l'originalité avec laquelle ils sont exécutés. Cet attelage n'est pas fait d'un bois simplement dégrossi. On a poussé scrupuleusement les détails, on a respecté davantage le réalisme des formes et des mouvements.

Exécuté par Von Marg. Steiff, d'après les dessins de Von Alb. Schlopnies, Munich. Cliché tiré de "Bayrische Gewerbeschau 1912 in München".

LES JOUETS EN ÉTOFFE. — Ce cortège ne se recommande pas seulement par le comique de l'invention. La grande variété d'expressions à quoi l'on a su plier ces visages d'étoffe et la vie qu'ils reflètent montrent bien l'effort tenté pour rompre avec la routine des poupées ou des pantins, toujours similaires.

trois peintres parmi les huit ou dix personnes qu'il traite à la Cour. En Prusse on anoblit les banquiers israélites, en Bavière on anoblit les artistes. Lenbach s'appelait von Lenbach. Les peintres von Stuck, von Keller sont généralement des nobles de date récente.

Le prince Ruprecht et le prince régent lui-même vont sans façon au cercle artistique *Allotria*, pour se rencontrer avec des peintres, des sculpteurs, des architectes.

Quant au peuple, son plus grand plaisir quand il n'est pas à la brasserie, c'est de visiter le musée. Le dimanche on fait queue, littéralement, à la porte de la Pinacothèque et du Musée national. Il faut attendre une demi-heure pour entrer, si l'on a son parapluie ou sa canne à déposer au vestiaire.

Tous ces faits constituent une atmosphère d'art qu'on ne trouve nulle part en Allemagne. A aucun prix les artistes ne consentiraient à quitter Munich pour Berlin. Beaucoup d'entre eux gagnent une fortune tous les ans. Celui qui se fait payer le plus cher s'appelle Kaulbach, neveu du vieux Kaulbach. Il a peint toute la famille Rockefeller, le vieux John D., le fils, la fille, le gendre et les frères. Le peintre leur demande un prix exorbitant. Au lieu de 10.000 marks qu'il prend en général pour un portrait, ce qui est déjà joli pour un artiste de deuxième ordre, il a obtenu de Rockefeller 50.000 francs par portrait. Après cela il peut se reposer.

M. von Stuck arrive aussi à de beaux prix pour ses tableaux. Lenbach gagnait plus de 500.000 francs par an.

« Il y a vingt ans, me disait un peintre, nous avions le plus profond mépris pour les artistes qui se vendaient. Ah ! le bon temps ! Le plein air, l'impressionnisme florissaient. C'était l'époque où paraissait *L'Œuvre* de Zola, dont Cézanne est le héros. Nous dévorions les feuilletons de Zola, et nous les discutions passionnément. Manet, le grand Manet, était un dieu pour nous ! Quand l'un de nos amis revenait de Paris, aux mois de mai et de juin, qu'il avait vu les Salons, nous le recevions avec enthousiasme. Nous l'entourions en l'accablant de questions : « Un tel, qu'a-t-il exposé ? Comment est-ce ? Et celui-ci, et celui-là ?... » Le catalogue en main, il fallait que, jusqu'à une heure avancée de la nuit, il nous racontât tout, tout !... Cette fièvre a passé... Je ne vois plus autour de moi vivre la passion pour l'art qui nous agitait alors... N'est-ce pas la même chose chez vous ? Chaque génération ne peut donner des artistes de grande valeur. Parmi les derniers venus, vous n'avez pas d'hommes de la taille de Manet, de Monet, de Cazin, de Besnard. Ne vous semble-t-il pas que notre époque n'est pas favorable à l'art ? Les uns sont accaparés par les préoccupations sociales, les autres ne pensent qu'à faire des affaires et à gagner de l'argent.

— De tout temps on a dit cela, répondis-je avec philosophie. Et toujours de nouvelles jeunesses ignorantes et passionnées sont venues démentir ce pessimisme qui nous vient de l'âge... L'histoire de votre Sécession n'est, d'ailleurs, pas si vieille. »

L'artiste sourit, sa figure s'illumina, et il dit allègrement :

« C'est vrai ! Ce fut charmant. Les « pompiers » nous embêtaient, l'art officiel avait la prétention d'étouffer toute velléité de vie personnelle et d'originalité. Nous décidâmes à quelques-uns de nous séparer des pontifes. Il y a seize ans de cela !

Ce ne fut pas long. Quand la Sécession fut fondée, le ministre de Bavière nous dit : « Nous n'achèterons pas un seul des « tableaux de votre exposition. Nous n'irons « même pas les voir. Nous vous ignorerons « complètement. » Les journaux écrivaient : « Ce sont des fous. Deux salons ne peuvent « pas vivre côte à côte à Munich, c'est impos- « sible. » En trois mois nous bâtimes un immeuble qui coûta 600.000 francs qu'on nous prêta. L'exposition, d'ailleurs superbe, fut un grand succès. Le prince régent vint la visiter. Le prix des entrées et les 10 p. 100 que nous payent les artistes sur les tableaux qu'on leur achète ont suffi pour qu'en dix ans tout fût remboursé aux prêteurs. Aujourd'hui nous sommes riches de 125.000 francs et propriétaires d'un important matériel.

— Le ministre vous boude toujours?

— Devant le succès, il fut obligé de venir l'année même à notre exposition. Nous sommes traités exactement sur le même pied que l'ancienne société, et l'État met à notre disposition, pour notre Salon, le palais qui fait face à la Glyptothèque. C'est une victoire révolutionnaire. »

LES VILLAS D'ARTISTES

Les peintres munichois, pénétrés des souvenirs de l'art grec et de la Renaissance, s'inspirent de ces époques et les font revivre dans leurs demeures. Leur goût, épuré par de longs séjours en Grèce et en Italie, a créé, à côté des beuveries populaires, des sanctuaires d'art, et je ne sais rien de plus typique que le contraste entre ces deux aspects de la vie munichoise. Munich en tire une de ses originalités, et j'y vois aussi la marque de l'importance que prend l'art dans les milieux artistiques bavarois. Les artistes qui en ont le moyen se font bâtir des hôtels particuliers sur leurs propres plans, et les meublent, dans le style qu'ils ont adopté, des chefs-d'œuvre de l'art ancien. On visite la maison de Lenbach, de von Stuck, de Benno Becker, comme on visite de petits musées. Les propriétaires se prêtent à cette importunité de la meilleure grâce du monde.

L'hôtel de Lenbach est une vraie merveille de décoration et d'ameublement. Avec sa loggia à trois arcs au premier étage et sa terrasse en demi-lune surplombant le rez-de-chaussée, il a l'air d'une villa florentine. Dans un coin de la cour d'entrée où chante un jet d'eau, Lenbach — on n'est pas parfait ! — avait placé de fausses ruines, pierres et mousses encadrées de lierre, vieux chapiteaux tombés, d'un romantisme truqué, un peu choquant. Mais ce qu'on voit dedans fait oublier ce qu'on a vu dehors.

La veuve de l'illustre peintre, femme charmante et distinguée, laisse le public pénétrer dans l'atelier et les dépendances. Elle a maintenu l'atelier dans l'état où il se trouvait à la mort du maître, et on peut, sur les nombreux chevalets, admirer une ou deux douzaines de portraits originaux et de répliques de portraits célèbres : Bismarck, Guillaume Ier, Moltke, Mommsen, Virchow, Helmholz, lady Curson, Duse, Mrs. Vhitney, Louise de Saxe, duchesse de Bavière, la princesse Clémentine de Cobourg, et de splendides inconnues. Des tableaux du Titien, de Rubens, de Lawrence, de Reynolds, de Gainsborough, de Teniers, d'Hobbema, de Terburgh, de Van der Goes, de Ruysdael, des primitifs allemands, des tapisseries superbes, gothiques et Renaissance, plafonds, parquets, dessus de porte sculptés, fauteuils vaticanesques, tentures, vieux meubles italiens, tapis de Perse, chinoiseries, cuivres, bronzes et marbres grecs, — tout est

fait d'authentiques reliques des siècles passés. La salle des fêtes est un chef-d'œuvre d'harmonie, de richesse et d'arrangement : c'est là que le grand peintre a voulu mourir, au milieu des bibelots qu'il aimait et qui furent, avec la peinture et l'amour, toute sa vie.

Non loin de celle de Lenbach, la maison du professeur von Stuck est aussi très curieuse. Du dehors, avec son portique à colonnes que surmonte une terrasse, sa pergola, ses statues antiques et sa louve du Capitole qui rompent la netteté de ligne de la façade, elle s'impose aux regards du passant par ses proportions harmonieuses et la sobriété élégante de sa décoration.

Dès l'abord, on dirait que l'architecte — von Stuck lui-même — s'est ingénié à reconstituer la demeure d'un patricien grec ou romain. Des bas-reliefs incrustés dans les murs et des bustes de marbre et de bronze dans des niches font tout l'ornement du vestibule dallé de blanc et noir. Le reste de l'hôtel est composite, mais d'un goût ingénieux et amusant dans sa recherche. Vous entrez dans le salon de réception meublé à l'antique, ne faisant qu'un avec une pièce en rotonde qui est le salon de musique. Là, sur des colonnettes légères, des statues sont posées ; mais l'œil est tout de suite attiré vers une grande Pallas Athénée casquée et armée d'une lance qui se détache sur un fond de mosaïque. La lumière arrive du jardin par une large baie en hémicycle, tamisée par un ample rideau de soie rouge, et vient jouer dans les dorures des niches coloriées où reposent des marbres, ainsi que sur le parquet marqueté de losanges verts et noirs que ne cache aucun tapis. Des meubles grêles, chaise longue, fauteuils, banquettes, recouverts d'un damas rouge à fleurs blanches, rangés au long des murs creusés de niches aux pierres vivaces et lambrissés de marbres rouges et noirs, laissent le milieu du salon libre. Au plafond sont peints les signes du zodiaque noir et or.

On se représente très bien dans ce décor, d'une sobriété un peu sévère, sans concession au goût du confort moderne, des hommes drapés à l'antique et des femmes en péplum, les pieds nus ornés de bandelettes, allongeant leur corps gracile sur des banquettes légères. Mais les invitées de M. von Stuck ont-elles toujours la ligne pure des Tanagras?

On passe de là dans un autre salon plus petit et plus intime, orné d'un merveilleux tapis, meublé de fauteuils et canapés Empire couverts de damas jaune ; puis dans le cabinet de travail. Une soixantaine de porcelaines chinoises encadrées de bois finement sculptés lambrissent les murs jusqu'à mi-hauteur ; des tapisseries anciennes et des tableaux en recouvrent le reste. Ici, les confortables fauteuils de cuir vert, d'autres en velours de même ton ont supplanté les exèdres, les escabeaux d'ivoire et les chaises curules. C'est la pièce où l'on se tient, voisine de la salle à manger, et reliée directement à l'atelier du peintre. De très grands gobelins décorent le fond de cette salle ; sur des chevalets, des toiles inachevées, des répliques de tableaux achetés par les musées, des compositions symboliques, *l'Enfer*, *le Péché*, une « Salomé », une tête effrayante de Méduse, plusieurs études pour un « Printemps » et, ici et là, des bronzes, amazones, bustes, têtes classiques.

Une terrasse couverte aux murs peints d'ocre rouge avec un buste de Zeus et des bas-reliefs de plâtre artistement pati-

nés flanque la villa et donne sur le jardin. A l'abri d'une pergola où grimpent des clématites violettes, les bustes de Démosthène, Périclès, Sénèque, Alexandre le Grand, sont placés sur des socles entourés de verdure. Jusqu'en cette retraite l'antique vous poursuit, sollicitant l'imagination aux évocations du passé.

On peut se dire qu'on n'aimerait pas habiter une telle demeure, qu'elle est inadaptée aux mœurs modernes et au climat de cette contrée ; on peut se répéter que la jolie terrasse de la façade, au lieu de recevoir des orangers, est encombrée de neige durant de longs mois, que les statues nues et la louve du Capitole gèlent sous les glaçons et que les toits pointus de Nuremberg font mieux l'affaire en ce pays. Mais il faut apprécier le goût très sûr qui sut éviter, dans cette reconstitution, le fouillis de bustes, de cariatides, de bas-reliefs, tout ce bric-à-brac d'antiquailles auquel les amateurs d'ancien ne savent pas toujours échapper. Ce que les artistes italiens construisaient autrefois pour des mécènes, les artistes munichois l'ont construit pour eux avec la même passion architecturale, le même culte respectueux.

On a une impression pareille en visitant la villa du professeur Benno Becker. Elle a peut-être moins grande allure extérieurement, mais un goût d'une très rare finesse et une érudition artistique de premier ordre présidèrent à l'élaboration de son plan et au choix du moindre détail de sa décoration. Pendant ses longs séjours dans les villes italiennes, le professeur Becker découvrit des originaux, prit des moulages qu'il fit reproduire en belle matière, mais il ne se contenta pas de reconstituer, il dessina dans leurs moindres détails les pièces du mobilier, la forme des serrures, le décor ingénieux qui dissimule un radiateur de calorifère ; il étudia avec le même souci l'emplacement de cette plaquette de terre cuite incrustée dans le mur, et de cette frise modelée, et de cette majolique et de cette céramique. Il chercha l'effet que feraient sur cette porte les têtes de Ghiberti qui sont au baptistère de Florence, et il les appliqua aux portes de sa demeure. En cette maison, ainsi que dans toutes les entreprises d'art dont le professeur Benno Becker prend l'initiative, — comme la section d'art à l'Exposition et le Théâtre d'art — la sûreté et la sobriété de son goût et le don de mettre en valeur tous les détails de peinture, de sculpture, frappent par-dessus tout.

Il y à Munich ce qu'il n'y a pas à Paris, ni, je pense, dans aucune autre ville — sauf à Düsseldorf : — la Maison des artistes, leur club, leur salle de fêtes, leur asile. Fondée sur l'initiative de Lenbach, bâtie sur les plans de Seidl, meublée et décorée selon les idées du grand peintre, elle réalise une jolie conception d'artiste. Les beaux tableaux et les objets de valeur qui s'y trouvent appartiennent à la communauté. La salle des fêtes, très jolie, a ses murs peints d'une imitation de magnifiques tapisseries des Gobelins ; les moindres boiseries, les moindres étoffes, les ferrures, tout fut choisi ou dessiné par Lenbach, en style de la Renaissance allemande.

A Munich, les peintres, les sculpteurs, les architectes et même les marchands de curiosités sont tout-puissants, et ce n'est pas un des moindres attraits de cette cité agréable de sentir que le sabre le cède au crayon et à l'ébauchoir. Au temps où Lenbach vivait, on ne faisait

Crée par Richard Riemerschmid. Cliché de " Art et Décoration ".

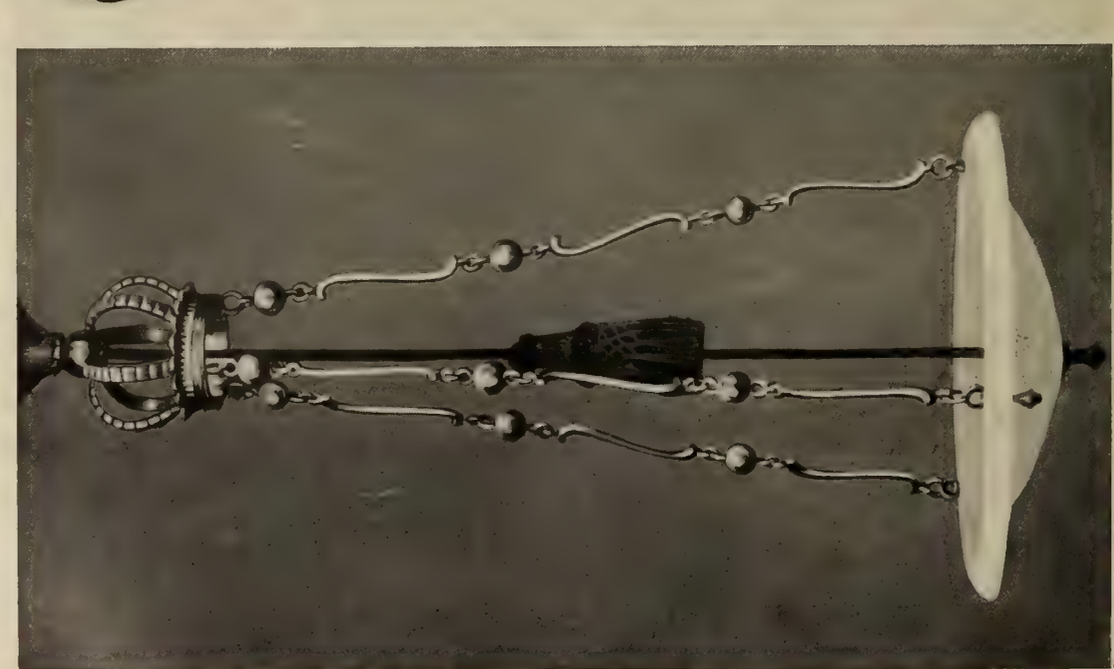
L'AMEUBLEMENT. — Meubles très simples et laqués, lambris blancs, armoires ventilées, tiroirs de dimensions variées, autant de particularités qui mettent en évidence la recherche de l'hygiène et du confortable.

Crée par Karl Bertsch. Cliché de " Art et Décoration ".

L'AMEUBLEMENT. — Le lit si massif et les meubles si rigides de cette " Chambre à coucher de Madame ", feraient croire qu'on ne possède pas à Munich le sens de la beauté appliquée à la femme.

Clichés tirés de " Bayrische Gewerbeschau 1912, in München ".

Fonderie royale de Ferdinand von Miller.



Exécutés par R. L. F. Schulz, Berlin, d'après les modèles de Bernhard Wenig, de Munich.

L'ART DÉCORATIF MUNICHOIS interprète librement la plupart des formes. De ces deux montures d'appareil d'éclairage, celle de droite présente une recherche de composition intéressante, tandis que l'autre, à force de sobriété, paraît manquer de solidité. Le vase de bronze est un essai de rénovation du style antique.

rien sans lui. Quand il avait parlé, c'était l'oracle. Ce fils de maçon, par la seule vertu de sa palette, se trouvait jouir, dans un pays militaire, d'une autorité de prince héritier. La tradition se continue. Le mécénisme des rois de Bavière encouragea et favorisa cette suprématie. Il n'y a pas de fête dans le royaume où les artistes n'aient les premières places. Il n'est acheté aucun tableau pour la Pinacothèque sans qu'ils donnent leur avis. Quand on érige un monument public, royal ou municipal, ils ont leur mot à dire. On va encore bien plus loin ! Les villes ont imité le gouvernement royal. Et, à l'heure qu'il est, de par les lois et règlements, on ne peut bâtir une maison à Munich sans que les plans en soient approuvés par une commission spéciale composée d'artistes. Si le style de la construction, les ornements de la façade ne conviennent pas à la commission, — pour des raisons d'harmonie dont elle est juge, — l'autorisation de bâtir n'est pas donnée. Si la commune veut remanier le plan de ses rues ou ouvrir de nouveaux quartiers, ou créer des promenades ou des squares, la commission des artistes est appelée à critiquer les projets qui lui sont soumis et à donner son avis, que l'on suit toujours.

Ce n'est pas seulement l'aspect intérieur de Munich que surveillent avec un soin jaloux les artistes locaux, mais encore les environs, et toute la Bavière ! On devait construire un pont de pierre sur l'Isar, à quelque distance de la ville. Les plans étaient faits, les ordres donnés ; les travaux allaient commencer. Cette fois-là on avait négligé de consulter les oracles. Ceux-ci apprirent ce qui se préparait, que les arches ne seraient pas assez hautes pour encadrer le paysage, que la vue de toute la vallée, si jolie à cet endroit, allait ainsi se trouver bouchée... Ils protestèrent, l'architecte von Seidl en tête, firent valoir les raisons d'esthétique qui condamnaient le projet. Tout fut remis en question. La commission eut l'idée de remplacer la pierre par du bois ; on trouva un dessin amusant de poutres brutes qui s'harmonisaient parfaitement avec le décor, et son projet remplaça l'ancien, à la satisfaction générale.

Dernièrement une délégation de la commission esthétique de Munich fut envoyée dans les Alpes. Il s'agissait de catéchiser un meunier qui voulait édifier un moulin sur des plans qu'on avait dû refuser pour excès de laideur et lèse-nature. Les délégués durent lui faire tout un cours de beauté, lui démontrer qu'il voulait déshonorer la montagne, et lui indiquer un architecte qui saurait concilier ses besoins légitimes avec le respect de la nature.

« Avec plus de bois et moins de fer, ce sera plus joli, lui dirent-ils, et plus économique. »

Le bonhomme dut céder et choisir un autre architecte.

J'ai eu l'occasion de causer assez souvent, pendant mon long séjour à Munich, avec un homme charmant et artiste extrêmement intelligent, pour qui le grand Lenbach montrait une particulière amitié et une estime profonde, le professeur Benno Becker, dont j'ai décrit plus haut la demeure particulière.

C'est un des hommes les plus dévoués à Munich et les plus universellement aimés. Son zèle civique et artistique est infatigable. A l'Exposition de Munich, qui vient de s'achever, il avait créé une sorte de petit musée-type à l'usage des villes moyennes et des petites villes qui se trouvent souvent embarrassées pour dis-

poser leurs collections et leur donner un aspect convenable.

« Nous sommes partisans de la théorie des petits musées, me dit M. Benno Becker; nous croyons que, plus un musée est petit, plus forte est l'impression reçue par les visiteurs. Ainsi il y a dans nos greniers plusieurs centaines de tableaux de valeur qui furent retirés de la vieille Pinacothèque pour n'y laisser que les plus grands chefs-d'œuvre. Nous pensons même à faire une nouvelle sélection pour n'y laisser que la crème des crèmes. Avec votre musée du Louvre et ce que vous avez dans les caves, on pourrait faire vingt musées admirables. Pourquoi cette accumulation fatigante et stérile? Pourquoi les musées provinciaux français, à part quelques-uns très rares, dix ou vingt au maximum, sont-ils vides de chefs-d'œuvre, quand le Louvre en regorge? En créant une foule de petits musées en province, vous exciteriez peut-être les gens à leur donner leurs objets d'art; en tout cas, vous engageriez les villes elles-mêmes à conserver et à sauvegarder des trésors aujourd'hui, sans doute, oubliés ou méprisés. Il faut peu de chose, en somme, pour faire un musée intéressant. Le tout est de savoir grouper les objets et les mettre en valeur. »

En effet, pour la peinture, dans une assez grande salle tapissée d'une grosse toile jaunâtre, au sol couvert de sparterie, quelques tableaux s'espaçaient largement sur les murs, comme dans un salon de bon goût ; de place en place, sur des socles de bois sombre, un petit bronze, une statuette, rien de plus. Dans une autre salle, de vieilles tapisseries, des meubles anciens, des statues gothiques, des médaillons, des vitrines, groupés et mis en valeur comme les richesses d'un amateur consommé, et non avec le tohu-bohu d'un magasin d'antiquités.

Pour la sculpture, on avait construit exprès deux petites salles basses aux murs tout blancs. Quelques médaillons, des bas-reliefs, incrustés dans le mur, entourés d'un sobre ornement ; sur des stèles pures de lignes, quelques bustes grecs d'hommes, de femmes et d'enfants ; dans des niches bien dessinées, bien proportionnées, s'élevaient des statues de plâtre ou de bronze. On aurait pu facilement compter les morceaux exposés, et pourtant le visiteur avait plaisir à s'arrêter là, à jouir de ces œuvres harmonieusement éparses, bien orientées à la lumière. Tout le succès de ces modestes salles leur venait de l'arrangement parfait, de l'ordre heureux, de la proportion.

« Vous comprenez notre but, conclut M. Benno Becker, les bourgmestres bavarois viennent visiter l'Exposition ; on leur explique qu'ils peuvent facilement en faire autant dans leurs villes, à peu de frais. Cela les excite. Nous voudrions que partout, même dans les villages, il y eût quelques-unes de ces salles d'art. Ce n'est pas impossible. »

MUNICH

(SUITE)

LE *SIMPLICISSIMUS*

Un journal satirique fameux. — Ceux qui le lisent, ceux qui ne le lisent pas. — Histoire de sa création, de ses luttes et de son succès. — Les procès. — Le directeur Langen menacé de prison. — Sa fuite à Paris. — Sottise de la censure. — Collaborateurs célèbres. — Visite aux bureaux du Simplicissimus *et du* März, *revue littéraire et philosophique amie de la France. — Murs éloquents. — Quelques dessins poursuivis.*

C'est à Munich qu'est édité, dessiné et rédigé le *Simplicissimus*, le plus fameux journal satirique de l'Allemagne, on pourrait même dire le seul, car les autres journaux comiques allemands, comme les *Fliegende Blatter* ou les *Lustige Blatter*, sont plus spécialement comiques, en tout cas n'ont jamais atteint cette hauteur de sarcasme ni cette force magnifique qui font penser aux maîtres français de l'ironie.

Dans ce domaine, les artistes munichois sont aussi forts et aussi spirituels que les meilleurs d'entre nos dessinateurs. Leur inspiration est même quelquefois plus générale, plus haute, dépasse l'ordinaire polémique et les personnalités, pour faire des retours en arrière vers l'histoire. J'ai entendu Forain et Sem rendre un éclatant hommage au talent de Théodore Heine, de Bruno Paul, de Thœny entre autres.

On peut dire que tout ce que compte l'Allemagne d'esprits libéraux, de cerveaux d'artistes, s'intéresse au *Simplicissimus*. Et j'ai entendu prétendre à Munich que les esprit cultivés se divisent en Allemagne en deux catégories, ceux qui lisent le *Simplicissimus* et ceux qui ne le lisent pas. Les officiers, qui s'y voient à chaque instant cinglés, n'en sont pas les moins curieux. Et il paraît que l'Empereur s'y regarde souvent en rêvant.

Le *Simplicissimus* est donc le journal le plus hardi et le plus brave de tout l'empire allemand. Car il ne se borne pas à fronder son gouvernement, il s'attaque à l'Empereur lui-même.

Il n'y a pas de doute que, dans ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne, dans ce mouvement général de fronde et de censure qui s'adresse directement au monarque, le *Simplicissimus* n'ait sa large, sa très large part, à côté de la *Zukunft* de Maximilien Harden. C'est lui le premier qui, dans ce pays de discipline et de res-

pect, osa ridiculiser la personne impériale, critiquer tout haut ses actes, son allure, ses manies. Depuis, beaucoup de gens l'ont imité, surtout quand on a su qu'on ne courait plus aucun danger.

Ses tendance générales sont pacifistes, anticléricales et libérales, on ne peut pas dire républicaines, — il y a si peu de traces, en Allemagne, d'esprit républicain. Il ne ménage personne. A maintes reprises, il fut dur pour la France, l'Angleterre, la Russie. On le sent sincère et libre.

De passage à Munich, j'ai voulu voir de près cette petite équipe de frondeurs qui représentent bien la façon de penser de la partie intellectuelle et indépendante du peuple allemand et, chaque semaine, font réfléchir les puissants du jour.

Un homme de lettres actif qui avait en même temps des qualités d'organisateur et d'administrateur, M. Albert Langen, eut l'idée du journal satirique. Il s'entendit avec quelques artistes munichois: Heine, Bruno Paul, Reznicek, Thœny, Schulz, Wilke et deux hommes de lettres, Ludwig Thoma et Geheeb.

Il choisit dans un roman de Grimmelshausen sur la guerre de Trente Ans le nom du héros, un soldat qui s'appelle Simplicissimus, et ce fut le titre. Un dogue terrible, qui vient de briser sa chaîne, fut le premier dessin, demeura l'enseigne et l'armoirie. Il y a treize ans de cela.

Au début, l'affaire traînait. Ce dénigrement des ministres, des généraux, du peuple allemand dans ses travers, de l'Empereur lui-même, déconcertait et troublait la *Gemütlichkeit* nationale.

« Cela ne doit pas être, » telle était la pensée générale.

Le journal se tirait péniblement à 20.000 et se vendait 10 pfennigs.

Mais M. Langen tint bon.

A la fin, touché de tant de bonne volonté et de courage, le gouvernement prussien s'en mêla. On poursuivit les dessinateurs et l'éditeur devant les tribunaux en vertu de l'article 361, paragraphe 2, du Code pénal, pour *Grober Unfug* (scandale grossier), et à partir de ce moment le succès du *Simplicissimus* fut assuré. Après le premier grand procès, le tirage du journal passa à 65.000 exemplaires. D'autres poursuites eurent lieu. Le tirage monta encore pour arriver à 100.000 exemplaires — ce qui est son chiffre d'aujourd'hui, au prix de 30 pfennigs. C'était le gros succès, et la grosse fortune.

Mais ce ne fut pas sans mal !

Heine, le plus incisif et le plus amer du groupe, fut par deux fois condamné à six mois de prison, et les fit ; Thœny en prit pour deux mois, et les fit aussi. Seul, l'éditeur Langen — menacé d'au moins deux ans de prison, mais averti à temps, et dont la liberté était indispensable à la vie du journal, put s'échapper, vint à Paris d'où il dirigea pendant cinq ans le *Simplicissimus*. Au bout de ce temps, la prescription étant acquise, il put retourner à Munich.

« Nous rions à présent, me disait M. Langen, le soir où je soupai avec la rédaction du journal au restaurant de la Maison des Artistes, nous rions quand nous revoyons les dessins qui exaspérèrent la censure prussienne. Vous les verrez. Ce sont jeux d'enfants à côté de ceux que nous publions aujourd'hui sans être inquiétés, ce qui est bien la preuve qu'on s'habitue à tout, les censeurs comme les souverains. Cette tolérance commença après la publication du livre de John Grand-Carteret sur les caricatures de l'Empereur. Vous savez que celui-ci fut

Architecte, Prof. Richard Berndl, Munich.

L'AMEUBLEMENT. — La profusion de marqueteries de cette chambre et les deux petits buffets, jumeaux comme les lits, rendent sensible l'effort fait par l'art moderne munichois pour échapper à la banalité.

Crée par Theodor Veil. Cliché de "Art et Décoration".

L'AMEUBLEMENT. — Si l'on n'en jugeait que par ce "Grand Salon", le tempérament allemand semblerait manquer de mesure dans le solennel et éviter difficilement le guindé et le froid.

Phot. Kester & Cie, Munich.

LES CONTRASTES DE MUNICH. — Au pied des hautes maisons de rapport modernes restent encore blotties quelques vieilles demeures encapuchonnées de leur toit immense, d'aventure épargnées par un présent qui aura bientôt complètement étouffé le passé.

Communiqué par le "Simplicissimus"

LE "SIMPLICISSIMUS" — Th. Heine donne des caricatures politiques prises dans le vif de l'actualité, d'un ton toujours très élevé. Ce dessin a pour légende : *La guerre et le choléra. La civilisation fait son entrée à Tripoli.*

Cliché tiré de " Bayrische Gewerbeschau 1912, in München

L'ART DE LA PORCELAINE EN BAVIERE. — Pots à bière peints en couleurs, en faïence de Souabe, datant du XVIIIe siècle.

Cliché de la revue " Art et Décoration "

Cliché de la revue " L'Art Décoratif ".

L'ART DE LA MOSAIQUE. — Ces mosaïques à l'antique, ornements de décoration d'un vestibule, participent un peu du style pompéien.

consulté sur l'opportunité des poursuites que des bureaucrates courtisans et trop zélés voulaient faire. Très intelligemment il refusa. Ce fut une leçon pour les pieds plats de la censure, qui, depuis lors, se tiennent tranquilles. »

Les artistes collaborateurs du *Simplicissimus* sont, par contrat, des sortes d'actionnaires de leur feuille, c'est-à-dire qu'ils se partagent, avec l'éditeur, les bénéfices considérables. Ils gagnent sûrement chacun plus de 30.000 marks par an. Ils s'obligent, par leur acte de société, à donner trois dessins par mois qui leur sont payés un certain prix. Par contre, pour chaque dessin qu'ils ne fournissent pas, on déduit de leur crédit la somme équivalente. Ainsi, habilement l'éditeur s'est assuré une collaboration régulière et zélée de la part de ceux chargés de soutenir le succès de l'œuvre.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES ° ° ° Les noms de collaborateurs du *Simplicissimus* sont célèbres dans tout l'Empire.

Ludwig Thoma, c'est le Peter Schlemihl qui écrit sous le titre de : Grossièretés (*Grobheiten*) des chroniques mordantes et savoureuses, d'une verve abrupte et abondante.

Heine, chef reconnu de l'équipe artistique, donne des caricatures politiques prises dans le vif de l'actualité d'un ton toujours très élevé ; ses légendes, qu'il fait lui-même, brûlent comme un acide.

Bruno Paul, l'artiste le plus connu dans la dernière génération artistique, a pris une part active au mouvement décoratif moderne et, malgré sa qualité de collaborateur du *Simplicissimus*, il est actuellement directeur de l'Académie des arts décoratifs à Berlin. C'est que les bons artistes ne pullulent pas en Prusse, et la notoriété et les travaux de celui-ci l'imposaient au choix de l'administration des Beaux-Arts. Bruno Paul avait pour spécialité les militaires, les paysans et les fonctionnaires. Ses dessins ont un relief incomparable.

Reznicek, Autrichien d'origine, dessine les femmes élégantes. Il habita Paris et suivit les cours de nos ateliers, ce qui explique la relative légèreté de son coup de crayon, si rare en Allemagne.

Thœny fait les charges d'officiers, de paysans, d'ouvriers. Son triomphe, c'est le cheval. Personne ne dessine les chevaux comme lui. La raison de cette habileté est assez curieuse : il voyagea pendant des années avec le cirque Barnum, dont il dessinait les immenses affiches toujours pleines d'animaux. Wilke caricaturait les vagabonds, les bohèmes, les étudiants et les gommeux.

Gulbransson a créé la galerie des contemporains célèbres. Beaucoup d'ingéniosité et d'imagination.

Schulz, poète et dessinateur, illustre des scènes symboliques, politiques et sociales. C'est le talent le plus allemand du groupe.

En causant ce soir-là avec eux, je leur demandai comment ils travaillent. S'ils font leurs légendes après leurs dessins, ou leurs dessins pour des légendes préparées? Théodore Heine sait d'avance ce qu'il veut faire et écrit lui-même ses textes. Les autres composent leurs dessins sans paroles, les remettent à la rédaction, et là un de leurs collaborateurs de la première heure, M. Geheeb, est chargé de trouver les légendes adéquates. Il y réussit avec une habileté extraordinaire. Il lui suffit de regarder un dessin pendant quelques minutes pour faire aussitôt parler les personnages avec un naturel parfait.

Je les ai aussi interrogés sur leur origine.

En somme, si c'est à Munich que se trouve le centre de la production satirique, il est curieux de remarquer qu'à part Thoma, qui est un Bavarois du crû, tous les collaborateurs du *Simplicissimus* sont originaires des autres États et même d'autres pays. Heine est Saxon, Reznicek est Viennois, Gulbransson est Norvégien ; les autres viennent ou de la province Rhénane ou du Wurtemberg.

J'ai dit l'estime et l'admiration que Forain et Sem ont pour quelques-uns de ces confrères allemands. Ceux-ci leur rendent, et au delà, leur admiration :

« Que Forain vienne à Munich ! Il verra si nous savons le recevoir ! »

Caran d'Ache s'est fait ici une célébrité avec ses caricatures de Guillaume II, que publia *Le Figaro*. La visite du Tsar à l'Empereur d'Allemagne à Breslau est restée dans toutes les mémoires. On m'en parle comme d'un chef-d'œuvre classique !

Sem et Steinlen sont également fort goûtés. Ce dernier, d'origine suisse, collabore même au journal munichois.

Un matin, j'allai visiter la rédaction du *Simplicissimus*, Kaulbachstrasse, quartier tranquille près du Jardin anglais.

L'éditeur Langen a installé là son bureau d'édition, sa revue März et son *Simplicissimus*. Le directeur, à peine âgé de quarante ans, me rappela, avec sa figure rasée, sa vivacité, sa netteté d'esprit, sa hardiesse en affaires, sa confiance et sa rapidité de décision, ces gens du Nouveau Monde à qui tout réussit. Malgré sa jeunesse, il a déjà tout un passé : c'est lui qui fit connaître en Allemagne les auteurs français des dernières générations, depuis Becque jusqu'à Marcel Prévost, en passant par Zola. Il fonda, il y a deux ans, une revue littéraire et philosophique d'une belle tenue, *März*, dont la diffusion est déjà considérable, et qui a dans son programme le rapprochement de l'Allemagne et de la France. Les meilleurs de nos écrivains y collaborent.

Une petite salle aux murs tendus d'une toile grisâtre, au tapis couleur poussière, meublée d'une armoire-bibliothèque de bois clair, d'une table et de quelques chaises. Sur le haut de l'armoire, un bouledogue muselé, rapporté de Paris par M. Langen : c'est l'ancien *Simplicissimus !* En face, un mouton expirant, de bois sculpté, symbolisant, si l'on veut, l'art libre égorgé par la censure ! Un écureuil sur une branche, c'est l'éditeur Langen lui-même. Un samovar dans un coin. Des albums de Gavarni et de Daumier sur la table, une collection du *Simplicissimus*.

C'est là, autour de cette table, que chaque vendredi se réunissent tous les collaborateurs du *Simplicissimus*. Ils passent en revue les actualités, les discutent, se répartissent les sujets, feuillettent les albums de dessins inédits qui attendent, les critiquent, les choisissent.

Sur le fond gris de la tenture, encadré de bois, sont suspendus les dessins persécutés par les censeurs berlinois, et qui valurent tant de mois de prison aux artistes.

En voici un qui date du voyage fait en Palestine par Guillaume II. Au loin s'aperçoit le casque colonial à pointe du monarque. Au premier rang, Frédéric Barberousse et Godefroy de Bouillon sortent tout armés de leurs tombes, et ce dernier dit :

« Ne ris donc pas si bêtement, mon vieux Barberousse; nos croisades n'avaient pas plus de sens ni d'utilité... »

Six mois de prison.

Un autre, qui fut publié à la mort de Bismarck : deux chênes, l'un énorme, brisé;

l'autre tout petit, debout. Un aigle, l'aigle prussien, va se poser sur les branches ployantes du jeune chêne, et la légende dit:

« L'aigle doit à présent se réfugier sur l'arbre encore frêle. »

Celui-ci valut aussi six mois de prison à Th. Heine. N'est-ce pas incroyable?

LES TENDANCES « Quelles sont, au juste, les tendances politiques de votre journal? demandai-je à M. Langen.

— Elles sont simples et claires, me répondit-il. Nous luttons contre l'excès du chauvinisme allemand, contre le militarisme exaspéré et insolent dont souffre l'Allemagne, contre le bourgeois philistin, notre ennemi intime, contre les conservateurs prussiens, contre les théologiens protestants. Mais nous ne négligeons pas, croyez-le, le spectacle que nous donne la politique européenne et même mondiale. L'Angleterre, la France, l'Amérique, la Russie, ont affaire quelquefois avec nos crayons !

— Voyons un peu vos dessins anti-français...

— Nous ne faisons pas de dessins anti-français ! proteste l'éditeur. Nous sommes, au contraire, partisans d'un rapprochement avec la France. Chez les pangermanistes on nous en fait même un crime. En pleine question du Maroc, quand de mauvais bruits de guerre circulaient, nous publiâmes un numéro entier consacré à cette idée de rapprochement. Son titre était : *Paix à la France !* Le dessin de la première page représentait Gœthe, après la bataille de Valmy, disant à des soldats sur le champ de bataille :

« Aujourd'hui commence pour l'histoire une ère nouvelle ; c'est ici qu'elle a pris naissance. Vous pourrez dire un jour que vous étiez là. »

A la page suivante, on voyait un soldat allemand essayant de caresser le coq gaulois tout rouge de colère, et le soldat disait : « Plus je le caresse, plus il se hérisse. » Et ainsi de suite.

Il y eut une édition de ce numéro en français.

Ceci donna l'idée de joindre à chacun des numéros une feuille contenant la traduction française des légendes, pour en faciliter la compréhension dans les pays de langue française. On hurla à la trahison. Ce fut un tapage effroyable dans le camp pangermaniste.

« Comprenez-vous cela ? s'étonna M. Langen. Nous échangeons avec la France, comme du reste avec les autres pays civilisés, tous les produits de notre industrie, de notre commerce, de nos arts. Et il n'y aurait que l'échange de la satire qui nous serait défendu ! Est-on aussi étroit d'esprit chez vous?

— Je ne le crois pas, fis-je en riant. La satire fut considérée jusqu'ici comme un article international ; elle s'adresse à tous les esprits éclairés de la planète. On ne comprendrait pas chez nous ce sentiment de propriété nationale ! Nous sommes sous ce rapport libre-échangistes. »

M. Langen continua :

« Heine dit souvent que nous aurons un jour le prix Nobel. Voici son raisonnement, qui est un syllogisme irréfutable. Le prix Nobel est fondé pour encourager les œuvres de paix. Or, quel est le principal obstacle à la paix? Le militarisme. Quel est le pays où le militarisme est le plus développé ? L'Allemagne. Qui fait la guerre la plus acharnée au militarisme allemand ? Le *Simplicissimus.* Donc le *Simplicissimus* mérite le prix Nobel.

« Ne soyez pas étonné, ajoute M. Langen à demi sérieux, si vous apprenez que,

l'ayant si bien mérité, nous l'avons obtenu. »

Je veux connaître les numéros qui se sont le plus vendus depuis la fondation ?

« Nous vendons bien davantage nos numéros spéciaux, qui traitent d'une question générale, comme le Byzantinisme, les Sports, l'Automobilisme, tout remplis, malgré leurs titres, d'allusions politiques. Nous en donnons une dizaine par an. Celui qui détient le record, s'appelle *Le Parti du Centre au Reichstag*, qui fut confisqué par la police. Poursuivis par la police, nous gagnâmes notre procès. Le nouveau tirage monta à 200.000 exemplaires.

« Le *Simplicissimus* s'imprima d'abord à Leipzig. Mais les juges saxons sont très sévères pour les délits de presse. Alors M. Langen fit imprimer à Stuttgart, les Allemands du Sud comprenant mieux, en effet, la plaisanterie, la satire et la liberté. Les délits de presse, en Wurtemberg comme en Bavière, sont jugés par le jury ; en Prusse et Saxe, par le tribunal correctionnel.

— Et alors pourquoi pas à Munich?

— On le pourrait. Mais la seule imprimerie qui donnerait des résultats satisfaisants a des attaches avec l'administration. Elle aurait peut-être des ennuis, et nous aussi. »

De fait, le journal est admirablement imprimé.

« Pourquoi, me disait un jour Forain, pourquoi ne sommes-nous pas capables chez nous de tirer nos journaux illustrés en couleurs avec cette netteté, cette pureté, cette propreté? Regardez-moi ces teintes plates, ces bruns, ces rouges, ces verts, ces bleus ; on dirait des aquarelles. Comme un dessin prend toute sa valeur avec un tirage pareil !

— A quoi attribuez-vous cette perfection?

— Je ne sais, répondit Forain. Au papier, à la couleur, au procédé de tirage, je ne pourrais le dire au juste. Mais je suis sûr que, si on voulait, on arriverait chez nous à faire aussi bien. Dans les tirages de luxe, nous réalisons des merveilles incomparables. Pourquoi, dans les travaux plus ordinaires, sommes-nous inférieurs aux Allemands? Il suffirait d'un peu plus de volonté, d'application, de recherches. Il n'y a pas là de miracle. Il s'agit de surmonter notre routine, notre laisser-aller et, probablement, notre lésinerie ordinaire. »

Communiqué par le " Simplicissimus "

LE " SIMPLICISSIMUS " — E. Thoeny, l'auteur de cette charge d'étudiants bavarois, fait aussi les charges d'officiers, de paysans, d'ouvriers et excelle à dessiner les chevaux.

Exécuté par Anton Schauer, Oberammergau. Cliché tiré de " Bayrische Gewerbeschau 1912, in München ".

LA SCULPTURE SUR BOIS. — On remarquera l'exactitude avec laquelle on a rendu les différentes poses des brebis et la souplesse des mouvements.

Fabriqué par E. Wœrlein, Munich. Cliché tiré de " Bayrische Gewerbeschau 1912, in München ".

LES POUPÉES D'ÉTOFFE font l'objet d'une industrie de plus en plus prospère. Ces petits bonshommes ont une amusante et très vivante expression.

Fabriqué par Marga Esbenbach, Munich. Cliché tiré de " Bayrische Gewerbeschau 1912, in München "

L'INDUSTRIE DES JOUETS ARTICULÉS s'ingénie beaucoup à diversifier ses articles. Leur succès va d'ailleurs s'affirmant chaque jour d'avantage.

NYMPHENBURG

Un petit Versailles bavarois. — Vieilles allées, vieux jets d'eau. — Une surprise : le pavillon de chasse d'Amalienburg, caché dans les arbres. — Un feu d'artifice de rococo. — Une cuisine en vieux Delft. — Une antique fabrique de porcelaines rivale de Meissen en Saxe. — Comment on produit les statuettes de Saxe. — Visite des ateliers. — Petits chefs-d'œuvre oubliés. — Heureuses tentatives de modernisation. — « Allez à Nymphenburg ! »

A VINGT minutes de Munich, il faut voir le château de Nymphenburg, l'un des nombreux Versailles des rois de Bavière, et surtout l'Amalienburg, si bien caché dans les futaies que le touriste, d'ordinaire, oublie de découvrir ce joli rendez-vous de chasse, œuvre de notre Cuvillier, produit compliqué mais charmant du style rococo.

On arrive à Nymphenburg par une large avenue bordée de grands arbres et que traverse en son milieu un canal. A l'extrémité de cette longue perspective, le château et ses dépendances décrivent un ample hémicycle tout blanc, autour d'une vaste place. Rien de particulier dans son architecture ; le corps central, précédé d'un haut perron orné de lanternes dorées, est flanqué de chaque côté de pavillons moins importants, carrés comme lui, à façades blanches, percées de fenêtres régulières et surmontées de toits de tuiles rouges.

Derrière s'étend le parc à la française avec de vastes étangs où nagent des cygnes, des jets d'eau, des parterres éclatants et des pelouses soigneusement peignées. Comme à Versailles, les enfants s'amusent à jeter du pain aux carpes goulues ; à l'ombre des grands arbres, près des déesses de pierre et des urnes de marbre juchées sur leurs socles moussus, des mamans tricotent et soignent leurs mioches ; là-bas, des femmes fauchent les pelouses et râtissent les allées ; on n'entend que l'eau des fontaines tombant dans les bassins. A l'aventure vous marchez par les allées ombreuses, et voici que vous découvrez ce pavillon d'Amalienburg de proportions harmonieuses, aux portes enguirlandées, aux fenêtres surmontées de médaillons et de sculptures.

A l'intérieur, c'est un pullulement de rocailles d'argent, de festons d'argent, d'arabesques, de volutes, de cartouches, d'attributs d'argent, serrés les uns contre les autres, de lustres et d'appliques, de guirlandes qui s'arrondissent en courbes gracieuses au sommet des glaces, retombent sur les côtés, recouvrent les portes, les

plinthes, les corniches, ne laissant entrevoir qu'un peu des lambris bleu de ciel, dont la douceur s'harmonise si bien avec l'éclat des sculptures argentées, le reflet multiplié des glaces et des verreries de Venise suspendues au plafond.

Dans d'autres salles ornées et dorées comme les habits de gala, des tableaux, enchâssés dans les murs, font revivre les scènes de la vie de cour au temps de la *Kurfürstin* Amalie, maîtresse de céans : carrousel, retour de chasse, coins de forêts où les dames en falbalas descendent de leurs carrosses, entourées de lévriers blancs qui gambadent. Les murs de la cuisine sont recouverts de faïence de Delft, et quant au chenil voisin, il a ses niches décorées de festons et d'astragales bleus sur fond blanc. On oublie tout à fait le Munich moderne, les brasseries, la ville grecque, les folies carnavalesques, pour évoquer des silhouettes à panier, des perruques poudrées, des frimousses piquées d'assassines. On oublie même l'Allemagne, qui paraît si loin de ces frivolités, pour ne penser qu'à Boucher, Watteau, Fragonard et La Tour.

Et le besoin de repeupler ce décor mort vous poursuit dans la visite à la fabrique de porcelaines de Nymphenburg, que créa au XVIIIe siècle le mécénisme des princes bavarois. Elle est très joliment située, dans un coin de parc, et forme une dépendance du château. Des jardins l'entourent, un peu abandonnés, où des statues anciennes voisinent avec les moulages modernes. Un ruisseau coule tout près, traversé par un pont de bois rustique. Rien ne laisse deviner la hâte fiévreuse de l'industrialisme moderne. Dans ce décor paisible, en pleine nature, il semble bien que la tradition artistique doive se maintenir et se perpétuer. On sut se garder ici des dangereuses tentations commerciales qui ont vite fait d'abolir tout souci d'art, on sut maintenir intact le choix limité mais très sûr des modèles à reproduire et éliminer parmi les modernes ceux qui ne présentaient pas toutes les qualités de simplicité et d'élégance de forme qui en font des œuvres d'art.

L'intelligent directeur de la fabrique, M. Bäumler, me conduisit à travers les ateliers. Nous marchions sur des restes de kaolin de Bohême, de quartz de Norvège et de Suède, de feldspath et de chaux, qui servent à faire la porcelaine fine. Il m'expliqua comment le mélange une fois broyé et délayé à l'eau est aspiré par une machine, puis passe dans des filtres-presses qui le débarrassent de l'eau. Le résidu est une pâte que l'on aplatit au rouleau afin de lui donner plus d'homogénéité. De là, nous passâmes dans les salles de moulages, où sont conservés les moules originaux des petits chefs-d'œuvre du XVIIIe siècle, puis aux fours, celui de la première cuisson où les objets sont portés à une température de 800°, celui de la cuisson pour l'émaillage dont la température atteint 1 500°. Nous visitâmes aussi les ateliers d'essai de cuisson et de peinture où de jeunes chimistes, — dont l'un sort de Sèvres, — se livrent à des expériences de couleurs. Mais, plus que la cuisine du métier, ce qui plaît ici, c'est l'exposition des objets dans les magasins : tout le XVIIIe siècle ressuscité. Les arlequins, les marquises évaporées, les chasseurs, les Chinois, les perroquets, les bergers et les bergères aux mouvements gracieux, les cerfs, les lévriers, les Vénus, les Dianes, les pages, les paysannes, les groupes adorables de femmes à leur toilette. Leurs gestes

délicats et précieux font penser que des artistes français ont dû composer autrefois ces modèles qu'on reproduit encore aujourd'hui.

On essaie là aussi de renouveler l'art du XVIIIe siècle par des créations modernes. Les artistes ont trouvé des dessins d'une simplicité charmante et des couleurs fraîches pour orner les services de table ; et des femmes à la mode du jour croisent les jambes avec une désinvolture de marquise.

Le voyageur qui, visitant Munich, ne s'arrêterait pas à la porcelainerie de Nymphenburg, aurait laissé passer une rare occasion de se retremper dans l'atmosphère authentique du XVIIIe siècle allemand.

LES ARTS DÉCORATIFS ET L'AMEUBLEMENT

L'art de la peinture est-il destiné à disparaître ? L'avenir de la peinture décorative. — Arts appliqués. — Bruno Paul. — Historique d'un mouvement. — Un précurseur français : Carabin. — Une belle Exposition. — Effort admirable. — Activité magnifique dans les diverses branches des arts industriels. — Travaux d'élèves dignes de nos Salons. — Une concurrence redoutable se lève pour les produits d'art industriel français.

Je causais un jour avec un artiste munichois des destinées de l'art, et je lui demandais s'il ne croyait pas, comme certains positivistes, que le perfectionnement de la science photographique pourrait amener, un jour encore lointain, l'abandon de la peinture?

« Quand l'appareil mécanique enregistrera la lumière, la couleur, que les plans seront compensés, que le relief sera obtenu, que restera-t-il à désirer? Un véritable artiste ne préfère-t-il pas mille fois la vue d'un beau coucher de soleil à la campagne, à tous les tableaux de la terre? La peinture n'est donc faite que pour suppléer la nature ; elle n'est qu'un pis aller dont se satisfait forcément notre goût d'émotion. Or, si un beau spectacle naturel, une moisson, une tempête sur la mer, un crépuscule, un geste d'enfant sont un jour restitués dans les plus complètes vérité et apparence, il n'y a pas de peintre au monde qui puisse lutter avec la photographie de demain.

— En tout cas, répondit mon interlocuteur, en éludant la question, ce qui durera probablement plus longtemps que la peinture proprement dite, c'est l'art décoratif. Déjà, à Munich, on sent une tendance chez les artistes jeunes et d'imagination active, à délaisser la peinture pour la décoration, les arts de l'ameublement, etc. Il y a peut-être là une indication. »

On arrivera peut-être à se passer des peintres pour les portraits et les tableaux de nature, mais il faudra toujours des artistes pour orner les murailles, les jardins et les parcs. Et le goût changeant de l'homme exigera toujours des formes nouvelles de meubles, des agencements nouveaux de couleurs pour les étoffes des vêtements et des tentures.

A Munich, en effet, des peintres comme Riemerschmid et Berlepsch, et surtout comme Bruno Paul, le plus célèbre d'entre eux, se sont lancés à corps perdu dans les arts appliqués et ont vite imposé leurs goûts et leurs idées, même aux architectes.

Musée du Luxembourg, Paris.

"JARDIN DE BRASSERIE" de Liebermann, l'un des meilleurs artistes munichois, qui a donné d'émouvants tableaux de famille et scènes d'intérieur.

Musée du Luxembourg, Paris.

"CHRIST CHEZ LES PAYSANS" est l'œuvre de Von Uhde, peintre de talent, l'un des fondateurs du Salon du Champ-de-Mars.

Communiqué par le "Simplicissimus".

LE " SIMPLICISSIMUS ". — Ce dessin de Gulbransson, qui a beaucoup de verve et d'imagination, représente côte à côte sur le même perchoir, l'aigle allemand et le coq gaulois que l'Anglais essaie d'exciter l'un contre l'autre.

LE " SIMPLICISSIMUS ". — Brune Paul a pour spécialité les militaires, les paysans et les fonctionnaires. Ses dessins ont un relief incomparable.

Clichés tirés de " Deutsche Kunst und Dekoration ".

L'ARCHITECTURE THÉATRALE. — Partie centrale du théâtre municipal de Bremerhaven (gauche) ; entrée du théâtre cinématographique de la place Nollendorfer, à Berlin (droite).

Clichés tirés de " Deutsche Kunst und Dekoration ".

LA DÉCORATION de la salle de spectacle du théâtre municipal de Bremerhaven.

L'INSTALLATION des sièges au théâtre cinématographique Nollendorfer.

De sorte que tout se tient dans le mouvement actuel. La forme, les dimensions, les couleurs des maisons entraînent vers un art du mobilier qui à son tour influence l'architecte et le décorateur.

L'origine de ce mouvement sur le continent remonte à 1893. Serrurier, l'artiste de Liége l'inaugura en Belgique. Cependant, déjà, en 1890, notre compatriote, le sculpteur sur bois bien connu, Carabin, avait exposé sa première pièce, une bibliothèque dessinée sans aucune symétrie. Quelques artistes français suivirent, et imitèrent le style macaronique, qui eut une meilleure fortune en Allemagne, puisqu'il envahit tout. C'est à lui que nous devons la camelote d'objets d'art en simili qui nous inonde encore. Mais c'est aussi à lui, à ses hardiesses, à son mépris des conventions du passé, que l'art devra peut-être son rajeunissement. Car de l'excès de ses outrances, de la laideur de tant de ses tentatives, est née la possibilité de bâtir une maison et un meuble en toute liberté, en tenant compte seulement des besoins de l'habitant et du goût de l'acheteur, ce qui était autrefois absolument interdit en Europe.

J'ai eu le plaisir de causer plusieurs fois de ces choses avec M. de Habermann, professeur à l'Académie des Beaux-Arts et président de la Sécession, un artiste plein de talent, d'esprit vif et ouvert, qui peint des portraits de femmes charmants, complexes, délicats et nerveux, avec de jolies couleurs et des modelés savoureux à la manière des anciens.

Je lui demandais d'où vient l'orientation actuelle de l'art décoratif munichois.

« Il y a vingt ans, me dit-il, un souffle apporté d'Angleterre a révolutionné l'art du meuble. Ce fut une protestation contre les appartements encombrés et les meubles trop lourds. On voulait se mouvoir librement dans une chambre et trouver une place assez large pour s'asseoir. Mais, comme tous les mouvements trop brusques, celui-ci dépassa le but. On fit d'abord des oreilles et des bouches aux armoires. Avant tout, il fallait créer des chaises différentes de celles qui existaient, et on leur mettait les pieds en l'air ; quand on y était assis, impossible de se lever, sans emporter le meuble avec soi. Une réaction se produisit ; les réformateurs s'assagirent, laissèrent la Belgique et Weimar s'empêtrer dans la folie du modern style, et aujourd'hui un art nouveau, mais débarrassé de son extravagance, paraît prêt à se faire sa place au soleil. »

L'EXPOSITION L'Exposition de Munich était pour moi une occasion sans pareille de constater de mes propres yeux les efforts faits dans la capitale même de l'art allemand pour le libérer de ses entraves traditionnelles. C'était une exposition d'art industriel et décoratif, composée exclusivement des produits de Munich. J'y ai passé plusieurs journées.

Cette exposition n'a rien d'une foire. C'est plutôt un musée du luxe décoratif d'aujourd'hui. On y démêle aisément son caractère éducatif et ce souci général de former le goût et de le réformer. Depuis les barrières, les billets d'entrée et les prospectus, jusqu'à l'arrangement des salles et aux objets exposés, tout voudrait être artistique et l'est, en effet, souvent.

Comme je ne pourrais pas tout vous montrer, je m'en tiendrai pour l'instant aux salles d'ameublement. J'en ai compté environ soixante-dix. Je dois l'avouer, pour mieux faire comprendre ce qui va suivre : sur ces soixante-dix chambres, à

peine quelques-unes m'ont-elles satisfait complètement. Beaucoup sont d'un goût discutable, avec parfois un raffinement d'ingéniosité dans la laideur qui paraît une gageure. Mais il n'importe ! Le fait grave, c'est qu'il ait pu se trouver, dans une seule ville allemande, de 500.000 habitants, un tel rassemblement d'efforts et de recherches, vers la nouveauté et l'indépendance.

L'art allemand, en général, et l'art munichois, en particulier, tâtonnent encore. Les Allemands n'ont pas nos siècles d'éducation. Ils commencent, pour ainsi dire, à avoir des écoles d'art, à prendre conscience de la laideur et de la beauté des choses extérieures. Ils cherchent ; quelques-uns même cherchent trop. Vouloir la nouveauté à tout prix est une manie à laquelle beaucoup n'échappent pas.

La nouveauté de leur décoration et de leurs mobiliers ne consiste pas tant dans la recherche de formes, de lignes inédites, que dans la variété de la matière employée. Le bois verni, ciré, teinté, devient une matière infiniment changeante et diverse, dont les tons s'harmonisent avec les céramiques, les cuivres repoussés, les vitraux, les ferronneries, les tentures. Le cuivre est martelé ou repoussé selon des motifs multiples toujours inspirés par l'observation directe de la nature. Le fer également. La terre elle-même prend, dans les poteries émaillées, des tons tout à fait imprévus. On tire de la matière première le maximum d'effets possibles ; la chimie des couleurs y aide énormément. On voit, en Allemagne, une infinité de nuances d'étoffes, de papiers et de bois, totalement inconnus chez nous. Les artistes décorateurs osent des harmonies hardies et parfois heureuses. Telle chambre violet et or avec son plafond à caissons dorés et verts, sa frise dorée de danseuses grecques, ses murs tendus de violet et lambrissés à demi de bois un peu sombre rehaussé d'or, ne manque ni d'originalité, ni même d'un goût un peu brutal. Une autre salle à manger est tendue de toile brute écrue, avec une frise blanche unie où est dessiné un damier. La table, les chaises sont paysannes, en bois gris foncé garni d'une étoffe vert sombre. D'une grosse tringle d'acier noirci pendent des rideaux blancs à dessin bleu. Je signale pour son originalité un cabinet de toilette tendu de toile lavande, avec son armoire à glace encastrée dans le mur, surmontée d'un arc de cuivre orné, ses crapauds d'étoffe verte, son lustre de verre et cuivre en pendeloque.

M. Seidl, architecte, a fait ce qu'on peut rêver de mieux comme intérieurs rustiques, salles de chasse, salles de repos.

M. Bruno Paul a dessiné plusieurs mobiliers, dont une bibliothèque, qui sont d'un goût presque parfait. Mais j'ai noté une salle à manger horrible : des appliques en feuillage de tôle peinte en vert sombre se hérissaient sur les murs, les glaces s'entouraient de buis avec des oiseaux de bois coloriés ; au milieu de bouquets d'hortensias, il y avait d'autres oiseaux en bois découpé. On ne peut rien rêver d'aussi laid et d'aussi naïf. Et que dire aussi de cette salle de billard en acajou, où de grossières mosaïques dorées surmontent la cheminée, avec des colonnettes de marbre blanc ; et de cette chambre à coucher tendue de gris cendré où court une frise vert-pomme et bleu de ciel, brodée à larges points de figures de perroquets et de pies ! Vous admirez l'ingéniosité d'une salle de repos en bois clair travaillé ; dans les angles, des asiles charmants sont ménagés sous des voûtes arrondies ; on y trouve des sièges confortables et pratiques,

une niche pour les livres préférés, une autre pour le tabac et les pipes, de jolies petites fenêtres l'éclairent; mais, au plafond, vous remarquez que le lustre est un petit ange de bois aux ailes dorées pendu tristement et sans raison au bout d'une chaîne.

On me demande comment une ville qui n'est ni spécialement commerçante, ni spécialement industrielle, en est arrivée à remplir quatre cents salles intéressantes ? La réponse éclairera lumineusement l'effort d'art qui travaille en ce moment Munich dans toutes les parties de son activité.

En effet, on fabrique dans toute l'Allemagne, et avec quelle abondance ! des meubles, des étoffes, des céramiques, des papiers, des livres, de la maroquinerie, des poêles, des tapis, de l'horlogerie, de la cristallerie, des bijoux, de la ferronnerie, des ustensiles d'appartement, de cuisine, de bureau, des objets religieux, des joujoux, des cierges et des pains d'épices ! Mais Munich a voulu montrer qu'on pourrait produire toutes ces choses sur des modèles différents de ceux que l'usage a banalisés ou enlaidis, et en même temps y apporter un souci d'art. La plupart des formes ont donc été mises en question, et sinon complètement modifiées, du moins étudiées à nouveau et traduites, interprétées librement. De ces milliers de tentatives que résulte-t-il pour Munich?

Tout ce qui peut contenir une parcelle d'art a trouvé sa place ici. On y voyait des chapelles d'une architecture nouvelle, des autels, des orgues, et des objets du culte d'un dessin inconnu, les vitraux, les crèches, les urnes pour les cendres, les lanternes, les veilleuses, les chandeliers, les ostensoirs, les reliquaires, les troncs, les bannières, les croix même, les étoles et les chasubles offraient soit une combinaison de lignes, soit une harmonie de couleurs inattendue.

Les faïences et les porcelaines sont d'un dessin et d'une décoration presque toujours charmants de simplicité, de sobriété et de fraîcheur; les artistes se contentent en ce moment de les orner d'une simple et fine bordure de feuillage vert, ou de rosaces simplifiées, ou d'une sorte de damier ingénieux.

Leurs poêles ne se tassent plus bêtement dans les coins; on tire parti de cette chose encombrante et laide : ce sont de jolis meubles de céramique bleue ou verte ou blanche aux portes de cuivre travaillé et orné de sujets de bronze ou de marbre.

Ce que j'ai aimé énormément, ce sont leurs papiers de tenture, certaines étoffes d'ameublement, leurs lustres de cuivre, leurs bois teints de tant de couleurs, leurs céramiques. Je me disais : « Si certains tapissiers parisiens avaient à leur disposition ces étoffes et ces couleurs, ils créeraient des choses exquises. » Car voilà la réserve à faire : le goût n'est pas encore épuré. Ils ont la hardiesse, l'initiative, la recherche ; mais ils ne savent pas encore *harmoniser*. Cependant ils cherchent, ils cherchent, ils travaillent.

Toutes leurs boîtes sont peintes à la main; des coffrets sont pyrogravés d'ornements jolis; il y a des jeux d'échecs sculptés par des artistes d'après leur imagination personnelle. Les salles de jouets retiennent longtemps la foule. Les créations, très simples, sont d'un réalisme amusant ; des fresques comiques de couleurs crues courent autour des murs ; les figures des poupées, au lieu de se ressembler toutes, ont chacune une expression et un comique particuliers.

Les pains d'épices eux-mêmes offrent

des dessins nouveaux; les cœurs s'enflamment comme des rosaces gothiques; les paniers et les corbeilles débordent de mille fleurs jaunes et rouges, de feuilles vertes, et on se met à regretter le bon saint Nicolas à crosse et à bonnet d'évêque, qui portait à son côté des paniers pleins d'enfants.

Il ne faut pas croire non plus que toutes ces choses soient originales. Un œil exercé découvrirait vite le modèle de ces meubles Louis XVI, de ces salons et de ces salles de musique Empire, de ces papiers de garde du XVIIe siècle, de ces affiches démarquées de Toulouse-Lautrec, de ces bagues copiées d'Armand Point et de Rivaud, de ces émaux et de ces orfèvreries qui pourraient être signés des noms les plus connus de l'art parisien, de ces céramiques inspirées de Lachenal. Et c'est là justement ce qui doit faire réfléchir les artistes et les producteurs d'art décoratif et industriel français. Leurs produits coûtent cher, très cher; ils s'adressent à la clientèle riche. Et voilà que se lève devant eux une armée d'élèves habiles, rompus déjà à leur métier, et qui, bientôt, arriveront à fournir à la clientèle moyenne l'équivalent de leurs œuvres personnelles. Nous pourrons continuer à être fiers de nos artistes créateurs, de nos imaginations de grâce et de beauté; mais le monde sera inondé de copies et d'interprétations, ou d'adaptations économiques de notre génie artistique. Il sera alors trop tard pour s'inquiéter et pour réagir.

Et que résulte-t-il, en somme, de cette Exposition?

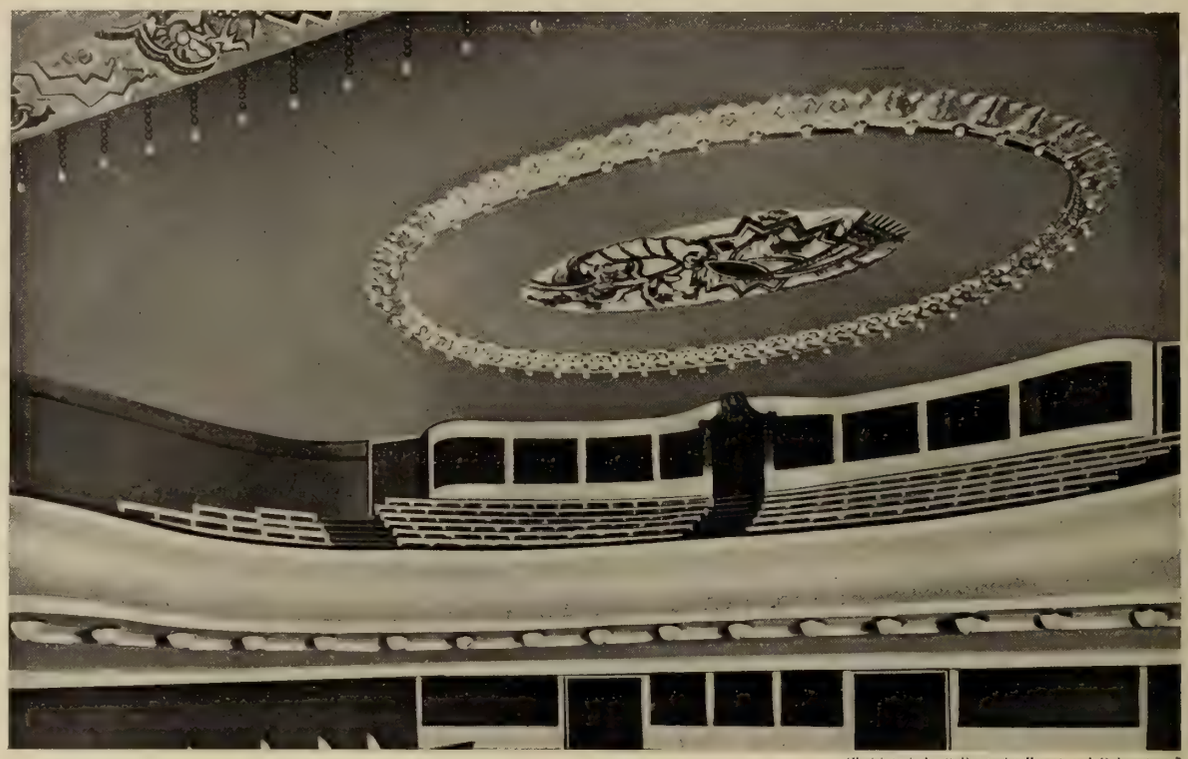
Il résulte la preuve que Munich est un foyer d'art intense et vivace, et que rien en Allemagne ne peut lui être opposé. Si je disais que du premier coup on a créé là des chefs-d'œuvre éternels, des formes définitives, un art complet et nouveau, je ferais rire de moi à Munich même.

Mais ce que je puis affirmer en toute conscience, c'est qu'un grand exemple est donné, et qu'il est malheureux et déplorable que nos artistes et nos fabricants ne se soient pas portés là en foule pour jouir de ce spectacle et profiter de la leçon magnifique qui en émane. Non pas une leçon de beauté définitive ni un spectacle de perfection, car ce dessein universel de tout changer doit fatalement engendrer des laideurs. Mais un spectacle d'activité sans égal dans notre temps et une leçon d'énergie.

Et le plus admirable dans ce résultat, c'est que l'État n'y a participé que par sa bienveillance et un appui financier modéré; la ville a pris toutes les initiatives, et ce sont les artistes *eux-mêmes*, librement, spontanément, qui réalisèrent cet effort.

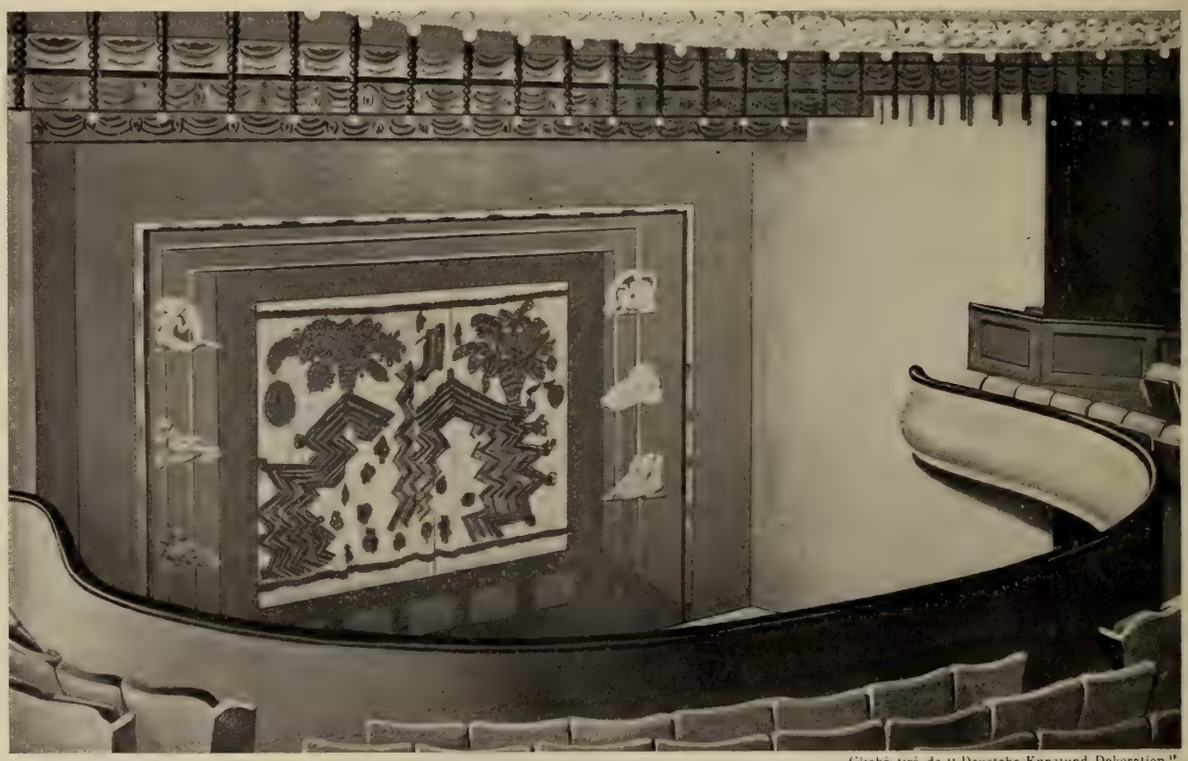
Communiqué par le " Simplicissimus "

LE " SIMPLICISSIMUS ". — William Schulz, poète et dessinateur, illustre des scènes symboliques, politiques et sociales. Ce dessin a pour légende: *L'Angleterre et l'Allemagne:* " Comment faire pour nous donner la main ? ".



Cliché tiré de " Deutsche Kunst und Dekoration ".

L'ARCHITECTURE THÉATRALE MODERNE. — La décoration de la salle de spectacle du théâtre cinématographique " Marmorhaus ", à Berlin.



Cliché tiré de " Deustche Kunstund Dekoration ".

L'ARCHITECTURE THÉATRALE MODERNE. — La décoration du rideau et la scène du théâtre cinématographique " Marmorhaus ", à Berlin.

NUREMBERG ET LA FRANCONIE

Activité des populations franconiennes. — Contraste avec Munich. — Nuremberg. — La ville. — Le château. — La Pegnitz. — L'Homme aux Oies. — La tour du Bourreau. — La Vierge de Fer. — Les vieilles « maisons de saucisses ». — Ici Albert Durer et Hans Sachs mangèrent la Bratwurst *et la choucroute. — Le gobelet d'Albert Dürer. — Comment Nuremberg devint commerçante. — Le passé, le présent. — Prospérité.*

Lorsqu'on vient de Munich où tout est blanc et clair et presque neuf, Nuremberg offre le contraste frappant de ses antiques maisons et de ses églises gothiques, de ses vieux chênes travaillés et de ses fers forgés.

Le caractère des habitants se différencie presque autant que le style des deux cités bavaroises. Les observateurs vous diront que, si les qualités de la population des villes signifient quelque chose, Nuremberg est fatalement destinée à battre Munich sous le rapport de l'industrie et du commerce. On n'est pas paresseux ici comme dans la capitale, l'activité est incessante. L'élément protestant domine dans la grande industrie ; la ville, au temps de sa liberté, était presque exclusivement luthérienne. Aujourd'hui encore, sur 310.000 habitants, 210.000 sont protestants, 90.000 catholiques, les autres juifs.

Peu de villes offrent aussi complètement que Nuremberg le spectacle d'une vie moderne active et multiple dans la survivance d'un décor du moyen âge. Emprisonnée dans ses fortifications, Nuremberg est restée prisonnière également des traditions commerciales et des aptitudes héréditaires d'un peuple d'artisans qui fit jadis sa fortune ; si bien qu'il est impossible d'expliquer sa prospérité actuelle, si l'on ne jette un regard sur le passé.

Une citadelle s'est conservée tout entière avec sa ceinture de remparts flanqués de tours de guet et de tourelles aux tuiles moussues ; des lierres, des houblons et des vignes vierges grimpent aux pylônes de briques rouges, et un fouillis de verdure remplace l'eau dans les larges fossés.

A l'intérieur de cette enceinte, un chaos de rues et de ruelles tortueuses grimpent vers le château où vécurent les burgraves de Zollern jusqu'au jour où Frédéric VI de Hohenzollern, devenu margrave de Brandebourg, vendit pour 100.000 florins d'or, au Conseil de la ville, son château et ses privilèges. De hautes maisons à pignons dont les toits aigus portent plusieurs étages de mansardes se bousculent le long de ces ruelles étroites, aux détours

imprévus. Elles se serrent parfois à la ronde, autour des places, dégageant les masses sculptées et dentelées des églises et des cathédrales : Saint-Lorenz, Saint-Sebald, et de jolies fontaines où l'imagination plaisante des fondeurs de la Renaissance planta le riant petit Homme aux Oies, l'Homme à la Flûte et l'Homme à la Cornemuse. Aux bords de la Pegnitz, qui déverse sous des ponts trapus ses eaux limoneuses, se penchent de vieilles maisons exiguës aux fenêtres minuscules. Elles ont des toits pointus comme il convient en ce pays de neiges abondantes pour faciliter l'écoulement des eaux, et leurs sombres façades sont balafrées de poutres brunies. L'eau paisible reflète leurs silhouettes, et dans l'ombre que jette le soir la haute tour du Bourreau, des saules inclinés effleurent l'eau de la rivière. Dans ce décor des Maîtres Chanteurs et la nuit surtout, des visions moyenageuses vous obsèdent. Les silhouettes d'églises, de chapelles, de fontaines aux coins des rues et sur les places font penser à la belle floraison artistique du moyen âge et de la renaissance ; les enseignes qui grincent encore aux portes des boutiques rappellent la vie des grandes corporations, potiers d'étain, imagiers ou faiseurs de jouets. Toute la férocité de cette époque farouche est inscrite au château qui domine la ville, dans ce musée où la « Vierge de Fer » emprisonnait jadis de sa gaine rigide, capitonnée de pointes de fer, le prisonnier d'État. Les pointes acérées entraient dans ce corps qu'on laissait tomber ensuite par une trappe dans les eaux de la Pegnitz. Près de là, l'effigie du célèbre Eppelein, le seigneur pillard, rappelle toute l'insécurité de ces temps lointains. Pour se reposer de ces visions tragiques, au coin de l'Albrecht-Dürer Platz, et adossée à la Moritzkapelle, une minuscule maison demeure ce qu'elle était en 1400, lors de sa fondation. C'est la *Bratwurstglöcklein.* Et dans ce même décor où Dürer, Hans Sachs, Peter, Vischer et Veit Stoss aimaient à se réunir, les touristes d'aujourd'hui dégustent, en buvant de la bière, de petites saucisses que les Nurembergeois avalent sans compter, pour se mettre en appétit.

Tous les étrangers vont visiter cette boutique haute de 2 mètres à peine et où tiennent une dizaine de personnes serrées les unes contre les autres. Devant la porte d'entrée, le patron aligne sur un long gril les petites saucisses dont la graisse fait flamber les charbons ardents. On ne demeure pas longtemps dans le trou enfumé ; sitôt les saucisses et la choucroute avalées, les clients doivent faire place à d'autres. Voilà cinq cents ans que dure ce commerce entre ces quatre murs. Rien, dit-on, n'est changé depuis ces temps lointains. On y voit, sur les murs, des gobelets d'étain et de faïence. Il paraît même que le gobelet authentique d'Albert Dürer est celui qu'on vous montre. Il est double, le plus petit s'emboîtant dans le plus grand. Quand il était de bonne humeur, il trinquait avec sa femme ; quand le ménage se boudait, l'artiste laissait le double dans son enveloppe et buvait seul. Sur les murs, on voit de vieilles peintures et des autographes encadrés : celui de Carmen Sylva, reine de Roumanie, avec sa photographie et la date : 9 juin 1883 ; celui de l'archiduc Ferdinand et celui du Kronprinz. Un des derniers hôteliers qui y fit fortune crut pouvoir, avec les 100.000 marks qu'il avait mis de côté, aller fonder un hôtel à Chicago — ô candeur ! — il perdit son pécule et revint à Nuremberg.

Il y a encore d'autres boutiques pareilles: celle du « Petit Cœur », par exemple, non loin de l'autre, fondée en 1526, dit l'enseigne. J'en ai trouvé les saucisses plus savoureuses et, oserai-je dire, plus légères ! Elles coûtent 8 centimes la pièce ; le plat de choucroute vaut 7 centimes ; le pain, 4 centimes, et le demi-litre de bière, 3 sous. Pour une dizaine de sous, le bourgeois, la bourgeoise, la jeune fille vont, entre deux repas, prendre ce léger apéritif, qui les soutient en attendant mieux.

Ainsi revit la cité des patriciens fameux qui firent de Nuremberg, au moyen âge et pendant la renaissance, l'une des plus célèbres et des plus florissantes villes d'Allemagne. Sa citadelle puissante imposait alors le respect; le culte de saint Sebald attirait dans ses murs de nombreux pèlerinages; le séjour des empereurs dans le castel qui domine la ville lui donnait un rare prestige. Fière de sa fortune, elle soutenait de son or les rois de France et comptait les empereurs parmi ses débiteurs.

Située sur un plateau sablonneux, complètement couvert de forêts de pins, soumise à un climat très rude, elle était cependant privée, comme toute la Franconie, des ressources naturelles qui font les pays riches. Mais de très bonne heure l'ingéniosité de ses habitants sut parer à l'ingratitude de la nature. Ne disposant pas de matières premières abondantes, les Nurembergeois comprirent qu'ils ne pouvaient vivre que par le commerce. Ils se mirent donc à fabriquer des objets facilement transportables dont tout le prix consistait dans leur travail ingénieux. En échange de ces objets, ils obtenaient des pays voisins les produits indispensables que leur refusait le sol. Ainsi leur pauvreté les fit industrieux. La position géographique de Nuremberg favorisait, d'autre part, leur besoin d'expansion. En Allemagne, sa situation centrale faisait d'elle l'entrepôt nécessaire d'où les marchandises étaient ensuite dirigées vers Francfort, le Rhin, Erfurt, Leipzig, Hambourg, Breslau. En Europe, cette situation privilégiée lui assurait les échanges entre les grandes cités flamandes et l'Italie, Venise surtout, par la voie du Brenner. Les marchands nurembergeois, affiliés à la Ligne rhénane des villes, ajoutèrent donc à l'exportation des produits locaux le grand commerce de transit. Leurs caravanes, escortées de soldats en armes, allaient aux foires de Leipzig et de Francfort ; par Venise, elles faisaient pénétrer l'encens, l'indigo, les bois de teinture, les étoffes de soie, les tapis, les cuirs et les fameuses épices ; de Flandre elles exportaient les draps ; de la Baltique et des villes hanséatiques, l'ambre, les poissons fumés et les peaux venues de l'Est. Les grandes maisons patriciennes étaient alors de vrais entrepôts où séjournaient momentanément tous ces produits exotiques. Elles avaient des succursales dans les grandes villes européennes et, dès le XIVe siècle, envoyaient régulièrement des convois vers Côme, Venise, Gênes et Naples, vers la Suisse, la France et l'Espagne. On allait chercher l'étain aux mines du Fichtelgebirge, dont les gisements, avec ceux de Bohême, des îles Cassitérides, de Malacca et de Banca étaient les plus riches du monde. De grandes sociétés minières se créèrent même pour leur exploitation. Fort bien organisées commercialement, elles fournissaient en gros l'étain aux Vénitiens qui l'exportaient en Turquie et en Égypte. Ainsi se forma

une république aristocratique à l'image de Venise, avec son Grand Conseil et son Petit Conseil absolument indépendants du burgrave, dont la suprématie ne fut plus que nominale.

Dès 1219, Nuremberg, par une lettre de liberté de l'Empereur Frédéric II, était déclarée Ville Libre impériale.

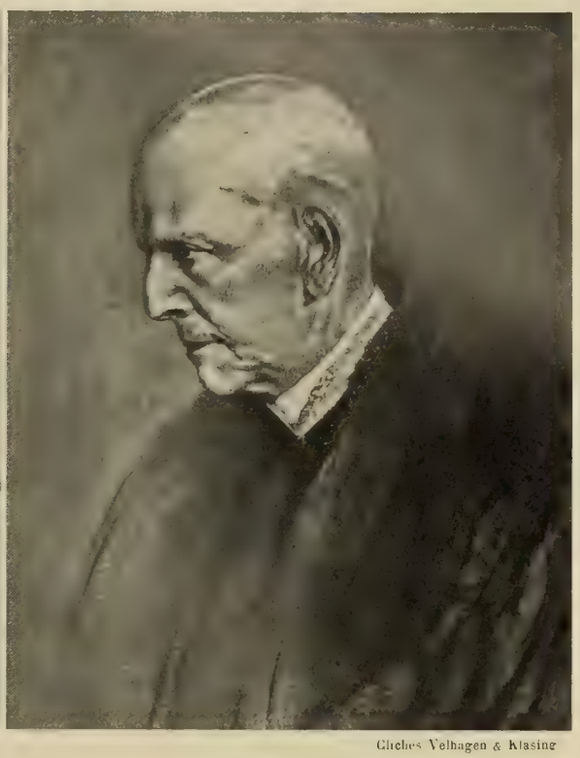
Le génie commercial de ses praticiens avait bien vite compris que, pour alimenter abondamment le commerce de transit, il fallait, dans un pays dépourvu de matières premières, favoriser le développement des métiers. Leur libéralisme ouvrit donc toutes grandes aux étrangers les portes de leurs corporations ; des artistes et des maîtres célèbres y furent attirés. Il en résulta une activité multiple, une ingéniosité toujours en éveil et sans cesse renouvelée, qui, durant plusieurs siècles, fit la prospérité des fondeurs d'étain, des imagiers et des sculpteurs sur bois, des taillandiers et des fabricants de jouets, des drapiers, des fourreurs et de cent autres groupes d'artisans, car déjà la multiplicité des métiers caractérisait l'industrie nurembergeoise. Pour exciter l'émulation, une exposition de produits nouveaux avait lieu chaque année, et l'on détruisait impitoyablement toutes les productions jugées inférieures. La corporation des potiers d'étain de Nuremberg, qui exportait dans toute l'Europe ses burettes, ses aiguières, ses hanaps, ses pots et ses timbales, était la plus célèbre. Elle se montrait très fière de ses artistes, surtout des Sebald Ruprecht, des Melchior Koch et des Caspar Enderlein, les plus fameux de tous, dont les œuvres sont religieusement conservées en l'église Saint-Laurent.

Grâce à cette activité persistante et au développement des grosses fortunes, les patriciens nurembergeois devinrent de généreux Mécènes et leur ville une cité d'artistes et d'humanistes, celle de Dürer et de Peter Vischer, de Wenzel Sammitzer, de Veit Stoss et d'Adam Kraft, de Regiomontanus et de Hans Sachs.

Et puis, cette activité et cette splendeur disparurent. Subissant le contre-coup de la découverte de la route maritime des Indes, la Venise allemande s'endormit comme s'endormit la Venise méridionale. Cependant, Venise déchue, Nuremberg pouvait continuer à commercer avec Anvers. Elle prit même part, à deux reprises, après la découverte des Indes orientales, à des expéditions commerciales pour aller chercher directement les épices. Mais des causes internes et profondes l'immobilisaient. Ses patriciens enrichis considéraient désormais le commerce comme une déchéance, n'ambitionnaient plus pour eux que des titres de noblesse, pour leurs fils que des charges d'officiers. Puis les ravages de la guerre de Trente ans, en empêchant toute communication, accentuèrent la décadence de la cité ; les guerres du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe l'achevèrent, si bien qu'en 1806 Nuremberg ne comptait plus que 25.000 habitants.

Aujourd'hui, le chiffre de sa population atteint 310.000. De 25.000 en 1806, il monte à près de 45.000 en 1840, à 84.000 en 1871. Sur les 310.000 habitants d'aujourd'hui, il faut compter une population ouvrière de 50.000 habitants. La ville possède 3.000 raisons sociales enregistrées, parmi lesquelles 9 banques et 36 sociétés par actions dont les fonds atteignent 175 millions de marks.

Cependant, on pouvait croire que les conditions exigées par l'industrie moderne



Clichés Velhagen & Klasing

LES PORTRAITS constituent la partie la plus importante de l'œuvre de l'illustre peintre von Lenbach. A gauche, le prince Bismarck; à droite, le comte Moltke.

Clichés Velhagen & Klasing

VON LENBACH a fait le portrait de nombreux personnages célèbres, mais aussi celui de belles inconnues comme celle de gauche et cet autre délicieux de sa fillette Marion.

Communiqué par le " Simplicissimus ".

LE " SIMPLICISSIMUS ". — Voici une autre composition de Schulz, avec cette légende : *Devant Tripoli :* " Dis, frère, est-ce là l'étoile de Bethléem ?".

Phot. Stich, Nuremberg.

PARTIE DES REMPARTS SUR LA PEGNITZ. — Le pont relie les murs de remparts; il est couvert en bois comme les chemins de ronde qu'il continue.

Phot. Stich, Nuremberg.

LE FOSSÉ DU SPITTLERTOR. — Dans le lointain on aperçoit le château des Burgraves ; on voit, de gauche à droite, la Tour des Païens, la Tour Ronde, la Tour Pentagonale et la Tour Carrée.

Phot. Stich, Nuremberg.

SUR LA PEGNITZ. — Le pont de la Boucherie fut reconstruit de 1596 à 1598 sur le modèle du pont du Rialto, à Venise, jeté dix années auparavant.

inférioriseraient Nuremberg. Sa situation privilégiée au moyen âge, alors que tous les échanges se faisaient par caravanes, ne l'est plus en notre siècle de communications rapides et faciles, et d'industries colossales. Privée de charbon, de fer, de cuivre, éloignée des centres de production de ces matières premières, elle ne dispose pas non plus de moyens de communication à bon marché. L'absence de houille n'est point compensée par l'abondance du bois qu'employaient autrefois les verriers franconiens pour chauffer leurs fours et qu'utilisent encore les petits artisans fabricants de perles. Mais toutes les industries grandes et moyennes sont obligées de brûler la houille de Westphalie et de Zwickau (Saxe), ou encore les lignites de Bohême, dont le transport est coûteux.

PROSPÉRITÉ Ce n'est donc pas un privilège naturel qui fit de Nuremberg, en notre siècle, la première cité industrielle de Bavière et la neuvième ville d'Allemagne. Mais, de même qu'elle avait conservé presque intact son aspect moyenageux, de même les aptitudes héréditaires de ses habitants sommeillaient dans les nouvelles générations. Si le commerce de transit avait été anéanti, les industries locales subsistaient. De sorte qu'il suffit de circonstances heureuses : longue période de paix, création de débouchés nouveaux, formation d'une union douanière allemande, construction de chemins de fer, etc., pour que la mise en valeur de ces activités assoupies produisît la renaissance industrielle et commerciale à laquelle nous assistons depuis quelques années.

En dehors de la culture du houblon, qui utilise une partie de l'activité franconienne, toutes les énergies sont donc dirigées vers l'industrie, et, pour une série de raisons, vers la petite industrie. Et nous touchons ici à la première caractéristique de l'activité nurembergeoise. J'ai dit déjà comment l'absence de houille en Franconie et dans toute la Bavière, le manque de matières premières et de voies de communication bon marché étaient un obstacle au développement de la grande industrie. Il faut tenir compte aussi des qualités et des défauts de l'ouvrier franconien. Son peu d'exigences, le faible prix de la main-d'œuvre était une facilité donnée aux grandes entreprises, et il est fort probable que sans cela des usines de l'importance de celle de Schuckert abandonneraient Nuremberg pour Berlin. Mais, d'autre part, sa lenteur et sa minutie l'inclinaient vers les petits métiers. On a justement remarqué que la plupart des ouvriers de Siemens, — la plus forte usine métallurgique de la région, — viennent du Hanovre et de la Westphalie, où le rythme de l'activité est autrement accéléré qu'en Bavière. Ces pays sont ceux du travail intensif, où le grand patronat eut en ces quarante dernières années tant de grandes et heureuses initiatives.

Une telle impulsion manque en Franconie. Le Franconien, travailleur assidu et patient, fut incapable, par exemple, d'organiser l'exploitation des houblonnières qui constituent l'une des grosses richesses du pays. Son adresse, sa dextérité lui permettent de se livrer à cette culture minutieuse. Mais il abandonne à des Israélites organisateurs les soins du grand commerce, de même qu'il laisse à des Allemands originaires d'autres provinces les vastes initiatives industrielles. L'exemple d'un Schuckert, cet énergique artisan nurembergeois, qui, après avoir

fabriqué dans son petit atelier des bords de la Pegnitz des appareils de galvanoplastie, créa de toutes pièces une formidable industrie électrique, l'une des quatre ou cinq grandes entreprises industrielles d'Allemagne, est une exception. L'exemple de Siemens et de Kramer-Klett, constructeurs de machines à vapeur, en est une autre. Peut-être ces initiatives marquent-elles une transition entre une production traditionnelle et les entreprises colossales des temps modernes. Quoi qu'il en soit, la petite industrie domine encore, multiple et diverse.

NUREMBERG ET LA FRANCONIE

Les petites et les grandes industries franconiennes. — Un vice-consul français remarquable. — M. Arqué. — Le produit de ses loisirs. — Le jouet et la division du travail. — Accaparement. — Les batteurs d'or. — L'industrie du crayon. — Visite de l'usine Faber. — Le Musée d'art industriel de Munich.

Cette multiplicité est un autre caractère très saisissant de l'industrie nurembergeoise. Énumérer les industries franconiennes est chose impossible. Les ateliers travaillent surtout pour l'exportation ; certains envoient à l'étranger 50 à 90 p. 100 de leur production, constituée en grande partie par des objets bon marché. Je ne citerai pour la Franconie que les vanneries de Lichtenfels, les brosses d'Erlangen, les miroirs de Furth, les perles de verre de Warmensteinach et de Wunsiedel, les yeux et les têtes de poupées de Lauscha, les fourneaux de pipes, les dents artificielles, la verrerie de table, et mille variétés d'objets qui alimentent tous les bazars de l'ancien et du nouveau monde.

Pour Nuremberg seule, l'énumération suivante donnera une idée approximative de la diversité de ses productions. On fabrique ici les jouets d'étain et de plomb, les souvenirs de voyage pour tous pays, les couleurs de bronze qui remplacent l'or et l'argent, les papiers métalliques d'or et d'argent vrai ou faux, le papier d'étain destiné à l'emballage du chocolat, du nougat et du sucre d'orge, les câbles, les crayons, les fils de fer et de laiton, les pinceaux et les brosses, les parquets, caisses d'emballage, bobines de bois, pipes de bruyère, meubles, wagons de chemins de fer, instruments d'optique, articles de lunetterie, de chromolithographie et de décalcomanie, des turbines à vapeur et des veilleuses, des machines électriques et du papier mâché, des articles de celluloïd, de galatite, d'ivoire et d'écaille, d'écume de mer et d'ambre, de la bière excellente et du pain d'épice, des drogues et produits chimiques, des ustensiles de ménage, des chaussures, des glaces, de la maroquinerie, des attrapes et des casse-tête, des compas et des passementeries métalliques, des objets d'art en bronze, d'autres faits d'un alliage d'étain, d'argent et d'antimoine qui figurent dans les étalages modern style sous les noms d'objets de Kaiserzinn et de métal Osiris.

J'arrête ici la nomenclature innom-

brable. Un de nos meilleurs, de nos plus intelligents représentants à l'étranger, un de ces hommes comme il nous en faudrait beaucoup, hélas ! M. le vice-consul Arqué, qui s'est admirablement assimilé les pays où il a passé, a écrit, dans *la Science sociale*, des études définitives sur les conditions de l'industrie dans la Thuringe, la Souabe et la Franconie. J'eus le plaisir de le rencontrer à Leipzig et de pouvoir causer avec lui de toutes ces questions. Avec une clarté, une précision, une exactitude sans égales, il me livra en quelques heures le fruit d'années d'observations et d'études attentives.

Il me fit remarquer, parmi la multitude de ces industries, la persistance de vieux métiers. La fabrication du crayon, par exemple, qui fait la fortune des maisons W. A. et Johann Faber, fut longtemps le monopole des artisans de l'étain et du plomb. (Le crayon n'était primitivement, en effet, qu'une tige d'alliage de plomb et d'étain, insérée dans un morceau de bois tourné.) L'industrie des papiers métalliques, si florissante à Nuremberg, dérive de celle du battage des métaux qui existe depuis des siècles, ici, à Furth, à Schwabach, localités voisines. Quant à celle des compas et des instruments de précision, elle attirait déjà au moyen âge dans la capitale franconienne des savants comme Regiomontanus.

Cependant un fait nouveau s'observe, la spécialisation à outrance. Dans l'industrie des jouets, par exemple, il est très rare qu'un seul ouvrier produise entièrement un objet. Cela arrive encore pour une très faible minorité de petits artisans inventeurs, qui, chaque année, innovent des modèles qu'achètent les exportateurs. Mais ceux-ci, une fois en possession du jouet type, le font reproduire à des centaines de mille exemplaires par des ouvriers et ouvrières spécialisés. Tel fait les roues des wagonnets et des voitures de fer-blanc, celui-ci peint les soldats de plomb, cet autre fabrique des sifflets de fouet, des breloques pour montres d'enfants, des boulets pour minuscules canons, des batteries de cuisine pour ménages de poupées, des clefs pour remonter les mécaniques, d'autres font les cornets des trompettes, tandis que les embouchures d'os ou de celluloïd viennent d'ailleurs. Dans l'industrie des miroirs, très prospère à Nuremberg et plus encore dans la ville voisine de Furth, une série d'opérations sont faites successivement par des ouvriers en chambre. Les verres taillés dans le petit atelier du coupeur passent dans celui du biseauteur, puis de l'étameur, etc. L'exportateur auquel ces objets arrivent finalement est donc moins un industriel qu'un collecteur de petites industries et, comme l'a justement défini M. Arqué, un assembleur de pièces.

Ce genre d'exploitation explique la rareté des grands ateliers et l'abondance des petits ateliers familiaux. Ils pullulent aux bords de la Pegnitz, dans les maisons brûlantes où l'eau du fleuve est employée comme force motrice. Hommes, femmes, enfants s'y livrent à un travail de quatorze et quinze heures par jour. Sous la dépendance complète des intermédiaires qui seuls disposent des capitaux, la vie de ces petits artisans est restée aussi dure qu'au moyen âge. Le patron, lui, obtient dans d'excellentes conditions des ouvrages délicats, que le travail à la main peut seul fournir. Il supprime ses frais généraux, se dispense d'assurer un salaire régulier à l'ouvrier, échappe aux responsabilités des lois d'assurances ouvrières, s'abstient de toute

Phot. Stich, Nuremberg.

LE MUSÉE NATIONAL GERMANIQUE est installé dans l'ancien monastère des Chartreux, remarquable construction de style ogival.

Phot. Stich, Nuremberg.

MAISON D'ALBERT DURER. — Né à Nuremberg en 1471, Dürer y fit son apprentissage chez le graveur sur bois Wolgemut et, sauf quelques séjours à Venise et aux Pays-Bas, y vécut toute sa vie d'artiste.

Phot. Stich, Nuremberg.

LA DOUANE. — Dans ce gigantesque édifice, long de 85 mètres et large de 20, élevé au XVe siècle, on établit, à la fin du XVIe, la Douane et la Balance Publique.

réglementation des heures de travail et exploite à son profit la difficulté qu'ont ces travailleurs particularisés à s'organiser syndicalement. Très bornés, ils ne se sont pas encore rendu compte des conséquences désastreuses pour eux d'une concurrence à outrance. Les femmes surtout subissent avec leur passivité séculaire cet avilissement du prix ; et il en est qui, pour des journées de quatorze, quinze et seize heures, se contentent d'un mark de salaire.

Ainsi les grands exportateurs franconiens, pour la plupart israélites, ont accaparé à leur profit la patience, la sobriété, l'amour du métier, le sens artistique et l'adresse manuelle, l'esprit d'invention et l'expérience traditionnelle qui sont toujours les qualités maîtresses des Franconiens. Ouvriers à domicile, artisans maîtres de quelques ouvriers, petits entrepreneurs qui distribuent la besogne dans les ateliers familiaux, sont tous esclaves de ces gros exportateurs dont la suzeraineté industrielle ressemble assez à celle des patriciens spéculateurs d'autrefois. Quant au producteur, qui ignore tout de la destination des objets qu'il fabrique, son rôle, la plupart du temps, est réduit à celui d'une machine ou partie de machine.

L'INDUSTRIE DU CRAYON Il y a à Nuremberg 50 ateliers de batteurs d'or et 23 fabriques de crayons ! On connaît la plus célèbre : celle de Johann Faber. Je l'ai visitée pour mon plaisir parce qu'elle constitue une exception ici et qu'elle est bien représentative de la transformation des petits métiers d'autrefois en ces industries mécaniques colossales dont les produits inondent aujourd'hui le monde entier.

Je vous dirai quelques mots de son organisation et de son importance.

La fabrique Faber compte 1 000 ouvriers. La réserve de bois se trouve dans la cour, sous un vaste hangar surmonté de six paratonnerres ; là sèchent des montagnes de poutres de cèdre, des tilleuls entiers, des bouleaux de Suède et des tas de petites planchettes qui furent sciées sur le lieu d'abatage. Une odeur exquise, balsamique, émane de ces bois de cèdre ; on respire partout la poussière parfumée qui s'échappe des scies mécaniques. Tous les bâtiments sont couverts de cette cendre rouge. Rien que de poussière de cèdre, la maison recueille dans ses ateliers près de 15 000 kilogrammes chaque année, revendus aux fabricants d'huiles éthériques, aux parfumeurs, qui en tirent, par le mélange, des parfums variés. Sous le hangar, la réserve du cèdre seule se monte à 2 millions.

De puissantes scies américaines débitent les énormes troncs des conifères. Il est arrivé parfois aux ouvriers des surprises assez dramatiques ; de grands serpents furent découverts dans le creux des arbres où ils s'étaient réfugiés et où ils dormaient ; des scorpions et des insectes rares sont ainsi journellement rapportés des forêts tropicales.

Le cèdre, bois humide qui pousse très vite, se travaille très facilement. Celui de Ceylan et d'Australie, trop dur, ne vaut rien pour les crayons. On préfère celui de la Californie. On a essayé de l'acclimater en Allemagne, mais il ne s'y développe pas et reste trop dur.

Comme c'est joli, un crayon neuf, rouge, bien luisant ! Quand j'étais petit, j'avais un plaisir sensuel à le toucher, à le sentir, à le tailler, à le mordre et à le mâchonner. Aujourd'hui encore, l'idée que je pourrais un jour manquer de crayons m'inquiète vaguement, et j'en ai toujours des provi-

sions en réserve. En voici des milliers, que dis-je, des millions ! On en fabrique ici 15 000 grosses par jour, soit 2 millions et 160 000. Ma joie est grande et je me tranquillise.

Je ne m'étais jamais demandé comment on fait un crayon. Voici : des planchettes plates de bois sec ou de bois tendre passent sous des machines raboteuses, qui, d'un seul coup, les arrondissent d'un côté comme des tablettes de chocolat et, de l'autre, les creusent d'une série de petites rigoles, à raison de six par planche, de sorte que deux de ces planches juxtaposées, après qu'on a inséré dans chaque rigole un bâtonnet de mine de plomb enduit de colle forte, font six crayons qu'il ne s'agit plus que de séparer à l'aide d'une autre machine. Il ne reste plus alors qu'à les polir, à les colorer, à les vernir, à les timbrer de la marque de fabrique. Tout cela se fait par des machines très perfectionnées, sauf la dorure du timbre, qui demande le concours des mains de femmes. L'or pur servant au timbrage se monte à 40 000 francs par an, sans compter le cuivre et l'aluminium pour les qualités inférieures.

J'ai vu là toutes les sortes de crayons et de porte-plume imaginables. On fait jusqu'à des crayons spéciaux pour les chirurgiens, qui dessinent sur la peau; d'autres peuvent écrire sur le verre et même sur le métal.

Certains crayons sont tellement durs qu'ils ne s'usent pour ainsi dire pas. Ils valent jusqu'à 50 et 60 centimes. On compte quinze degrés différents de dureté. Les plus tendres sont destinés à la Russie, qui n'emploie que ceux-là.

Il faut voir empaqueter ces produits. Des femmes ont devant elles des milliers de crayons ; elles puisent à même, avec une rapidité inouïe. Elles en prennent douze à la fois, sans presque jamais se tromper, les serrent, les enveloppent d'une bande et d'une ficelle en un clin d'œil.

Sur les crayons, on voit des centaines d'étiquettes ; car ces crayons vont dans le monde entier. J'en ai vu fabriquer avec des marques anglaises, italiennes, espagnoles.

J'ai visité aussi l'usine du graphite. Il arrive pur de la mine, — le meilleur vient de Sibérie, — dans de grands tonneaux ; on le broie dans des moulins, on le nettoie, on l'épure, on le presse dans des filtres puissants qui en extraient l'eau ; on le mélange ensuite avec de l'argile pure, nettoyée, filtrée, épurée, elle aussi, préalablement, avec grand soin. L'opération du broyage est la plus longue. Les broyeurs, mus automatiquement, fonctionnent jour et nuit, jusqu'à trois semaines, pour arriver à produire une matière d'où toute granulation a disparu.

Quand le graphite est bien broyé, on le passe dans d'autres machines, d'où il sort en interminables vermicelles mous ; il est recueilli, posé sur des planchettes et coupé en longueurs égales. Puis ces baguettes vont sécher dans des chambres à 40°, puis cuire dans des fours chauffés à 1.400°.

Je suis sorti de là noir comme un charbonnier. Les ouvriers — au nombre de 150 — ont des baignoires à leur disposition.

Chaque année, les machines sont perfectionnées, et les changements demeurent secrets. Quand je passai, on me montra de loin un nouvel atelier où se font des essais pour la teinture automatique des crayons, qu'on n'obtenait jusqu'à présent qu'à main d'homme.

L'apprentissage, ici comme dans toutes

les villes industrielles allemandes, est l'objet d'un souci passionné de la part de la municipalité et des patrons. Je ne veux pas revenir sur cette question, que j'ai traitée déjà ailleurs. Je me contente, en passant, de noter la rivalité, je veux dire l'émulation qui existe entre les écoles de la ville et le musée d'art industriel de fondation récente. Les écoles, plus anciennes et embarrassées de traditions, ne marchent pas d'une allure assez vive au gré du musée, organisé par des hommes à la fois savants et pratiques, qui ne veulent pas que leur œuvre soit une œuvre morte, à l'usage des badauds et des curieux mais une œuvre de vie et de progrès.

En effet, à côté du musée proprement dit, — qui est un monument superbe où on trouve une collection d'objets d'art industriel de tous pays tenue à jour (les derniers furent achetés par le directeur à l'Exposition universelle de Paris en 1900 et quelques produits français y figurent), — il y a des modèles de machines perfectionnées, des laboratoires de physique, de chimie, de métallurgie, des laboratoires d'essais, une bibliothèque très complète de brevets industriels, des salles de modèles, de dessins, d'estampes, choisis dans tous les pays, et dans tous les styles, où, le soir, leur journée faite, les ouvriers, les contremaîtres, les patrons, les apprentis même, viennent chercher des idées, des inspirations, pour leurs travaux ou pour perfectionner leur éducation professionnelle.

L'ordre en est admirable. Un ouvrier a besoin d'un motif Renaissance ou Louis XVI pour une ferrure ou un bois de lit, d'un dessin de draperie, d'un ornement d'étoffe : il lui suffit de consulter un tableau qui lui indique instantanément l'armoire et le casier où il trouvera ce qu'il désire. Et tous les soirs, la salle est remplie de ces chercheurs.

De plus, le musée emploie soixante-dix ingénieurs, chimistes, architectes, électriciens, chargés par les patrons qui les demandent de consultations et de recherches : analyses de ferments pour la bière, calculs de résistance de matériaux, expériences de toutes sortes dont les particuliers ou les chefs d'entreprises ont besoin et qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes.

L'hiver, cinq professeurs du Musée vont dans soixante villes de Bavière, dans des bourgs peuplés, donner des conférences sur l'art industriel, sur l'utilisation des matériaux, sur les dernières découvertes, sur mille sujets pratiques à l'usage des petits ouvriers. Ces conférences, avec projections lumineuses et démonstration sur la matière, ont un succès extraordinaire dans les populations de la province.

NUREMBERG

LES JOUETS

Les forêts de Franconie et l'industrie du jouet de bois. — Les mines d'étain du Fichtelgebirge et les jouets métalliques. — Jean-Georges Hilpert, premier fabricant de soldats de plomb. — La fabrique moderne de Ernst Heinrichsen. — Les mouleuses de soldats. — Un artiste. — Comment on peint une armée. — Uniformes de tous les temps. — Collectionneurs princiers. — Champs de bataille en miniature. — Leçons de stratégie. — 10.000 soldats par jour. — M. Heinrichsen a fourni au monde 100.000.000 de soldats de plomb. — Un pacifiste. — Une grande fabrique de jouets modernes.

Parmi les multiples industries qui prospèrent en Franconie, celle des jouets est l'une des plus anciennes et des plus populaires.

Elle fut de bonne heure favorisée par l'abondance du bois en Franconie et dans les régions avoisinantes. Le Böhmer Wald, le Bayericher Wald et les forêts du Fichtelgebirge fournissaient aux artisans campagnards, à peu de frais, des ressources inépuisables. Comme aujourd'hui, ils taillaient au couteau, dans le bois tendre, ces figurines grossières, ces étables et ces fermes, ces bergeries et ces troupeaux au dos frisé, ces sapins aux rameaux de copeaux verdis, à la bonne odeur de vernis neuf, devant lesquels s'extasièrent tant de générations d'enfants. On continue à fabriquer ce genre de jouets primitifs en Haute-Franconie, mais surtout en Thuringe, où s'est centralisée l'industrie des ustensiles et des jouets de bois.

Nuremberg, au contraire, la ville du métal, s'est spécialisée, ainsi que toute la Moyenne-Franconie, dans l'industrie du jouet d'étain, de tôle ou de fer-blanc.

Elle y était entraînée par les habitudes séculaires de ses ouvriers, qui toujours travaillèrent les métaux. J'ai dit comment, dès le moyen âge, les mines d'étain du Fichtelgebirge franconien et de l'Erzgebirge saxon avaient été exploitées par des sociétés de patriciens nurembergeois.

Ils s'étaient acquis le monopole de l'extraction et de la vente de l'étain, comme les Fugger d'Augsbourg accaparèrent plus tard celui du cuivre en Europe. L'étain était alors le métal utile par excellence, d'un emploi facile et varié, grâce à sa plasticité et à son innocuité. On en faisait

Phot. Stieh, Nuremberg.

LA BRATWURSTGLOCKLEIN voit depuis cinq cents ans prospérer dans son échoppe la vente des petites saucisses et de la choucroute.

Phot. Stich, Nuremberg.

LA PEGNITZ forme dans Nuremberg plusieurs îles. La plus importante est l'île Schütt, sur la pointe d'aval de laquelle vient s'appuyer l'hôpital.

Phot. Stich. Nuremberg.

LES HABITATIONS BOURGEOISES du XVIe siècle ont dans leur cour de curieuses galeries de bois qui relient les bâtiments de devant à l'arrière-corps des constructions.

Phot Sennecke, Berlin.

UN DÉFILÉ DE CONCOURS DE CHANT. — Nuremberg, dès le XIVe siècle, était, avec quelques autres villes allemandes un centre très actif d'art choral.

Phot. Sennecke, Berlin.

UNE RÉUNION DE CHANTEURS. — Ces chanteurs d'aujourd'hui évoquent le souvenir de ces maîtres chanteurs rendus fameux par Wagner.

la vaisselle courante, les aiguières, burettes, coupes, gobelets, timbales, huiliers, des coffrets et des coffres à saucisses. Très primitifs d'abord et de formes grossières, ces objets furent ensuite ornés d'inscriptions, de devises, de fleurs, d'animaux et de figurines en relief. Puis ces figurines, au lieu d'être simple motif d'ornementation, furent traitées pour elles-mêmes. On représenta les saints, la Vierge, l'Enfant-Jésus, les personnages des crèches. Enfin, s'inspirant directement de la vie, on en vint à reproduire des personnages vivants. L'industrie du jouet d'étain était créée. La découverte de la porcelaine, les progrès de la fabrication du verre qui supplantèrent l'étain dans la confection des ustensiles de ménage accrurent le développement du jouet métallique. C'est au XVIIe et au XVIIIe siècle que la prospérité des *Dockenmacher* (faiseurs de poupées) atteint son apogée. De cette époque aussi date l'origine des soldats de plomb, qui firent longtemps la célébrité de Nuremberg. On conserve, au Musée Germanique, des guerriers de plomb du temps de Frédéric le Grand, d'un dessin enfantin et naïf, mais de couleurs jolies et de fine matière. Les soldats de Jean-Georges Hilpert, — ainsi s'appelait le premier fabricant, — eurent un énorme succès. Et, depuis, l'industrie des soldats de plomb n'a point cessé de prospérer. Cependant l'évolution du jouet moderne et l'utilisation de matières nouvelles semblent aujourd'hui lui porter préjudice, et c'est vers le nouveau jouet mécanique et scientifique que se porte l'activité des fabricants nurembergeois.

J'ai visité à Nuremberg la fabrique de « soldats de plomb » dont Ernst Heinrichsen hérita de son père et de son grand-père, la plus fameuse, bien connue des amateurs, celle qui fournit aux princes prussiens des régiments entiers, et aux petits écoliers du Brandebourg des boîtes de quelques pfennigs.

Elle est située dans un quartier paisible, non loin du cimetière Saint-Jean, où reposent, près de Hans Sachs et de Dürer, les chefs des grandes familles patriciennes. Une porte cochère lourde et basse ouvre sur une petite cour pavée et la perspective d'un jardin feuillu, étroit et long, qui dévale, ravit l'œil dès l'arrivée. Point de bruits de machines, ni de marteaux, ni de vapeur. Un chant de femme, très doux, sort d'une fenêtre ouverte, et plusieurs voix lui répondent en chœur : ce sont des jeunes filles qui chantent en mettant en boîtes des guerriers de plomb. Au milieu d'un petit rond-point, une vasque où monta autrefois un jet d'eau est aujourd'hui couverte de mousse, comme les vieilles statues de pierre grise qui sourient à l'ombre des tonnelles. Des feuilles sont éparses dans les allées, les chevelures embroussaillées des chèvrefeuilles envahissent les poiriers et les groseilliers. C'est dans le silence de ce coin de parc abandonné que de jeunes ouvrières préparent, pour l'éducation guerrière des peuples, des régiments innombrables.

Elles sont là, une quinzaine au plus, installées dans de petites salles basses, aux murs vieillis, autour d'une chaudière en maçonnerie remplie d'un alliage d'étain, de plomb et d'antimoine. (C'est la proportion d'étain qui fait la qualité du jouet.) Le plomb, en effet, casse, l'étain se plie facilement, sans se casser. Dans leur main gauche gantée ou protégée par un morceau de feutre, les ouvrières tiennent un moule d'ardoise composé de deux parties juxtaposées. De la droite, elles plongent une cuillère dans le mélange en

fusion et le font couler dans la matrice. Par un léger mouvement, elles débarrassent le moule de son trop-plein; une seconde après, elles l'ouvrent, et voici qu'apparaissent un cuirassier français de 1870 en tenue d'hiver, puis des spahis et des chasseurs d'Afrique, puis des artilleurs au trot, au pas, au galop, qui se détachent brûlants encore et flexibles. Les jeunes filles les saisissent d'un geste preste, et d'un coup de canif les débarrassent des bavures que l'on rejette dans la chaudière. Les figurines sortant de ces moules sont plates, hautes de 30 millimètres pour l'infanterie, de 40 pour la cavalerie et obtenues d'une seule fonte. Les figures rondes et pleines au contraire, qu'on essaya de lancer sans succès, sont faites de plusieurs morceaux; la tête, le tronc et les membres se fondent séparément, puis sont assemblés, travail délicat qui demanderait du temps et du talent.

Les figures rondes, en raison de leur imperfection, de leur poids et de l'impossibilité de les grouper aussi facilement que les plates n'ont donc pu supplanter celles-ci auprès des amateurs.

C'est le patron, M. Heinrichsen lui-même, qui dessine d'abord les modèles. Véritable artiste, il donne à ses soldats, à ses cavaliers, à ses chevaux, l'allure vivante des tableaux de guerre. Ce qui le différencie des autres fabricants, c'est qu'au lieu de faire servir un dessin de soldat ou de cheval à toutes les armes, il entend donner à chaque arme son cachet personnel. Un tringlot n'aura pas, chez lui, la même allure qu'un chasseur à pied, et le cheval d'un cuirassier ou d'un train d'artillerie ne ressemblera pas à celui d'un hussard.

Quand il a exécuté son dessin, il le confie au graveur sur ardoise, qui le reproduit exactement en deux moules.

Mais il faut équiper et parer de leurs uniformes tous ces régiments. Des femmes se chargent de cette besogne minutieuse. Presque toutes travaillent à domicile. Elles alignent les soldats ou les accessoires de bataille sur une baguette de bois fendue au milieu, en insérant le pied des figurines dans la rainure centrale. Puis légèrement elles colorent la ligne des casques ou des képis, les tuniques, les pantalons, puis les chevaux s'il s'agit de cavaliers, et les canons et les fusils. Dur métier qui demande beaucoup d'attention, malsain, et si peu lucratif ! Les peintresses de soldats de plomb sont, en effet, obligées de payer elles-mêmes les couleurs et les pinceaux, desorte qu'en travaillant vite et bien, c'est-à-dire en habillant et en harnachant de 1.700 à 1.800 figures par semaine, elles arrivent à gagner au total 5 à 6 francs. Beaucoup d'enfants sont employés à cette besogne, clandestinement, dans les ateliers familiaux, et il n'est pas rare qu'au fort de la saison, en juillet et en août, des familles entières passent la nuit au travail. Elles appellent cela : *Freinacht machen*, faire nuit libre.

Une fois peints, les soldats sont rapportés à la fabrique. On les trie selon leur nationalité et leurs armes, puis ils sont alignés dans de petites boîtes de bois ovales fabriquées en Thuringe ou dans des boîtes en carton à couvercle de verre. L'étiquette collée, les boîtes s'amoncellent dans les magasins de réserve. Et voilà, par milliers, par dizaines de mille, par centaines de mille, les petits soldats couchés sur les planches des vieilles chambres. Il y a là de quoi constituer plusieurs corps d'armée allemands, français, autrichiens, russes, italiens ! De quoi faire revivre les ba-

tailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram ; car je vois écrit : garde impériale, grenadiers à pied, fusiliers, tirailleurs, voltigeurs, flanqueurs, conscrits, guides, mamelouks, sapeurs, état-major, chevau-légers, lanciers ; si vous voulez évoquer Gravelotte, Saint-Privat, Sedan, Paris, voici, parmi d'autres, des gardes mobiles de 1870, des francs-tireurs, des zouaves pontificaux, des garibaldiens, à l'assaut, au feu, en embuscade, au pas, au galop, de front, des lanciers en avant-poste, à la charge, des cuirassiers en tenue d'hiver, des zouaves morts au bivouac, des ambulances, des canons, des télégraphistes, et, en regard, l'armée allemande au grand complet, tous les régiments de la garde : grenadiers, fusiliers, chasseurs, cuirassiers, hussards, uhlans, dragons, sapeurs, chevau-légers bavarois, carabiniers saxons, dragons wurtembergeois, ceux de Hesse, de Bade, de Mecklembourg, d'Oldenbourg, de Brunswick. A côté, l'armée russe, l'armée anglaise, l'armée suisse, italienne, espagnole, américaine, bulgare, danoise, serbe, suédoise, grecque, monténégrine, des Marocains, des Abyssins, des Nègres, des Boers, des Indiens peaux-rouges, des Mexicains, des Brésiliens, des Argentins. Puis les anciennes armées de la guerre de Sept ans, de la guerre de Trente ans, hallebardiers, mousquetaires, arquebusiers, piqueurs, les soldats du moyen âge, lansquenets, archers, arbalétriers, écuyers, chevaliers, suisses. Puis les guerriers des temps anciens, Romains, Carthaginois, Gaulois, Huns, Germains, Grecs, Perses, Égyptiens. Toute l'histoire des tueries humaines peut ainsi se reconstituer, depuis le combat des Thermopyles jusqu'aux escarmouches de la Chaouïa...

Pour aider à rendre la vérité de ces batailles, on vous fournit des arbres, des champs saccagés, des villages ruinés, des églises, des barricades, des bastions, des camps, des fortifications, des ponts, des feux de bivouac, des plaques de verre pour les rivières, des débris d'obus et des soldats morts, tout ce qui peut donner l'idée du carnage et de la dévastation.

Depuis que l'Allemagne devient une puissance maritime, les collections s'augmentent d'accessoires de guerres navales. On peut déjà reconstituer la bataille de Tsouchima avec des cuirassés, des croiseurs, des torpilleurs russes et japonais.

Il y a aussi des chasses à courre, des chasses au tigre, au crocodile, des scènes de la vie paysanne, marchés, cours de fermes, moissons, labourages, avec mille accessoires variés.

COLLECTIONNEURS PRINCIERS ○ ○ ○ ○ On sait qu'il se trouve beaucoup d'amateurs, et de très sérieux, pour les reconstitutions guerrières. Les Allemands sont les plus friands de ce genre de distraction. Les princes de la maison royale de Prusse firent leur première éducation militaire à l'aide de ces miniatures. Des officiers se passionnent à faire revivre les combats célèbres de l'histoire ; l'un d'eux me racontait un jour son émotion lorsque, après avoir disposé sur une immense tapis de sable figurant la plaine d'Austerlitz quelques milliers de soldats de plomb, Français, Russes, Autrichiens avec leurs états-majors, il plaça Napoléon sur une éminence. Il crut l'entendre donner l'ordre du combat. Il reproduisit la feinte de Davout à l'aile droite, l'assaut de Soult au plateau de Pratzen, les attaques de Lannes et de Murat sur l'aile droite ennemie et finalement la déroute des Russes sur les étangs glacés de Satschau. Il frémissait d'émotion martiale comme s'il avait été

l'acteur vivant de cette journée mémorable.

Dans certaines casernes, des officiers s'amusent à imaginer des manœuvres. Chacun se défend comme il l'entend, suivant son propre plan. On convient seulement des conditions de la victoire, comme dans les manœuvres véritables.

Les meilleurs clients de ces fabricants de soldats ne sont donc pas, comme on pourrait le croire, les enfants, qui se contentent pour leurs jeux d'une boîte de jouets, mais des officiers, des généraux, des princes ou de simples amateurs civils, à qui il faut des corps d'armée ! Pendant que j'étais là, M. Heinrichsen reçut un courrier où il trouva, de France, une commande de cavaliers de Rocroi, de dragons blessés, de cuirassiers impériaux. C'était le fils d'un historien qui étudiait les guerres du grand Condé.

La collection de modèles du fabricant compte jusqu'à 5.000 sujets différents. Pour arriver à ce total et être sûr de l'authenticité de ses dessins, il alla visiter les musées militaires d'Europe, feuilleter les livres d'histoire et les estampes anciennes, accueillit toutes les rectifications qu'il reçut, corrigea ses croquis. Aussi, aujourd'hui, connaît-il tous les costumes de toutes les armées, comme Édouard Detaille les connaissait lui-même.

Il sort de son atelier de 3.000 à 10.000 soldats par jour, suivant la saison. (Chaque femme peut en produire un millier par jour.) Il en fabrique de 2 à 3 millions par année, d'un poids total de 10.000 kilogrammes environ.

Les collectionneurs français demandent surtout des soldats du premier Empire ; les Allemands, les soldats actuels, les Russes également. Depuis quelque temps ceux-ci réclament en abondance des armées romaines.

J'avais à peu près tout vu de ce que je voulais voir dans cette petite maison qui a fourni au monde près de 100 millions de soldats de plomb depuis sa fondation. Celui qui les crée aujourd'hui est un homme au visage doux et pacifique. Je lui demande s'il aime la guerre...

« J'aime mieux celle que font mes soldats, » me répond-il d'un air de bonhomie souriante.

Je jetai en partant un dernier coup d'œil vers les guerriers d'il y a 3.000 ans, endormis à côté de leurs lances et de leurs arbalètes, vers les blessés et vers les morts de toutes les guerres modernes, et vers ceux qui rêvaient, dans leur plate cervelle de plomb, aux victoires, aux débâcles futures.

Dans la petite cour de verdure, j'entendis encore le chant clair de la jeune fille qui empaquetait les militaires.

A côté de ces laboratoires paisibles où l'outillage primitif, l'emploi exclusif de la main-d'œuvre, le maintien des traditions rappellent les ateliers d'autrefois, il y a la grande usine moderne où s'élaborent, avec le concours d'un machinisme ingénieux et subtil et grâce à l'extrême division du travail, des jouets d'une perfection et d'une variété infinies. On se propose ici de fabriquer le jouet éducatif, modèle réduit des machines et des appareils scientifiques les plus compliqués.

Le magasin des modèles d'une de ces fabriques, la maison Bing, qui ocupe à elle seule 3.000 ouvriers, est un vrai musée industriel en miniature. On voit là, à côté de chemins de fer électriques qui fonctionnent sans retards ni accidents, des groupes électrogènes composés d'une chaudière à vapeur chauffée par la lampe au gaz d'alcool, avec moteur et dynamo,

Phot. Stich, Nuremberg.

NUREMBERG PITTORESQUE. — Les maisons aux toits aigus et aux balcons de bois se bousculent le long des ruelles étroites, aux détours imprévus.

Phot. Stich, Nuremberg.

LES FONTAINES DE NUREMBERG. — Les belles grilles qui les entourent témoignent de l'habileté avec laquelle on travaillait le fer à Nuremberg.

Phot. Stich, Nuremberg.

LES FONTAINES. — C'est l'imagination plaisante des fondeurs de la Renaissance qui créa le riant petit Homme aux Oies, l'Homme à la Flûte et l'Homme à la Cornemuse.

des turbines à vapeur faisant 3.500 tours à la minute, actionnant des marteaux-pilons et des pompes. Il y a des machines rotatives à imprimer, des autos de guerre qui tirent des canons, et des autobus et des autos de commerce ; il y a des appareils téléphoniques si parfaits qu'ils peuvent être utilisés dans un appartement pour communiquer d'une pièce à une autre, des appareils de télégraphie sans fil correspondant, à travers deux murs, à 30 mètres de distance, d'autres pour obtenir des rayons Rœntgen, des torpilleurs et des sous-marins.

Les anciennes lanternes magiques se transforment en cinématographes, et les moulins à vent de notre enfance sont des moulins à eau actionnant des machines. J'ai vu là des ponts transbordeurs et des champs de manœuvre dont les soldats bougent et où jouent des musiques, le tout actionné par un minuscule moteur à air chaud ! Au lieu de singes en carton, voici des singes en peau pour lesquels il a fallu prendre *cinq* brevets différents.

Je le répète, toutes ces machines sont faites sur les mêmes modèles que les vraies. Vous trouvez, en effet, des moteurs depuis 29 sous jusqu'à 400 francs.

Faut-il louer cette innovation qui, au lieu de solliciter l'imagination de l'enfant, l'immobilise en la satisfaisant trop complètement? Tant de perfection ne lasse-t-elle pas et n'est-ce pas aux dépens de la joie des découvertes et des combinaisons imprévues que l'on prétend faire à tout prix de nos bambins des techniciens et des mécaniciens trop précoces? Problème à résoudre.

Pour les petites filles, et afin de les initier de bonne heure à leur rôle de maîtresse de maison, on a réduit tous les modèles de cuisines, offices, salles de bains, buanderies, lingeries, batteries et ustensiles de tous genres, en cuivre, en émail, en fer-blanc, copies textuelles des installations confortables que les ménagères allemandes contemplaient à l'exposition de Munich avec des regards d'admiration et de convoitise.

Les salles de bains sont munies de chauffe-bains fonctionnant très bien, de baignoires émaillées et de petits bains montés sur pied, pour les poupées ; il y a des rouleaux caoutchoutés pour presser le linge mouillé, des essoreuses pour le sécher, à l'usage des minuscules trousseaux, et des fourneaux à gaz, et des fourneaux électriques, et des stérilisateurs, barattes, qui fabriquent *réellement* le beurre, glacières, machines à faire la mayonnaise, et *qui en font* ! râpes à fromage râpant, hachoirs mécaniques *fonctionnant* et qui semblent faits pour un monde de dames lilliputiennes.

SAXE ET SAXONS

Le caractère saxon. — Jugements défavorables. — Opinion des Brêmois. — Habileté. — Souplesse. — Avarice. — Le Saxon élimine le juif. — Le café saxon. — Dévergondage. — Les pasteurs se découragent. — Les deux cents enfants d'un roi de Saxe. — Ce que répond le Saxon. — Croissance et progrès extraordinaires. — La région la plus peuplée d'Europe.

ir Sachsen sein helle! (Nous autres, Saxons, sommes des malins!) C'est un dicton populaire courant en Saxe, qui peut servir à comprendre à la fois le véritable caractère des Saxons et la réputation qu'ils se sont faite près des autres de races l'Empire.

Si vous interrogez un Prussien, un Bavarois, un Rhénan, un Poméranien, un Mecklembourgeois, un Brêmois, un Hanovrien, un Wurtembergeois, sur ce qui distingue à ses yeux le Saxon, il vous répondra invariablement : souplesse et fausseté. C'est qu'il aura été battu en affaires par un Saxon.

L'étranger de passage conserve en gros, de son séjour à Dresde, à Leipzig, à Chemnitz, l'impression de gens d'esprit ouvert, aimables et polis, à la manière slave, et, de plus roublards et prudents comme des Auvergnats.

Écoutez un Brêmois parler du Saxon : « Il est *schlau*, c'est-à-dire quelque chose d'intermédiaire entre rusé et fin, ce que vous appelez en français « roué ». Ne croyez jamais ce qu'il vous dit avant de savoir dans quel intérêt il parle. Il lui arrive de formuler une vérité, — quand il n'a pas de raisons de la cacher. Par comparaison avec le Prussien rude, d'aspect rigide et d'énergie tenace, le Saxon est, en général, souple et mou. Il se ressent du voisinage de l'Autriche et d'un fort mélange slave. Bien supérieur au Franconien stagnant, il n'est point brutal ni grossier comme le Bavarois. Vous réussirez difficilement à lui faire avouer ses antipathies ou ses haines. A peine, quand vous serez en confiance, vous confessera-t-il son peu de goût pour le Polonais.

« Il excelle à découvrir votre point faible et à l'exploiter. Vous devine-t-il sentimental, il sait vous attendrir et vous apitoyer ; il jouera de votre crédulité s'il vous sent crédule ; si vous êtes faible, il se servira de votre faiblesse ; fort, il profitera de votre force. On l'a surnommé le « juif de l'Allemagne » ; on

prétend même qu'il « élimine » le juif, et, de fait, la proportion des Israélites est bien moindre en Saxe que dans les autres provinces, — 12.000 à peine dans toute la Saxe. C'est que l'homme d'affaires saxon a toutes les qualités de finesse, de pénétration subtile, de souplesse, d'intelligence et de caractère qui constituent en partie la force des Israélites. Lui-même s'en fait gloire : *Wir Sachsen sein helle !*

« Nous l'appelons un *Streber*, un arriviste ; il intrigue, se faufile et s'impose partout où il y a une bonne place à prendre. Il quitte volontiers son pays pour se faire ailleurs une situation, et son intelligence pratique le sert beaucoup dans la conquête des fonctions privilégiées. On rencontre des Saxons dans toutes les branches de l'activité nationale.

« Ils ont tous les défauts et toutes les qualités des races bâtardes. La tradition les dit économes jusqu'à l'avarice. C'est peut-être qu'ils furent longtemps misérables. Connaissez-vous le café saxon? C'est un liquide presque insipide et si incolore qu'on aperçoit les fleurettes qui décorent le fond de la tasse dans laquelle on vous l'offre. On l'a surnommé pour cela le *Blumchen* (fleurette). Tout le monde en Allemagne connaît au moins de réputation le *Blumchen* des ménagères saxonnes. Les gens du pays qui n'ont pas eu le temps encore de s'accoutumer au bien-être s'en contentent. Pourvu que le liquide servi soit noir, chaud et sucré, il leur paraît exquis. »

Le Saxon est assez gai, très gai si on le compare au Prussien raide et sérieux. Les filles, à quelque classe qu'elles appartiennent, ont le rire facile et leurs regards s'accrochent aisément. Parmi la classe prolétarienne des villes industrielles, assoiffée de jouissance, l'immoralité sévit, au grand désespoir des pasteurs et des prédicateurs impuissants. « Où allons-nous? clament-ils. Comment arrêter cette dépravation générale? » Un jour on rencontre des filles de bonne bourgeoisie se promenant à trois heures du matin avec des officiers dans le *Grosse Garten* de Dresde; les petites filles des écoles primaires sont suivies à la sortie des classes par des nuées de garçons ; les brasseries, les jardins publics regorgent de couples ; dans toutes les villes, le bal public bi-hebdomadaire, véritable industrie qui fait vivre tout un monde de pianistes, de violonistes, de marchands d'instruments de musique, est l'occasion de rencontres hasardeuses. Il faut voir les kermesses de Leipzig ou de Dresde pour comprendre jusqu'où peut aller la licence et le dévergondage de cette jeunesse protestante, pour ne pas trop s'étonner de voir ici les fillettes de quatorze ans devenir mères, et s'expliquer la proportion de 23 p. 100 d'enfants illégitimes égale à celle de Paris (24 p. 100). La plupart des filles du peuple sont en effet mères avant le mariage. Les parents ne voient pas d'un mauvais œil les attentions prodiguées par un étudiant ou un jeune employé à leur fille. Dans certaines familles, une telle liaison est même acceptée volontiers. Des jeunes filles, qui ne sont pas des professionnelles, se laissent inviter dans la rue, à l'improviste, par un étranger, à manger un gâteau et à boire le café au lait dans un *Conditorei*. Beaucoup s'offenseraient d'une offre d'argent, mais accepter une partie de plaisir, une soirée au théâtre ou au concert leur paraît naturel. Il y a plusieurs années, les sociétés de moralisation, les *Sittlichkeitsvereine*, essayèrent d'arrêter ce débordement d'immoralité. Mais la police secrète s'en mêla, il y eut des abus

policiers suivis de plaintes, et les pasteurs, les journaux, les revues d'hygiène morale et d'éthique sexuelle continuent à prêcher dans le désert. C'est que la tradition est ancienne ! Auguste le Fort avait un pullulement d'enfants ; le roi Albert en eut jusqu'à deux cents !

« Nous souffrons d'anciens préjugés, me disait un professeur saxon à qui je faisais part de ces observations sur le caractère de sa race et sur une réputation que les événements historiques légitimèrent à plusieurs reprises. Il est vrai qu'en différentes occasions nous manquâmes d'énergie politique. On nous a longtemps reproché notre volte-face de 1815, notre défection à la bataille de Leipzig. Il est vrai encore qu'en 1830 on criait dans les rues de Leipzig : « Vive Paris ! » et qu'on y entendait en même temps les cris de : « Vive le Roi de Prusse ! » et « Vivent les princes protestants ! ». Mais pour comprendre la plasticité du caractère saxon, il faut penser à la situation politique défavorable où nous mit toujours notre position géographique. Il faut penser aux malheurs de la guerre de Trente ans et de la guerre de Sept ans, qui nous ruinèrent. Toujours battus, toujours opprimés, nous eûmes à subir les conséquences désastreuses de la politique ambitieuse de nos rois. Pour se maintenir rois en Pologne, ceux-ci réduisirent à la misère notre malheureux pays, qui ne fut longtemps que le « sac à farine » de la Pologne. Un peuple malheureux politiquement qui, pendant des siècles, fut le jouet de combinaisons politiques, ne sort pas indemne de ces misères. Comme tous les humiliés et tous les opprimés, il conserve dans le caractère cette souplesse qui fut sa seule défense, à laquelle il dut de vivre. Aujourd'hui encore, malgré le bel exemple d'énergie au travail que nous offrons à l'Allemagne, à l'Europe même, on parle toujours de notre mollesse.

« Il importe peu que, sous la pression d'événements politiques, nous ne soyons pas restés fidèles à la parole donnée. Mais nous accuser de manquer de courage et d'énergie est injuste, souverainement. Jetez un coup d'œil sur le développement économique de la Saxe en ces dernières années, et vous verrez quel effort continu et multiple il fallut pour en arriver là. Voyez l'exposition d'art de Dresde, où sont rassemblées actuellement toutes les productions provinciales qui font de notre capitale la rivale de Munich. L'Université de Leipzig n'est-elle pas l'une des plus fameuses d'Allemagne? A Bonn, le plus grand professeur de langues mortes est Saxon. Berlin possède en son Université plusieurs de nos compatriotes. Oui, les Saxons sont partout, ils occupent de hautes situations de fonctionnaires parce qu'ils préfèrent à la médiocrité dans leur pays surpeuplé les dignités et les places lucratives ailleurs. De cette légitime ambition aussi, on nous fait un crime. »

Pour apprécier à sa juste valeur ce développement prodigieux de l'activité saxonne, il faut penser à quel point le pays était desservi par une nature ingrate. Où le sol est pauvre, l'homme cherche des ressources dans le travail et l'industrie. C'est ce que firent les habitants.

Un dicton français affirme : « Le mouton aime la misère. » Parce qu'à défaut d'herbe succulente, il se contente, en effet, de chardons et de buissons, les paysans en concluent qu'il les préfère à la bonne herbe tendre des pâturages. En Saxe, les moutons étaient servis à souhait : ils pouvaient brouter de la misère. Cependant

Phot. Stich, Nuremberg.

L'HOTEL DEUTSCHER KAISER présente les ornements architectoniques en usage à Nuremberg à la fin du XVIe siècle : la tourelle rectangulaire de la façade et le pignon sur rue rehaussé de colonnettes et d'arcs.

Phot. Stich, Nuremberg

LA CHAPELLE D'OTTMAR ou de Walpurgis faisait partie du château du burgrave. Il n'est resté de l'époque romane que la tour contenant l'abside. La chapelle elle-même, anéantie en 1420, fut reconstruite peu après.

Phot. Kuhn, Paris.

LES BEAUTÉS DE LA SUISSE SAXONNE comprennent, outre la sinueuse vallée de l'Elbe, les vallées latérales de ses affluents, souvent très profondément encaissées.

Phot. L. L.

L'ALBRECHTSBURG à MEISSEN, peut être considéré comme le berceau de l'industrie de la porcelaine en Saxe. C'est là qu'Auguste II installa l'inventeur Brötiger, ses ouvriers et son matériel.

Phot. Délius, Paris.

LA COUR DU CHASSEUR à DRESDE. — Ces mouvements de toiture de l'époque Renaissance ont été repris et directement copiés par l'art moderne.

l'élevage de ces animaux et la vente de la laine constituèrent les premières ressources du pays. Puis les Saxons se mirent à filer leur laine, à la tisser, et cette industrie devint si florissante que l'élevage du pays, ne suffisant bientôt plus à ses besoins, les Saxons abandonnèrent l'élevage, se firent importateurs de laine d'Australie et d'Argentine. Mais, pour épurer cette laine, la tisser et la manufacturer, il fallait des machines spéciales. De ce besoin naquit l'industrie si florissante de la construction des machines, qui occupe la majeure partie des ouvriers de Chemnitz, industrie la plus importante de la Saxe avec l'industrie textile.

Actuellement, la Saxe est l'État le plus propice à l'observation du phénomène formidable de croissance et du progrès industriel de l'Allemagne moderne. Grâce à sa petite superficie, aux facteurs très simples de son économie, on en embrasse facilement la vie totale. Les chiffres, d'ordinaires rébarbatifs, prennent ici une physionomie d'une éloquence frappante.

Avec ses cinq millions d'habitants, la Saxe arrive au troisième rang parmi les États confédérés, après la Prusse et la Bavière. La densité de la population saxonne est presque trois fois plus forte que dans l'ensemble de l'Empire. C'est non seulement l'État dont la surface est la plus peuplée en Allemagne, mais dans toute la terre — les villes-Etats, comme Hambourg et Brême, étant mises de côté. On y trouve en effet 353 habitants par kilomètre carré, dépassant de beaucoup la Belgique, qui en a 235 et la région de Wales en Angleterre (227), pays d'industrie comme la Saxe. Dans certains districts comme ceux de Glauchau, Zwickau, etc., la densité de la population monte à 448 habitants pour s'élever dans les villes à 9.000 habitants par kilomètre carré à Leipzig, 7.800 habitants à Dresde, et 6.300 à Chemnitz.

La croissance naturelle de la population est très forte ; peu de régions de l'Empire dépassent à cet égard la Saxe. En 1903, on comptait 34 naissances par 1.000 habitants et seulement 20 décès.

On sait qu'en France l'excès annuel des naissances est d'un individu par 2.000 habitants, soit un accroissement d'à peu près 20.000 habitants par an pour toute la France, alors qu'il monte à 70.000 en Saxe et à près d'un million pour l'Allemagne entière.

En cinquante ans, la population de la Saxe a doublé. La progression est sensible, surtout dans les villes. Depuis 1834, la population urbaine a plus que quadruplé, tandis que la population rurale n'a pas encore doublé. Une ville industrielle comme Chemmitz, qui n'avait en 1871 que 68.000 habitants, en possède aujourd'hui 255.000. Plauen suit la même progression ; de 23.000 habitants, en 1870, elle s'est élevée à 112.000 ! Pendant la même période, Leipzig passe de 162.000 habitants à 530.000. La population des trois villes Leipzig, Chemnitz et Dresde est celle d'un quart de la population totale du royaume de Saxe.

La progression de l'industrie a naturellement suivi la même courbe. Dans ce pays qui n'a que 3 p. 100 de la superficie totale de l'Allemagne et 7 p. 100 de la population, la contribution industrielle s'élève à 14 p. 100 de l'industrie allemande. Et ce haut pourcentage augmente même encore si l'on considère en particulier certaines industries qui se sont développées en Saxe, comme par exemple l'industrie textile, qui rassemble ici 267.000 travailleurs,

c'est-à-dire 27 p. 100 des ouvriers de l'Empire employés dans ce genre d'industrie, les ouvriers de la tôle 18 p. 100, ceux des instruments de musique 39 p. 100, du papier 24 p. 100, des cartonnages 32 p. 100, de la fonderie de caractères 36 p. 100, de l'impression 43 p. 100, des jouets en bois 46 p. 100, des fleurs et plumes artificielles 46 p. 100, des corsets 33 p. 100, des gants 37 p. 100.

C'est qu'en effet l'activité industrielle de la Saxe n'a d'égale que celle de certaines régions d'Angleterre, de Belgique et des États-Unis. Il faut savoir que des districts comme ceux de Leipzig, Dresde et Chemnitz par exemple, non seulement produisent les articles fabriqués de coton et de laine, mais des locomotives, des moteurs, des ascenseurs, des machines à filer, à tisser, à tricoter, des machines agricoles, des machines pour les industries des métaux et du bois, des machines pour les industries chimiques, des machines à imprimer, des bicyclettes, des machines à coudre, des pianos, des instruments de musique mécanique, orchestrions, harmonicas, etc., etc.

Ce qui étonne dans cette activité, c'est, avec le nombre et la variété des industries, la rapidité de leur croissance. Si l'on considère la totalité des fabriques saxonnes, on voit que le cinquième d'entre elles sont nées depuis 1900 et que la moitié environ naquirent en 1890. Dans la période comprise entre 1904 et 1906, le nombre des fabriques passa de 19.328 à 22.952, ce qui constitue un accroissement de 18 p. 100. Et cet accroissement ne résultait pas seulement de la transformation d'ateliers d'artisans en fabriques, mais de la surgie d'une foule d'établissements absolument nouveaux.

On a fait remarquer à ce propos que la multiplication des petites industries contredisait la fameuse théorie de la concentration aujourd'hui rejetée par Bernstein, mais défendue opiniâtrement par les Marxistes orthodoxes. Selon cette théorie, un nombre relativement infime de manufactures géantes, en s'accroissant constamment, doivent finir, dans l'avenir, par dévorer la totalité des petits, des moyens et des grands établissements d'industrie, facilitant ainsi leur absorption finale par l'État. Or, en Saxe, 60 p. 100 des fabriques qui se créent sont de petits établissements ; la proportion des grands n'est que de 3 p. 100. Et, loin de voir s'amasser les capitaux dans les mains de quelques gros magnats, on assiste à la diffusion de la fortune couronnant les efforts des milliers d'initiatives énergiques.

Il est même probable qu'avec les récentes découvertes de la science ce morcellement ira en augmentant.

DRESDE

Le triomphe du rococo. — On en a mis partout. — Mégalomanie saxonne. — Le Paris saxon. — La Nice saxonne. — La Suisse saxonne. — La Florence saxonne. — Vie à bon marché. — Colonies étrangères. — Les Anglais boudent. — Esprit contentieux des habitants. — Les dénonciations. — Gambetta au restaurant Kleist. — Police méprisée. — Dresde industriel. — La porcelaine de Saxe. — Visite à Meissen.

QUITTANT Munich et ses Propylées, ses palais vénitiens et ses loges florentines, ses villas gréco-romaines et ses châteaux - forteresses, je fus à Dresde, capitale de la Saxe. Autre décor, plaqué sur un paysage grandeur, mais riant et gracieux. Ici plus de grec ni de romain. Le rococo triomphe. Il y fut importé par ordre d'Auguste II le Fort, ami et protecteur des arts. Comme il arrive toujours quand on imite, de peur de ne pas assez bien imiter, on exagéra. Et les rinceaux compliqués, les formes tordues, les coquilles et les rocailles, les cartouches contournés, les amours bouffis qui sont des anges et les dames élégamment drapées qui sont des Vierges, pullulent dans les palais, dans les églises et les musées, jusqu'à la satiété.

Quand le soleil ne les éclaire pas, ces monuments paraissent noirs et enfumés comme les maisons de la cité de Londres. La grande lumière seule arrive à laver cette suie et à les mettre en valeur. Quelques-uns, heureusement peints en jaune, avec leurs toits vert-de-grisés, sont d'un plus joli effet. Cependant, je ne sais rien de moins à sa place que ce décor de grâces mignardes et tout ce rococo industrialisé qui emplit de Meissen moderne les devantures de magasins, au milieu de la foule inélégante et lourde qui peuple les rues de la ville.

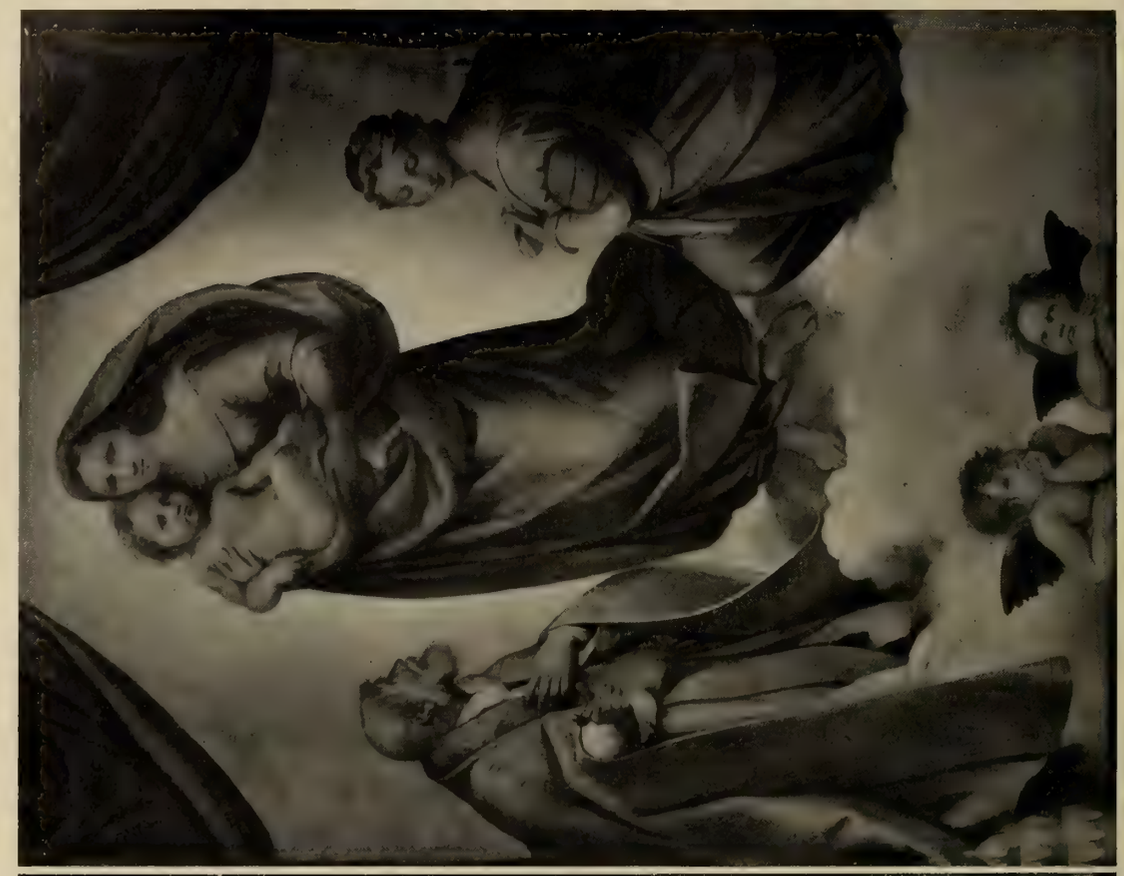
Les Saxons ont, dit-on, quelque propension à la mégalomanie. Après Gœthe, ils appellent Leipzig « leur petit Paris ». La Lössnitz, région de culture maraîchère des environs de Dresde où l'on va en bande, au printemps, admirer la floraison des arbres fruitiers (*Baumblüte*), est baptisée la « Nice saxonne ». Le haut pays de Meissen, sur les deux rives de l'Elbe, entre Pirna et Bodenbach en Bohême, creusé de gorges que surplombent des rochers hauts de 600 mètres au plus, s'appelle la « Suisse saxonne ». Quant à la ville de Dresde, on la pare volontiers du nom de « Florence saxonne ».

Cette cité riante et hospitalière attire, en effet, une importante population d'étrangers et de rentiers qui peuvent y mener, à peu de frais, une existence agréable et facile. La vie matérielle y est assez bon marché ; les théâtres comptent parmi les premiers d'Allemagne ; l'Opéra, auquel le Roi alloue 800.000 marks par an sur sa cassette, possède le meilleur orchestre du monde, auquel ceux de Berlin et de Munich peuvent seuls être comparés. Von Schuch le dirige depuis trente-six ans, et ses artistes consentent à chanter à Bayreuth. Dresde a des musées, des galeries de tableaux, pleins de merveilles et des expositions d'art moderne qui rivalisent avec celles de Munich. Elle a des environs propices aux excursions d'été et aux sports d'hiver ; sa Cour est accueillante aux passants ; enfin le caractère de ses habitants, aimable et poli, est bien fait aussi pour séduire et retenir l'étranger.

La capitale saxonne n'est donc pas, comme sa voisine Leipzig, une ville où règnent le gros commerce et l'industrie. Ville royale et de résidence, quoique industrielle aussi, elle laisse la première place aux fonctionnaires, aux officiers, à ceux qui vivent de carrières libérales. La plupart habitent la nouvelle ville, pleine de jolies maisons modernes et de coquettes villas construites dans le style nouveau, à façades brisées, aux toits de tuiles rouges débordants. C'est aussi le quartier des étrangers, russes, anglais, américains. Il y a à Dresde un millier d'Américains ; les Anglais y sont moins nombreux depuis que les Saxons, lors de la guerre du Transvaal, prirent parti pour les Boërs. Mais ils y reviennent peu à peu, séduits par la facilité de la vie et la douceur relative du climat. L'été, ils excursionnent aux environs, par les collines aux lignes gracieuses dont le faîte est couronné de bois et le versant semé de villas, de jardins et de vignobles. Ils vont à Pillnitz, résidence d'été de la Cour, prendre le thé aux brasseries voisines du Château, où ils ont la chance de voir sortir ou rentrer de temps à autre un carrosse royal, ou bien vont se promener dans les bois de l'Albrechtsberg, par les routes conduisant au château du comte de Hohenau, ou au Weisser Hirsch, célèbre pour ses sanatoria. En ville, ils organisent sur les grandes pelouses de la Burgerwiese des parties de football et de tennis; ils se promènent à cheval dans les allées profondes du *Grosser Garten.* Le soir, au crépuscule, des amazones solitaires errent encore dans le joli décor environnant le château, les bassins et les pelouses, ou le long de la Tiergarten-Allee, bordée de villas. L'hiver, on patine sur les prairies du Grosser Garten, et le sky et le luge entraînent la jeunesse aux environs de la ville. Ou bien on passe les après-midi à la terrasse du Bruhl, au bord de l'Elbe qu'elle domine et d'où l'on aperçoit les collines qui encadrent ses rives. Les bourgeoises de Dresde s'y réunissent pour prendre le thé ou le café au lait et se conter les potins de la ville en faisant du crochet. Puis il y a les visites aux musées, aux galeries de tableaux, où toutes les écoles sont représentées : Raphaël, le Titien, Véronèse, Van Dyck, Rubens, Holbein, Dürer, Velasquez, Murillo, bien d'autres encore. Il y a aussi le musée historique, l'Albertinum, le *Grüne Gewölbe* et des expositions d'art moderne. Les hommes vont au club, car les étrangers ont leur club, comme ils ont leur église anglicane et russe orthodoxe. Ils se re-

Phot. Kuhn, Paris.

LA SUISSE SAXONNE, située aux confins de la Saxe et de la Bohême, est un haut plateau où pullulent les rochers aux formes bizarres et les gorges d'aspect sauvage.



Phot. Alinari, Florence.

LA GALERIE DE PEINTURE s'enorgueillit de posséder, entre autres chefs-d'œuvre célèbres, la "Vierge" dite de "Saint-Sixte", de Raphaël (à droite), et la "Nativité", dite autrefois la "Nuit", du Corrège.

çoivent entre eux; le consulat américain est le centre principal de la vie mondaine, mais la plupart des étrangers parlent allemand et se mêlent à la société allemande. Beaucoup de soirées se passent au théâtre; si l'on joue du Schiller, les six premiers rangs de l'orchestre sont occupés par des jeunes filles en toilettes blanches, presque toutes étrangères ou élèves des nombreux pensionnats. Car Dresde est aussi la ville des pensions et des boarding-houses, qui jouissent dans le pays d'une renommée un peu surfaite. Après le théâtre, on va à l'*Englischer Garten*, le restaurant chic, ou souper sans façon chez Kleist. M. Moppert, l'un de nos compatriotes alsaciens installés ici, et qui fonda l'Association libre pour la propagation de la langue française, me raconta que Gambetta vint dîner à ce restaurant Kleist l'année qui précéda sa mort. Vie facile et gaie, comme l'on voit, sans l'agitation et le tumulte des grandes capitales.

POLICE MÉPRISÉE

Les *Dresdener* cultivés sont fiers de leurs musées, de leurs théâtres, du charme des environs et de la propreté vraiment sans tache de leur ville. Mais ils passent volontiers sous silence une autre de ses caractéristiques qui modifie, au bout de quelque temps, l'impression heureuse qu'on en reçoit. Dresde est la ville policière et processive par excellence.

L'Allemagne est gouvernée par 40 millions de paragraphes, règlements et ordonnances de l'Empire, des États et des villes. (Un avocat berlinois a établi cette statistique.) On en fait et refait tous les jours, mais Dresde semble particulièrement atteinte de la manie de réglementer. Il y a ici plus de *Verboten* qu'en Prusse. On dirait même une parodie de la discipline prussienne chez ce peuple saxon de caractère plutôt mou, qui n'a rien de la raideur du Brandebourgeois et du Poméranien. A chaque pas, vous rencontrez un de ces « Verboten » qui rendent la vie si libre en Prusse ! Sans cesse il se faut garder de la police. Un pot de fleur mal placé sur le bord d'une fenêtre, une annonce quelque peu équivoque dans un journal de la ville, vous valent des avertissements, et des menaces, et des amendes. On n'imagine pas jusqu'où vont la vigilance du policier saxon et la manie dénonciatrice du peuple. Les domestiques, les patrons, les clients, les cochers, tout le monde dénonce vos contraventions. Qu'un *Schutzmann* surprenne quelqu'un s'oubliant sur la voie publique, il tire un calepin de sa poche et, de ce calepin, un timbre-quittance d'un mark. Le délinquant empoche sa quittance, le Schutzmann son mark, et tout est dit. Si le coupable ne peut payer sur-le-champ, il se laisse conduire au prochain poste de police, où il décline ses nom et profession ; il lui est accordé trois jours pour payer l'amende d'un mark; passé ce temps, il reçoit une sommation à s'acquitter, dans un délai fixe, de la somme de 3 marks au lieu d'un.

Aussi le Schutzmann, ancien sous-officier en général grossier et mal appris, est-il la terreur des classes inférieures, l'objet de mépris des classes cultivées. Un dicton populaire, variante de celui bien connu sur Auguste III de Pologne, dit :

Wenn die Polizei getrunken hat,
so ist ganz Sachsen besoffen.
(Quand la police a bu,
toute la Saxe est ivre).

Dresde, paradis des policiers, est donc aussi le paradis des avocats. Nulle ville d'Allemagne, Berlin exceptée, n'en possède davantage. On y intente un procès

pour la moindre chose : une dette de 2 marks, un léger différend entre fournisseur et client, un mot vif lancé dans la chaleur de la discussion, peuvent être l'occasion de procès onéreux. Traitez quelqu'un d'imbécile au cours d'une conversation un peu chaude, il prendra un témoin et vous fera condamner à 100 marks d'amende. Ou bien il vous obligera à des excuses publiques dans les journaux locaux, dont vous paierez l'insertion aux annonces : « Je reconnais avoir médit de M. X... et lui fais ici mes excuses. » Cette sévérité explique en partie l'extrême réserve du Saxon, parfois si excessive qu'elle semble voisine de la couardise ou de la lâcheté. Les jugements politiques et autres rendus par les tribunaux de Dresde et de toute la Saxe sont connus pour leur dureté proverbiale dans toute l'Allemagne.

Cependant, tant de police, de rigueur, de discipline forcée ne changent rien à l'atmosphère d'amoralité qui règne en Saxe, atmosphère particulièrement sensible à Dresde, capitale du suicide, où la statistique en compte 340 par an, Dresde pays des énergies molles et des découragements faciles...

Bien que Dresde n'ait pas, comme beaucoup de villes saxonnes, l'aspect d'une cité industrielle, elle occupe une population ouvrière considérable et contribue pour une part de plus en plus grande à la prospérité économique de la Saxe. Ses faubourgs et ses environs, où pullulent les enfants, forment une succession ininterrompue de fabriques, d'usines et d'entrepôts.

Les industries de luxe et de détail occupent le premier rang. Dresde fabrique des machines à tisser, des bicyclettes, des machines à coudre et à écrire, des pianos et des pianolas, des malles et des bonbons, des papiers photographiques, et la moitié du papier de journal consommé en Allemagne. Elle possède deux cents fabriques de cigarettes, dont l'une des plus importantes, celle de Jamatzi, fut fondée par un ouvrier grec aujourd'hui multimillionnaire et propriétaire de palais, tout comme le fondateur d'une fabrique d'eau dentifrice, ancien ouvrier, amateur de musique, inventeur d'un tire-botte, d'un strigile, et enfin d'une marque d'eau dentifrice, très mauvaise d'ailleurs, mais qui le fit vingt fois millionnaire. Il passe désormais chaque soirée au théâtre, entend de la musique à souhait, et achète de ces vieux châteaux qui peu à peu passent des mains de la vieille noblesse à celles de ces *self-made men.* On ne fait pas fortune seulement aux Amériques. Ici, des pâtissiers et des confiseurs, en vendant des tourtes et des pralines, et des fabricants de produits chimiques, en distillant l'acide salicylique ou les huiles éthériques, devinrent en peu de temps plusieurs fois millionnaires.

L'une des plus anciennes industries de Dresde est celle de la porcelaine.

J'ai visité Meissen, l'ancienne ville de la porcelaine de Saxe, près de Dresde, qui a conservé son antique fabrique, avec ses moules, ses procédés, ses traditions. J'étais charmé de ma visite, de pouvoir me dire : « C'est d'ici, de ces ateliers, que sont parties ces ravissantes créations, ces coquettes œuvres d'art qui nous ont transmis toute la grâce du XVIIIe siècle. Les moules du temps ont été conservés, et ce sont encore ceux-là qui servent aujourd'hui à nous donner des répliques de ces belles dames en robes à panier, aux manches de dentelles si légères, de ces

seigneurs et de ces paysans pirouettant, une fleur à la main, habillés de couleurs tendres d'une harmonie si délicate. Bergères enrubannées aux étoffes chiffonnées, aux gestes maniérés, amours, carquois et flèches, tout l'attirail d'artifice, tout le caprice ingénieux et chatoyant du XVIIIe siècle dort ici, dans ces armoires poussiéreuses. Des ouvriers aux bonnes têtes d'Allemands appliqués, assis devant leur établi, peignent d'un pinceau attentif les chamarrures et les brocarts, les soies lamées et les accessoires frivoles de tout ce peuple d'opéra ; pour retrouver les couleurs, ils regardent de temps en temps des estampes coloriées de Boucher et de Lancret : *la Récréation champêtre*, *l'Automne*, *la Conversation galante*, *le Jeu de Colin-Maillard.*

Et je vérifie ici l'idée si naturelle que cet art de Saxe n'est pas, ne pouvait pas être un art allemand. Le roi de Saxe avait appelé de France les meilleurs statuaires, et même un de ses plus fameux ouvriers, Kaendler, avait fait son apprentissage en France. L'inadaptation du goût allemand à la création de cet art aristocratique et fin, d'une grâce si recherchée et parfois si perverse, si leste et si délurée, saute aux yeux. Pour le vérifier mieux, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les produits modernes de l'établissement. Un gamin stupide et bêta en veston et chapeau canotier avec des ailes dans le dos : c'est l'Amour. Des assiettes représentent des scènes militaires avec de Moltke et le vieux Guillaume. Je ne parle pas des imitations des grisâtres de Copenhague, danseuses de cancan, robes à fourrures, chapeaux à plumes, animaux faisant des grâces, petites filles, la natte dans le dos, un panier au bras, s'en allant à l'école, marmots avec leurs mains enfoncées dans les poches, toute la camelote banalisée des vitrines viennoises. Tristesse...

Sept cent cinquante ouvriers travaillent sous la haute direction d'un notable commerçant, *Kommerzienrat*, autrement dit : conseiller de commerce. C'est ainsi que tout s'explique, la décrépitude de l'art de la porcelaine à Meissen et les 250.000 marks de bénéfice que la fabrique rapporte annuellement à l'État. Pour être plus juste, pourquoi ne pas plutôt trouver naturel que la porcelaine de Saxe soit devenue saxonne?

DRESDE

LA COUR

La Cour de Dresde. — Le Musée des trésors. — Bals royaux. — Les cinq classes d'invités. — Distinctions comiques. — Comment le Roi reçoit. — Grand buffet, petit buffet. — Ce qu'on dit du Roi. — Le Roi n'est pas un aigle.

La première place dans la capitale appartient, comme je l'ai dit plus haut, aux fonctionnaires et aux officiers. On n'y rencontre guère, dans l'ensemble, de gens beaucoup plus ouverts ni plus cultivés qu'à Leipzig. Mais la Cour, surtout au XVIIIe siècle, avec ses rois artistes, protecteurs des musées et de l'opéra, contribua à polir les mœurs, à maintenir le bon ton des manières et à créer des traditions.

La Cour de Dresde est certes moins brillante que celle de Berlin, quoique plus riche en trésors artistiques. Moins exclusive aussi, elle s'ouvre assez facilement aux étrangers, accueille les Anglais qui furent présentés à la Cour d'Angleterre au Drawing Room et plus facilement encore les Américains, tous égaux dans leur snobisme grossier, tous désireux d'être reçus au Palais. Ceux qu'on a refusés à Berlin se consolent à Dresde.

Les réceptions au Château royal sont un prétexte à étaler, au milieu des fleurs, des étoffes anciennes et des lumières étincelantes, tous les joyaux de la couronne, pierreries, émaux, vases d'or et d'argent, fantaisies de nacre, d'écaille, d'ambre et de pierres fines, camées d'onyx, coupes de cristal de roche ou d'agathe, toute l'argenterie royale, plats niellés, aiguières ciselées, écuelles pesantes, burettes, tasses de vermeil, gobelets martelés, compotiers incrustés de gemmes, surtouts qui dorment en temps ordinaire avec les trésors royaux dans les vitrines de la *Grüne Gewölbe*, ou Galerie verte. Cette galerie, ouverte aux visiteurs, est riche principalement des chefs-d'œuvre de J.-M. Dinglinger, orfèvre attitré d'Auguste le Fort, habile ouvrier, mais d'un goût lourd qui faisait de ses pièces d'orfèvrerie des monuments interminables, des pièces montées, sur-

Phot. Champagne, Paris.

LA GALERIE DE PEINTURE de DRESDE est la plus importante après celles de Paris et de Florence et possède de nombreux chefs-d'œuvre des plus grands maîtres connus.

Phot. Alinari, Florence.

L'OPÉRA de DRESDE possède un des meilleurs orchestres du monde auquel ceux de Berlin, de Munich et de Leipzig peuvent seuls être comparés.

DRESDE, la capitale saxonne, est une cité riante. Riche en lieux de promenade comme la terrasse du Brühl sur la rive de l'Elbe, les
du monde et un Opéra réputé pour l'excellence de ses artistes. Ville royale enfin, elle attire m

Phot. Scherl, Berlin.

profondes du *Grosser Garten* ou les pelouses de la *Burgerwiese*, elle offre aussi de beaux monuments, l'une des plus riches galeries de peinture ement beaucoup d'Allemands, mais encore les étrangers, qui y peuvent mener une vie facile et gaie.

Phot. Annari, Florence

LA COUR DU ZWINGER est un ensemble de bâtiments que fit construire Auguste II, afin de remplacer l'amphithéâtre de bois créé pour les fêtes de 1709.

Phot. Scherl, Berlin.

LE CHATEAU, qui contient le "Grunes Gewelbe", célèbre collection d'ouvrages d'art et de curiosités, a été entièrement remanié dans le style de la Renaissance.

chargées, compliquées et pesantes. Son auguste maître avait aussi — et il le montre ici — un goût assez barbare pour les perles baroques et les œufs d'autruche qu'il faisait monter en bonshommes ventrus, en lutteurs, en bossus, en chameaux et en dromadaires. N'importe, le soir des galas, aux lumières, au milieu des camélias, des lauriers-roses et des palmiers, ces joyaux, ces argenteries, ces porcelaines de Meissen disposés parmi la verdure, dans les vitrines, ou suspendus aux murs, sont d'un somptueux effet.

Dans ce décor vraiment royal, un millier de personnes sont invitées plusieurs fois l'an pour les bals et les concerts. Ces privilégiés, divisés en cinq catégories, se distinguent les uns des autres par l'habit qu'ils portent et les prérogatives qu'il leur confère. La classe inférieure, la cinquième, se contente d'un habit sans broderies, avec seulement un petit galon d'or aux manches. La quatrième classe revêt un pantalon noir avec galon d'or, un habit vert foncé à boutons d'or, broderies aux manches et gilet sans broderie. La troisième classe ne se différencie de la précédente que par un peu plus de broderie aux manches, et la deuxième, par les broderies au revers de l'habit. Quant à la première, elle possède l'insigne honneur de porter une clef dans le dos. Tous ont l'épée au côté et des souliers vernis. Les prêtres revêtent un habit noir, plus simple.

Un titre de noblesse suffit pour être *hoffähig*, c'est-à-dire « capable d'être admis à la Cour ». Mais ce privilège s'étend à tout industriel, commerçant, artiste ou musicien qui se fit remarquer par ses services ou son talent et auquel le Roi confère, avec le titre de *Geheimrat*, une classe à la Cour. Un professeur d'université peut devenir *hoffähig*.

« C'est mon cas, » me dit le professeur de qui je tiens tous ces détails.

La première fois que l'on assiste à une fête de Cour, il faut d'abord être présenté au Roi, aux princes et aux princesses.

On vous introduit dans une salle spéciale, et quand le Roi arrive, le grand maître des cérémonies qui a noté tous les noms les appelle à tour de rôle et présente chaque postulant au Roi, qui leur adresse un mot aimable.

« Ah ! je sais, monsieur le Professeur, me dit-il. Vous avez écrit tel livre fort bien documenté, et je vous en félicite. Y a-t-il longtemps que vous êtes à Dresde ? à l'Université ? »

On répond quelques mots et on laisse la place à un autre.

De temps en temps, il y a « cercle ». Vous arrivez en voiture ou à pied s'il fait sec, et, le bicorne brodé d'or à la main, l'épée au côté, vous montez le grand escalier où des soldats de la garde du corps présentent les armes. Par les salons, les groupes se forment : on cause. Puis le grand maître des cérémonies, l'Obermarschall, frappe trois coups. C'est l'annonce de l'arrivée du Roi. Il entre, entouré de quelques personnalités, prend place sur le trône s'il y a grande réception, ou s'assied sur une chaise les jours de concert ou de conversation. Trois buffets sont installés dans les salles voisines, un pour la famille royale et les hauts fonctionnaires, un autre pour les premières classes, un troisième pour les classes inférieures. Les habitués, qui connaissent l'heure de l'accès au buffet, se préoccupent, une demi-heure à l'avance, de garder les bonnes places voisines de la porte d'entrée. Ainsi, ils peuvent assiéger les premiers les mayonnaises, les foies gras, les caviars et les mille *Delikatessen* qui sont là, trouver

une place, une cheminée, un appui quelconque où mettre leur assiette et garder près d'eux leur bouteille de champagne. Plusieurs salles sont ainsi remplies de gens qui mangent. Pour beaucoup, le charme de la soirée consiste surtout en cela. Le Roi et ces messieurs de première et de seconde classe s'asseyent devant des tables; les autres restent debout. Une fois les appétits apaisés, on se mêle à nouveau, et le Roi adresse la parole à l'un ou à l'autre, suivant son inspiration.

« Il m'a parlé, à moi, personnellement, fit M. le Professeur X. Un soir, il se trouvait à côté du ministre de la Guerre que je connais et avec qui je chasse de temps en temps. Comme je passais près d'eux, le Roi me dit :

« Eh bien ! comment allez-vous, « monsieur le Professeur? Votre dernière « chasse a-t-elle été heureuse? »

« Car vous savez qu'il préfère de beaucoup la chasse à toutes ces réceptions.

— Et votre femme vous accompagne-t-elle à ces réjouissances? demandai-je au professeur.

— Non, car je n'appartiens pas à la noblesse, et je suis de quatrième classe seulement. Il est parfois un peu humiliant de ne pouvoir amener son épouse. Les femmes non nobles ne sont admises qu'à partir de la seconde classe, ce qui vexe beaucoup les dames des conseillers intimes, je vous assure. Les femmes de ministres, par exemple, peuvent venir, sans être nobles, car le titre de ministre confère en même temps l'accès dans la deuxième classe. Mais, si vous êtes noble et même de troisième classe, votre femme peut vous accompagner. De même aux bals, il faut être noble pour danser. Une personne de la quatrième classe ne danse pas à moins d'avoir un titre.

Le Roi donne deux ou trois bals par an, deux concerts ou un seul grand bal à Pâques. Pour les concerts, les buffets sont plus économiques. On prend du chocolat, du thé, des sirops, des bonbons, des gâteaux, du café au lait. Après le concert et le buffet, le Roi joue aux cartes, au skatt, au whist avec la première et la deuxième classe, jamais avec les autres. Et l'on se retire de bonne heure.

Au 1er janvier, autre genre de réception. A partir de onze heures et demie du matin, la première classe est reçue jusqu'à midi moins le quart, puis la deuxième, et ainsi de suite. On fait queue pour défiler devant le Roi, et le soir on assiste de nouveau à la réception avec buffet froid et danse. Vers minuit et demi, l'Obermarschall prend un bâton et dit : « Achtung ! mettez-vous sur les rangs. » On forme la haie, et le Roi passe en saluant. Puis tout le monde se retire.

Tant d'étiquettes futiles, de distinctions comiques, de catégories ridicules, restes d'un très ancien régime, maintiennent aujourd'hui encore les cadres conservateurs autour de la royauté. A tour de rôle, les personnalités de la province sont invitées, tantôt celles de Leipzig, tantôt celles de Chemnitz. Elles y tiennent, car cet honneur les hausse, auprès de leurs concitoyens, à un niveau social supérieur, quoique beaucoup, au fond d'eux-mêmes, aient assez peu d'estime pour cette royauté sans grandeur à laquelle ils ne ménagent pas les critiques, mais devant qui ils continuent à s'incliner, comme des domestiques bien stylés devant des maîtres sans prestige. Leur loyalisme monarchique s'offensa pourtant des fugues de la Princesse royale de Saxe, et ils lui en veulent de ne pouvoir continuer à se courber devant sa majesté

déchue. Ils l'appellent avec affectation : *la Louise.*

Ils savent parfaitement, d'autre part, que leur Roi est un soudard sans culture, en même temps qu'un amateur de bouteilles ; malheureusement pour cette vocation naturelle, il ne supporte pas la boisson. Il lui arrive souvent d'aller dans les casinos d'officiers et de boire avec eux. Quand il a vidé deux verres de vin, la tête lui tourne, l'estomac aussi, et il vomit ; mais il recommence. Il n'a pas beaucoup de mémoire, aussi n'a-t-il guère retenu grand'chose des études qu'on a essayé de lui faire faire, et ne sait pas l'orthographe. Il se rend compte parfois de son infériorité et dit volontiers aux précepteurs :

« Faites travailler les enfants. Je ne veux pas qu'ils soient aussi bêtes que moi. »

Cela ne va pas tout seul. Car l'exemple du père vient quelquefois entraver les progrès des enfants. Ainsi ils employaient souvent, au lieu du verbe *essen* (manger), le verbe *fressen*, qui n'a pas d'équivalent exact en français, mais qu'on pourrait traduire par : goinfrer ou *s'empiffrer.* L'institutrice venait, pendant le goûter, de leur expliquer que *essen* se dit pour les gens et *fressen* pour les animaux. Sur ces entrefaites, le Roi passe et les voyant attablés, lance :

« Ah ! ah ! *Immer beim fressen !* (Toujours à goinfrer !) »

Les élèves regardent leur institutrice d'un air qui signifie : « Vous voyez bien ! »

Il se promène quelquefois en ville avec ses enfants, y compris la petite princesse Monica, qui a changé de nom et qu'on appelle : Marie. Dernièrement, comme il avait été reconnu, la foule le suivait devant les magasins où il s'arrêtait, à la porte du journal des *Dresdner Neueste Nachrichten* où il était entré ; à un moment, soudain agacé de cette conduite, il se retourne vers un ouvrier qui se trouvait derrière son dos et lui dit :

« Laissez-moi donc ! Qu'avez-vous à me suivre ainsi toujours ?

— C'est pour voir ces jolis petits princes, répond humblement l'ouvrier.

— Alors, dit le Roi à ses enfants, tendez la main à cet homme. »

Les enfants obéirent.

« A présent, dit le Roi, c'est tout, vous êtes content ? Vous nous laisserez tranquilles ? »

Pour bête qu'il soit, ce n'est pas un méchant homme. Mais comment un peuple se laisse-t-il gouverner par un tel échantillon d'humanité ? Telle est la réflexion que l'on se fait quand on entend parler de lui par ses meilleurs amis...

LEIPZIG

Une vieille cité. — Souvenirs précieux. — La table de Schumann. — L'Auerbachs-Keller. — Le tonneau de Faust. — Ici naquit Wagner. — Champ de bataille. — Monument commémoratif sur une colline d'ordures. — Le petit chapeau de Napoléon. — D'ici, l'Empereur surveilla la Bataille des Nations. — Leipzig, ville des contrastes. — Grossièreté matérialiste, élans idéalistes. — Le culte de Bach. — Le grand philosophe Wundt. — Activité industrielle et commerciale. — Accroissement de population. — Les mille millionnaires. — L'âme de Leipzig jugée à Dresde. — Triomphe du mercantilisme. — Rivalité de Leipzig et de Halle. — La politique des chemins de fer. — Une gare de 100 millions.

LEIPZIG est une ville joyeuse et animée, où le trafic et les spéculations se font dans l'entrain et la gaîté ; ville universitaire aussi, protectrice des sciences, de la philosophie et des arts, où se perpétuent avec les souvenirs d'une prospérité séculaire ceux de noms glorieux. Leibnitz, Bach, Schumann y vécurent. Dans le faubourg de Gohlis, on peut voir encore la maison où Schiller écrivit l'*Hymme à la Joie*, sur laquelle Beethoven composa la fin de la neuvième symphonie. Il se trouvait pourtant alors, — ô dérision ! — dans une situation misérable, puisque l'on conserve de lui des lettres pleines de sa détresse dans lesquelles il demandait quelque argent à un gros marchand de la foire. Je suis allé boire un verre de bière sur une table d'un petit cabaret enfumé et sale à l'enseigne : *Zum Kaffee-Baum*, où pendant sept ans, de 1833 à 1840, Schumann mit chaque jour ses coudes. C'est là qu'il écrivit cette « suite » où il dépeint si spirituellement le caractère de chacun de ses amis. La table s'appelait *Davids-Bündler*. Presque rien n'a été changé dans cet estaminet populaire où aujourd'hui ne fréquentent guère que des cochers et des ouvriers. Si vous y allez, que ce soit seul, par un jour gris, vous verrez comme il est facile d'évoquer là l'âme sensible et mouvementée du grand musicien. Gœthe aimait aussi cette ville qu'il appelait « mon petit Paris ». Il comptait parmi les habitués de cette Auerbachs-Keller vieille de plusieurs siècles où, depuis 1428, se réunissaient de joyeuses compagnies d'étudiants et qui devait servir de décor à l'une des scènes les plus fameuses de son *Faust*. Aujourd'hui tout étranger de passage va faire un pèlerinage à cette cave obscure et enfumée, voûtée comme une cathédrale gothique, pleine de relents de bière et de vin, aux murs peints de fresques à demi effacées représentant les principaux épisodes du *Faust*. Et le tonneau que

Collection du Musée des Arts Décoratifs. Legs Elie Gasson et donation Paul Gasnault.

LA PORCELAINE DE MEISSEN. — Ces "Saxes" appartiennent à la belle époque des produits de Meissen, celle des tons chauds, francs, vigoureux, qui va de 1735 à 1776.

Phot. Scherl, Berlin.

LE PALAIS DU GRAND JARDIN a subsisté sans grandes modifications depuis le XVIIe siècle, époque où il fut construit. Il est affecté au Musée des Antiquités de la Saxe.

Phot. Scherl, Berlin.

LA GARE PRINCIPALE de DRESDE présente un véritable caractère monumental. Il en va ainsi de la plupart des gares dans les grandes villes allemandes.

chevaucha le docteur est là, à un bout de la cave exiguë.

C'est à Leipzig également que naquit Wagner. Tant de gloire ne lui suffit point. Elle y ajoute les noms de célébrités modernes, de savants comme Wundt, Lamprecht, Bücher, dont les travaux de psycho-physiologie, d'histoire, d'économie politique et sociale enrichissent la science contemporaine.

Les souvenirs guerriers ne manquent même pas à Leipzig. A 5 lieues de là, dans les mornes plaines qui entourent la ville, mourut Gustave-Adolphe. Là aussi fut livrée, du 16 ou 19 octobre 1813, la grande Bataille des Nations. Un monument colossal commémore ces journées fameuses, où les Saxons s'immortalisèrent en lâchant Napoléon en pleine bataille, contre la foi des traités. On l'a construit dans cette immense plaine si triste, parsemée de rares et pauvres arbres, avec le produit de souscriptions et de loteries nationales. Ce *Völkerschlachtsdenkmal* s'élève sur un vaste monticule artificiel, fait d'immondices, d'une quantité inimaginable de tessons de verres et de porcelaines, de vieilles boîtes de conserves de toutes tailles et de toutes formes, de cuvettes de water-closets et de seaux hygiéniques, de casseroles défoncées et rouillées et de milliers de batteries de cuisine qu'une armée de marmitons en grève semble avoir déposées là. De cette colline d'ordures s'élèvent d'infectes odeurs. C'est sur ces fondations si peu respectables que la Ligue des Patriotes a élevé un monument très laid qui lui a coûté 5 millions.

Non loin de là se dresse, sur un tertre, un cube de granit où grimpe un lierre entouré d'une simple grille de fer. Un petit chapeau et une épée de bronze y reposent sur un coussin de pierre. Gravés sur les faces du cube, on lit ces mots : « Le Seigneur est le vrai maître de la guerre et Dieu est son nom. » Quatre petits sapins s'élèvent aux coins de ce modeste monument. A l'entour, parmi les chaumes, des enfants du peuple jouent au cerf-volant. Nous sommes à la mi-octobre ; le ciel est gris, le vent souffle piquant et rude, faisant dans les branches des sapins un sombre bruit. Et j'imagine Napoléon, par une semblable journée d'automne observant à ce même endroit les phases de la Bataille des Nations. Car c'est pour lui qu'on érigea l'humble pierre et qu'on y rappela le néant des ambitions humaines devant la puissance divine. Alors, pourquoi cette pyramide arrogante à cent mètres de là, où tant d'armées réunies vainquirent l'armée française trahie par ses alliées ?

Ces traditions et sa vieillesse auxquelles l'effort industriel et commercial moderne apporta, avec une vitalité nouvelle, bien des transformations font de Leipzig une ville multiforme et complexe, très riche en contrastes.

Un soir que je me promenais à la kermesse avec un compatriote dont j'ai déjà parlé, l'un des Français les plus distingués que j'aie rencontrés à l'étranger, M. le vice-consul Arqué, nous vérifions ensemble nos impressions de Leipzig.

« Selon les heures et les humeurs, me disait-il, Leipzig ne vous apparaît que comme une ville d'affaires et de lucre. On oublie alors sa vieille Université et son *Gewandhaus* pour ne songer qu'au philistinisme de ses bourgeois (qui ignorent le nom de Wundt, leur plus grand concitoyen vivant) et qu'à la bassesse crapuleuse de son peuple. Des visions de tavernes du Brühl ou de kermesses populaires passent

devant les yeux. On entend aux tables des bourgeois, hommes et femmes aux faces rougies par le vin, manifester leur joie bestiale d'être arrivés à la satiété : « *Ich bin satt ! Ich kann nicht mehr !* »... Sous les tentes de bière des faubourgs de Reudnitz ou de Gohlis, des ouvriers chantent en chœur des couplets obscènes sur le vin et l'amour. On revoit dans l'affreuse *Wirtschaft* enfumée et puante de la *Thuringer Hof*, « si vieille Allemagne », s'étaler la joie brutale et grossière des étudiants. Et le spectacle est écœurant. Ils boivent cette chose abominable, et dont ils raffolent, qui s'appelle la *Göse*, étrange mixture ayant l'apparence de l'urine et le goût d'une mauvaise bière mélangée de cidre aigri. Des bouteilles larges et ventrues à la base avec leurs longs cols en tuyaux de cheminée emplissent les tables.

Le roi de Danemark est en ce moment à Leipzig, et il n'a pas de joie plus grande que d'aller respirer l'air empesté de ce lieu affreux qui l'émeut et le ravit, où Sa Majesté trouve la Gemütlichkeit idéale...

D'autres fois, par bonheur, des visions douces et charmantes viennent chasser ces évocations pessimistes. Des voix enfantines grêles et fines, des soprani délicats montent aux voûtes d'une église. Nous sommes à la Thomas-Kirche, et ces chœurs d'enfants sont ceux que Bach organisa dans ce même temple, fidèlement maintenus depuis sa mort. Ou bien, par un rappel de souvenirs heureux, on se remémore certaine soirée du Gewandhaus où le maître Nikisch se surpassa dans l'exécution de quelque symphonie de Mendelssohn. Alors on oublie la foule brutale des jouisseurs, et l'on revient à plus d'optimisme.

DÉVELOPPEMENT Cependant, ce qui distingue finalement Leipzig, c'est bien son caractère mercantile. Elle se classe, en effet, troisième ville commerçante de l'Allemagne, après Berlin et Hambourg, et deuxième ville industrielle après Berlin. Les marchands, employés de commerce et leurs familles forment les 28 p. 100 de sa population ; 53 p. 100 sont constitués par les familles d'industriels, de leurs employés et ouvriers. Il ne reste donc que 19 p. 100 à distribuer parmi les autres carrières, universitaires, officiers, professions libérales, artistes, etc.

A cette activité industrielle et commerciale correspond un accroissement rapide de la population. Leipzig, qui, en 1870, comptait 106.925 habitants, en possédait 179.689 en 1890. L'incorporation des faubourgs, deux années plus tard, porta ce chiffre à 357.122, et la progression continua : 456.126 habitants en 1900 ; 503.637 en 1905 ; 528.184 en 1908 !

Et le développement de la richesse et du luxe marchait du même pas. Il y a quelques années seulement, on rencontrait peu d'équipages et point d'autos par les rues de Leipzig. Les femmes, ignorant ce qu'était la toilette, allaient au théâtre, aux meilleures places, en blouse ordinaire et sans gants, ou tenant leurs gants à la main. Aujourd'hui, les autos privées et les taxi-autos sont nombreuses, et il n'est point rare de voir au théâtre, et même dans les rues, des femmes fort élégamment habillées. On gagne beaucoup et l'on dépense en conséquence. En 1907, les Lipsiens payèrent à l'État de la Saxe 11.015.994 marks d'impôts sur le revenu et 1.779.602 d'impôts supplémentaires, soit 12.795.596 marks, c'est-à-dire les 22 p. 100 du total des impôts de l'État dans le royaume de Saxe. Notez qu'ils paient

d'autre part à la ville un impôt égal, sinon plus élevé.

« N'est-ce point naturel ? me disait un riche industriel lipsien. Ouvrez la Bible, vous y verrez qu'au temps du Christ chacun devait donner le dixième de ses revenus. Et il n'y avait à cette époque ni électricité, ni gaz, ni voirie, ni hôpitaux, ni institutions sociales. Aujourd'hui, nous payons 4 p. 100 à l'État, autant à la ville, cela fait seulement 8 p. 100, et certains osent se plaindre ! Si j'étais ministre des finances, je leur dirais : « Vous allez me payer 20 p. 100 et « me féliciter encore de ne pas vous taxer « davantage. »

En effet, de telles contributions n'empêchent aucunement les grands éditeurs et les rois de la fourrure de se faire construire d'élégantes villas autour du Johannapark et de l'Albertpark. Il y a une trentaine d'années, ces deux belles promenades n'étaient que des marais. Un de leurs propriétaires légua à la ville 85.000 mètres carrés à la condition expresse que jamais on ne bâtirait sur cet emplacement qui devrait conserver le nom de sa fille Johanna. Devant et autour de ces 8 hectares et demi de verdure et de fleurs, de jolis quartiers de résidence se sont ainsi créés dans une atmosphère de fraîcheur fleurie et verdoyante, et donnent à cette partie de la cité un aspect de richesse. Presque partout le moderne domine ; des rues larges, sillonnées de tramways, des squares et des jardins et de vastes places. Un très vieux burg, datant du moyen âge, se dressait encore, il y a peu d'années, à l'emplacement du nouvel hôtel de ville. Il fallut le démolir, et, pour consoler les Lipsiens de sa perte, la municipalité consentit à sauver la partie inférieure du donjon, et on l'encercla d'une autre tour reproduisant exactement celle que le temps avait ruinée. La nouvelle tour, qui emprisonne symboliquement le passé dans ses murs, se dresse au milieu de l'hôtel de ville actuel, qui a bel aspect.

La rapide fortune de Leipzig fit d'elle une puissante rivale de Dresde et explique le dédain de la capitale saxonne pour cette cité de marchands, où les premières places appartiennent dans la société à de gros éditeurs ou à des commissionnaires en marchandises.

Et voici ce que je lis dans un journal de Dresde qui paraît pendant mon séjour.

« Et l'âme de Leipzig? Elle est le produit d'un labeur bourgeois de plusieurs siècles, le résultat d'une activité créatrice purement marchande et d'énergies vitales consacrées aux affaires. La caractéristique de cette âme est le changement continuel, la hâte, la précipitation, le manque de cette tranquillité qui est un des éléments de la distinction, l'absence de cette modération dans le mouvement et la cadence de la vie qui donne leur cachet spécial aux civilisations aristocratiques. Ici, aucun passé ne peut se maintenir longtemps vivant — tout devient présent Changement continuel, perpétuelle hâte, génie purement mercantile, absence d'esprit conservateur, manque de fleur aristocratique : voilà Leipzig. Et, au lieu de trouver cette couche aristocratique qui couronne les sommets des civilisations riches en tradition, l'on voit fourmiller ici la populace des bas-fonds, et il ne se passe pas de semaine sans que la nouvelle de quelque forfait vienne terroriser la bourgeoisie... »

Les Lipsiens, d'ailleurs, leur rendent bien leur dédain et considèrent la capitale saxonne comme une ville de poseurs, d'employés de cour et de fonctionnaires,

de domestiques, en un mot. La rivalité entre Dresde et Leipzig est donc avant tout une rivalité de classes sociales.

Il n'en est pas de même de la rivalité entre Leipzig et Halle, rivalité séculaire que la « politique des chemins de fer » prussienne réveilla et attisa pendant la deuxième moitié de ce siècle. Halle, plus avantagée que sa rivale au point de vue géographique, située au bord d'un fleuve et au point de croisement des « routes du sel », était au XVe siècle plus importante que Leipzig. Sa prospérité devint telle qu'elle obtint de l'empereur le droit de tenir une foire, ce qui lésait considérablement sa voisine. Celle-ci protesta si violemment que l'Empereur revint sur sa décision. Mais les contestations entre les deux villes se renouvelèrent maintes fois. Finalement, Leipzig triompha, et si la politique de la Prusse, depuis que Halle fut incorporée au royaume prussien, rendit à cette ville une grande importance, elle ne paraît pas de taille cependant à lutter contre sa rivale saxonne.

D'ailleurs, les Lipsiens d'aujourd'hui ne lui cherchent point querelle. Ils font mille amitiés à la Prusse, tout en restant fidèles à la dynastie saxonne; ils exagèrent même leur zèle en devenant impérialistes et pangermanistes. Et cette politique leur a fort bien réussi. La Prusse a, en effet, cessé toute hostilité envers la Saxe et donné la preuve de son bon vouloir en participant aux frais de construction de la nouvelle gare centrale de Leipzig. Ces frais s'élèveront à 100 millions de francs, selon les uns, à 120 selon les autres.

Que l'on comprenne bien toute la portée d'une telle participation. En ces dernières années, le gouvernement prussien avait dirigé tous les trains express du Sud non pas sur Leipzig, mais vers Halle, beaucoup moins importante et qui ne compte que 150.000 habitants. Elle privait ainsi la cité saxonne de facilités de communications rapides avec les grandes voies internationales. Celle-ci, d'autre part, possédait six gares disséminées en différents quartiers de la ville, autre obstacle aux facilités du commerce. Quatre de ces gares, aboutissements des lignes prussiennes, appartenaient à la Prusse, les deux autres à la Saxe. Le trafic des gares saxonnes et prussiennes étant à peu près égal, aucun des deux États ne consentait à payer seul les frais d'une station centrale dont le besoin se faisait cependant sentir. Après bien des chicanes, l'entente se fit, et l'on commença en 1902 la construction de cette gare fameuse qui doit être terminée en 1914. Au dire de la Chambre de Commerce lipsienne, elle sera la plus grande du continent, dépassant de 120 mètres de largeur celle de Francfort-sur-le-Mein, déjà si imposante. La Saxe et la Prusse paieront 55 millions, Leipzig 16, l'Empire allemand 8.

Sans aucun doute, cette gare centrale, en unifiant le trafic et en mettant Leipzig en rapports directs avec les principaux centres de l'Allemagne et de l'étranger, va donner un nouvel essor à sa vie commerciale, aux grandes foires annuelles surtout, qui en sont l'une des formes les plus caractéristiques.

Phot. Scherl, Berlin.

LA TERRASSE DU BRÜHL est le grand rendez-vous de la population dresdoise ; on y jouit d'une vue superbe sur l'Elbe et les collines qui l'encadrent.

Phot. Délius, Paris.

LES TRAMWAYS de DRESDE peuvent, tout en transportant des voyageurs, être utilisés pour le camionnage des marchandises ou pour les déménagements.

Phot. Champagne, Paris.

LE CHATEAU ROYAL DE DRESDE. — La Cour du Château Royal avec ses murs tapissés de feuillage et ses formes d'architecture Renaissance, donne une impression de pittoresque et de charme.

Phot. Delius Paris.

LEIPZIG. — Les étudiants de Leipzig raffolent d'une bière spéciale, la gose, qui est servie dans des bouteilles larges et ventrues, au col mince et long comme les *fiaschi* italiennes.

Phot. Scherl, Berlin.

LEIPZIG. — Une église russe a été élevée en souvenir des Russes morts à la bataille de Leipzig.

Phot. Scherl, Berlin.

LEIPZIG. — Le Nouveau Rathaus, dans le style de la Renaissance allemande, élève sa tour à 112 mètres.

LEIPZIG

(SUITE)

Les foires. — Traditions séculaires. — 10.000 visiteurs-acheteurs. — Les « derniers cris ». — Palais d'exposants. — Tableau des articles exposés. — La musique. — Les concerts du Gewandhaus. *— Le dieu Nikisch. — Impressions. — Le vieux professeur et sa fille. — Julius Klengel et Max Reger. — Cérémonie universitaire. — Cortège de* Chargierte.

Tout le monde connaît, au moins de nom, ces foires aussi fameuses que celles de Nijni-Novgorod et dont la tradition se maintient depuis le moyen âge.

Il y a à Leipzig trois grandes foires (*Messen*) par an. La première, qui a lieu en février ou mars et qui dure six jours, s'appelle *Vormesse* ; la deuxième, l'*Ostermesse*, foire de Pâques, qui dure trois semaines, pour la vente des fourrures et des cuirs ; la troisième, l'*Herbstmesse*, foire d'automne, se tient en septembre et ne dure que quatre à cinq jours. La première et la troisième de ces foires sont organisées pour la vente des céramiques, jouets, papeterie, verrerie, articles de ménage et de bazar, petits objets d'art et de fantaisie, articles de sport, phonographes, instruments de musique mécaniques fabriqués dans l'Erzgebirge saxon et bohémien, en Thuringe ou en Franconie ; des objets de luxe fabriqués dans les ateliers de Berlin, de Vienne, de Munich et de Buda-Pesth. Beaucoup de petits fabricants de la Thuringe, de l'Erzgebirge, de la Franconie, ne paraissent point. Ce sont les entrepreneurs et négociants exportateurs, à la suzeraineté desquels ces petits producteurs se soumettent, qui envoient à Leipzig des représentants ou des voyageurs chargés de « collections ».

Chacune de ces foires a l'importance d'un vrai marché universel. Durant la Vormesse et l'Herbstmesse, les transactions ne se font plus que sur échantillons. Le vendeur apporte à Leipzig ses articles les plus nouveaux, — car la nouveauté surtout fait prime, — l'acheteur choisit et commande d'après cette série d'échantillons.

On a construit pour recevoir tous ces objets des palais d'exposition, grandes maisons spécialement destinées à cet usage. Mais elles ne suffisent pas. Les habitants de Leipzig en profitent donc pour louer aux vendeurs et à des prix fort élevés soit leur appartement entier ou morcelé, soit la devanture de leurs magasins. Pendant ces quelques jours, les hôtels sont bondés,

le prix des appartements double ou triple, et les chambres elles-mêmes se transforment parfois en comptoirs d'échantillons.

Pendant ces foires, l'aspect de la ville, de la partie centrale surtout, est transformé. Mille hommes sandwichs se promènent dans la Peterstrasse, la Grimmaischestrasse et les rues avoisinantes, les uns bardés de réclames imprimées, les autres disparaissant sous des cartonnages gigantesques et symboliques ; celui-ci est revêtu d'un appareil photographique qui le couvre en entier ; celui-là, garotté d'une chaîne de cuivre grosse comme une chaîne de bateau et qui est l'enseigne d'un marchand de chaînes de montre ; une boîte à musique monstre suit une marmite pantagruélique, et on croirait assister au défilé d'une féerie du Châtelet ou à la mascarade finale d'une revue de fin d'années ; des fenêtres pendent des milliers d'affiches et d'enseignes multicolores, souvent 10, 20 par maison (car chaque pièce est louée à un commerçant différent). Entre les façades, sur des cordes tendues se balancent des cartouches et des appels-réclames, la chaussée grouille d'une fièvre inimaginable, d'allées et venues galopantes, de gens affairés, parmi le vacarme des pianolas, des boîtes à musique, des gramophones, des poupées parlantes et des boniments.

Le soir, le spectacle se dramatise encore. Les gens ont fini leur journée, ils ont signé de bons contrats, il ne leur manque rien que la satisfaction de quelque rêve grossier qu'ils ne se privent pas de satisfaire.

Le nombre des maisons qui exposent va grandissant d'année en année. De 1.286 en 1897, il passe à 2.537 en 1902, à 3.501 en 1908.

Au dernier recensement, voici quels étaient les chiffres des fabriques exposantes :

	Nombre de fabriques.
Marchandises céramiques	420
— en porcelaine	290
— en terre cuite	60
— en faïence	74
Majoliques	68
Marchandises en verre	310
Verre soufflé	66
— moulé	20
Marchandises en corail	10
— en nacre	15
— en écaille	6
— en ivoire	4
— en celluloïd	60
— en corne	21
— en caoutchouc	37
— en bois et corbeilles	612
— en cristal	57
Verre taillé	34
Marchandises en métal	630
— en bronze	113
— en alfénide	47
— en métal britannia	21
— en métal blanc	32
— en laiton	43
— en aluminium	19
— en nickel	52
— en zinc	42
— en cuivre	40
— en acier	60
— en émail	39
— en fer	72
— en fonte	59
Quincaillerie en fer	99
Marchandises d'or et d'argent	32
— en grenat, en cuir et en papier	572
Objets d'art et luxe	875
Figurines	195
Vases	197
Fantaisies	104
Articles religieux	19
Ustensiles de ménage et de cuisine	850
Vaisselle et services de table	354
Articles d'éclairage	280
Brosses et pinceaux	67
Outils	37
Articles de bureaux	478
Cartes postales illustrées	157
Cartonnages	60
Écrins	40
Étalages	47
Articles de mode et de voyage	820
Bijouterie	95
Chaînes de montres	33

	Nombre de fabriques.
Châssis photographiques	112
Articles de toilette	99
Jouets	753
Surprises	164
Garnitures d'arbres de Noël	92
Articles de carnaval et cotillons	93
Articles de sports	45
Horlogerie	87
Automates	34
Boîtes à musique	63
Phonographes	44
Instruments de musique	108
Articles d'optique	28
Appareils et articles photographiques	37
Appareils électriques	58
Appareils et instruments de chirurgie	32
Machines	45

Naturellement, dans ce nombre, des maisons produisant plusieurs articles figurent plusieurs fois.

Quant aux chiffres de visiteurs-acheteurs, ils suivent la même progression. Ceux de l'année 1907 furent de 10.618 maisons dont 8.119 pour l'Allemagne et 2.499 pour l'étranger, ainsi répartis :

	Nombre de maisons.
Autriche	798
Hongrie	123
Pays Balkaniques	39
Grande-Bretagne et Irlande	250
Hollande et Luxembourg	226
Belgique	99
France	164
Russie	150
Suède et Norvège	108
Danemark	189
Suisse	146
Italie, Espagne, Portugal	59
États-Unis et Canada	104
Mexique, Amérique centrale, Amérique du Sud.	25
Asie, Afrique, Australie	19

Malgré sa vie mercantile intense, Leipzig tient tout autant, sinon plus, à la réputation artistique et universitaire qu'à sa gloire commerciale. La vie musicale, en particulier, est fort développée. Elle y est, en effet, entretenue par le Conservatoire, les fabricants de pianos, les éditeurs de musique, intéressés à son développement. En dehors des concerts de la célèbre salle de Gewandhaus, il y en a une foule d'autres subventionnés par les grands fabricants d'instruments, où se font entendre les meilleurs artistes de l'Allemagne et de l'étranger. Pendant la saison, on donne parfois trois concerts en une soirée, et les Lipsiens n'ont que l'embarras du choix. Je ne veux pas dire que tous soient musiciens, et je crois même que cette vie musicale est toute de surface. Mais la tradition y est...

J'ai noté que Wagner naquit à Leipzig. Mendelssohn y dirigea pendant douze ans l'orchestre du *Gewandhaus*, et le Conservatoire jusqu'à sa mort. Bach y passa la plus grande partie de sa vie comme organiste de la Thomas-Kirche, près de laquelle s'élève aujourd'hui sa statue. Chaque samedi, on exécute encore des motets de Bach, qui jouit ici, comme Mendelssohn, d'un culte particulier. Ces chœurs d'enfants de la Thomas-Kirche sont, avec les vingt-deux concerts d'hiver du Gewandhaus, que dirige Nikisch, les grands régals artistiques de Leipzig. Le *Gewaddhaus*, qui peut contenir 1 600 personnes, se remplit tous les jeudis, dès sept heures du soir. Sur ces 1.600 places, 1.000 appartiennent aux familles les plus en vue ou les plus riches de la ville, actionnaires de la société qui créa cette célèbre salle. On se transmet les places de père en fils, car tout Lipsien de quelque situation doit se montrer dans cet endroit chic et solennel par excellence.

Le Roi assiste à l'un de ces concerts lors de son voyage annuel à Leipzig, ce qui l'ennuie assez, car il n'aime pas la musique. Mais on lui compose un programme facile. Ce soir-là, les auditeurs doivent occuper leurs places une heure à

l'avance. Le Roi porte ses décorations, et Nikisch les siennes. Tous les « Kommerzienräte », tous les officiers sont là, chamarrés, eux aussi. Les conversations se taisent brusquement. Arthur Nikisch est à son poste, le Roi entre, la salle entière pousse un *Hoch* ! formidable, il salue, s'assied, et le concert commence.

LE DIEU NIKISCH

Trois ou quatre fois par saison, Nikisch se surpasse, dans des exécutions de Brahms surtout. Au dire des Allemands, il se sent moins en sympathie avec Bach, dont il ne comprend pas le côté protestant. Beaucoup d'étrangers, Anglais et Américains, assistent à ses concerts. Il suscite des passions ardentes, ses aventures lui valent autant de succès. Dès qu'il apparaît, toutes les lorgnettes se dirigent sur lui. Très calme et sans fierté devant tant de curiosité, il demande à haute voix au public de ne pas le lorgner ainsi, parce que cela le trouble. On lui donne 24.000 marks par an pour diriger les concerts et le Conservatoire, l'un des meilleurs conservatoires de musique d'État. Mais il perd tout ce qu'il gagne au jeu. Toujours à court d'argent, endetté très souvent, il fut à plusieurs reprises tiré de situations ennuyeuses par des groupes d'admiratrices enthousiastes. Cependant, quand il maria sa fille au premier violon du *Gewandhaus*, il ne put la doter.

« Ce mariage de sa fille si jolie, si fine comme lui, si ardente, si peu « allemande » pour tout dire, est le seul sacrifice que Nikisch, Hongrois, ait fait aux Allemands, me disait un de ses fervents admirateurs. Il les domine par sa force nerveuse, par sa grâce, par sa subtilité, par une richesse de fluides dont il paraît saturé et par lesquelles il subjugue l'orchestre et la foule des auditeurs. Autour de ce maître, se groupent de sympathiques figures d'artistes.

— Vous verrez un contraste physique saisissant, me disait M. Arqué, qui les connaît bien tous, entre ces physionomies de musiciens de Leipzig, bohèmes qui se parent de tignasses orageuses et de barbes indociles et embroussaillées, et ces figures de riches commerçants méticuleux dans leur mise, les lèvres et le menton rasés, révélant des mâchoires solides de brutes énergiques.

« Il y a peu de jours, au café Hannès, je voyais entrer un vieil homme et sa jeune fille ; ils s'assirent et demandèrent un café au lait. Lui, complètement chauve sur le sommet de la tête, conserve sur les côtés des touffes de cheveux roux grisonnants, et dans la barbe et la moustache de couleur fauve se mêlent des fils blancs. Il avait des gestes très lents pour doser la quantité de lait qu'il versait dans son café. La jeune fille, très blonde, à la figure fraîche et rose, le regardait avec un sourire plein de tendresse, et ce sourire semblait illuminer le vieil homme. Le buveur de café n'était autre que Julius Klengel, professeur de violoncelle au Conservatoire de Leipzig et soliste réputé de l'orchestre *Gewandhaus*.

« Reisenauer, mort récemment, n'avait point ce doux aspect. C'était, au contraire, une sorte de brute à l'air insolent. Mais, devant le piano, il fascinait. Je vis un jour ses lèvres se contracter de tendresse et de douleur pendant qu'il exécutait je ne sais plus quelle mélodie d'amour et de fête. On a révélé depuis que, défiant de soi et timide, il s'enivrait avant chaque concert. Ainsi il fut frappé de congestion et tomba mort sur un parquet d'hôtel, au cours d'une tournée.

Phot. Scherl, Berlin.

LES FOIRES DE LEIPZIG sont au nombre de trois : la première en février ou en mars, la Vormesse; la deuxième, l'Ostermesse, la foire de Pâques; la troisième, l'Herbstmesse, la foire d'automne.

Phot. Scherl, Berlin.

LA VORMESSE ET L'HERBSTMESSE sont organisées pour la vente des céramiques, jouets, papeterie, articles de ménage et de bazar, de sport, d'art et de fantaisie.

Phot. Scherl, Berlin.

LES RÉCLAMES aux foires de Leipzig prennent des formes si amusantes qu'on croirait, à les voir, assister à quelque défilé d'une féerie du Châtelet ou d'un cortège de Mardi-gras.

Phot. Scherl, Berlin.

LES AMUSEMENTS AUX FOIRES DE LEIPZIG. — C'est sur la " Messplatz " que sont installées les attractions et les boutiques foraines.

« Max Reger aussi, exaspère à la vue, avec sa face soufflée, sa cravate lâche, ses façons désinvoltes et son air de casseur d'assiettes. Mais si vous le voyez exécuter quelque variation prodigieuse de sa composition, si vous suivez ses rudes mains lancées éperdument sur le clavier, vous oubliez son facies de vieux gamin et n'apercevez plus en lui qu'une sorte de titan singulier, maître de divins secrets qu'il a surpris on ne sait où. »

Le miracle de Leipzig, c'est qu'on puisse y assister à quelques centaines de mètres de distance à des spectacles si différents, si contradictoires même, qu'on les dirait impossibles à rencontrer dans la même atmosphère...

Un matin, on voit passer dans la rue des voitures contenant les *Chargierte*, c'est-à-dire les délégués des corporations d'étudiants se rendant à une cérémonie universitaire, vêtus de costumes de velours bleu, vert, rouge-cerise, avec des polos de clowns brodés d'or, des rapières hautes comme eux, des gants à crispins remontant jusqu'au coude, des bottes de carabiniers d'opérettes, et tenant toute droite leur bannière.

Puis voici l'*Aula* de l'Université, la grande salle des cérémonies où le Recteur Curschmann, médecin, transmet ses charges au Recteur Chun, le zoologiste-océanologue. Dans la salle, professeurs et invités sont assis aux premiers rangs. Derrière, un certain nombre d'étudiants prennent place. Sur les côtés, les *Chargierte*, avec leurs costumes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se tiennent debout, bannière en main. Quelques dames s'entassent en haut d'une tribune. Au milieu de l'estrade du fond, le compositeur Max Reger dirige les chœurs de l'Université. Un grand vide attend la fresque que Max Klinger, auteur du *Beethoven*, prépare pour en doter l'université de sa ville natale. Dans la foule des professeurs, le regard s'arrête sur Wundt, le grand philosophe, et lorsqu'il se détourne, on peut suivre la singulière géographie des mille petites rides de sa face, creusées par la méditation et le temps. Modeste, comme toujours, il paraît le moins important de tous. Et l'on songe avec une sorte d'étonnement et d'émerveillement étrange que tous les autres qui sont là sont des figurants, des fantômes, et qu'ils s'effaceront peu à peu dans un arrière-plan indistinct, alors que lui prendra toujours plus de relief dans la vision idéale que les esprits auront plus tard de Leipzig au commencement du XXe siècle.

Le Recteur sortant, Curschmann, sur l'estrade, drapé dans son grand manteau rouge, penche vers l'auditoire sa face au grand nez chevauché de grosses lunettes, une face curieuse de vieil oiseau. A un certain moment, il appelle son successeur. Et l'océanologue Chun monte sur le podium. Alors Curschmann, d'un grand geste, se dépouille du manteau rouge et apparaît, humble et maigrelet, dans une petite robe noire. Il passe le manteau rouge autour du cou du Recteur nouveau, soudain amplifié et illuminé de la pourpre magistrale. Curschmann va s'asseoir parmi les autres professeurs. Chun, avec sa face blanche et fine, s'offre aux regards. D'une voix fluette, mais avec une articulation très distincte, il retrace l'histoire des expéditions polaires au XIXe siècle. Cela dura fort longtemps, mais fut très passionnant, tant on sentait l'intérêt véritable de l'orateur pour son sujet. A la fin, il s'excusa de sa longueur, et, se tournant

vers les étudiants, les convia à admirer l'héroïsme des explorateurs du pôle, et à se prémunir, eux qui n'avaient encore rendu à la science aucun service positif, contre l'infatuation et la suffisance.

Et Max Reger leva son bâton, les chœurs chantèrent ; on redescendit les escaliers. Au dehors, il pleuvait à verse. Néanmoins, une foule dense attendait le cortège des *Chargierte*. Ceux-ci, avec leurs uniformes multicolores et leur bannière, sortirent, regardèrent le ciel, et, désolés mais intrépides, filèrent sous l'averse.

CONVERSATIONS

Nouvelles raisons de la prospérité de l'Allemagne. — Vues historiques. — La division du pays, douanes, monnaies, mesures différentes. — Accroissement de la population. — Expansion des villes. — Pas de petits rentiers. — Tout l'argent est dans les affaires. — Le bilan de l'Allemagne. — Actif : La houille et les hommes. — Valeur des classes moyennes. — Discipline. — Passif : cercle de frontières, pas de côtes, pauvreté du sol. — Vertu de l'hérédité. — Le pur sang et le roi. — Controverse. — Sympathie des Allemands pour les Français. — Lequel menace l'autre? — Pouvoir absolu de l'Empereur de déclarer la guerre. — Opinion d'un grand financier sur Paris. — Les banques. — Inhospitalité française. — Conversations sur l'Alsace et la Lorraine. — Le bluff de Bismarck. — La politique machiavélique d'Édouard VII. — La guerre possible. — Si nous sommes battus. — Supputation de l'importance du désastre futur.

Je causais avec un haut fonctionnaire de l'État, le Dr L..., bien connu à Paris, où il fut chargé d'importantes fonctions.

La conversation roulait sur la prospérité de l'Allemagne, et les raisons qu'il en donnait différant de celles que j'avais recueillies dans les cités commerçantes de la Hanse et dans les centres industriels westphaliens et rhénans, je les notai avec soin. C'était le point de vue à la fois historique et administratif d'un futur ministre de l'Empire.

« Il existe à notre prospérité, disait-il, des raisons sans mystère. Avant tout il y a, tous les mois, 80000 bouches de plus à nourrir ! Songez que depuis trente ans notre population s'est augmentée de 20 millions d'habitants. Tout un royaume ! Il a bien fallu leur construire des maisons, les habiller, les nourrir et leur donner de l'ouvrage. Ce simple fait suffirait à expliquer l'accélération de nos affaires.

— Non, interrompis-je, car les nègres aussi pullulent, de même les Chinois, de même les Russes... »

Il corrigea :

« C'est vrai, mais nous sommes un pays civilisé...

« Certes, reprit-il, la conclusion de la paix de Francfort fut le signal d'un essor nouveau de notre commerce et de notre industrie. Pourtant ce ne fut qu'un signal. Notre métallurgie existait déjà, vous n'en doutez pas ; nos mines de charbon étaient en exploitation, notre industrie chimique datait de vingt ans, trente ans même, si nous la faisons remonter à Liebig. Et si nous ne progressions pas alors avec la rapidité d'aujourd'hui, c'est que les conditions économiques et politiques n'étaient pas les mêmes.

« Car il faut songer à notre histoire ;

on oublie trop ce que fut pour nous la guerre de Trente ans : un cataclysme sans exemple en Europe. Après ce carnage et ce désordre, l'Allemagne fut réduite à rien pendant un siècle. Cette affreuse guerre avait complètement anéanti toute la vieille culture, la vieille civilisation et la richesse des cités. Depuis le moyen âge, notre industrie florissait. Nous avions inauguré l'industrie minière, inventé la science chimique, l'horlogerie, la gravure, etc. Des cités comme Nuremberg, Augsbourg, etc., etc., étaient des centres de richesse ! Tout fut ravagé par le cyclone, la population elle-même réduite à moins de 10 millions d'habitants. Il fallut réparer. Le XVIIIe siècle tout entier n'y suffit pas. Vinrent les guerres avec Napoléon, Iéna, nouvelles ruines. Les villes de l'Est finissent seulement aujourd'hui de payer les dettes que Napoléon leur avait imposées. (Le comte de Posadowski, tenez, grand-père du ministre qui vient de quitter le pouvoir, fut complètement ruiné par Napoléon.) L'Allemagne ne commença à respirer qu'après Waterloo. Depuis lors, nous nous sommes refaits. Les deux guerres victorieuses de 1866 et de 1870, après cinquante ans de paix, préparèrent l'expansion qui suivit. L'Empire détruisit les obstacles qui s'opposaient à l'essor définitif de l'Allemagne, et ce fut là surtout la grande et féconde idée de la Prusse.

« Jusqu'en 1870, il n'y avait pas de monnaie allemande. On se servait des gulden, des heller, des florins, des thalers ; les républiques de Hambourg et de Brême conservaient des monnaies à elles ; jusqu'en 1850, il existait des douanes entre la Prusse et la Bavière ; l'unité de poids et mesures, l'adoption du système métrique ne datent que de 1873. Ces faits, d'apparence minime, constituaient des obstacles réels à notre développement économique.

« Aujourd'hui tout va bien. Les villes augmentent comme par enchantement. Voyez Düsseldorf, qui jette des ponts colossaux sur le Rhin, achète des terrains immenses pour y planter des parcs, fonde une cité nouvelle à côté de l'ancienne ; voyez Nuremberg qui, tout en conservant son caractère moyen âge, ses vieux quartiers pittoresques comme endormis sous les restes du passé, s'industrialise d'un autre côté, grandit et prospère d'une façon saisissante. De ses 66.000 habitants d'avant la guerre de 1866, elle en est aujourd'hui à près de 300.000 !

« Prenez une ville au hasard en France, Orléans, Tours, Poitiers, que sais-je, regardez-la et dites-moi ce qu'il y a de changé depuis trente ans... Comparez votre apathie de rentiers avec notre activité de producteurs, hier pauvres et aujourd'hui pas encore très riches, et vous aurez l'explication de la situation actuelle de nos deux pays. C'est qu'on travaille dur chez nous, vous savez ! Vous me dites qu'en France aussi on travaille... Oui, certes, mais dans combien de régions, dans combien de villes? Vous pouvez les compter... Paris, oui, l'Est et le Nord aussi, mais voyez le Centre, l'Ouest, le Midi — à l'exception de quelques rares villes, et comparez, comparez... Dans toutes les provinces de l'Allemagne, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, au centre, c'est une poussée d'activités, c'est une course d'initiatives à l'assaut des affaires. Vous avez connu cette période de fièvre, au milieu du siècle dernier, au moment de la fondation de l'industrie et de la création des chemins de fer. Elle peut revenir. Actuellement vous souffrez d'une catégorie de

Phot. Scherl, Berlin.

LE MONUMENT de la Bataille des Nations mesure 91 mètres de hauteur. Sur un énorme soubassement s'élève une coupole de 65 mètres dont la partie supérieure est flanquée de douze figures de guerriers hautes de 12 mètres.

LE " VOLKERSCHLACHTSDENKMAL " (monument commémoratif de la Bataille des Nations) est édifié sur un vaste monticule artifi
19 octobre 1813 — journées fameuses où les Saxons s'immortali

Phot. Scherl, Berlin.

it de débris de toutes sortes, situé à 3 kilomètres environ de Leipzig. Il commémore la grande Bataille des Nations qui dura du 16 au
en lâchant Napoléon en pleine bataille, contre la foi des traités.

Phot. Deius, Paris.

LE BAS-RELIEF qui décore la façade antérieure du monument de la Bataille des Nations mesure 60 mètres de largeur sur 25 mètres de hauteur.

Phot. Deius, Paris.

LES PILIERS qui soutiennent la coupole du monument de la Bataille des Nations sont au nombre de huit et sont sculptés en forme de guerriers gigantesques.

nationaux qui vont se multipliant, qui sont à la fois votre puissance, et un poids mort pour vos élans : les petits rentiers, le bonhomme fils de son père, ou le bonhomme fils de ses œuvres, qui s'est retiré des affaires à quarante ou cinquante ans, et qui place son capital en rentes sur l'État ou en obligations à lots. Ils sont plusieurs millions chez vous. Ici tout le monde travaille, et presque toute sa vie durant. Le petit rentier est un type exclusivement français. »

Le lendemain, en dînant dans un cercle renommé de Berlin avec un homme de lettres célèbre et un financier très connu, ce dernier me parla ainsi :

« Voulez-vous que je vous fasse en quelques mots le bilan de l'Allemagne? A l'actif, son sous-sol ; les qualités morales des classes moyennes, employés et contremaîtres, dévouement, savoir, conscience. Voyez les deux cents chimistes d'une grande usine, dont les travaux étonnent le monde ; ils sont contents de leur sort, ne demandant pas autre chose ou pas grand'chose de plus que ce qu'ils ont...

— Est-ce là une si grande qualité?...

— Isolée, non, unie aux autres, oui... Ajoutez-y le génie d'organisation servi par l'obéissance et la discipline de la machine humaine, individualiste par son cerveau, passive et soumise pour toutes les choses de la vie matérielle. « Où trouver un tyran, disait Leibnitz, dont les exigences lasseront notre servilité? » Pensez encore aux qualités négatives de la race : ignorance du luxe, aucune ambition exagérée.

« Quant à notre capital, petit en comparaison du vôtre, il a cette supériorité de travailler tout entier, il a confiance. Chez vous, il se cache, il est timoré... Je sais qu'il fut souvent trompé par de mauvaises affaires ; en Allemagne aussi, d'ailleurs, moins souvent il est vrai, car beaucoup de promesses faites furent tenues.

« Notre passif est important : notre désavantage est d'être serrés de tous côtés entre des frontières, sauf une étroite coupure libre du côté de la mer, et encore, la Baltique étant en prison, nous n'avons pour respirer librement que le petit bout de côte qui va de la frontière hollandaise aux bouches de l'Elbe. De plus, si notre situation industrielle est bonne, grâce à notre sous-sol, riche en houille, notre situation commerciale est plus que médiocre, grâce à la pauvreté de notre sol. La terre ne produit pas assez pour que nous puissions jamais devenir un véritable pays commerçant. Car, en effet, l'aliment vrai du commerce, l'aliment permanent, inépuisable, la seule indiscutable richesse d'un pays, en définitive, c'est la terre. Si elle est féconde par elle-même, il est facile, avec peu de travail, de la rendre plus riche encore, de l'exploiter, de négocier ses fruits, de les multiplier, d'en créer de nouveaux ; mais si elle est stérile, comme dans la plupart de nos provinces, si elle produit à peine assez pour nourrir celui qui la cultive, il n'y a pas d'espoir de l'enrichir jamais. L'homme ne crée rien de rien : s'il n'a pas la terre favorable, il n'a pas grand'chose. J'ajoute que même notre sous-sol, à part la houille de la Westphalie, de la province du Rhin et de la Silésie, et les mines de sels de potasse, n'est pas fameux. Nous sommes donc très infériorisés par la nature. Je ne vous parle pas de nos trois ou quatre ports, dont aucun n'ouvre sur la mer directement, qu'il a fallu conquérir péniblement et que l'homme dispute encore chaque jour sur la nature hostile... Comparez cela à votre admirable situation, à vos trois

mers ouvertes, à vos cent ports naturels sur l'infinie façade de vos côtes... »

Ainsi parla le puissant financier. Et je partageai son admiration pour la féconde patrie française, songeant à tous les partis qu'en tirerait cette race allemande habituée à peiner sur sa terre ingrate.

VERTU DE L'HÉRÉDITÉ Le fils du créateur d'une des plus grosses affaires industrielles d'Allemagne me disait, à propos des vertus de l'hérédité et de la confiance des Allemands dans le Pouvoir :

« Est-il si fou vraiment de croire à la vertu de l'hérédité? Quand un cheval s'est distingué à la course, on cherche à obtenir sa monte !

— Mais vous savez bien que la descendance des vrais grands hommes est stérile ou qu'elle produit des dégénérés ! On ne connaît pas d'exemple d'un homme de génie ayant enfanté des rejetons de sa valeur.

— Sans parler d'hommes de génie, répliqua mon interlocuteur, — ils ne sont pas nécessaires pour gouverner les hommes, — le fils du créateur d'une grande œuvre, par exemple, mettra plus de zèle et de passion désintéressée qu'un autre à la faire prospérer. Je sens cela moi-même pour l'œuvre colossale créée par mon père. Il me semble que je ferais tout pour elle, que je sacrifierais ma fortune si besoin était, pour la sauver. J'ai le sentiment d'une sorte de responsabilité mystérieuse, — sinon effective, — qui domine mes intérêts matériels. L'hérédité monarchique doit créer à plus forte raison un état moral de cette sorte qu'ignore certainement le délégué provisoire au gouvernement des républiques. Malgré lui, il songera à passer dans la paix ses années de souveraineté... Je vais même plus loin et je prétends que le fait qu'un homme dit à un peuple : « Je te gouvernerai » l'engage beaucoup plus à bien faire son devoir qu'un président de la République consentant à gouverner à la prière de quelques électeurs. Et puis, il peut toujours dire : « Si vous n'êtes pas contents, je m'en vais ! » Un roi ne le peut.

— Aussi, je ne parle pas du sentiment des rois, c'est l'opinion du peuple allemand qui en ce moment m'intéresse. Et je me demande : comment des hommes raisonnables et doués de dignité peuvent-ils accepter qu'un de leurs semblables se dresse devant eux et déclare : « Je suis « le plus apte à vous gouverner, et vous « allez m'obéir, sinon, soixante millions « que vous êtes, gare à vous ! »

— Cela ne se présente pas ainsi...

— Non, mais cela équivaut.

— Pas tout à fait. Il existe dans notre histoire une famille qui depuis des siècles domina les autres, gouverna très bien la Prusse, la fit prospérer et grandir. C'est un fait. Le peuple sait ce qu'il doit aux Hohenzollern, et il a confiance dans leurs descendants.

— Passe encore aussi longtemps que les Hohenzollern ne feront pas de mal à la Prusse, mais que l'un d'eux soit un malfaiteur ou un fou, vous l'accepterez tout de même...

— Ce qui importe, c'est la moyenne. Un peuple ne peut pas prétendre à n'avoir comme souverains que des aigles et des sages. Or, la moyenne des Hohenzollern est bonne. L'histoire le prouve. Grâce à eux, l'Allemagne est devenue une grande nation. »

Mais je me demandai, en quittant mon interlocuteur :

« Est-ce grâce à eux, ou est-ce grâce au peuple lui-même? Quand un peuple

est épuisé, un monarque quel qu'il soit ne peut le sauver. Annibal ne sauva pas Carthage. Si le peuple est bon, les mauvais rois ne suffisent pas à le perdre. L'Angleterre, au moment de sa plus grande crise, fut gouvernée par des fous et par des femmes ; depuis quatre cents ans, en Espagne, il n'y a pas eu de rois même passables, dans deux dynasties différentes, et l'Espagne dure toujours. Et en Bavière, et en Autriche... L'Amérique prospère sans monarque. La France, depuis bientôt quarante ans, s'en passe très bien. »

Un professeur m'affirmait la sympathie des Allemands pour les Français :

« Vous êtes le peuple fait pour inspirer aux Allemands les sentiments les plus sympathiques ; vous avez toutes les qualités qui nous manquent et qui nous sont les plus plaisantes. La preuve, c'est que, malgré tout le mal que vous nous avez fait, vous et Napoléon, on a conservé ici une admiration extraordinaire pour votre grand homme.

— Non, lui répondis-je, l'Allemagne ne nous aime pas plus que nous ne l'aimons. Comme tous les peuples de la terre, elle n'aime qu'elle-même. Ne vous faites donc pas plus sentimentaux que vous n'êtes. Je ne crois plus que le peuple allemand soit un peuple de rêveurs : c'est une race de réalistes, admirablement gouvernée au point de vue d'une maison de commerce ordonnée et qui ne veut pas de grèves. Vos chefs de rayons, vos employés et votre grand patron sont de parfaits négociants, et la marque *Germania* est bien gérée.

« C'est ce qui fait aussi que l'Allemagne ne se soucie pas de révolution politique, et cela explique également que le parti socialiste se figure avoir tant de soldats : les socialistes, ce sont les petits employés de la firme *Germania* qui ne se trouvent pas assez payés. Mais, comme ils ne meurent pas de faim, en somme, que la « maison » fait ce qu'elle peut pour améliorer leur sort, — sauf de partager ses bénéfices, — ils se raisonnent et ne bougent pas... »

Mon interlocuteur riait à plein ventre, je ne sais pourquoi, et il disait en se tapant les cuisses :

« Ces Français... ah ! ces Français !... »

Je le regardais, attendant qu'il eût fini. Alors il dit :

« Pourtant, la France n'a aucun intérêt à faire la guerre à l'Allemagne. Alors autant vaut nous serrer la main...

— Serrons-nous la main, fis-je. Mais vous oubliez que vous n'avez pas mandat de reviser le traité de Francfort... et que votre Empereur peut, demain, s'il le veut, déclarer la guerre à la France sous le prétexte qu'il lui conviendra.

— Jamais de la vie, jamais de la vie ! protesta-t-il. Il faut que le Reichstag le décide...

— Vous vous trompez, répondis-je. L'Empereur doit théoriquement consulter le Bundesrath (c'est-à-dire les représentants des princes de l'Empire), où il a la majorité assurée, et où il ferait, en tout cas, ce qu'il voudrait. Le Reichstag n'a qu'à voter ensuite les crédits qu'on lui demande, et s'il les refuse, — ce qui est bien improbable, — on passe outre, ou bien on le dissout, — ce qui n'a aucune importance chez vous, vous le savez bien ! »

L'ALSACE-LORRAINE Un autre professeur qui assistait à la conversation prit la parole à son tour :

« On discutait déjà au XVIIe siècle dit-il, sur la question d'Alsace-Lorraine et c'est à cause de cette longue littérature, de ce perpétuel différend entre nous, que dans nos écoles on vous nomme encore « l'ennemi héréditaire ». Croyez bien que les gens sensés le déplorent, mais déclarent aussi que vous justifiez cette appellation en vous obstinant à paraître en effet « l'ennemi héréditaire ». On m'a dit, — et vos romans, vos journaux semblent le prouver, — que l'idée de la revanche s'éteint chez vous. Cela est bien heureux. Car, voyez ! Supposez une nouvelle guerre ; si vous êtes battus, vous devez ou abandonner l'idée de revanche avec moins d'honneur, ou chercher à la satisfaire de nouveau avec moins de chances. Si vous nous battez, vous nous repassez l'idée, et ce sera à notre tour à songer à la revanche? Grand merci, vraiment ! Il y a assez longtemps que nous nous regardons en ennemis, et que vous nous privez de l'amabilité d'un peuple très agréable. Vous répondez à nos avances : il y a l'Alsace-Lorraine entre nous. Mais oui, l'Alsace-Lorraine est entre nous, mais elle y a toujours été ! Elle peut nous réunir autant que nous séparer, comme il advint entre l'Italie et l'Autriche, après que celle-ci eut abandonné la Lombardie.

« Qui peut nier d'ailleurs que l'Alsace soit de race et d'esprit allemand? Avez-vous jamais songé à franciser cette province? Depuis la guerre seulement vous avez inventé qu'elle est française d'esprit et de langue. Auparavant, vous ne cessiez de railler les Alsaciens, et vous étiez si persuadés qu'ils étaient Allemands que c'est sur leur prononciation que vous vous êtes figuré la nôtre. De plus, j'ai un souvenir précis. J ai lu dans le recueil des pièces des Tuileries que les protestants alsaciens faisaient de la propagande en faveur de l'Allemagne bien avant la guerre de 1866. Vous ne devez donc pas vous étonner que quelques hommes d'État de chez nous aient cru venir là-bas en vrais libérateurs. »

Je crois pouvoir affirmer que ces points de vue de membres importants de l'Université reflètent bien la moyenne des opinions du monde des professeurs allemands.

Je ne voudrais pas découvrir l'intéressant interlocuteur avec qui j'ai eu la conversation suivante. Il ne m'a pas demandé de taire son nom, mais il ne m'a pas non plus autorisé à le donner. La liberté avec laquelle il s'exprime sur les différents sujets qu'il aborde et qui fait toute la saveur de cet entretien me fait prendre pour lui cette précaution de le laisser dans l'ombre. Qu'il suffise de savoir qu'il est l'un des financiers les plus importants de Berlin — non israélite, ce qui est assez rare — et que sa haute situation le mêle de très près à la politique économique allemande. Souvent consulté en haut lieu, il révèle bien, par la qualité de ses fréquentations, l'état des esprits dans les cercles dirigeants de son pays.

Je lui demandai d'abord, — car il connaît Paris, comme on le verra, — quelle différence il fait entre les mœurs financières de chez nous et celles des Allemands. Sa réponse fut brutale. Je la donne toute crue, car elle montre l'idée qu'on se fait en Allemagne de Paris et des Parisiens. Et aussi parce qu'elle contient peut-être, dans son exagération, un peu de critique juste, et que la critique est toujours bonne à entendre quand on veut progresser.

LEIPZIG. — L'Augustusplatz, la plus grande place de la ville, est située entre le Nouveau-Théâtre, le Musée municipal, l'Université, la Paulinerkirche et la Poste centrale.

LEIPZIG. — Sur la place du Marché s'élève l'ancien Hôtel de Ville, du XVIe siècle. Il renferme aujourd'hui un Musée historique municipal.

Phot. Hermann Walter, Leipzig.

LES RUES de Leipzig, pendant les foires, sont pittoresquement enguirlandées de milliers de pancartes, d'enseignes, d'affiches, de panneaux multicolores qui se disputent l'attention de la clientèle.

Phot. Scherl, Berlin. Phot. Vogel, Paris Phot. Scherl, Berlin.

LES FOIRES DE LEIPZIG. — Mille hommes sandwichs se promènent dans la Peterstrasse, la Grimmaischestrasse et les rues avoisinantes.

Phot. Vogel, Paris.

LES CORTEGES-RECLAME parcourent Leipzig, promenant leurs pancartes et leurs ingénieux mannequins symboliques, gigantesques ou minuscules.

« A Paris, dit-il, on ne travaille pas, on s'amuse : voilà toute la question. Voyez les trois plus grands établissements financiers de Paris, par qui sont-ils dirigés? Par des hommes d'origine étrangère : un Suisse, un Hollandais, un Allemand... Cela ne vous frappe-t-il pas, que ce soient des étrangers, et des étrangers du Nord ou de race germanique, les vraies chevilles ouvrières de votre haute finance?

« Et quelle différence de travail entre nos établissements financiers et les vôtres ! La *Deutsche Bank*, la *Dresdner Bank*, par exemple, pour ne prendre que ces deux-là, résument chacune le Crédit Lyonnais et la Banque de Paris réunis, non pour l'importance des capitaux, naturellement, mais pour le genre d'affaires qu'on y traite. Le Crédit Lyonnais conserve les énormes capitaux de ses déposants, pour ainsi dire stérilement, alors que nous autres considérons comme un devoir patriotique de faire fructifier les nôtres dans les affaires industrielles et commerciales. Et c'est ce qui vous explique, en partie, l'essor économique de l'Empire allemand depuis trente-cinq ans. »

Il regarda sa montre et dit :

« Nous avons une heure à causer avant le déjeuner. Voulez-vous me faire le plaisir ensuite de déjeuner à mon club avec moi? »

Comme je ne suis pas libre ce matin-là, je m'excuse :

« Je le regrette, fit-il poliment, mais je vous prie de noter ce fait : c'est la première fois que je vous vois, et votre seule qualité d'envoyé d'un grand journal français fait que je vous invite à déjeuner à mon club. Or, voilà vingt ans que je vais à Paris, j'ai peut-être fait quatre cents voyages en France sans qu'*une seule fois*, vous entendez bien? mes confrères parisiens, des gens avec qui je traite de grosses affaires, m'aient invité à déjeuner soit à leur club, soit chez eux. Dès le jour de mon arrivée, on me bombarde de coupons de loges de théâtre, c'est vrai ; quelquefois, j'en reçois trois pour la même soirée, à ne savoir qu'en faire, je les distribue autour de moi; mais les attentions s'arrêtent là... Notez que je suis en très bons termes avec tous ces messieurs, et que je ne vois pas là un manque de courtoisie qui me soit personnel. Pas du tout. Je suis absolument certain que c'est ma seule qualité d'Allemand qui me vaut cette réserve.

« Et on dit que votre finance est internationaliste... Que serait-ce si elle était patriote !

« Et tout cela parce que nous avons fait la guerre en 1870, et que le sort nous a été favorable.

— Et peut-être aussi parce que vous avez pris deux provinces françaises...

— Deux provinces qui avaient été allemandes pendant des siècles ! L'Alsace était si bien allemande que notre Gœthe a pu faire ses études à Strasbourg. Metz... la Lorraine, je veux bien admettre qu'on a eu tort de vous la prendre, c'est l'épine à notre pied. Mais vous concevez bien qu'il est impossible à un gouvernement de vous la rendre. A notre place, vous ne la rendriez pas davantage. Le roi de Prusse perdrait son trône s'il essayait... Si nos deux pays se trouvaient un jour ensemble en République, oui, peut-être y pourrait-on songer. Toute la question est de savoir si vous y serez encore, quand nous penserons à nous y mettre, ajouta-t-il en riant.

« En attendant, nous sommes en monarchie, c'est un fait, n'est-ce pas? Allons-nous donc toute l'éternité nous menacer ainsi, nous ruiner en armements inutiles,

du moins perdre chacun 500 millions par an, que nous pourrions économiser ou faire servir à de belles œuvres humanitaires ou artistiques, entraver par conséquent la vie sociale et je dirai même la marche de la civilisation, parce que le sort de batailles, qui datent de plus de quarante années, vous a été défavorable?

— Est-ce bien notre faute à nous? Plusieurs fois depuis 1870 votre Bismarck lui-même nous a menacés de la guerre. Votre Empereur, il y a deux ans, n'a-t-il pas encore, à Tanger, déchaîné l'orage quand tout baignait dans l'huile?

— Croyez-moi, Bismarck n'a jamais eu l'intention de refaire la guerre à la France depuis 1870.

— Voyons, fis-je, c'est historique ! On a publié partout les entretiens d'ambassadeurs et les rencontres des monarques...

— Je sais, je sais... Bismarck a voulu, en effet, *faire croire à la guerre*, au danger de vos idées de revanche, il a même voulu en persuader son maître l'empereur Guillaume, mais, croyez-moi, je sais ce que je dis, sa politique d'alors était de gouverner les partis allemands avec cette crainte et cette menace. Pour lui, les hommes n'étaient que des pièces d'échecs; il se moquait des hommes et des peuples, de la France comme de l'Allemagne, tout devait servir au triomphe de ses vues, et il y sacrifiait tout, en effet.

« Quant à l'Empereur, il est souvent intempestif, c'est vrai. Mais il est allé au Maroc pour parer un soufflet qu'on voulait donner à l'Allemagne ; l'Angleterre, en prétendant traiter avec vous derrière notre dos, cet imbécile de Delcassé affectant de nous ignorer, n'y avait-il pas là une imprudence? au moins quelque exagération dans le dédain? L'Angleterre vous a soutenus à Algésiras parce que vous lui avez donné l'Égypte... Et Suez, qu'elle vous a filouté? Ah ! elle fut spirituelle l'idée du roi Édouard de nous jeter l'un sur l'autre, et de vouloir ruiner, en même temps, notre marine ! Pourtant son calcul peut pécher par la base. La guerre ne sera pas navale... Comment, en France, ne voit-on pas le jeu si clair de l'Angleterre? Les Anglais, c'est historique, n'ont jamais eu qu'un mobile : leur intérêt personnel, immédiat ou lointain. En ce moment, ils tâtent le terrain pour savoir jusqu'où ils peuvent aller avec vous, jusqu'où ils pourront vous engager à leur suite !... Car eux, qu'est-ce qu'ils risquent, à être belliqueux? Ils n'ont pas de service obligatoire, et leur marine est la plus forte. La France, elle, risque tout. Il nous paraît, à nous, que nous ne risquons pas autant. L'Allemagne a une confiance souriante en son armée. Elle est sûre de la victoire. Et nous sommes 68 millions d'hommes. Si nous voulons la paix, ce n'est donc pas par crainte, mais bien pour pouvoir continuer notre pacifique labeur de commerçants et d'industriels. Quel effroyable malheur si la guerre éclatait !... Même si on veut ignorer quel sera le vainqueur. Cinquante milliards de perdus, plus peut-être, des centaines de milliers d'hommes tués de chaque côté, et, quoi qu'il arrive, la ruine... Des millions d'efforts à reprendre, comme si un cheval avait, en passant, écrasé de son sabot stupide un travail de fourmilière qui durerait depuis cinquante ans...

« Tandis que, si vous vouliez être des réalistes précis et raisonnables, comme votre bon sens natif vous le permet, attendre des temps propices pour nous redemander la Lorraine, oublier, d'ici là, que nous nous sommes battus, comme les preux chevaliers du moyen âge après

leurs tournois, et décider de travailler ensemble ! Nous avons tant à nous apprendre l'un à l'autre ! Vous nous enseignerez le goût, l'art, l'art de vivre même, et nous vous montrerons à travailler et à entreprendre. Nous sommes en retard sur bien des points. Notre malheureux pays fut pendant plus de trois siècles le champ de bataille de l'Europe. Rappelez-vous : si les Français pensaient à la succession d'Autriche, si Gustave-Adolphe voulait devenir le chef du parti protestant, si Louis XIV avait des difficultés avec l'Empereur, c'était chez nous que l'on se battait. Notre sol fut ravagé sans cesse. Nous étions pauvres. Pendant ce temps, vous prospériez.

— Quel intérêt aurait donc l'Allemagne à faire la guerre?

— Aucun, je vous l'ai dit, autrement il y a longtemps qu'elle aurait éclaté, vous le pensez bien... »

Cette rude franchise me plut.

SI NOUS SOMMES BATTUS

« Alors, que se passerait-il en cas de guerre et de nouvelle défaite de la France? Entre nous, je ne crois pas tant que cela à notre défaite, fis-je... Vous avez le nombre, c'est vrai, mais nous sommes meilleurs soldats que vous, plus vites et plus résistants et plus ardents ; vos troupiers sont mous et sans initiative, et notre armement est au moins égal au vôtre, — s'il n'est pas supérieur.

— Vous avez tort, répondit M. X..., car non seulement nous sommes plus nombreux que vous, et de beaucoup, — mais notre organisation vaut dix fois la vôtre. Il y a chez nous un ordre, une régularité que vous ne connaissez pas, dont vous n'avez sans doute pas l'idée. Tout est prévu, et tout sera exécuté selon des prévisions mathématiques, à l'heure et à la minute. Notre mobilisation sera terminée et nos troupes à la frontière avant que votre armée soit en mouvement.

« Nous sommes donc sûrs de la victoire en cas de guerre. Et cette fois nous ne commettrons pas la faute de vous prendre un territoire, une Champagne ou une Franche-Comté... Nous avons assez de provinces réfractaires avec l'Alsace-Lorraine à l'ouest, la Pologne à l'est, le Holstein au nord. Et surtout nous avons assez de catholiques comme cela !

— Que ferez-vous donc, alors?

— Puisque vous avez si facilement payé 5 milliards en 1870, nous vous demanderons cette fois 30 milliards, ce qui vous appauvrira peut-être pour quelques années... Car enfin, malgré votre revenu annuel de 22 milliards, ce sera une saignée sérieuse... Et, comme on dit en France, cela mettra du beurre dans nos épinards.

— Charmante perspective ! Nous retournons aux guerres des hordes ! on se battra pour se nourrir, chassé de son pays par la famine. Heureusement que nous n'avons pas peur...

— J'ai dit que ce sera vous qui nous chercherez querelle.

« Et puis, continua-t-il, nous mettrons aux prises chez vous des prétendants ennemis : l'un au nord, l'autre au sud, ce qui entretiendra en France la guerre civile et donnera la paix au reste de l'Europe. »

Puis il reprit :

« Ce sont là des cauchemars. Il ne faut pas que tout cela arrive. L'Allemagne et la France unies pourraient gouverner le monde. Nous avons l'esprit d'entreprise, vous avez le goût de l'épargne. Chez nous l'industrie s'est développée si vite qu'elle

n'a pas assez de capitaux pour vivre, elle vit de son crédit ; chez vous, elle est forcée de se restreindre dès que ses capitaux sont épuisés, parce que le crédit n'existe pas, et que l'argent reste dans les coffres.

— N'est-il pas vrai que votre situation financière ne peut qu'empirer? Les économistes, même les vôtres, prétendent que la seule richesse durable des nations ne peut leur venir que de leur sol... Or, celui de l'Allemagne est pauvre... Et si vous êtes destinés à recevoir des autres plus que vous ne leur donnerez, ne devez-vous pas forcément vous appauvrir?

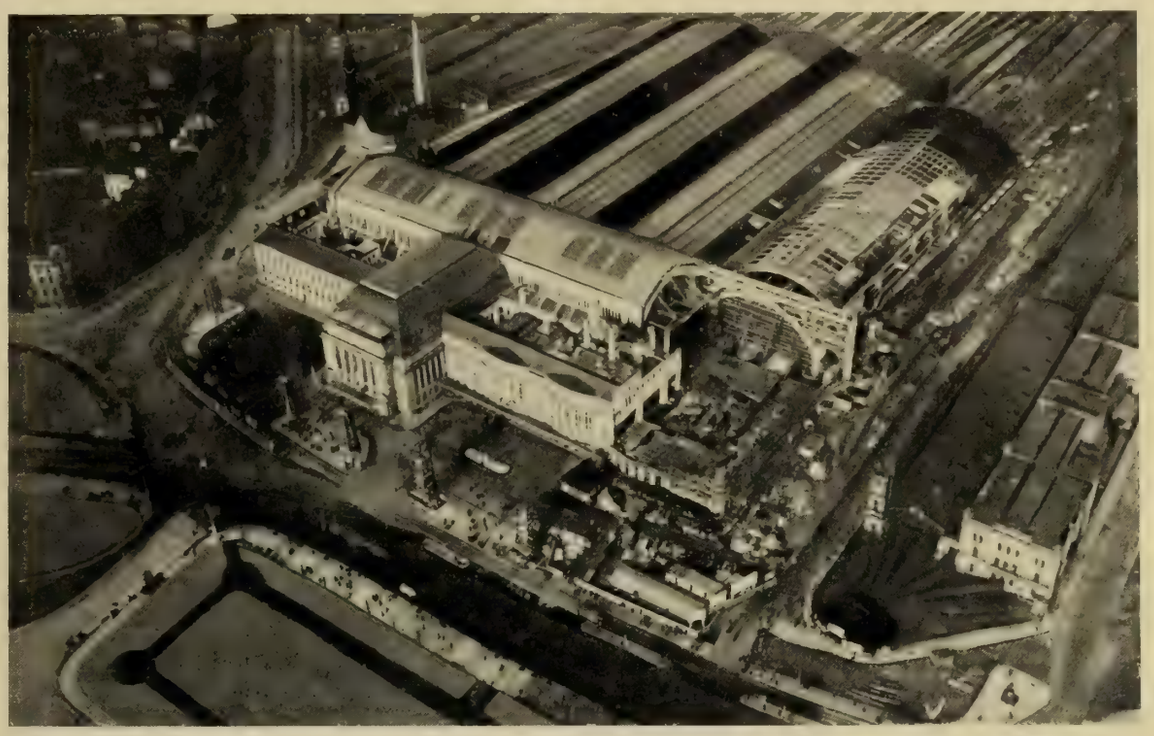
— Dites tout de suite que l'Angleterre est à la veille de la faillite... Elle n'est riche que de son industrie et de son sous-sol, — comme nous. L'Allemagne a vu ses importations dépasser, en effet, ses exportations de 1 milliard 666 millions ; mais les Turcs nous doivent beaucoup d'argent. De même nous avons prêté de l'argent à la Russie, à la République Argentine, au Chili, au Pérou, au Mexique, à la Chine, au Japon ; l'intérêt nous en est servi chaque année. En dix ans, nous avons reçu de l'étranger 1.764 millions d'or, *en solde.*

« Et puis, nous sommes décidés à pousser nos exportations le plus loin possible. En attendant, nous balançons nos affaires et vivons sur notre fortune personnelle. »

Et si, pour conclure, on me demandait de résumer l'impression objective, sincère, que je rapporte d'Allemagne, je répondrais par cette image, qui me saute pour ainsi dire toute vivante de l'esprit :

Un ancien contremaître devenu patron, et dont les affaires prospèrent, quarante ans, haut en couleur, plein de santé et d'optimisme, père de nombreux enfants, actifs, unis, solidaires et soumis à l'autorité paternelle, sans fortune et dépensant largement ses bénéfices pour améliorer son outillage et augmenter le bien-être et le confort des siens, s'endettant même un peu, sachant qu'il paiera...

Telle en effet m'apparut l'Allemagne au cours de ce voyage qui dura trois ans.



Phot. Scherl, Berlin.

LA GARE CENTRALE de Leipzig n'est achevée que dans sa partie gauche, celle de la Prusse. Les travaux de la partie droite, dont les frais sont assumés par la Saxe, n'avancent que lentement, faute de fonds suffisants.

Phot. Scherl, Berlin.

LE COMMERCE DES FOURRURES. — Leipzig s'est, depuis longtemps, fait une réputation universelle pour le commerce des pelleteries, et possède près de 200 maisons de pelleteries.

Phot. Daily Mirror.

L'INAUGURATION du Monument de la Bataille des Nations eut lieu le 18 octobre 1913 en présence du kaiser, du roi de Saxe et de tous les princes confédérés de l'Allemagne. Une mission militaire, présidée par le grand-duc Cyrille, représentait la Russie.

TABLE DES MATIÈRES

GŒTTINGUE. — LES DUELS. — *Pourquoi se bat-on ? — Défis imposés par les statuts. — Comment on organise les duels. — On se bat de sept heures du matin à sept heures du soir. — Une matinée à la Landwehr. — L'auteur assiste à douze duels. — Les préparatifs du combat. — Accoutrement des duellistes et de leurs seconds. — Les spectateurs. — Règlement du combat. — La comptabilité des « sangs ». — Spectacle répugnant. — Du sang partout. — Un duel « Pro patria ». — La besogne du chirurgien. — Il faut que les cicatrices restent visibles. — Un duel au sabre. — Mystérieux rendez-vous. — Le cérémonial. — Pas la moindre escrime. — Des coups et du sang. — Balafre de 12 centimètres. — Un surjet dans la chair vive. — Le point de vue d'un ambassadeur allemand. — Raisons de ces mœurs sauvages. — Leur grossièreté indéfendable. — Obéissance à l'hérédité et à la tradition. — Ce que pourraient faire les femmes allemandes. — A quoi l'Allemagne devrait bien songer.* . . . . . Page 241

GŒTTINGUE. — *Ce que l'étudiant entend par « boire un bock ». — La* Gülle. — *Une table pour un corps. — Morgue aristocratique. — Les appels de bière. — Tableau des déshonorés de la bière. — Discipline et obéissance. — Le rituel de la bière. — Mises en accusation et punitions. — Pas de conversations. — La confidence d'un étudiant de Gœttingue. — Douze litres de bière par soirée et par tête. — Débuts du voyageur dans l'ivrognerie. — Un défi. — Le vomitorium de la Gülle. — Défilé devant le bassin d'ivresse. — Spectacle dégoûtant. — L'Allemagne ne perdrait rien à abandonner de telles mœurs.* . . . . . Page 250

BRÊME. — *Une devise aventureuse. — Les vrais Saxons, et les autres. — Les descendants de Harold et de Tosti. — Psychologie. — Brême. — La ville. — Les Brêmois ne vont pas au théâtre. — 312 sociétés pour 200.000 habitants. — L'Empereur au* Ratskeller. — *Un tonneau historique. — 30.000 bouteilles bues par les Français. — Goût des Brêmois pour les fleurs et les promenades publiques. — Grosses fortunes. — Impôts. — La fierté brêmoise. — Un beau Claude Monet. — Lutte séculaire contre la nature. — La Weser. — Mouvement des affaires. — Bremerhafen. — Le* Lloyd. — *Visite à l'économat. — Trousseaux imposants. — Les provisions d'un transatlantique. — Émigration. — L'École des marins. — Le* Kaiser Wilhelm II. . . . . Page 257

BRÊME. — CONVERSATION AVEC LE PRÉSIDENT DU « NORDDEUTSCHER LLOYD ». — LE RIZ. — *M. Melchior de Vogué, bon reporter. — Le président du* Lloyd *reprend à son compte une théorie marxiste. — Raisons de la crise maritime française exposée par un Allemand compétent. — Primes mortelles. — Promenades fructueuses sur les océans. — Un navire n'est pas fait pour porter des marchandises. — Critique des ports français. — Jalousie des ports. — Impuissance du Parlement. — Le canal du Rhin à l'Elbe. — Le commerce du riz. — Les moulins brêmois. — M. Rickmer. — Le plus grand cinq-mâts du monde. — Une vraie fille saxonne* . . . . . Page 266

HAMBOURG. — LA VILLE. — *Les landes de Lünebourg. — La cour plénière des sangliers. — Aspect des rues de Hambourg. — Variété pittoresque. — L'Alster. — Aspect des gens. — Élégance. — Vie confortable. — Le Ratskeller. — D'où sort ce bordeaux ? — Le* Faerhaus. — *Soirées sur l'eau. — Les* Fleth. — *Les environs. — Le restaurant Jacob. — Les Hambourgeois n'aiment pas Berlin, mais adorent Paris, le champagne Heidsieck-Monopole, les toilettes de Paquin et les meubles de Kriéger !* . . . . . Page 271

HAMBOURG (suite). — L'ADMINISTRATION DE LA VILLE. — *Constitution de la République. — Le Rathaus. — Sa Magnificence le Président. — Conversation sur l'Elbe, sur l'art et sur le goût impérial en peinture. — L'hygiène. — Le service d'eau. — Brûlage des ordures.* . . . . . Page 276

HAMBOURG. — LE PORT. — *Visite du port. — Les ducs d'Albe. — Les quais. — Le monde entier envoie ici ses produits. — Tonnage colossal. — Quelques chiffres. — 200 navires par jour entrent ou sortent. — Comparaisons frappantes. — Les diverses compagnies de navigation. — Qu'est-ce que le port franc ?* . . . Page 285

HAMBOURG. — *Histoire édifiante de la* « Hamburg-Amerika » — *Augmentation de la flotte. — Augmentation des lignes de trafic. — Progression du tonnage des navires, progression de la vitesse. — Le confort. — M. Ballin « ami de l'Empereur ».* . . . . . Page 292

HAMBOURG. — LES ÉMIGRANTS. — *Le village fermé. — Mesures d'hygiène. — Types d'émigrants. — Le réfectoire. — Les dortoirs. — Les boutiques. — La salle de bal. — Organisation sanitaire. — Les églises des différents cultes. — La triste histoire du jeune juif russe.* . . . . . Page 299

HAMBOURG. — LA RIVALITÉ DE BRÊME ET DE HAMBOURG. — *Combat de preux. — Brême bat Hambourg sur la vitesse. — Hambourg bat Brême sur le tonnage. — Brême a le record des voyageurs, du riz, du coton, du tabac. — Hambourg a le monopole du pétrole et beaucoup d'autres. — Les formes différentes que prend une telle concurrence. — Énumération instructive des griefs réciproques. — Intervention de l'Empereur. — Le futur canal de l'Elbe au Rhin. — Se fera-t-il ?* . . . . . Page 304

HAMBOURG. — SAN-PAULI. — UNE MAISON DE CORRECTION. — *Le faubourg hambourgeois, vu le soir. — Décence. — Promenade en tous endroits. — Les chevaux allemands boivent aussi de la bière. — Prosit ! — Bals, cafés-concerts, sous-sols, bars. — Une maison de correction grande ouverte. — Régime des enfants. — Fils de prince et fils de prolétaires. — Régénération par l'agriculture et les métiers manuels. — Comment les pasteurs comprennent l'éducation de leurs propres enfants.* . . . . . Page 309

LE PARADIS TERRESTRE DE M. HAGENBECK. — *Le plus grand marchand de bêtes féroces du monde entier. — M. Hagenbeck. — Les éléphants aiment le gravier. — La panthère des neiges. — L'appétit des serpents de Bornéo. — Croisements inédits. — Résultats importants. — Un zoologue pratique. — Le Paradis terrestre reconstitué. — Animaux féroces en liberté. — Paysages polaires, paysages tropicaux. — 2.000 hommes font la chasse sur toute la planète pour M. Hagenbeck. — Comment on dresse les bêtes féroces. — La douceur. — Le commerce des animaux. — L'intelligence des morses. — Voulez-vous un loup pour vos enfants ?* . . Page 314

KIEL. — LA VILLE. — L'HOTEL KRUPP. — LA «KIELER WOCHE». — *Aspect ingrat de l'entrée de la ville. — Les chantiers maritimes* Germania. — *Toujours Krupp. — Point de vue. — Une rade magnifique. — L'hôtel Krupp. — Le Yacht-Club Impérial. — L'appartement de l'Empereur. — Un Anglais germanophile. — Guillaume II se fait aimer des humbles. — Il aime le champagne* Heidsieck-Monopole. — *Anecdotes sur la sensibilité impériale. — L'amour du Kaiser pour les choses de la mer. — Kiel rivale de Cowes. — Arrivée de l'Empereur sur le* Leipzig. — *Silhouette. — Promenade à l'entrée du canal de Kiel. — Holtenau. — Marins allemands. — Un amiral japonais. — Réjouissances médiocres. — Imitation criante des Anglais. — Inélégance. — Conversation avec un officier de marine français et un attaché naval. — L'Allemagne nous rattrape à grands pas.* . . . . . Page 321

LA MARINE DE GUERRE. — LES HOMMES. — *Le secret naval. — La propagation de l'idée maritime. — La ligue maritime. — L'amiral von Tirpitz. — L'Empereur chef de la marine. — Les officiers. — La lettre bleue. — L'avancement. — Les équipages.* . . . . . Page 331

LES ARSENAUX ET LES CHANTIERS. — LA FLOTTE. — *Kiel. — Wilhelmshaven. — Les chantiers de construction. — Les «dreadnoughts». — Les croiseurs de bataille. — La flotte de seconde ligne. — Les petits croiseurs, torpilleurs et sous-marins. — Constitution des forces navales.* . . . . . Page 340

LA DISCIPLINE. — *Sensation de la discipline allemande. — Sur les quais de la gare du Nord. — Contraste entre la conception du devoir en Allemagne et en France. — Pharisaïsme du fonctionnaire allemand. — Joindre les talons avec bruit : chic suprême et instinct national. — Ni fraude, ni contrebande. — L'ordre. — Les* Verboten. — *Collection typique. — La consigne. — D'où vient cette soumission à l'autorité ? — L'éducation première. — La famille. — L'école. — La caserne. — L'Allemand a besoin d'être commandé. — Opinion d'un ambassadeur allemand. — Sans discipline, pas de vie nationale. — Moralité du fonctionnaire et de l'employé. — Sage optimisme. — Discipline socialiste. — Ses abus. — Nature policière du Prussien. — Primes de dénonciation. — Monsieur le Portier et Monsieur le Premier. — Caporalisme des garçons de restaurants. — Le chef de gare et le député. — Contraste : la liberté de pensée. — Le P. Wassmann et les théories darwiniennes. — Un pasteur président de la Société des Monistes. — Luther était allemand.* . . . . . Page 346

DANTZIG. — *Dantzig le jour et la nuit. — Jolie ville. — Souvenirs d'histoire rétrospective. — La Bourse de commerce. — Douze casernes. — Les Hussards de la mort. — Napoléon Ier a endetté la ville pour un siècle. — La Mottlau. — La Vistule. — Les trains de bois. — Commerce de Dantzig.* . . . . . Page 356

KŒNIGSBERG. — *Une bonne cuisine : le* Deutsches Haus. — *Voisinage de la Russie. — Passage des troupes napoléoniennes. — Mornes plaines. — Un peu d'histoire. — Le tribunal criminel. — Le château. — Fidèle à ses habitudes, Napoléon a tout emporté. — Le conservateur. — Une âme tendre. — La reine Louise. — Un buste de Napoléon. — La chambre de Guillaume II. — Souvenir de Kant. — Pourquoi Kœnigsberg ne s'est pas développé. — Les quais. — Les fortifications. — L'Empereur n'a pas tenu sa promesse.* . . . . Page 362

KŒNIGSBERG. — L'AMBRE. — *A Palmnicken. — Qu'est-ce que l'ambre ? Une sécrétion de pin qui fut malade durant la période tertiaire. — On le trouve ici seulement. — Descente à la mine. — La terre bleue. — Le travail des mineurs. — L'auteur donne son coup de pioche. — Le lavage, le triage, le grattage. — Distillation. — L'ambroïde. — Le Musée de l'ambre. — Des blocs de 6 kilos. — Un essaim d'éphémères prisonnier dans une larme d'ambre.* . . . . . Page 367

LA BAVIÈRE ET LA SAXE. — LE CARACTÈRE ET LES MŒURS DES BAVAROIS. — *Le flegme bavarois. — Les pompiers vont trop vite. — Bavarois de la plaine et Bavarois des montagnes. — Les femmes. — Dédain de la toilette. — Un discours en un mot. — Politesse et culture. — Sensualisme. — Humour. — Pas*

d'hospitalité. — Mœurs démocratiques. — Sentiment de la liberté. — Comparaison avec la raideur et le hiérarchisme prussien. — Le savant et sa bonne amie. — Le carnaval à Munich. . . . . . Page 372

MUNICH. — *La ville. — Son attrait. — Analyse. — Le style des monuments. — Leur diversité. — L'obsession des Bismark et des de Moltke disparaît. — Les rues. — Peu de fleurs. — Le bonheur d'un peuple. — L'andouille et la saucisse. — Les hôtels. — Les concerts. — Les représentations wagnériennes à quatre heures après midi. — La musique pacifiante. — L'assaut des buffets.* . . . . . Page 379

MUNICH. — LES MUSÉES. — *La vieille Pinacothèque. — Ses richesses. — Sa pauvreté en art français. — Un conservateur qui détruit. — Les visiteurs. — La nouvelle Pinacothèque, musée de deuxième ordre. — La galerie Schack, galerie de troisième ordre. — La Glyptothèque. — Le Musée national, collection précieuse. — Les « pieds de Musées ». — Le Rathaus et M. le Bourgmestre von Borscht. — Les contributions sont perçues à domicile. — Un déjeuner exquis. — La cave municipale et les vins français. — De quoi les Munichois sont fiers. — Les écoles. — Les bains populaires. — L'eau. — Le budget. — L'Hôtel de Ville. — L'autographe de l'Empereur.* . . . . . Page 384

MUNICH. — LA BIÈRE ET LA SAUCISSE. — *La vengeance d'un critique. — « Garçon, du* pale ale ! *» — Intempérance générale. — La passion du Salvator. — « Encore un verre avant le dernier ! » — Un peu de psychologie. — Différentes façons d'employer les forces de la jeunesse. — En Allemagne. — Chez les peuples latins. — Les brasseries de consommation. — La métropole de la saucisse. — La saucisse apéritive. — Le café Gröber. — Les différentes sortes de saucisses. — Guerre au faux-col. — La* Hofbrauhaus. . . . . Page 389

MUNICH. — LA BIÈRE ET LA SAUCISSE. — *Les* Keller. — *Tableaux de kermesses. — Marchandes de brezeln. — « Sauce, sauce, gare la sauce ! » — Le pain est un luxe. — Rusticité du service. — Familiarité des servantes. — Le sans-façon des familles. — La* Franziskaner-Keller. — *L'assaut des saucisses. — La rôtisserie des poulets — Une commère de vingt-deux ans qui pèse 220 livres ! — Régalades économiques. — Les brasseries de fabrication. — Visite de la Brasserie Pschorr. — Les caves et les cuves. — Théories sur la conservation de la bière. — Pour 40 millions de barils ! — Un bon sujet de thèse pour un étudiant. — L'esthétique de la bière. — Les sports nuisent au développement de sa consommation.* . . . . . Page 394

MUNICH. — L'ART ET LES ARTISTES. — *Le génie musical allemand. — L'absence de génie plastique. — Pas de vocations vraies, ou peu. — Les fabricants de tableaux de Düsseldorf et le commerce de la fonte. — Expositions de peinture à Berlin. — L'imitation des peintres français. — Darmstadt. — Un grand-duc intelligent. — Mécénisme éclairé. — Pourquoi les Bavarois sont-ils plus artistes que les autres habitants de l'Allemagne ? — Hypothèses. — Les Allemands voient laid et voient noir. — Influence de la peinture combinée avec un renouveau idéaliste. — Condition matérielle et sociale des artistes munichois. — Leur influence. — Les maisons particulières des artistes. — La villa Lenbach, la villa von Stuck, la villa Benno Becker.* . . . Page 403

MUNICH. — *Le Simplicissimus — Un journal satirique fameux. — Ceux qui le lisent, ceux qui ne le lisent pas. — Histoire de sa création, de ses luttes et de son succès. — Les procès. — Le directeur Langen menacé de prison. — Sa fuite à Paris. — Sottise de la censure. — Collaborateurs célèbres. — Visite aux bureaux du* Simplicissimus *et du* März, *revue littéraire et philosophique amie de la France. — Murs éloquents. — Quelques dessins poursuivis.* . . . . . Page 415

NYMPHENBURG. — *Un petit Versailles bavarois. — Vieilles allées, vieux jets d'eau. — Une surprise : le pavillon de chasse d'Amalienburg, caché dans les arbres. — Un feu d'artifice de rococo. — Une cuisine en vieux Delft. — Une antique fabrique de porcelaines rivale de Meissen en Saxe. — Comment on produit les statuettes de Saxe. — Visite des ateliers. — Petits chefs-d'œuvre oubliés. — Heureuses tentatives de modernisation. — « Allez à Nymphenburg ! »* . . . . . Page 421

LES ARTS DÉCORATIFS ET L'AMEUBLEMENT. — *L'art de la peinture est-il destiné à disparaître ? — L'avenir de la peinture décorative. — Arts appliqués. — Bruno Paul. — Historique d'un mouvement. — Un précurseur français : Carabin. — Une belle Exposition. — Effort admirable. — Activité magnifique dans les diverses branches des arts industriels. — Travaux d'élèves dignes de nos Salons. — Une concurrence redoutable se lève pour les produits d'art industriel français.* . . . . . Page 424

NUREMBERG ET LA FRANCONIE. — *Activité des populations franconiennes. — Contraste avec Munich. — Nuremberg. — La ville. — Le château. — La Pegnitz. — L'Homme aux Oies. — La tour du Bourreau. — La Vierge de Fer. — Les vieilles « maisons de saucisses ». — Ici Albert Dürer et Hans Sachs mangèrent la* Bratwurst *et la choucroute. — Le gobelet d'Albert Dürer. — Comment Nuremberg devint commerçante. — Le passé, le présent. — Prospérité.* . . . . . Page 429

NUREMBERG ET LA FRANCONIE. — *Les petites et les grandes industries franconiennes. — Un vice-consul français remarquable. — M. Arqué. — Le produit de ses loisirs. — Le jouet et la division du travail. — Accaparement. — Les batteurs d'or. — L'industrie du crayon. — Visite de l'usine Faber. — Le Musée d'art industriel de Munich.* . . . . . Page 435

NUREMBERG. — LES JOUETS. — *Les forêts de Franconie et l'industrie du jouet de bois. — Les mines d'étain du Fichtelgebirge et les jouets métalliques. — Jean-Georges Hilpert, premier fabricant de soldats de plomb. — La fabrique moderne de Ernst Heinrichsen. — Les mouleuses de soldats. — Un artiste. — Comment on peint une armée. — Uniformes de tous les temps. — Collectionneurs princiers. — Champs de bataille en miniature. — Leçons de stratégie. — 10.000 soldats par jour. — M. Heinrichsen a fourni au monde 100.000.000 de soldats de plomb. — Un pacifiste. — Une grande fabrique de jouets modernes.* . . . Page 440

SAXE ET SAXONS. — *Le caractère saxon. — Jugements défavorables. — Opinion des Brêmois. — Habileté. — Souplesse. — Avarice. — Le Saxon élimine le juif. — Le café saxon. — Dévergondage. — Les pasteurs se découragent. — Les deux cents enfants d'un roi de Saxe. — Ce que répond le Saxon. — Croissance et progrès extraordinaires. — La région la plus peuplée d'Europe.* . . . . . Page 446

DRESDE. — *Le triomphe du rococo. — On en a mis partout. — Mégalomanie saxonne. — Le Paris saxon. — La Nice saxonne. — La Suisse saxonne. — La Florence saxonne. — Vie à bon marché. — Colonies étrangères. — Les Anglais boudent. — Esprit contentieux des habitants. — Les dénonciations. — Gambetta au restaurant Kleist. — Police méprisée. — Dresde industriel. — La porcelaine de Saxe. — Visite à Meissen.* Page 451

DRESDE. — LA COUR. — *La Cour de Dresde. — Le Musée des trésors. — Bals royaux. — Les cinq classes d'invités. — Distinctions comiques. — Comment le Roi reçoit. — Grand buffet, petit buffet. — Ce qu'on dit du Roi. — Le Roi n'est pas un aigle* . . . . . Page 456

LEIPZIG. — *Une vieille cité. — Souvenirs précieux. — La table de Schumann. — L'Auerbachs-Keller. — Le tonneau de Faust. — Ici naquit Wagner. — Champ de bataille. — Monument commémoratif sur une colline d'ordures. — Le petit chapeau de Napoléon. — D'ici, l'Empereur surveilla la Bataille des Nations. — Leipzig, ville des contrastes. — Grossièreté matérialiste, élans idéalistes. — Le culte de Bach. — Le grand philosophe Wundt. — Activité industrielle et commerciale. — Accroissement de population. — Les mille millionnaires. — L'âme de Leipzig jugée à Dresde. — Triomphe du mercantilisme. — Rivalité de Leipzig et de Halle. — La politique des chemins de fer. — Une gare de 100 millions.* . . . . . Page 460

LEIPZIG. — *Les foires. — Traditions séculaires. — 10.000 visiteurs-acheteurs. — Les « derniers cris ». — Palais d'exposants. — Tableau des articles exposés. — La musique. — Les concerts du* Gevandhaus. *— Le dieu Nikisch. — Impressions. — Le vieux professeur et sa fille. — Julius Klengel et Max Reger. — — Cérémonie universitaire. — Cortège de* Chagierte. . . . . Page 465

CONVERSATIONS. — *Nouvelles raisons de la prospérité de l'Allemagne. — Vues historiques. — La division du pays, douanes, monnaies, mesures différentes. — Accroissement de la population. — Expansion des villes. — Pas de petits rentiers. — Tout l'argent est dans les affaires. — Le bilan de l'Allemagne. — Actif : la houille et les hommes. — Valeur des classes moyennes. — Discipline. — Passif : cercles de frontières, pas de côtes, pauvreté du sol. — Vertu de l'hérédité. — Le pur sang et le roi. — Controverse. — Sympathie des Allemands pour les Français. — Lequel menace l'autre ? — Pouvoir absolu de l'Empereur de déclarer la guerre. — Opinion d'un grand financier sur Paris. — Les banques. — Inhospitalité française. — Conversations sur l'Alsace et la Lorraine. — Le bluff de Bismarck. — La politique machiavélique d'Édouard VII. — La guerre possible. — Si nous sommes battus. — Supputation de l'importance du désastre futur.* . . . . . Page 471

2714-13. — Corbeil. Imp. Crété.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 02 21 03 007 4